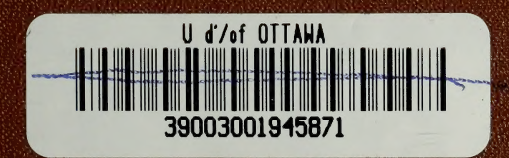

U d'/of OTTAWA
39003001945871





HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE D'AUVERGNE.

CLERMONT-FERRAND, TYPOGRAPHIE HUBLER ET DUBOS.

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE D'AUVERGNE,

CONTENANT

LES ÉVÈNEMENS RELIGIEUX, CIVILS ET POLITIQUES,
LA VIE DES SAINTS DE L'AUVERGNE, DU VELAY ET DU BOURBONNAIS,
LA FONDATION DES PRINCIPALES ÉGLISES, DES ABBAYES, DES PRIEURÉS, ETC.,
DE CES TROIS PROVINCES,

DEPUIS SAINT AUSTREMOINE JUSQU'A L'ANNÉE 1560,

ÉPOQUE DU COMMENCEMENT DES GUERRES RELIGIEUSES,

PAR

LE COMTE DE RESIE.

TOME PREMIER.

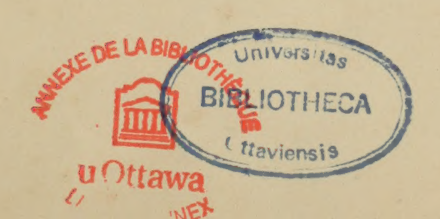
(250 — 600.)

A CLERMONT-FERRAND,
A LA LIBRAIRIE CATHOLIQUE, RUE DU TERRAIL.

A PARIS,
CHEZ LHUILLIER, LIBRAIRE,
Rue Cassette, 10.

A SAINT-FLOUR,
CHEZ VIALLEFOND, LIBRAIRE,
Place de la Cathédrale.

1855.



PRÉFACE.

I.

On convient généralement que l'histoire de l'origine du plus grand nombre des Églises de France, ainsi que celle des saints personnages qui les ont fondées, ont été profondément altérées par les historiens et les légendaires du moyen âge, qui ont cru sans doute les rendre plus intéressantes aux yeux des hommes religieux, en y ajoutant des fictions de leur propre imagination, qui ne s'accordent pas toujours avec la vérité historique. La plupart de ces fictions, adoptées sans critique par les historiens des siècles postérieurs, ont passé depuis longtemps dans le domaine des faits. Il n'existe donc, selon nous, d'autre moyen de re-

trouver la vérité perdue ou défigurée, que de remonter le cours des siècles jusqu'aux sources mêmes de l'histoire de chaque Église, pour y retrouver la raison ainsi que la lumière qui ont présidé à sa première rédaction. C'est là seulement que l'écrivain consciencieux, reprenant les événements dans leur pureté primitive, pourra les retracer, les suivre avec exactitude, en s'appuyant, à chaque siècle, sur leur concordance avec l'histoire générale, et surtout avec la chronologie, seul fil capable de guider l'historien dans ce dédale de faits, qui sans son secours serait inextricable.

Cette tâche pénible n'a point effrayé les écrivains vraiment catholiques qui, depuis plusieurs années, sont entrés dans la carrière historique, dans le but d'imprimer à 'histoire une large et haute direction. Ces écrivains ont compris, comme nous, qu'il fallait se transporter aux siècles eux-mêmes pour en retracer l'histoire; ils ont compris surtout qu'on ne doit pas juger les mœurs et les institutions des temps passés sur celles du temps où nous vivons, et que c'est la seule voie qui puisse conduire à la vérité historique.

C'est en dégageant l'histoire de ces fictions que les hommes de foi ont fait disparaître une partie des nombreux préjugés qu'avait principalement enfantés la philosophie antichrétienne du dernier siècle. Déjà l'on ne considère plus comme un temps de ténèbres et d'ignorance, cette époque de transfor-

mation sociale où l'Église *seule* a sauvé la société prête à s'engloutir dans la barbarie. On convient généralement aujourd'hui que ce sont les établissements monastiques qui ont commencé la civilisation dont nous recueillons aujourd'hui les fruits ; que c'est aux moines que l'on doit le défrichement de la plus grande partie de nos terres les plus fertiles, et qu'autour des monastères se sont groupées les premières maisons de la plupart de nos cités les plus florissantes. On convient encore que, sans ces mêmes moines, sur lesquels les philosophes du dix-huitième siècle ont déversé à pleines mains le ridicule et la calomnie, nous ne connaîtrions pas un mot de notre histoire nationale, et que nous leur devons la conservation des précieux débris de l'histoire et de la littérature grecque et latine. On va même jusqu'à reconnaître que le plus grand nombre de ces vertueux personnages, que l'Église honore du nom de *saints*, et auxquels elle rend un culte d'hommages et de respect, ont été, dans leur temps, des hommes aussi recommandables par leur grande piété que par leur grand savoir ; et, chose plus étonnante encore, leurs légendes ont trouvé des admirateurs, et des ennemis mêmes du catholicisme ont su apprécier leurs vertus.

On a fini par admirer les beautés, si longtemps méconnues, de l'architecture improprement nommée gothique, et l'on reconnaît aujourd'hui que les siècles du moyen âge sont loin d'avoir été, comme on

l'a dit si longtemps, des siècles d'ignorance; on conçoit enfin que, s'ils nous ont laissé peu de monuments de littérature chrétienne, c'est que les plus puissantes intelligences se vouaient aux grands travaux de l'architecture, et qu'au lieu de poèmes, elles créaient ce système sublime et véritablement religieux qui enfanta ces cathédrales aux flèches élancées, aux lignes hardies, qui se prêtent à la grâce aussi bien qu'à l'austérité, et qui sont l'expression la plus complète de l'esprit chrétien. On comprend aujourd'hui toutes ces choses, et bien d'autres longtemps incomprises ou dédaignées, qu'on n'ose ou qu'on ne veut pas avouer encore.

Voilà comment, dans notre siècle d'individualisme et trop souvent d'incrédulité, grand nombre d'esprits éclairés, qui firent longtemps une guerre ouverte à la religion, reviennent insensiblement au christianisme, non pour se soumettre aux devoirs qu'il impose, mais pour l'admirer comme une grande et belle institution, qui a civilisé le monde, et sans laquelle il pourrait bien encore retomber dans la barbarie. — Néanmoins, dans leurs louanges admiratives pour une morale et pour des préceptes qu'ils se gardent bien de mettre en pratique, ces hommes, qu'une vieille rancune mal éteinte anime malheureusement encore, ont grand soin, dans leurs écrits, de séparer adroitement les héros du christianisme du christianisme lui-même. — S'ils font l'éloge d'un pape ou d'un saint personnage, ils ne manquent

jamais d'entourer sa gloire de tant de suppositions peu flatteuses pour son honneur ou sa vertu, que le héros finit par n'être qu'un ambitieux ou qu'un hypocrite.

On pense bien que les écrivains qui ont fait si bon marché de l'honneur et de la vertu des saints, tout en se disant les admirateurs du christianisme, n'ont pas ménagé la papauté, qui est le fondement visible de l'Église de Jésus-Christ. Tous les moyens possibles ont été employés par eux pour la rabaisser et l'avilir. Il a fallu que des Protestants éclairés, tels que Ranke, Voigt et autres, entrassent en lice pour réhabiliter les pontifes les plus diffamés par des hommes qui, par une inconséquence dont on a vu peu d'exemples dans l'histoire des aberrations humaines, proclament dans leurs écrits que l'Église a sauvé le monde (1).

Malgré toutes ces inconséquences, malgré les contradictions, ainsi que les nombreuses réticences qui fourmillent dans leurs écrits, on n'en doit pas moins reconnaître que les savants de notre âge ont déjà fait un grand pas pour se rapprocher de la vérité catholique, en proclamant la beauté et l'indispensable utilité du christianisme. Sans doute la réparation est bien éloignée d'être complète; mais vou-

(1) Consultez à ce sujet l'excellent ouvrage de M. Gorini intitulé *Défense de l'Eglise contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Aug. et Am. Thierry, Michelet, Ampère, Quinet, Fauriel, Aimé Martin,* etc.

loir exiger davantage serait peut-être trop demander pour le moment à des hommes nés et élevés dans un siècle aussi rapproché de celui de Voltaire, dont l'infernal génie lutte encore avec acharnement contre celui des de Maistre, des de Bonald et des Châteaubriand. Contentons-nous donc de ne plus les avoir pour ennemis, si nous ne les avons pas encore pour auxiliaires. Tendons la main à ceux qui veulent venir à nous, quelles que puissent être leurs intentions secrètes, ainsi que nous le commande l'esprit et l'intérêt même de la religion.

II.

C'est donc, comme son titre l'annonce, de choses et de personnes religieuses que nous nous occuperons dans cet ouvrage. Baronius disait que l'Église de France était la plus belle province du royaume de Jésus-Christ. De toutes les Églises qui composent cette province, l'Église d'Auvergne est sans contredit une de celles qui ont brillé d'un plus pur et d'un plus vif éclat, celle qui a produit un plus grand nombre d'illustres et saints évêques; et aucune d'elles, excepté peut-être l'Armorique, ne compte autant de bienheureux dans le ciel. C'est de cette sainte Église que nous osons entreprendre d'écrire aujourd'hui les glorieuses annales; mais comme, dans les siècles qui ont précédé le moyen âge, et dans le moyen âge surtout, l'Église a été si

étroitement liée à l'État, qu'il est impossible de parler de l'une sans mentionner l'autre, ce sera donc autour de l'évêque, considéré à juste titre comme la plus élevée et longtemps la plus respectée des sommités sociales, que viendront se grouper les événements religieux, ainsi que les événements civils et politiques qui ont eu lieu sous son épiscopat; ce sera par conséquent l'histoire nationale de l'Auvergne que nous écrirons, en écrivant l'histoire de son Église. Il serait à désirer que ce mode, qui nous a paru le meilleur et le plus rationnel, fût adopté par des écrivains consciencieux, qui nous donneraient l'histoire des Églises de chacune de nos anciennes provinces; la réunion de ces différentes histoires permettrait à quelque grand écrivain de doter la France d'un livre qui lui manque complètement, une bonne et véridique histoire nationale.

Dans les premiers siècles de l'Église d'Auvergne, figureront nécessairement en grand nombre les saints qui l'ont fondée et qui l'ont illustrée par leurs vertus; c'est dans l'histoire de leur vie que l'on peut trouver les seuls documents capables de guider l'historien à travers les quelques siècles d'ignorance et de barbarie qui suivirent la chute du vaste empire romain. Les hommes éclairés et les hommes religieux reconnaîtront sans peine la vérité de ce raisonnement. Quant aux hommes du monde, que pourrait effaroucher ce titre de *saint*, nous leur apprendrons, car ils ne le sa-

vent pas sans doute, que presque toute l'histoire de l'Europe, et une partie de celle de l'Orient, depuis le septième siècle jusqu'au treizième, est dans la vie des personnages auxquels on donnait alors le nom de saints. Chacun a pu remarquer, en lisant l'histoire, qu'il n'y avait aucun événement de quelque importance, dans l'ordre civil, auquel un évêque, un abbé, un moine ou un saint n'aient pris une part plus ou moins grande. Les saints étaient les grands hommes de leur époque, et ces grands hommes valaient bien les nôtres; car, au lieu de chercher à satisfaire leur ambition, en travaillant à l'asservissement de leurs semblables, but principal de toutes les actions des prétendus grands hommes de notre siècle, ils ne s'occupaient que du bonheur des hommes dans cette vie et dans l'autre, et tous leurs efforts tendaient constamment à les rendre meilleurs.

Afin de m'éclairer dans cet important travail, fruit de longues veilles et de pénibles recherches, j'ai consulté non-seulement les historiens, qui ne donnent ordinairement que l'idée principale et les détails les plus essentiels des faits les plus importants, mais aussi les légendaires et les hagiographes, qui les défigurent et les altèrent très-souvent; les philosophes, qui les apprécient ordinairement au point de vue de leurs doctrines; les théologiens et les docteurs, quelquefois obscurs et diffus; enfin, les conciles, les liturgistes et les poètes eux-mêmes, les

poëtes sacrés surtout, comme étant ceux dans lesquels on peut placer le plus de confiance, sous le rapport historique. Ma narration n'est donc en réalité que le résumé des faits divers qu'ils m'ont fournis. L'histoire, ne reposant que sur des réalités, est elle-même inséparable des faits, qu'on ne doit admettre qu'après la plus scrupuleuse vérification, autant cependant que peut le permettre le grand éloignement où l'on est des temps où ils se sont passés, ainsi que la certitude des documents qui les constatent. Voilà pour ce qui concerne les événements historiques. Quant aux faits merveilleux, dont on doit s'attendre à rencontrer un grand nombre dans l'histoire de ces siècles où la foi était vive, ardente, et où l'Église, jeune encore, avait souvent besoin de leur concours et de leur assistance, nous n'avons admis, *comme faits,* que ceux qui ont été rapportés par des auteurs graves et dignes de toute confiance, racontant du reste ceux des faits de cette nature qui ne sont appuyés que sur des traditions populaires, ou sur l'autorité d'écrivains trop crédules, sans nous prononcer sur leur plus ou moins d'authenticité. Nous croyons néanmoins utile de faire remarquer à nos lecteurs, qu'à l'égard des faits extraordinaires, qu'on nomme communément *miracles*, rapportés par des auteurs sages, vertueux et éclairés, la critique de certains savants dégénère souvent en une fausse délicatesse (pour ne rien dire de plus), qui considère moins les preuves et l'autorité de l'histo-

rien, que la *nature de l'événement*, qui n'est pas toujours d'accord avec leur manière d'apprécier les vues et les merveilles de la Providence.

III.

Après avoir fait connaître au commencement de cette préface l'heureuse réaction qui s'était opérée depuis plusieurs années parmi les savants en faveur de la religion, il me reste à signaler les améliorations qu'a éprouvées l'esprit public sur le même sujet. Le temps n'est heureusement plus où l'on pouvait effrontément plaisanter des choses religieuses et les dédaigner. La France, à une autre époque, n'a que trop vu de jeux d'esprit sur ces redoutables et délicates questions. Les révolutions avec leurs terribles enseignements nous ont rendu plus circonspects en nous donnant de plus graves habitudes. Le mal existe pourtant encore au milieu de nous, mais du moins ne se présente-t-il plus sous les dehors d'une vaine et trop souvent cynique frivolité.—Ces dogmes, la règle éternelle du genre humain, ces croyances qui ont inspiré tant de vertus, ces problèmes qui ont absorbé tant de sublimes intelligences, ces mystères de Dieu et de l'homme ont trouvé d'éminents esprits pour les méditer à leur tour, des voix éloquentes pour les défendre. Que dis-je? l'erreur même a été sérieuse;

ce n'est qu'avec crainte, et l'on peut même dire avec un certain respect, qu'elle s'est approchée du sanctuaire. Il n'est pas aujourd'hui jusqu'aux hommes d'état qui n'appellent à grands cris la religion au secours de la société, pour y rétablir l'ordre qu'ils ont souvent contribué à ébranler eux-mêmes.

Lorsque j'ai entrepris d'écrire cette histoire, je n'ai eu qu'un seul désir et qu'un seul but, celui d'être utile à l'Église, ainsi qu'aux enfants de l'Auvergne, en rassemblant des documents précieux, épars dans cent volumes, afin d'en composer un recueil qui permettrait plus tard, à un plus habile que moi, de mettre de nouveau la main à l'œuvre et de compléter ce que je n'avais fait qu'ébaucher. Je ne me suis surtout point occupé de savoir si la tâche difficile que j'entreprenais, était plutôt celle d'un savant ecclésiastique que celle d'un simple laïque comme moi. J'ai seulement reconnu que mes travaux et mon zèle étaient insuffisants pour porter la lumière dans des siècles aussi reculés de nous, et j'ai plutôt compté sur l'indulgence de mes lecteurs que sur mes propres talents.

IV.

J'offre ici de bien sincères remercîments à un grand nombre d'ecclésiastiques des diocèses de Clermont et de Saint-Flour, pour les précieux rensei-

gnements qu'ils ont bien voulu me fournir. Mais je me fais un devoir de témoigner d'une manière toute particulière ma profonde reconnaissance aux vénérables ecclésiastiques qui m'ont aidé de leurs sages conseils, et qui ont pris la peine d'examiner, avec la plus scrupuleuse attention, le manuscrit de cette histoire. Je crois devoir insérer ici la lettre qu'ils m'ont écrite à la suite de cet examen, et que je considère comme une approbation sincère de cet ouvrage.

» Clermont-Ferrand, le 29 décembre 1853.

» Monsieur le comte,

» Nous avons examiné votre manuscrit intitulé : *Histoire de l'Église d'Auvergne* avec toute l'attention qu'exigeait un travail aussi important. Nous sommes heureux de vous faire part de l'impression qui nous est restée de cet examen.

» Cet ouvrage, sous le rapport de l'orthodoxie, nous a paru irréprochable. Il renferme des récits sur les saints d'Auvergne pleins d'intérêt, et jusqu'ici demeurés inconnus à la plupart des habitants de cette province.

» Au point de vue historique, le lecteur verra d'un œil satisfait se dérouler devant lui, avec les siècles, tous les événements importants dont l'Auvergne a été le théâtre. Il sera charmé de connaître l'origine, le nom du fondateur et l'histoire de tant de monuments religieux qui ont fleuri sur le sol d'Auvergne, et dont la plupart ne laissent plus qu'entrevoir des ruines.

» Nous croyons donc sincèrement que vous rendez un

service signalé à notre pays en réunissant dans un même tableau tant de faits importants, que les plus érudits n'avaient pu connaître qu'avec des recherches longues et pleines de difficultés.

» L'*Histoire des Guerres religieuses*, que vous vous proposez d'éditer à la suite de celle de l'Eglise d'Auvergne, sera un nouveau service rendu à cette province. Tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur ce sujet est ou incomplet ou puisé à des sources peu véridiques, et encore moins orthodoxes.

» Agréez, Monsieur le comte, l'assurance de nos sentiments respectueux,

» LEGAY, Chanoine.	GERMAIN, Chanoine.	MERCIER, Vicaire général. »

V.

J'arrive à la division de mon livre.

L'*Histoire de l'Église d'Auvergne* est divisée en trois parties, dont la premiere, comprenant treize siècles de cette histoire, commence à l'arrivée de saint Austremoine (année 250), et se termine à la mort de Guillaume du Prat, quatre-vingt-unième évêque de Clermont (année 1560), époque du commencement des guerres religieuses. C'est la seule qui paraisse en ce moment, et elle se compose de trois volumes, dont celui-ci est le premier.

J'ai pris pour base et pour point de départ de mon ouvrage, l'époque adoptée généralement par les Églises de France, comme étant la seule qui s'accorde avec la chronologie de leurs évêques, qui

fixe à l'année 250, sous le consulat de Dèce et de Gratus (*sub Decio et Grato consulibus*), l'arrivée dans nos provinces de la *mission romaine*, communément appelée *la mission des sept évêques*, celle qui établit définitivement la religion chrétienne dans la Gaule, celle où commence la hiérarchie sacerdotale de la plus grande partie de ses diocèses.

Cependant, cette opinion ayant été, dans ces derniers temps, attaquée par une autre, qui prétend faire remonter A SAINT PIERRE *lui-même* l'envoi des sept évêques dans la Gaule, nous nous sommes assuré que l'opinion générale du clergé de France, qui fixe à la moitié du troisième siècle et au pontificat du pape saint Fabien, l'envoi de ces sept missionnaires apostoliques, est également celle des membres de la congrégation de l'*Index*, que nous avons consultés à cet égard, ainsi que celle admise et professée par le clergé romain (1).

La seconde partie de cet ouvrage comprend l'histoire des guerres religieuses en Auvergne *et dans les provinces voisines*, depuis 1560 jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Cette partie offre le plus grand intérêt et renferme beaucoup de faits importants omis par Lacretelle et les autres historiens des guerres religieuses. J'ai cherché, en écrivant cette histoire de nos discordes civiles, à être impar-

(1) Ce sont les Pères Barola et Rossi, deux des membres les plus savants de la congrégation, qui ont été chargés de répondre à ma consultation, et qui l'ont fait dans le sens que j'ai indiqué.

tial, sans cesser pourtant d'être catholique, ce que n'ont pas toujours fait mes prédécesseurs de l'école moderne. Cette seconde partie, entièrement terminée, paraîtra immédiatement après la première.

La troisième partie comprendra l'histoire de l'Église d'Auvergne, depuis la fin des guerres religieuses jusqu'au concile de Clermont en l'année 1850, et terminera les *seize* siècles qui se sont écoulés depuis la venue de saint Austremoine.

Cette partie, la plus intéressante peut-être de tout l'ouvrage, et principalement l'époque révolutionnaire, offre plus d'un écueil à éviter, en raison de la proximité où sont encore de nous les temps, les hommes et les événements que nous serons obligés d'apprécier. Cependant le dévoûment à la vérité doit suffire à l'historien qui est pénétré de ses devoirs, pour l'aider à vaincre bien des répugnances et à surmonter bien des difficultés. Ne faut-il pas d'ailleurs que chacun, dans ce monde, remplisse jusqu'au bout la tâche qui lui a été imposée par la Providence? Qui donc a le droit, dans le court voyage que nous faisons ici-bas, de s'asseoir sur le bord du chemin et de secouer la poussière de ses pieds, avant l'heure du salaire et la fin du travail?

VI.

Il y a quelques années, j'aurais désespéré du succès d'un livre ayant la religion pour principe et

pour base, et pour héros des évêques, des martyrs et des saints. Je le produis aujourd'hui dans le monde avec plus de confiance, et j'ose espérer qu'il sera bien accueilli, même par ceux qui l'auraient naguère impitoyablement condamné. Le travail qu'il m'a demandé a été long, pénible et souvent ennuyeux; mais j'ai trouvé une bien grande consolation dans la pensée que l'historien qui a le bonheur de léguer un livre bon et utile à ses concitoyens, ne *meurt pas tout entier* en quittant ce monde. Si le corps réclame une tombe sur la terre, l'âme aspire de son côté au culte du souvenir; et ce besoin de l'âme, dans le temps, est selon moi l'une des preuves les plus certaines de sa céleste immortalité.





NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

LA GAULE ET L'AUVERGNE AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.



'ASIE, considérée par les plus anciens historiens sacrés et profanes comme le berceau du genre humain, fut celui des peuples qui, sous des noms divers, vinrent habiter cette vaste et belle partie de l'Europe qu'on a depuis appelée la Gaule. Cependant il paraît que le souvenir de cette origine se perdit chez plusieurs peuplades gauloises, qui se préten-

daient *autochthones* (1), c'est-à-dire nées du sol qu'elles occupaient. Les peuples anciens tenaient à honneur de passer pour autochthones, les Athéniens surtout, malgré l'histoire, qui attestait que la plus grande partie de l'Attique avait été peuplée par des colonies égyptiennes. Néanmoins cette prétention à une antiquité presque sans limites a été plus particulièrement remarquée chez les habitants des montagnes, où les hommes s'établirent de préférence après le déluge, soit par la crainte d'un nouveau cataclysme, soit parce que l'air y était plus pur que dans les plaines que la culture n'avait point assainies.

Le nom de Celtique, donné très-anciennement par les Grecs à l'Europe entière, ne comprenait plus, du temps de Strabon, que les peuples habitant la Germanie, la Gaule proprement dite, les îles Britanniques et l'Espagne (2). Plus tard, et surtout après la conquête de la Gaule cisalpine ou italique, le nom de Gaule fut restreint par les Romains, qui les premiers en firent mention, au pays situé entre le Rhin, les Alpes, les Pyrénées et les deux mers. Nous ne nous occupons que de ce pays dans cette courte notice, et nous la commençons à l'époque de la conquête qu'en firent les Romains. Les possessions qu'ils avaient acquises depuis l'instant où ils passèrent les Alpes, appelés pour la première fois par les Marseillais, comprenaient le Dauphiné, la Savoie, la Provence, le Languedoc et la Guienne. Le restant de la Gaule était, selon César, divisé

(1) Du grec *autos*, lui-même, et de *chthôn*, terre, pays, sortis de la terre, du pays même.

(2) Le système qui fait descendre les Gaulois des Celtes ne signifie rien autre chose, sinon qu'ils étaient des peuples européens, ou plutôt il n'est fondé que sur un jeu de mots, puisque le nom de Celtes ou de Keltes n'est autre chose que celui de *Galls*, *Gail*, *Kail*, habillé à la grecque. Le nom de *Gail*, *Gaul*, ou *Kail*, *Kelte* en grec, et *Gallus* en latin, peut avoir une double étymologie. *Gail*, *gas*, *gaul*, *garil*, signifient également vaillance et parenté. Les Gaulois seraient donc ou les Vaillants ou les peuples descendus d'une même origine.

en trois grandes parties : au sud, l'Aquitaine, qui s'étendait entre les Alpes et la Garonne; au nord, la Belgique, entre le Rhin, la mer, l'Aisne et l'Oise; au centre, la Celtique ou Gaule proprement dite, située entre les populations ibériques de l'Aquitaine, le Rhône, les Alpes, le Rhin, les Vosges, les monts Éduens, la Loire, la Vienne et le Tarn (1).

C'est au centre de la Celtique qu'était située l'Arvernie (*Arvernia*, *Avernia*, *Alvernia*) (2), habitée par l'une des nations les plus puissantes de la Gaule. En remontant à la plus haute antiquité, on voit que la domination des Arvernes s'étendait, d'un côté, depuis la Loire jusqu'à la Méditerranée, y compris Narbonne, jusqu'aux confins de Marseille, et de l'autre, depuis les Pyrénées jusqu'à l'Océan et au Rhin (3). Quant à l'Arvernie proprement dite, César nous apprend que, de son temps, elle joignait d'un côté le pays des Helviens (le Vivarais), *Helviorum fines*, dont elle était séparée par les Cévennes, que les Arvernes considéraient comme une défense infranchissable : *Cebenna ut muro munito existimabant;* ils avaient sous leur empire le Quercy, le Gévaudan, le Velay et la nation que César appelle *Eleutheri*, que quelques-uns croient être les Rhutènes; il ajoute que la Loire séparait l'Arvernie du pays des Éduens (Autunois), nation également puissante, dont

(1) Sur les soixante-deux nations ou tribus qui habitaient la Gaule proprement dite, vingt-deux étaient *galls*, vingt-trois *kimriques* et dix-sept composées d'un mélange de peuples du Sud.

(2) Plusieurs étymologies ont été proposées pour le mot *Arvernia*, telles que AR-VERAN (pays habité, haute habitation); AR-VER-EN (terre des guerriers antiques); AR-VERKHNEI (pays des hommes supérieurs). M. Dominique Branche le traduit par *vieille terre des hommes*. La première de ces étymologies nous a paru la plus simple et la plus naturelle; elle est de feu M. Gonod.

(3) Propagaverunt Arverni suam dominationem usque ad Narbonem et fines Massiliensis ditionis, gentesque ad Pyreneum usque et Oceanum et Rhenum subegerunt. (STRABO, *Geographia*, lib. IV.)

l'influence, rivale de celle des Arvernes, fut la cause principale de tous les malheurs de la Gaule (1).

La nation arvernienne, si renommée parmi les peuples de la Gaule celtique, se prétendait une colonie troyenne, Saint Sidoine fait allusion à cette prétention en déplorant le sort des Arvernes tombés sous la domination des Goths (2); Lucain l'avait avant lui remarqué par ce passage :

> Arvernique ausi Latios se fingere fratres,
> Sanguine ab Iliaco populi. . . . . . (3)

Selon les druides, « si toutefois nous savons ce que disaient les druides, » observe judicieusement Châteaubriand (4), Pluton aurait été le père des Arvernes; cette fable nous paraît tirer son origine de la tradition des anciens volcans d'Auvergne.

Ce qu'il y a de positif, c'est que ce peuple formait déjà un corps considérable six cents ans avant l'ère chrétienne. On trouve le nom des Arvernes parmi ceux de ces nombreuses colonies de Gaulois qui, sous la conduite de Bellovèse et de Sigovèse, neveux d'Ambigat, roi de toutes les Gaules, allèrent former des établissements dans la Lombardie, la Bohême, la Frise et la Westphalie. En 541 de Rome (213 ans avant Jésus-Christ), les Arvernes fournirent un corps de troupes et des subsides à Asdrubal, lorsque ce général carthaginois marcha en Italie au secours d'Annibal, son frère.

Sans admettre, comme l'ont fait la plupart des écrivains

(1) Julii Cæsaris, *De Bello Gallico*, lib. VII.

(2) Arvernorum, proh dolor! servitus; qui audebant se quondam fratres Latios dicere et sanguine ab Iliaco populos computare. (Sid. Apol., lib. VII, cap. 7.)

(3) Livre II.

(4) *Voyage à Clermont*.

qui ont parlé de l'ancienne Arvernie, toutes les choses merveilleuses racontées par Posidonius, Strabon et même Athénée, sur le luxe, la magnificence et les immenses richesses de Luerius (Louerios ou Louernios, suivant Athénée), l'un des rois arvernes, qui vivait au sixième siècle de l'ère romaine, nous nous contenterons de rapporter les faits historiques dont l'authenticité ne peut être contestée (1).

Parmi ces faits, on doit placer la guerre que fit aux Romains Betultus (vulgairement Betuitus), fils de Luerius. Ce prince disputait aux Éduens la prépondérance dans les Gaules; ces derniers eurent recours aux Romains, qui d'ailleurs venaient de vaincre les Saliens, alliés et tributaires des Arvernes. Betultus leva une puissante armée, et, de concert avec les Allobroges (122 ans avant Jésus-Christ), il déclara la guerre au consul Domitius Ahenobarbus, qui le battit au confluent de la Sorgue et du Rhône (2), lui tua vingt mille hommes et lui fit trois mille prisonniers. Le roi des Arvernes, loin d'être abattu par cette défaite, alla l'année suivante chercher Fabius Maximus au-delà du Rhône, dans le pays des Allobroges (la Savoie), à la tête d'une armée que quelques historiens font monter à 200,000 combattants. Le consul, qui avait à peine 30,000 hommes, marcha à la rencontre des Arvernes, unis aux Ruthéniens et aux Allobroges. Il les joignit le 11 mars de l'année 121 avant Jésus-Christ (année 633 de Rome). Le présomptueux Betultus sourit de pitié, disent les histo-

(1) Strabo, *Geographia*, lib. IV.—Athenæus, lib. IV, cap. 14. — Ces auteurs représentent Luerius monté, dans certaines solennités, sur un char d'argent, répandant à pleines mains des pièces d'or et d'argent sur des myriades de Celtes; ils ajoutent que ces peuples encore barbares avaient des théâtres ou gymnases publics et que les principaux d'entre eux se servaient de vaisselle d'argent. Cependant, longtemps après, César nous représente les rois gaulois vivant dans des espèces de huttes faites de bois et de terre, ce qui ne s'accorde guère avec le luxe de leurs prédécesseurs.

(2) A *Vindalium*, qu'on a depuis appelé Bédarride.

riens, à la vue de cette poignée de soldats, qui suffiraient tout au plus pour la pâture des chiens de son armée (1). Les bonnes dispositions du consul, la tactique et la discipline de ses soldats, lui valurent une des plus éclatantes victoires que les Romains aient remportées dans les Gaules. Plusieurs historiens portent à cent mille, nombre évidemment exagéré, les Gaulois qui périrent, soit dans l'action, soit dans la déroute (2). Velleius Paterculus se borne à dire que le consul romain remporta sur les Arvernes une victoire glorieuse (3). Betultus, prisonnier, orna le triomphe du vainqueur, et fut ensuite relégué à Albe, où il mourut. Cette victoire soumit une partie des Gaules, et entre autres le pays des Allobroges, à la domination romaine. Néanmoins les Arvernes, en raison sans doute de leur éloignement et de la difficulté de pénétrer dans leur pays, conservèrent la plénitude de leur indépendance, et ne furent pas même astreints à payer un tribut.

Cette époque fut celle d'une révolution dans la forme du gouvernement de l'Arvernie, qui devint aristocratique, de monarchique qu'il était auparavant.

Cependant les Romains profitaient habilement des divisions intestines qui se renouvelaient sans cesse parmi les diverses nations gauloises, pour étendre sur elles leur domination. Chaque soulèvement, causé par les exactions fiscales et la rapacité des autorités romaines, amenait de nouvelles répressions et de nouvelles conquêtes. Enfin, vers l'an 72 avant Jésus-Christ, la guerre entre les Éduens et les Séquanais appela de nouveau l'ennemi dans le sein de la Gaule, et causa la catastrophe qui lui fit perdre son

(1) Voyez sur cette bataille et sur les chiens enrégimentés de Betultus, Chateaubriand, *Voyage à Clermont*.

(2) Strabon, lib. IV.—Diodore de Sicile, lib. V, cap. 19.

(3) Velleius Paterculus, lib. II, p. 175.

autocratie. César, à la suite de son consulat, ayant obtenu le gouvernement des Gaules, tourna d'abord ses armes contre les Helvétiens, dont il refoula l'invasion et qu'il força de se renfermer dans leurs montagnes. Il attaqua et vainquit ensuite Arioviste, qui, à la tête de peuplades germaines, avait voulu s'établir dans le pays des Éduens, et soumit les Belges, les plus redoutables des Gaulois. Dès ce moment les légions de César, victorieuses et établies au centre de la Gaule, toujours appuyées par quelques-uns des peuples gaulois opprimés ou aveuglés, purent attaquer en détail et vaincre successivement les peuples qui refusaient de se soumettre à Rome. L'intrigue et la corruption firent le reste. Cette lutte inégale, parce qu'elle ne fut que partielle, dura six ans, par le seul effet de la valeur indomptable des Gaulois. Enfin, il parut dans l'Arvernie un citoyen, dont l'histoire ne nous a appris que la haute dignité, Vercingétorix (*fercin-goturus*, le généralissime) (1), dont l'éloquence et le généreux patriotisme réveillèrent les Gaulois de leur léthargie, et organisèrent une ligue qui le choisit pour son chef, dans laquelle entrèrent même les Éduens, ces anciens et puissants rivaux des Arvernes. Vercingétorix était fils de Cetellus ou Celtille, seigneur puissant, qui avait payé de sa tête l'ambition qu'il eut d'aspirer à la royauté. Son fils, plus résolu dans sa témérité, et plus avantageusement doué de ce génie qui dompte tous les obstacles, parvint, malgré la vive opposition des ennemis de sa famille, à poser la couronne sur sa tête. Il la porta avec gloire, et parut un moment comme le libérateur des Gaules, qui, d'une voix unanime, lui déférèrent le commandement suprême des armées confédérées. Longtemps

(1) On fait également dériver le nom de Vercingétorix de *wer-kinga-too-rich*, roi grand et puissant. — *King* en anglais signifie *roi*, et *rich* signifie en même temps *riche* et *puissant*.

ce Gaulois redoutable rendit la victoire indécise, dans une lutte dont l'issue captivait l'attention du monde. Jamais la fortune du vainqueur des Gaules ne fut plus en péril : repoussé des murs de Gergovia, isolé au milieu d'une contrée ennemie, il ne fallait que de l'union et de la persévérance pour qu'il succombât. Mais la destinée de Rome l'emporta; les efforts de la ligue gauloise devinrent languissants, et Vercingétorix, en butte à la basse jalousie de rivaux trop au-dessous de lui, et près d'être abandonné, fut obligé de se renfermer dans Alesia, ville très-forte dans le pays des Éduens. Enfin, forcé de livrer la ville aux Romains, le chef arverne s'arma avec appareil; il monta un cheval superbe, fit un cercle autour de son vainqueur, qui était assis, descendit aussitôt, jeta ses armes et se mit à ses pieds, sans prononcer une parole, au moins Plutarque et Dion le rapportent ainsi (1); mais, selon Florus, il dit au général romain, en lui rendant son épée : *Fortem virum, vir fortissime, vicisti* (2). César se borne à dire qu'il ordonna qu'on lui remît les clefs de la place, et que les armes fussent rendues, ce qui fut exécuté. Il donna à chaque soldat un prisonnier des nations vaincues, à l'exception de celles des Arvernes et des Éduens (3). Vercingétorix fut mené prisonnier à Rome, où il orna le triomphe de César; Dion assure qu'il le fit mourir (4).

La défaite de Vercingétorix, qui réduisit l'Arvernie en province romaine, eut lieu l'an 702 de Rome, 51 ans avant Jésus-Christ. Elle resta, comme nous le verrons, sous la domination des maîtres du monde, jusqu'à l'invasion des Goths, c'est-à-dire pendant plus de 500 ans.

(1) PLUTARQUE, *in Cæsare*, cap. 8. — DION, lib. XL, cap. 82.
(2) FLORUS, lib. III, cap. 10.
(3) JULES CÉSAR, l. VII, ad fin.
(4) DION, p. 86.

Depuis la prise d'Alesia et la mort de Vercingétorix, la Gaule, affaiblie par la perte du quart de sa population (deux millions de citoyens), que César avait fait périr ou réduit en esclavage, la Gaule, « semblable à un malade « pâle, décharné, défiguré, après une fièvre longue et brû- » lante qui lui a fait perdre son sang et ses forces, en ne » lui laissant qu'une soif importune, qu'il ne peut satis- » faire (1), » la Gaule succomba et fut forcée d'accepter la loi du vainqueur.

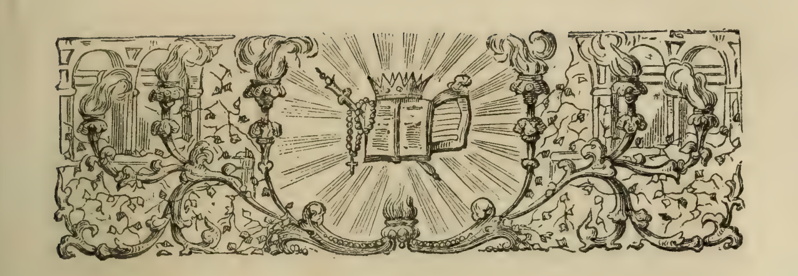
Un demi-siècle s'écoula depuis la conquête finale de la Celtique jusqu'à la naissance du Messie, pendant lequel le peuple conquérant affermit de plus en plus son pouvoir sur les diverses nations gauloises, jadis si fières de leur indépendance. Mais l'empire romain, devenu l'empire des Césars et parvenu à l'apogée de sa puissance, avait été décidément condamné, et l'ange du Seigneur l'avait marqué du sceau de la destruction. L'holocauste divin qui s'était offert en sacrifice sur le Calvaire, pour la rédemption des hommes, avait été accepté dans le Ciel; une ère nouvelle commençait pour l'humanité. Les temps annoncés par les Prophètes étaient arrivés; le démon vaincu était réduit au silence, et les oracles des faux dieux avaient cessé de parler. Déjà des bruits étranges et sinistres s'étaient fait entendre dans les forêts du Nord, annonçant l'arrivée prochaine de ces essaims de Barbares que Dieu destinait à la rénovation du monde païen, depuis si longtemps avili par le culte dégradant qu'il rendait aux idoles. Ce monde était trop corrompu, trop rempli de vices, de cruautés, d'injustices, trop épris de ses faux dieux et de ses spectacles, pour qu'il pût être entièrement régénéré par le christianisme. Une religion nouvelle avait besoin de peuples nouveaux; il fallait à l'innocence de l'Évangile

(1) OROSE, l. IV, c. 12.

l'innocence des hommes sauvages, à une foi simple des cœurs simples comme cette foi. Plus de quatre cents ans furent nécessaires pour réunir cette innombrable armée de Barbares, qu'un instinct miraculeux conduit, et qui ont entendu quelque chose d'en haut qui les appelle au Capitole, du septentrion au midi, du couchant à l'aurore, convoqués qu'ils se disent comme à un banquet, à la destruction de l'empire romain.

En attendant ces grands événements, nous allons examiner comment et à quelle époque la Gaule en général, et l'Auvergne en particulier, encore sous le joug romain, ont reçu la religion de Jésus-Christ, qui, soit qu'on la regarde avec les yeux de la foi ou avec ceux de la philosophie, a renouvelé la face du monde.



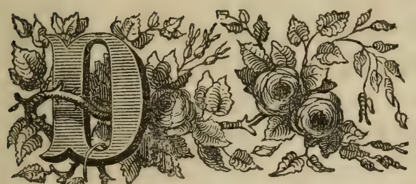


HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE D'AUVERGNE.

L'ÉGLISE ET LES GAULES AU TROISIÈME SIÈCLE.



DEUX siècles s'étaient à peine écoulés depuis que le christianisme, né à Bethléem dans une étable, au milieu des bergers, avait fait son apparition sur la terre, et déjà il embrassait le monde civilisé.—A mesure qu'elle s'avançait

courageusement vers le but que Dieu lui avait assigné, cette religion laissait de plus en plus entrevoir les changements radicaux qu'elle devait apporter dans les lois et les mœurs de la société, parvenue sous le paganisme au dernier degré de l'immoralité. L'année même de la résurrection du Sauveur (an 33), douze législateurs, chargés par Jésus-Christ de renouveler la face des royaumes, étaient partis du pied du Calvaire, pauvres et un bâton à la main, pour enseigner les peuples et leur annoncer *la bonne nouvelle ;* et déjà la succession régulière des évêques avait été établie dans un grand nombre de provinces du vaste empire romain, et les sept Eglises de l'Asie mineure étaient depuis longtemps fondées. Neuf ans après la dispersion des apôtres (an 42), un pêcheur du lac de Génésareth, homme sans lettres et du commun du peuple, que le Christ avait choisi pour être chef de son Église, après avoir étonné l'Asie par sa parole et par ses miracles, entrait dans Rome comme un humble voyageur et y posait les premiers fondements de cet empire qui dure sans interruption depuis dix-huit siècles, de cet empire auquel Dieu a promis de durer autant que le monde. Ce pêcheur que Jésus avait fait devenir *pêcheur d'hommes* (1), établit seul dans Rome, en face du Capitole et de tout l'Olympe païen, la religion chrétienne par la vérité de ses prédications, prouvée par des miracles extraordinaires. Les Romains le reçurent avec une foi et une obéissance qui les rendit célèbres dans tout le monde, et qui leur mérita l'honneur insigne de voir la capitale du paganisme devenir la métropole de la chrétienté et la résidence du vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

Comme cette plante toute nouvelle était encore faible, Dieu, pour lui donner la liberté de croître pendant quelque

(1) Et ait illis : Venite post me et faciam vos fieri *piscatores hominum* (MATTH. IV, 18).

temps dans la paix et dans le repos, inspira à l'empereur Claude, qui régnait alors, un esprit de douceur et de bonté pour les peuples qu'il gouvernait, et étouffa en peu de jours de sérieuses révoltes qui menaçaient la sûreté même de l'empire (1). Ainsi Dieu permit que l'état païen participât à la grâce qu'il faisait à la ville de Rome en lui envoyant cet apôtre. Après avoir occupé pendant vingt-cinq ans l'humble chaire destinée à devenir plus tard le siége de tant de grandeurs, saint Pierre couronna par le martyre son glorieux apostolat.—Saint Paul et lui périrent le même jour et dans la même ville, l'un par la croix et l'autre par l'épée, le 29 juin de l'an 66 depuis la naissance de Jésus-Christ et sous l'empire de Néron (2).—Un siècle et demi après la mort du prince des apôtres, vingt papes lui avaient déjà succédé, et le plus grand nombre de ces papes avaient scellé de leur sang leur attachement à la foi nouvelle. La plupart des apôtres avaient souffert comme leur divin maître. Leur supplice et celui de milliers de Chrétiens qui souffrirent également pendant quatre siècles, forment la chaîne ininterrompue qui unit les passions des martyrs à la passion du Sauveur.

DE LA MISSION APOSTOLIQUE.

On sait que de tout temps les peuples se sont efforcés de faire remonter leur origine ou celle de leur culte aussi loin

(1) Orose, p. 210. — Baronius, 44 et 60.

(2) Le calendrier de Bucharius met la mort de saint Paul sous les mêmes consuls que celle de saint Pierre et le même jour. Saint Epiphane dit aussi qu'ils sont morts la même année; saint Jérôme reconnait plusieurs fois qu'ils sont morts la même année et le même jour. Le concile de Rome, sous Gélase, soutient que saint Pierre et saint Paul ont consacré ensemble, *pariter*, l'Eglise romaine, et ont été couronnés dans le même temps et le même jour, *uno tempore*, *uno eodem die*, et non en différents temps, comme le disaient les hérétiques. Il y a pourtant des autorités contraires.

qu'il leur a été possible de le faire, et que l'ancienneté est à leurs yeux un titre de suprématie sur les autres peuples et sur les autres cultes. Aussi a-t-on prétendu que saint Pierre avait porté l'Evangile dans diverses parties de l'Occident (1). Il est certain qu'il a prêché à Corinthe (2), et que ce n'a été qu'après saint Paul (3). Saint Epiphane a également écrit que saint Paul, saint Luc, saint Crescent et autres disciples du grand apôtre des Gentils, avaient annoncé la foi dans les Gaules (4). De toutes ces missions, celle de saint Crescent serait sans doute la mieux prouvée, si l'on veut admettre, comme l'ont fait Eusèbe de Césarée, Théodoret et saint Epiphane, que les mots *Crescens abiit in Galatiam*, qui se trouvent dans la seconde épître de saint Paul à Timothée, signifient que *Crescent est allé dans la Gaule*, au lieu d'être allé *en Galatie* (province de l'Asie mineure), ainsi que l'entendait saint Irénée (5), et comme l'ont constamment et généralement traduit les interprètes de la Vulgate (6). Nous admettons donc, d'après tous les témoignages dont nous ne prétendons pas disputer ici l'authenticité, que l'Evangile a été prêché dans quelques parties de la Gaule, au premier siècle. C'est cette prédication qu'on a nommée *la mission apostolique*, pour la distinguer de celles qui l'ont suivie un siècle et deux siècles plus tard, mission inefficace, infructueuse peut-être, mais qu'il ne nous paraît guère possible de révoquer en doute, malgré la faiblesse et le désaccord des autorités qui l'affirment.

Ce qui prouverait l'inefficacité de la mission apostolique et le peu de traces, je dirai même de souvenirs, qu'elle avait

(1) BARONIUS, 51, 58.
(2) BARONIUS, 57.
(3) LACTANCE, l. II, p. 3,
Breviarium, p. 433.
(5) IRÉNÉE, lib. III, ch. 14, p. 271.
(6) Voyez Appendice, n. I.

laissé dans la Gaule, c'est que Sulpice Sévère, le Salluste chrétien, qui a vu la fin du quatrième siècle, et qui est le plus ancien historien ecclésiastique que nous ayons, dit bien positivement que la religion a été reçue *assez tard* au-delà des Alpes : *Serius trans Alpes suscepta* (1). Saint Fortunat évêque de Poitiers, ainsi que l'auteur des actes de saint Saturnin, disent aussi que la lumière de l'Evangile ne se répandit que lentement et peu à peu dans nos provinces (2). Nul n'a été mieux à même que Sulpice Sévère, illustre dans son siècle, autant par sa noblesse et ses richesses que par sa science et sa piété, de connaître avec certitude les événements qui avaient eu lieu à peine un siècle avant lui. Nous avons à cet égard le sentiment d'une des lumières de l'Eglise moderne, le cardinal Bellarmin, qui croyait qu'on devait tellement s'en référer à l'autorité de cet historien, qu'il rejette comme fausses ou appartenant aux siècles postérieurs les histoires qui ne s'accordent pas avec la sienne.

DE LA MISSION ASIATIQUE.

Disons donc avec Sulpice Sévère, avec saint Germain de Paris et avec les sept évêques de France qui écrivirent vers le milieu du sixième siècle à sainte Radegonde, que si la foi a été prêchée dans la Gaule dès le premier siècle, elle n'y avait réellement fait que peu de progrès, et que ce ne fut que vers la fin du second siècle qu'une troupe zélée, mais peu nombreuse, d'ouvriers évangéliques vint d'Orient lui donner une impulsion nouvelle. Cette troupe avait pour chef un saint vieillard nommé Pothin, et ses principaux compagnons étaient Irénée, Bénigne, Andochius, le diacre Tyrsus

(1) Sulp. Sév., lib. II, ch. 9, p. 150.
(2) Fortunat, lib. II, ch. 9, p. 67. — Surius, 29 nov., p. 650.

et le sous-diacre Andéol. Ils choisirent Lyon (1) pour siége de leur colonie religieuse, Lyon, ville industrieuse et opulente, qui renfermait beaucoup d'Asiatiques amenés par le mouvement des affaires, et dont plusieurs étaient Chrétiens. Ces Chrétiens s'étaient adressés à Polycarpe, établi évêque de Smyrne par saint Jean, dont il avait été disciple (2), et dont les leçons avaient formé à l'apostolat Pothin et Irénée, qui apportèrent ainsi à Lyon la parole de foi, telle que l'enseignait l'apôtre qui avait reposé sur le sein du Sauveur.

Pothin et Irénée, son disciple, demeurèrent à Lyon, où ils organisèrent une Eglise qui devint bientôt florissante, tandis que Bénigne, Andochius et Tyrsus, côtoyant la rive droite de la Saône, allèrent fonder l'Eglise d'Autun. Bénigne, poussant plus loin ses travaux apostoliques, prêcha l'Evangile à Alesia, ensuite à Langres, et parvint jusqu'à Dijon (*Divio*), où le préfet Terentius le fit périr dans d'effroyables supplices (3).

Néanmoins, il ne paraît pas que la mission asiatique se soit étendue au-delà d'Autun et des autres villes que nous venons de nommer, ni qu'elle y ait été reçue d'un assez grand nombre de personnes pour faire dire que la religion y était établie. Saint Irénée dit bien qu'il assembla des conciles (4), ce qui donne lieu de croire qu'il y avait des évêques résidant en divers lieux. Il dit également qu'il y avait des *Églises* établies dans la Germanie et parmi les Celtes. Tertullien, historien très-confus, qui n'est venu que peu d'années après saint Irénée, dit aussi que quelques nations

(1) C'est à Lyon que fut exilé Hérode; Ponce Pilate fut envoyé en exil à Vienne. On ne put, sans parler de Jésus-Christ, voir arriver dans les Gaules ces deux grands coupables.

(2) BOLLANDUS, 17 janv., act. SS. Tergem.

(3) GREG. TUR., lib. I, *De glor. martyr*, c. 51. — Andochius et Tyrsus furent martyrisés peu après à Saulieu (Sedelocus), ville située à quelques lieues d'Autun. Andéol avait été envoyé par saint Pothin prêcher l'Evangile du côté de Viviers.

(4) IRÉNÉE, lib. I, c. 3, p. 526.

de l'Espagne et de la Gaule étaient soumises à Jésus-Christ, ce qui peut aussi bien s'entendre de la Gaule cisalpine que de la transalpine. Mais soit que la persécution de l'empereur Sévère, qui dura douze années (de 199 à 211), ait fait périr dans ces contrées, comme on le croit, un fort grand nombre de Chrétiens (1), il n'en est pas moins certain qu'après la mort de saint Irénée (année 203), il se trouva peu de personnes dans la Gaule capables d'y maintenir, encore moins d'y propager la foi, et que vers le milieu du troisième siècle, on n'y voyait que fort peu d'églises et un petit nombre de Chrétiens. C'est, nous le croyons, ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur un sujet qui a été si longuement et si diversement controversé.

Ajoutons encore que l'on ne trouve en réalité aucunes traces certaines d'Eglises établies dans les Gaules au deuxième siècle, encore moins dans le premier, que celles des Églises de Lyon, de Trèves, de Vienne et *peut-être d'Arles*, car la Narbonnaise dut nécessairement être une des premières provinces à recevoir l'Evangile; mais il n'y a rien d'authentique, même à l'égard de cette Eglise, avant le milieu du troisième siècle (2). Les Eglises de Lyon et de Vienne se rendirent célèbres en l'an 177 par un grand nombre de saints qui souffrirent le martyre à l'époque de la mort de saint Pothin et sous le règne de Marc-Aurèle. Sulpice Sévère assure que ce furent les premiers Chrétiens martyrisés dans les Gaules, et nous ne voyons aucune raison de douter d'un témoignage aussi authentique (3). Cependant, et cette remarque est importante, il y avait déjà eu cinq grandes et cruelles

(1) Saint Irénée, successeur de saint Pothin, périt avec dix-neuf mille fidèles, l'élite du troupeau que ce saint évêque avait constamment édifié par ses exemples et soutenu par ses paroles.

(2) Voyez appendice, n° II.

(3) SULP. SEV., l. II, p. 150. — *Tunc primum martyria visa, serius trans Alpes religione susceptâ.*

persécutions dans l'Occident, depuis celle de Néron jusqu'à celle de Marc-Aurèle, qui n'a été que la sixième; et l'on ne peut douter qu'elles n'eussent fait une grande quantité de victimes dans les Gaules, s'il y eût eu des Eglises nombreuses établies dans ce pays dès le premier siècle, et même dans la première partie du deuxième (1).

A peu près à l'époque de la mort de saint Pothin, en l'année 170, un roi des Bretons, tributaire des Romains, écrivit au pape Eleuthère pour lui demander des missionnaires. Ceux-ci se répandirent jusqu'en Angleterre et portèrent la foi dans les provinces méridionales de ce royaume, après l'avoir annoncée dans l'Armorique (2).

Mais il n'en paraît pas moins certain, d'après tout ce que l'histoire nous a conservé de plus authentique, que tandis que la lumière de l'Evangile brillait sur quelques points de la partie orientale et occidentale de la Gaule, l'intérieur de cette vaste contrée restait plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Depuis près de trois siècles, la Gaule subissait la domination des maîtres du monde, qui y avaient introduit leur civilisation déjà corrompue et leur religion plus corrompue encore. Au culte des druides, qui était basé sur le spiritualisme et l'immortalité de l'âme, avait succédé le paganisme, qui n'a jamais été que la déification de tous les vices. Les arts et les sciences, apportés de Rome par les vainqueurs, avaient pu contribuer à orner la Gaule des monuments remarquables de l'époque gallo-romaine; mais à coup sûr les mœurs des Gaulois avaient beaucoup perdu au contact

(1) Si nous jetons les yeux sur les autres parties de l'Occident, nous ne connaissons, en Espagne, aucun martyre assuré avant saint Fructueux, qui souffrit en 259, ni en Afrique, avant les martyrs scillitaires, en l'an 200, et même Tertullien donne à croire qu'il n'y en avait point eu du tout avant eux, ce qui prouve qu'il n'y avait pas longtemps que la religion était établie dans ces contrées. (TILLEMONT, t. IV. p. 441.)

(2) Voyez Appendice, n° III.

des légions conquérantes, et surtout à celui de cette nuée de gouverneurs concussionnaires et d'avides usuriers qui vinrent s'abattre sur la Gaule comme sur une proie facile dont ils se disputèrent avidement les dépouilles, et qu'ils réduisirent à un état de misère et de souffrance dont les historiens nous ont laissé un si affligeant tableau.

Le changement de religion, en enlevant au peuple gaulois cette élévation de l'âme que produit le spiritualisme même le moins éclairé, l'avait plongé dans un abrutissement moral et intellectuel qui l'aurait progressivement conduit à la barbarie, si la foi évangélique n'était venue rendre une nouvelle vie à ces esprits flétris par les plus honteuses et les plus dégradantes superstitions. Son impulsion salutaire en fit bientôt, comme nous le verrons, les plus fermes soutiens et les plus courageux martyrs de la religion de Jésus-Christ.

DE LA MISSION ROMAINE.

Les Eglises peu nombreuses répandues dans la partie orientale des Gaules, ne furent pas anéanties par le terrible coup que leur porta l'empereur Sévère au commencement du troisième siècle. Mais pendant quarante ans elles donnèrent à peine quelques signes de vie. Les fidèles s'ensevelirent dans leurs cryptes et y célébrèrent en secret les augustes mystères, tremblants et désolés de se voir si faibles, mais espérant de meilleurs jours. Ces Eglises ne reprirent une vie nouvelle qu'à la voix puissante des nombreux apôtres qui leur vinrent de Rome sous le pontificat de saint Fabien.

L'état affligeant des Eglises des Gaules au troisième siècle avait touché sensiblement les pontifes romains, qui résolurent d'y envoyer de nouveaux apôtres pour réparer les maux causés dans ces Eglises naissantes par le martyre de

saint Irénée et celui de beaucoup d'autres fidèles des chrétientés transalpines.

Les pasteurs ayant été frappés, les ouailles n'osaient plus paraître au grand jour; et le christianisme, comme une faible lumière qui scintille dans une ombre épaisse, semblait prêt à s'éteindre au milieu des ténèbres de l'idolâtrie. Selon l'opinion la plus commune, sept personnes reçurent l'ordination épiscopale et furent envoyées dans les Gaules pour y prêcher la parole de Dieu. Ces sept évêques se nommaient Trophime, Saturnin, Paul, Gatien, Martial, Austremoine et Denys (1). Saint Grégoire de Tours, qui rapporte ce fait, ne dit point alors par qui ces missionnaires furent envoyés; mais dans un autre endroit, il assure positivement que ce fut par les évêques de Rome (2), confirmant ainsi ce qu'avait dit Innocent Ier au siècle précédent, « que personne n'avait établi des Eglises dans les Gaules, non plus qu'en Afrique et en Espagne (3), hors ceux que saint Pierre *ou ses successeurs* avaient ordonnés évêques (4). »

Fortunat, qui vivait dans le même temps que saint Grégoire de Tours, dit que saint Saturnin fut envoyé de Rome, et l'on trouve la même chose dans la plupart des anciens écrivains. On peut donc dire avec certitude que telle était la tradition au sixième siècle, et nous ne connaissons aucune autorité historique qui puisse la contredire.

Il était également reconnu dans ce siècle que les sept évêques étaient venus dans la Gaule ensemble et à la même époque, puisque saint Grégoire de Tours ne cite, pour fixer cette époque, que les actes d'un seul de ces évêques, ceux de saint Saturnin de Toulouse, qui disent que son épiscopat commença sous le consulat de Dèce et de Gratus, c'est-à-

(1) Greg. Turon., *Hist. Fr.*, t. 1, c. 30, p 23. Voyez Appendice, no IV.
(2) Greg. Turon., *Glor. confess.*, c. 30, p. 399.
(3) Voyez Appendice, no V.
(4) Dans sa lettre à Décence. Ce pape vivait en 402.

dire en 250 (1). On peut en conclure qu'ils avaient été envoyés quelque temps auparavant, sous le règne de Philippe, où la foi s'augmenta beaucoup, cet empereur ayant ouvertement protégé la religion, et l'ayant fait jouir d'une grande paix, surtout en 244. Philippe était Chrétien, c'est le sentiment d'Eusèbe, de saint Jérôme et d'Orose; mauvais Chrétien peut-être, mais plus disposé à seconder l'action du christianisme qu'à l'entraver. Il est donc naturel de fixer à ce règne et au pontificat de saint Fabien, qui dura depuis l'an 236 jusqu'en 250, le départ de la mission des Gaules, qui peut fort bien n'être arrivée dans ce pays que sous le règne de Dèce, c'est-à-dire dans cette dernière année 250. Ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que le martyrologe romain dit que saint Gatien fut envoyé par le pape Fabien.

Tout porte à croire que ces sept évêques furent envoyés dans les Gaules comme des apôtres, des évangélistes, des *évêques des nations* (2), comme on les nommait alors, pour répandre la foi partout où l'esprit de Dieu les conduirait, sans qu'il soit nécessaire de supposer, comme on l'a fait presque partout, qu'on les ait destinés primitivement pour de certaines Eglises. S'étant ensuite arrêtés particulièrement dans certains lieux, et les ayant consacrés par leur martyre, ils en ont été considérés comme les évêques. Pareille chose, suivant Bollandus (3), est arrivée hors les Gaules en beaucoup d'endroits, et était fort ordinaire dans les premiers siècles. Ces évangélistes sont également honorés dans chacun de ces lieux, comme en étant les apôtres et les premiers

(1) Ce n'est pas seulement sur la tradition, mais sur une histoire de saint Saturnin écrite par un habitant de Toulouse, disciple de saint Exupère, au commencement du cinquième siècle, que Grégoire de Tours s'est guidé lorsqu'il a écrit que Saturnin était venu à Toulouse sous le consulat de Dèce. Cette histoire avait été composée sur des pièces originales, *fideli recordatione*, comme le dit saint Grégoire.

(2) On appelait *évêques des nations*, des évêques missionnaires qui avaient le caractère épiscopal sans avoir de siége déterminé.

(3) Boll., 17 janv., p. 81.

évêques, soit qu'effectivement ils y aient les premiers prêché la foi et établi l'Eglise, soit qu'ils aient seulement achevé ce que d'autres avaient commencé, et qu'ils aient établi ce que le défaut de ministres ou d'autres causes avaient interrompu ; car il est fort possible qu'il y ait eu des Chrétiens à Toulouse, à Clermont, à Paris, et surtout à Arles, avant que ces évêques y vinssent, et il est même probable qu'il y en avait quelques-uns; mais quelques fidèles, épars et sans pasteurs, ne pouvaient constituer ce qu'on a mal à-propos appelé des Églises.

Ces sept évêques étaient nécessairement accompagnés de ministres inférieurs qui devaient les aider dans leur pénible et dangereux apostolat. La tradition, ainsi que l'histoire, nous ont conservé les noms de la plupart de ces ministres, dont le plus grand nombre sont honorés comme saints par les diverses Eglises qu'ils ont participé à établir. Cette mission offrait alors d'autant plus de périls, qu'entreprise sous le règne tranquille de Philippe, elle se continua durant la persécution de Dèce, prince remarquable d'ailleurs, qui vit commencer l'invasion des Barbares. Poussé par un zèle aveugle, il fit martyriser les Chrétiens, essayant en même temps de repousser les ennemis de l'extérieur. Mais ses efforts furent impuissants des deux côtés. Pendant cette persécution, le pape Fabien confessa d'âme et de corps le 20 janvier 250. A compter de sa mort, les années du pontificat romain reçurent une date certaine; elles demeurent fixées à l'époque de son martyre, comme l'ère chrétienne est fixée au berceau de Jésus-Christ.

On peut croire avec quelque apparence de vérité que ces sept apôtres arrivèrent d'abord à Arles, ville alors très-considérable, devenue l'entrepôt général des Gaules depuis la conquête de Jules César; qu'ils y établirent probablement Trophime pour évêque, et qu'ils travaillèrent avec lui pendant quelque temps à l'affermissement de la foi dans cette

contrée (1). On peut le croire d'autant mieux que les diptyques de l'Eglise d'Arles parlent d'un Denys mis à la tête de cette Eglise avant saint Trophime, ce qui peut faire supposer que saint Denys était le chef de cette mission, et que cette qualité, aussi bien que le grand respect que nos rois ont toujours porté à sa mémoire, lui a fait mériter le titre d'apôtre des Gaules.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ces évêques se dispersèrent dans la Gaule et portèrent de ville en ville, de bourgade en bourgade, le flambeau de l'Evangile, à travers les forêts et les marais qui couvraient alors une grande partie de ce vaste pays. Trophime étant demeuré à Arles, les autres, à la suite de divers travaux évangéliques dont les détails nous sont inconnus, se fixèrent en différents lieux. Saturnin s'arrêta à Toulouse, Paul à Narbonne, Gatien à Tours, Martial à Limoges, Austremoine à la cité des Arvernes. Denys fut celui qui poussa le plus loin la prédication de la foi. Après une course longue et pénible, durant laquelle il fit de nombreux prosélytes, le saint, accompagné de onze disciples, parvint jusqu'à Paris, qu'on nommait alors Lutèce, et il en fut le premier évêque.

Tous ces faits, rapportés par le père de notre histoire nationale, appuyés du témoignage de nos plus anciens historiens ecclésiastiques, et qui s'accordent non-seulement avec ce que l'histoire nous a transmis des événements contempo-

(1) On a confondu longtemps le premier Trophime, disciple de saint Paul, dont on a fait un évêque d'Arles, et celui qui fut envoyé au troisième siècle dans les Gaules. On ne donnait pour raison que l'identité des noms, comme si deux hommes du même nom n'avaient pas pu être évêques d'Arles (en supposant qu'il y ait eu des évêques d'Arles au premier siècle), à deux siècles d'intervalle. C'est pourtant, appuyés sur cette raison, que plusieurs auteurs, qui adoptaient l'opinion de la mission de saint Trophime au premier siècle, rejetèrent le témoignage *si clair* de Grégoire de Tours, et que les partisans de cet historien rejetèrent la mission de saint Trophime, disciple de saint Paul, plus contestable, il est vrai, que celle du second saint Trophime. Nous croyons donc plus *raisonnable* d'admettre *deux faits*, quoique n'étant pas également certains, mais dont le plus douteux (le premier Trophime) n'est combattu par aucun témoignage contraire ni par aucune bonne raison.

rains, mais avec la chronologie de la plus grande partie des évêques de France, ont pourtant trouvé à différentes époques d'érudits contradicteurs. On ne saurait croire tout ce qui a été écrit *pour ou contre* la prédication du christianisme dans les Gaules, au premier siècle de l'ère chrétienne, comme tout ce qui a été écrit d'un autre côté pour combattre le texte de saint Grégoire de Tours concernant la mission des sept évêques au troisième siècle.

Les uns, rejetant *absolument* la prédication apostolique du premier siècle, veulent que la mission asiatique de saint Pothin et de saint Irénée soit la première qui ait paru dans les Gaules avant la mission romaine du troisième siècle, qu'ils considèrent comme la seule qui ait réellement implanté solidement le christianisme sur le sol gaulois.

D'autres érudits admettent la mission apostolique, mais avec toutes les circonstances dont l'accompagnent les légendaires du moyen âge. Ils font de saint Austremoine un des soixante-douze disciples; de saint Paul de Narbonne, le proconsul Sergius Paulus; de saint Denys de Paris, saint Denys l'aréopagite; saint Eutrope, saint Ursin, saint Surinien et ses compagnons, saint Front, etc., ont été, selon eux, envoyés par saint Pierre lui-même, ou au moins aux temps apostoliques.

Nous croyons cette dernière opinion aussi erronée que celle qui rejette d'une manière absolue la prédication apostolique dans les Gaules au premier siècle. Tout le monde sait que la chronologie n'est pas le côté brillant des légendaires du moyen âge, car il est impossible d'appuyer sur d'autres preuves la venue, aux temps apostoliques, des saints que nous avons nommés.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter ces divers témoignages; nous dirons seulement que l'opinion qui a prévalu et que nous adoptons, parce qu'elle nous paraît la plus raisonnable et qu'elle est la seule qui s'accorde avec la chro-

nologie de nos Eglises, est celle qui, tout en admettant la probabilité d'une prédication apostolique au premier siècle dans la Gaule, la certitude de la mission asiatique vers la fin du deuxième, reconnaît que l'époque du milieu du troisième siècle est celle de l'établissement définitif du christianisme dans la plus grande partie des provinces qui composaient alors les Gaules.

Nous avons adopté l'opinion de saint Grégoire de Tours pour le temps de la mission des sept évêques, non pas que nous le regardions comme un auteur fort exact en tout ce qu'il rapporte, mais simplement parce qu'il est le meilleur et le plus ancien de tous ceux qui ont écrit sur ce sujet. Il possède à nos yeux un grand avantage, celui de ne point combattre Sulpice Sévère, et celui de pouvoir même s'accorder avec ceux qui mettent le martyre de saint Denys sous Dioclétien, vers la fin du troisième siècle.

Les plus grands détracteurs de cet historien ne pourront s'empêcher de convenir que personne n'était mieux placé que lui pour être instruit de ce qui concernait les premiers apôtres de la Gaule. Natif d'Auvergne, évêque de Tours, qui n'est pas fort éloigné de Limoges, allant souvent à Paris, où l'appelaient les grandes affaires de l'Etat, il n'était guère probable qu'il plaçât l'arrivée de ces apôtres en 250, si la tradition de ces quatre Églises les plaçait deux siècles plus tôt. Il est bien certain qu'il ne s'est point trompé sur Toulouse, qui était beaucoup plus éloigné de lui, en parlant de saint Saturnin; et en admettant même qu'il se soit trompé sur Arles, ce qui est bien loin d'être prouvé, cela ne prouverait rien pour les quatre autres Églises.

Ceux qui ne veulent point admettre l'opinion de Grégoire de Tours, prétendent avec quelque apparence de raison que cet historien n'est pas toujours d'accord avec lui-même. Ils citent entre autres les passages des *Livres de la gloire des martyrs et des confesseurs*, dans lesquels il est dit que saint

Saturnin a été ordonné par les *disciples des Apôtres* (*ut ferunt*, ajoute-t-il) (1); que saint Eutrope avait été consacré et envoyé par saint Clément *(fertur)* (2); que saint Ursin avait été envoyé à Bourges par les disciples des Apôtres (3). Tout ce que l'on peut raisonnablement déduire de ces passages, c'est qu'il existait déjà dans ces diverses Églises deux traditions différentes, l'une, par exemple, qui mettait saint Saturnin au temps des Apôtres et l'autre au temps de Dèce. Or, il est bien digne de remarque que de tout temps, lorsqu'il existe des traditions opposées, les gens instruits adoptent habituellement, à moins de raisons bien particulières, celle des deux traditions qui fait les saints moins anciens, parce que le peuple est naturellement porté à les croire plutôt trop anciens que trop nouveaux. Aussi Grégoire de Tours a-t-il soin, lorsqu'il rapporte l'opinion qui fait ces saints plus anciens, de dire *ut fertur*, *ut ferunt*, on rapporte, il est rapporté, ce qui marque une opinion fondée plutôt sur un bruit commun et populaire que sur des monuments authentiques, et qu'il ne regarde nullement comme certaine. Il n'y a donc rien d'étonnant que saint Grégoire, mieux instruit sur la mission de saint Saturnin par l'histoire écrite sur des pièces originales par un habitant de Toulouse, au commencement du cinquième siècle, qui place la venue du saint au consulat de Dèce, n'ait préféré ce document certain à une opinion populaire du sixième siècle.

Ne pouvant croire, sans d'autres raisons que celles qu'on a données jusqu'à ce jour, que saint Grégoire a varié sur l'époque de la mission de saint Saturnin, nous trouvons plus naturel de penser que ce qu'il a dit d'une manière obscure dans un endroit, il le dit plus clairement dans un

(1) *De glor. confes.*, ch. 48, p. 111.
(2) *De Glor. confes.*, ch. 56, p. 129.
(3) *De Glor. confes.*, ch. 80, p. 489.

autre. L'on peut également croire, sans s'écarter de la vérité, que cet auteur, qui n'est pas toujours fort exact dans ses expressions ni fort juste dans ses idées, entend par *disciples des Apôtres* généralement tous ceux qui sont venus après eux et longtemps avant lui, ce qu'on peut bien étendre jusqu'aux trois premiers siècles et à tout le temps des persécutions.

Si nous nous sommes un peu longuement étendu sur les explications que nous avions à donner et sur les raisons qui nous ont fait adopter l'opinion de Grégoire de Tours et de Sulpice Sévère, c'est que nous regardions comme important, en commençant l'histoire d'une des plus célèbres Eglises de France, d'établir son origine d'une manière aussi incontestable qu'il nous était possible de le faire.

A l'époque où saint Austremoine et ses compagnons arrivèrent dans la Gaule, l'Auvergne, jadis puissante et libre, avait depuis longtemps subi le sort du reste de la Celtique. Réduite en province romaine et réunie à l'Aquitaine, elle avait néanmoins obtenu de beaux priviléges en échange de sa liberté. Augusto-Nemetum, sa capitale, avait un sénat à l'instar de Rome; ses citoyens étaient citoyens romains et pouvaient aspirer aux premières charges de l'empire : Avitus, l'un d'eux, fut nommé César vers le milieu du cinquième siècle (455). Mais toutes ces immunités, tous ces dons, gratuits en apparence, que faisaient les vainqueurs aux vaincus, ne compensaient pas l'état d'avilissement dans lequel étaient tombés les esclaves du peuple roi (1).

En Auvergne, comme dans la plus grande partie de la Gaule, ainsi que nous l'avons déjà dit, le culte druidique

(1) Ces priviléges n'étaient pas particuliers aux Auvergnats, comme quelques écrivains ont paru le croire. L'empereur Claude, qui était natif de Lyon, obtint du sénat que les Gaulois des trois provinces conquises par César (la Belgique, l'Aquitanique et la Celtique) fussent admis au sénat, ce qui n'avait eu lieu jusque-là que pour la Narbonnaise.

avait presque entièrement disparu pour faire place à un paganisme corrompu, réunion de toutes les superstitions des deux religions, auxquelles étaient encore venues se joindre les infâmes idolâtries du culte isiaque ou mithriaque, apporté dans ce pays par les légions de Pompée.

Le plus déplorable fanatisme, accompagné d'impuretés révoltantes, était à peu près la seule religion que pratiquaient encore les habitants des campagnes, qui avaient fini par oublier jusqu'aux préceptes les plus simples de la morale et de la pudeur. Aussi les Romains régnaient-ils en maîtres absolus sur ces êtres dégradés, auxquels le christianisme seul pouvait rendre une énergie suffisante pour secouer un jour les chaînes honteuses dont on les avait chargés. La tâche était aussi difficile que périlleuse; et pourtant de pauvres missionnaires venus à pied de contrées lointaines, sans autres armes que l'Evangile, sans autre émulation que leur exemple, eurent la hardiesse de l'entreprendre. Avant de faire de ces hommes énervés par l'esclavage et la superstition des hommes dignes d'être libres, il fallait commencer par en faire des Chrétiens; car rien n'inspire plus que le christianisme l'amour de la vraie liberté, et rien aussi n'éloigne davantage de cette fausse liberté qui n'est que la licence.

Mais quels moyens employaient donc ces hommes de paix qui venaient de si loin s'exposer à une mort certaine pour convertir tant d'infidèles à la foi de Jésus-Christ? Cherchaient-ils à les gagner à leur croyance par l'appât des plaisirs, des honneurs, des richesses? Ils ne le pouvaient pas, car ils fuyaient eux-mêmes les plaisirs, ils méprisaient les honneurs, et ne possédaient rien ici-bas que leurs vertus et leur foi dans les promesses du Sauveur. Eh bien! c'était cette foi, leur seule richesse, dont ils venaient dispenser les trésors à ces êtres enfoncés dans les ténèbres de l'idolâtrie. En leur en communiquant les bienfaits, ils leur deman-

daient de se donner corps et âme à Jésus-Christ; et en retour de cette confiance sans bornes qu'ils exigeaient d'eux, ils ne leur promettaient d'autre trône dans ce monde que celui de la pauvreté, d'autre sceptre que celui des souffrances et de la résignation, d'autre couronne que celle du martyre. Puis, dans cet avenir incertain qu'on appelle la mort, vers lequel nous marchons tous avec crainte et les yeux fixés, ils leur faisaient espérer un bonheur ou un malheur éternel, selon qu'ils auraient suivi ou transgressé pendant leur vie les préceptes enseignés par un homme né deux siècles auparavant dans un coin de la Judée, mort ignominieusement sur une croix, par un homme qui s'était dit et qu'ils disaient être le fils de Dieu. Certes, il fallait que dans les paroles de ces étrangers il y eût quelque chose de bien convaincant, quelque chose qui parlât bien haut et bien fortement au cœur de l'homme, pour que des milliers d'infidèles, vautrés depuis si longtemps dans les immondices de l'impureté, consentissent si facilement à dépouiller le vieil homme pour renaître en Jésus-Christ. Et ce n'est point seulement une figure, car le baptême était réellement pour eux une seconde naissance par laquelle ils redevenaient enfants de cœur et d'esprit : *Si vous ne devenez comme des enfants*, avait dit Jésus-Christ, *vous n'entrerez point dans le royaume des cieux* (1).

Une fois engagés sous la bannière du Christ, une fois qu'ils avaient reçu une nouvelle vie par l'eau et par le Saint-Esprit, ces hommes qu'on voyait naguère livrés à tous les plaisirs des sens, à toutes les impuretés de l'âme et du corps, devenaient presque aussitôt des modèles de candeur, d'innocence et de vertu. Les moins fervents de ces nouveaux élus (2), d'après Origène, étaient tellement au-dessus des

(1) MATTH., chap. 15.
(2) Lorsqu'ils étaient baptisés, ils prenaient le nom d'élus. (FULGENCE, ép. 2.)

autres hommes, que les Églises chrétiennes brillaient partout comme des astres dans le monde. Ils étaient constamment préparés à tous les sacrifices imaginables pour confesser hautement la foi qu'ils avaient embrassée. Fallait-il se dépouiller de tout ce qu'ils possédaient, quitter honneurs, pouvoir, richesses? Fallait-il abandonner sans retour les objets de toute leur tendresse et de toutes leurs affections? Fallait-il vivre pauvres, humiliés, outragés? Ils le faisaient avec joie et sans laisser échapper un seul murmure. Fallait-il mourir? Ils marchaient à la mort. L'instruction, la prière, la communion, l'union surtout, *car ils n'étaient tous qu'un cœur et qu'une âme*, voilà ce qui distinguait les premiers Chrétiens formés par les Apôtres et par leurs disciples. Ils faisaient par esprit de charité ce que les législateurs païens n'avaient pu obtenir de leurs peuples que par la contrainte et par la force des lois; et ce que les Sages de l'antiquité avaient regardé comme les moyens les plus propres à rendre les hommes heureux, sans avoir jamais pu réaliser ce beau rêve, ils le pratiquaient avec amour. Aussi leur bonheur égalait-il la grandeur de leurs sacrifices. Et qu'est-ce qui aurait pu troubler la félicité de ces hommes qui ne tenaient plus à rien sur la terre, qui s'aimaient entre eux comme des frères, et qui mouraient pleins de joie, parce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir pour leur maître? Il n'y a que le christianisme qui fasse aimer ainsi jusqu'à la douleur.

Avant de parler de cette longue nomenclature de saints personnages, parmi lesquels on compte près de quarante évêques, qui jetèrent un si grand lustre sur les Églises de l'Auvergne et du Velay, nous avons voulu faire connaître à nos lecteurs les Chrétiens de cet âge héroïque, où, comme un arbre dans le champ des morts, le christianisme croissait si vigoureusement dans le sang des martyrs. Parler des Chrétiens d'Auvergne, c'est parler de tous les Chrétiens du

monde, car tous ne reconnaissaient alors *qu'un seul Dieu, qu'une seule foi* et *qu'un seul baptême.* Cette foi commune faisait de tous des hommes nouveaux dans lesquels il n'y avait plus ni rivalités de nations, ni jalousies, ni égoïsme, ni antipathies, rien de ce qui a coutume de diviser la plupart des hommes. Le Romain, le Grec, le Gaulois, l'Africain, le Barbare, les vainqueurs et les vaincus, tous étaient unis dans les liens de la même charité et s'aimaient comme les enfants de la même famille, car tous invoquaient un même Dieu et reconnaissaient un même Père.

Telle fut l'Eglise chrétienne pendant les trois premiers siècles, depuis Claude jusqu'à Constantin. Ce fut le temps des martyrs, de la vertu des mœurs privées et de la beauté de la morale évangélique. C'est à cette grande époque que l'Arvernie, païenne encore, vit arriver pauvre et sans appui son premier apôtre et son premier évêque, dont nous plaçons la vie, couronnée par un glorieux martyre, comme un brillant frontispice, à la première page de l'histoire de l'Eglise d'Auvergne.



TROISIÈME SIÈCLE.

Saint Austremoine.

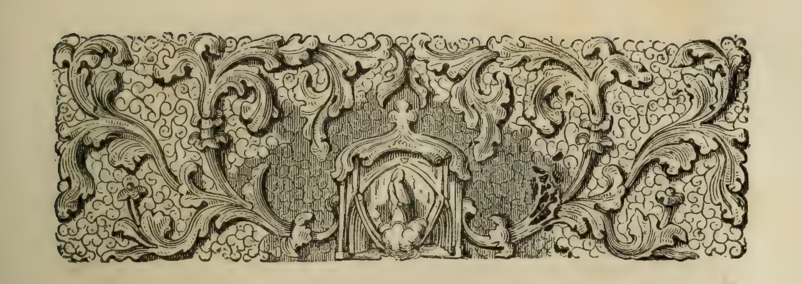
Saint Mary.—Saint Mamert.—Saint Antonin.

Saint Nectaire.—Saint Sirénat et Saint Genès de Thiers.

Saint Privat.—Saint Urbique.—Sainte Flamine.

Saint Donat, Saint Sabin, Saint Agape et Saint Amand.

Persécutions et Hérésies de la fin du troisième siècle.



TROISIÈME SIÈCLE.

SAINT AUSTREMOINE, MARTYR ET PREMIER ÉVÊQUE D'AUVERGNE.

Arverna gens, mente læta
Prome cantus die ista,
In laudem Stremonii.
Hic te primus informavit
Vera fide, primus pavit
Verbo Evangelii.
(Prose pour le jour de Saint Austremoine.)

I.



N ignore absolument l'origine et le lieu de la naissance de saint Austremoine, et tout ce que les légendaires ont rapporté sur cet apôtre de l'Auvergne n'est appuyé d'aucune autorité historique. Suivant eux, saint Austremoine était juif : son

père s'appelait Judas, sa mère Anne, et le lieu de sa naissance Emmaüs. Il était le disciple auquel Jésus-Christ répondit lorsqu'il lui demanda la permission d'aller, avant de le suivre, ensevelir son père : *Suivez-moi et laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts* (1). Austremoine aurait ensuite accompagné saint Pierre dans tous ses voyages, et l'aurait puissamment aidé à établir le siége pontifical de Rome. Enfin, le prince des apôtres, après l'avoir fait évêque, l'aurait envoyé dans la Gaule prêcher l'Evangile aux Arvernes, et fonder le siége épiscopal d'Augusto-Nemetum (Clermont).—Le silence des *Actes des Apôtres* et des écrits des saints Pères sur des faits aussi importants, leur ôte toute espèce de vraisemblance; aussi n'en dirons-nous pas davantage à cet égard (2).

L'histoire et la tradition, guides plus sûrs que la légende, et qui s'égarent moins souvent dans les fictions créées par l'imagination, ne disent rien de l'origine ni des premières années de l'apôtre de l'Auvergne; nous allons reproduire ce qu'elles nous apprennent de ses travaux apostoliques et de sa mort.

Ce fut sous le pontificat de saint Fabien, ou plus vraisemblablement durant la vacance du Saint-Siége qui suivit son martyre, de 250 à 253, Dèce étant empereur, que saint Austremoine, évêque, appelé Stremoine (*Stremonium*) (3), par saint Grégoire de Tours, vint de Rome chez les Arvernes, et leur apporta le flambeau de la foi (4). Par ces

(1) MATTH., ch. 8, v. 22. — LUC, ch. 9, v. 60.

(2) Le P. Labbe a donné une longue histoire en vers et en prose de la vie de saint Austremoine; mais il a eu l'attention, ce que le P. Branche n'a pas fait dans son *Histoire des Saints d'Auvergne*, d'avertir ses lecteurs que l'auteur inconnu de cet écrit y avait mêlé bien des choses qui sont évidemment fabuleuses (LABBE, *Bibl.*, t. II, p. 482).

(3) Le nom de *Stremonium* (*Stremon*) me paraît d'origine grecque.

(4) GRÉG. TUR. *Breviarium Clarom. et Sancti Flori.* 1528.—Les Bréviaires manuscrits des siècles précédents disent la même chose.

mots : *A Romana Sede missi sunt temporibus Decii*, qui se trouvent dans Grégoire de Tours, ainsi que dans les bréviaires du diocèse de Clermont, on conjecture que ceux des sept évêques qui partirent plus tard que les autres, reçurent leur mission du clergé de Rome pendant la vacance du Siége apostolique (1). Cette époque de l'arrivée de saint Austremoine en Auvergne a paru tellement certaine, que Pierre de Marca, le plus savant peut-être de tous ceux qui ont combattu le sentiment de Grégoire de Tours, avoue néanmoins que ce serait une témérité de contester ce que dit saint Grégoire de saint Austremoine et de saint Gatien, puisque cet historien était natif d'Auvergne et évêque de Tours (2). Le Père Dubois ajoute, à ce sujet, que ce serait vouloir condamner l'antiquité même (3).

Saint Austremoine était accompagné de plusieurs diacres, chargés de l'aider dans sa mission. Il paraîtrait que Marius ou Mary, l'un d'eux, envoyé par le saint évêque, le précéda en Auvergne, tandis que le prélat évangélisait les habitants de la Gaule cisalpine (4). Il paraît également certain, d'après le témoignage des anciens bréviaires de Clermont, que saint Martial, l'un des sept évêques envoyés par le Siége de Rome, arriva dans la capitale des Arvernes avant saint Austremoine. Martial, se rendant de Lyon à Limoges, dont il fut le premier évêque, avait dû nécessairement passer par l'Auvergne, que traversait la grande voie romaine qui conduisait de la province Lyonnaise dans le Limousin. Ce qui prouve qu'il y avait déjà des Chrétiens, quoique en petit nombre, dans la capitale des Arvernes, c'est que saint Martial, pour contenter la dévotion de ces fidèles, trans-

(1) *Romanus clerus sede vacante curat ecclesias* (Baronius, ann. 253, n. 8).
(2) Bearn., p. 25. *Marc. ad val.*, c. 28.
(3) Page 9.
(4) Ou peut-être s'était-il arrété à Arles, comme nous l'avons dit dans l'introduction.

forma le lieu de leur assemblée en un oratoire, qu'il consacra et qu'il mit sous la protection de la sainte Vierge. Cette chapelle, qui renfermait le baptistère des néophytes, était située dans un des faubourgs de la ville. Agrandie depuis par saint Austremoine, c'est à cette église, que l'on nomma d'abord Notre-Dame-d'Entre-Saints, que l'abbaye de Saint-Allyre dut son origine (1).

La première station de saint Austremoine en Auvergne, où l'on croit qu'il arriva vers le milieu de l'année 253, fut à Château-Laudun, près de Courpière, dans le voisinage duquel passait la voie romaine dont nous avons parlé (2); ce qui prouverait qu'Austremoine venait également de Lyon, et qu'il avait suivi la même route que Martial, à travers les montagnes qui séparent l'Auvergne du Forez. Le saint évêque reçut l'hospitalité à Château-Laudun, chez une veuve nommée Claudia, qu'il convertit et baptisa avec dix-huit autres personnes. Pendant son séjour dans cet endroit, il employait le jour à prêcher les infidèles, et il passait les nuits en prières, demandant avec ferveur à Dieu la grâce de pouvoir convertir ces hommes aveuglés, dont il lui avait plu de lui commettre la charge. Et comme ses prédications avaient déjà produit un grand effet parmi le peuple, qui venait l'écouter en foule, les prêtres d'un temple d'Apollon qui se trouvait dans le voisinage, l'abandonnèrent, en disant que les dieux, irrités de la présence de ces étrangers, les en avaient chassés, et refusaient de recevoir leurs sacrifices. A cette nouvelle, une partie du peuple se dirige en courant vers le logis du saint apôtre, l'en arrache

(1) Voyez Appendice, n° VI.

(2) SAVARO, *In Austrem. ex historia sancti illius*, *M. S.* — Château-Laudun, sur l'emplacement duquel on n'était point fixé jusqu'à ce jour, ne peut être que la ville actuelle de Lezoux, qui se nomme en latin *Laudosum* ou *Castrum Laudosi* (BALUZE, *Preuves*, p. 28 et 696. — *Ordonnances de la troisième race*). — Lezoux fut, en 978, le siége d'une ancienne viguerie sous le nom de *Laudosensis vicaria*. Voyez Appendice, n° VII.

avec violence, le renverse et lui fait mille outrages, ainsi qu'à ses compagnons. Ils l'eussent certainement massacré, si Dieu n'eût suscité à cet instant un violent orage, accompagné d'éclairs et de tonnerres. La foudre tomba sur le temple et tua quelques-uns de ceux qui maltraitaient Austremoine et ses disciples, ce qui abattit tellement la fureur de ces mécréants, et les saisit d'une telle frayeur, qu'ils se prosternèrent aux pieds du prélat et le supplièrent d'apaiser le courroux céleste. Le saint se mit aussitôt en prières avec ses compagnons; quelques instants après la foudre cessa de gronder, les vents se calmèrent, et le ciel redevint aussi serein qu'avant l'orage. La légende rapporte même qu'à la prière du saint, Dieu rendit la vie à ceux que la foudre avait atteints. Frappés d'admiration à la vue de ces merveilles, les prêtres et le peuple, au nombre de près de deux mille personnes, abjurèrent l'idolâtrie et reçurent le baptême. Le saint, voulant rendre grâces à Dieu de ce premier succès de son apostolat en Auvergne, fit élever une église sur les ruines du temple païen, et la dédia à la Mère du Sauveur, ainsi qu'à saint Etienne, premier martyr.

Encouragé par cette victoire, qu'il regarda comme une faveur céleste, Austremoine se dirigea aussitôt, avec ses compagnons, vers la capitale des Arvernes, dans laquelle, ainsi que nous l'avons dit, le diacre Marius l'avait déjà précédé. Avant d'y arriver, il alla loger chez un des plus célèbres sénateurs du pays, nommé Cassius, qui le reçut avec beaucoup de bienveillance, quoiqu'il fût païen. Le saint évêque, s'étant aperçu que le sénateur et toute sa famille étaient infectés de la lèpre, en fut touché de compassion; et en retour du bon accueil qu'il en avait reçu, il demanda avec instance au Seigneur de guérir cette famille de la cruelle maladie qui la dévorait. Dieu exauça les vœux de son serviteur, qui fit connaître à Cassius, ravi de cette guérison miraculeuse, qu'elle devait être attribuée à la

vertu de la foi qu'il professait; il lui promit de le rendre témoin de plus étonnantes merveilles, s'il consentait à embrasser sincèrement et avec une entière volonté la religion de Jésus-Christ. Cassius et sa famille, autant par conviction que par reconnaissance, cédèrent facilement à ces saintes exhortations. Tous reçurent le baptême et résolurent spontanément d'accompagner Austremoine partout où il voudrait les conduire, pour y glorifier la foi de Jésus-Christ. Cette conversion inattendue précéda de quelques jours seulement l'arrivée du saint évêque dans la capitale de l'Arvernie.

Augusto-Nemetum (1) s'étendait à cette époque au loin dans la plaine qui entoure le monticule sur lequel a été bâti Clermont. Ce monticule était couronné par un château nommé *Clarus Mons*, qui a donné son nom à la cité nouvelle.

Le bel hémicycle de montagnes, au centre duquel est placée la ville, et que domine majestueusement le puy de Dôme (*Podium dominans*), était alors couvert de forêts, qui ajoutaient encore à la richesse de la position, une des plus belles qu'il y ait au monde. Des temples, dont les murs blanchis se détachaient sur la verdure des chênes, s'élevaient sur les différentes collines : à Montjuzet, un temple de Jupiter, desservi par des femmes (*fatuæ*, *fatidicæ*); un temple de Bacchus, à Champturgues; un autre au puy de Montaudou, où Teutatès, le grand dieu des Gaulois, était adoré sous le nom latin de Mercure. Nemetum, ville toute romaine alors, avait un capitole, un amphithéâtre, un colosse en bronze doré, ouvrage de Zénodore, sculpteur grec, lequel égalait presque celui de Rhodes

(1) *Augusto-Nemetum*, ville d'Auguste. Toutes les villes capitales rebâties sous le règne de cet empereur ont porté le nom d'Auguste. Elle s'appela depuis *Arverni*, *Arvernia*, *Arverna urbs*, et en dernier lieu *Clairmont*, dont on a fait *Clermont*.

en hauteur (1); un temple de Wasso-Galate, aux proportions gigantesques (2). Elle possédait en outre une école célèbre, d'où sortit le rhéteur Fronton, maître de Marc-Aurèle, et sa population était très-considérable. Les monuments et les maisons de cette grande cité, que deux historiens du premier siècle appellent la plus noble des Gaules (*nobilissimam Galliarum*) (3), construits d'une pierre blanchâtre, n'avaient point cet aspect sombre que la lave dont elle est bâtie donne à la ville moderne (4). Sa vaste enceinte se projetait vers l'orient, jusqu'à l'endroit où se trouve aujourd'hui le hameau d'Herbet, ayant à sa gauche le fertile monticule (*mons ferax*) où s'est élevée depuis la ville de Montferrand.

La cité gallo-romaine, rebâtie par Auguste, surpassait alors en beauté toutes celles des Aquitaines (5); elle était parvenue à l'apogée de sa splendeur, lorsqu'un soir, un pauvre évêque inconnu, tenant d'une main l'Evangile et de l'autre le bâton pastoral, y entra suivi de quelques disciples, tous aussi pauvres et aussi inconnus que lui. Ce Chrétien venait sans aucun appui, au milieu d'une nation païenne, annoncer la foi en Jésus-Christ et planter sa croix sur les temples des idoles. Depuis cette grande époque, seize siècles se sont écoulés. Prise, pillée, incendiée vingt fois, la ville d'Auguste a complétement disparu, et il ne reste plus un seul vestige de ses temples et de ses monu-

(1) Ce colosse fut érigé en l'an 58 ou 60, sous l'empire de Néron, en l'honneur de Mercure. Il avait 80 coudées (120 pieds) de haut, et coûta, selon Pline (liv. III, ch. 7), plus de quatre millions de livres.

(2) Selon Grégoire de Tours, les murailles de ce temple avaient trente pieds d'épaisseur; le dedans était bâti de petites pierres à la mosaïque, et le pavé était de marbre. Cet édifice était couvert en plomb et avait été construit en même temps que le colosse. Des dépenses aussi considérables prouvent la richesse et la puissance des habitants de l'Arvernie.

(3) Eusèbe, dans sa *Chronique*, et Eutrope dans son *Histoire romaine*.

(4) Les carrières de lave de Volvic ne commencèrent à être exploitées que dans le treizième siècle.

(5) *Excellere inter Aquitanias*. Amm. Marcellin, lib. XV.

ments; tandis que, malgré les persécutions et les nombreux martyres, les hérésies, le philosophisme et l'impiété révolutionnaire, ennemis acharnés du christianisme, la croix plantée par Austremoine brille encore de tout son éclat, environnée du respect et de la vénération des fidèles. Dites donc, après cela, dans votre fol orgueil, hommes impies qui prétendez que le christianisme est mort, dites donc encore, si vous l'osez, que Dieu n'est point avec son Église.

A son arrivée dans sa ville épiscopale, encore païenne, Austremoine fut reçu par le sénateur Cassius, qui l'y avait précédé, et qui le logea dans son palais, que l'on dit avoir été situé dans l'endroit où l'on a élevé depuis la cathédrale. La conversion de cet homme puissant et respecté contribua beaucoup à faciliter, parmi le peuple et même parmi les grands, la prédication de l'Evangile. Le nombre des prosélytes convertis par les discours, les entretiens familiers d'Austremoine, et les guérisons miraculeuses qu'il opérait dans la visite des malades, devint bientôt si considérable qu'il excita la fureur de la partie de la population restée fidèle au culte des idoles. Un prêtre du temple de Wasso, nommé Victorin, était à la tête de ces furieux, et les excitait chaque jour contre les nouveaux convertis. Il allait souvent lui-même chercher et tourmenter les serviteurs de Jésus-Christ dans un village, peu éloigné de la ville, qu'on appelait le village des Chrétiens, qui en avaient fait un lieu de refuge, et où il en périt un grand nombre, lorsque éclata le soulèvement que Victorin avait provoqué (1). Ce soulèvement eut lieu le 6 de février de l'année 255, dix-huit mois environ après l'arrivée des missionnaires évangé-

(1) Greg. Turonn., *Hist. Fr.*, l. I, p. 21. — Baronius, ann. 262, § 40. — Ce village (*vicus*) était, selon toutes les probabilités, situé où est présentement le faubourg de Saint-Alyre.

liques. Austremoine et ses disciples furent obligés de se cacher pour échapper à la mort. Néanmoins deux de ses compagnons, Antolian et Limine, ainsi qu'un assez grand nombre de Chrétiens, périrent dans cette émeute populaire. Mais le sang des martyrs était alors une source féconde que la persécution n'a jamais pu tarir, et le nombre des Chrétiens, loin de diminuer dans toutes celles qu'ils eurent à supporter pendant plusieurs siècles, ne fit au contraire qu'augmenter par le redoublement et l'atrocité des supplices (1).

Ce soulèvement populaire contre les Chrétiens fut suivi d'une conversion si surprenante, qu'elle produisit un effet miraculeux, aussi bien parmi les convertis que parmi les infidèles. Victorin, ce prêtre de Wasso, ce violent ennemi des Chrétiens, contre lesquels il venait d'exciter la fureur de ses concitoyens, éclairé par un de ces rayons soudains, signes de la bonté et de la toute-puissance de Dieu, céda aux ferventes exhortations de Cassius, et, après quelques conférences avec notre saint prélat, fut trouvé digne de recevoir le baptême. Dès ce moment, nouveau saint Paul, de persécuteur qu'il était, Victorin se montra le digne émule de Cassius et l'un des plus courageux défenseurs de l'Evangile. Réunis par une commune foi, nous verrons bientôt ces deux saints, unis de nouveau par le martyre, aller recevoir ensemble la couronne de gloire. De semblables conversions, et de plus extraordinaires encore, venaient chaque jour étonner le monde dans ces siècles de merveilles; et l'on vit plus d'une fois, au milieu des sanglantes exécutions qui souillèrent les principales villes de l'empire,

(1) Baronius, année 262, et Bollandus, 25 janv., p. 630, confondent le martyre de saint Antolian et de saint Limine avec celui de saint Cassy et saint Victorin, qui arriva quelques années plus tard, comme nous le verrons. Ils ont été suivis par le P. Branche, dans son *Histoire des Saints d'Auvergne*. Voyez sur ces deux saints Appendice, n° VIII.

les bourreaux eux-mêmes, touchés de la grâce divine, se déclarer spontanément Chrétiens, et mêler courageusement leur sang à celui de leurs victimes.

Le zèle de Cassius fut récompensé par le sacerdoce, que lui conféra saint Austremoine, et par le titre de coadjuteur du saint évêque dans les travaux de l'épiscopat. Enfin, la ferveur que mirent les deux nouveaux disciples à procurer la conversion de leurs concitoyens, fut si grande et si infatigable que, jointe aux prédications d'Austremoine et aux nombreux miracles qu'il opérait, en moins de douze années d'apostolat, Augusto-Nemetum fut presque entièrement chrétienne.

Déjà, vers l'année 256, le saint prélat, voyant le nombre des Chrétiens s'augmenter considérablement dans la capitale, où plusieurs églises avaient déjà été consacrées au vrai Dieu, avait résolu de répandre dans toute la province les mêmes bienfaits, en y portant la lumière de l'Evangile. L'ancienne Arvernie, dont les limites s'étaient étendues autrefois des Pyrénées jusqu'à la Loire (1), comprenait encore à cette époque, outre l'Auvergne proprement dire, la plus grande partie du Bourbonnais et le Velay jusqu'à *Ruessio*, qu'on a depuis nommé Saint-Paulien. Austremoine dispersa ses principaux disciples dans les différentes parties de cette vaste province. Il envoya Sirénat (saint Cerneuf) vers Courpière, Billom et les montagnes de Thiers; Nectaire, dans la partie méridionale de la Limagne qui renferme Authezat, Neschers, Champeix et Montaigut; Antonin, dans la partie septentrionale de cette grande et fertile vallée, vers Aigueperse, Gannat, Cusset et Souvigny; Marius et Mamet eurent en partage les montagnes de la haute Auvergne: le premier fut envoyé vers Salers et Mauriac; le

(1) A l'époque de la conquête des Gaules par César, le Velay, le Gévaudan, le Rouergue et le Quercy étaient sous la dépendance des Arvernes. (STRABO.)

second, du côté d'Aurillac, de Vic et de Murat. Ainsi répartis, les disciples d'Austremoine commencèrent leur travail évangélique; et bientôt la vie exemplaire qu'ils menaient, la sainteté de leurs discours et les guérisons miraculeuses que Dieu opérait par leur ministère, leur firent obtenir les plus rapides succès.

Ce fut vers le même temps (année 255) que saint Ausmoine, voulant étendre encore davantage les conquêtes de la foi, envoya saint Privat dans le pays des Gabales, qui avait été pendant longtemps sous la dépendance des Arvernes (1). Saint Privat, dont nous aurons plus tard à raconter le martyre, établit l'église de Mende et fut le premier évêque de cette capitale du Gévaudan.

Ce fut aussi cette même année, ou l'année suivante, après l'ordination de saint Privat, que saint Austremoine envoya à Bourges saint Ursin, qui en fut le premier évêque (2). Grégoire de Tours, qui traite longuement de la conversion des habitants de cette ville, rapporte qu'un riche Chrétien, nommé Léocade, donna sa maison pour en faire une église, en faisant remarquer que ce Léocade était un descendant du célèbre Vectius Epagatus, martyrisé à Lyon en 179, dont il avait fait mention en parlant du martyre de saint Pothin. L'église de Bourges, en témoignage du bienfait qu'elle avait reçu par le ministère du saint apôtre de l'Auvergne, a toujours reconnu l'Eglise de Clermont pour sa mère, et donné, dans tous ses conciles, le premier rang à son évêque et aux députés de son clergé.

Une des plaies par lesquelles Dieu vengea le sang des

(1) Nous en dirons davantage dans la vie de saint Privat.

(2) *Biturigas vero Ursinum episcopum destinavit*, etc. (*Breviarium Claromontense*, in lectione 5 officii sancti Austremonii.) Voyez aussi le même Bréviaire au 13 mai, fête de saint Cassy, et Grégoire de Tours au chap. 29 du liv. I. Voyez également sur saint Ursin, Appendice, n° IX.

Chrétiens répandu dans la onzième persécution, sous Valérien et Gallien (de 257 à 260), fut les grandes invasions des peuples barbares dans les provinces de l'empire. Entre ceux de ces peuples qui ravagèrent les Gaules à cette époque, saint Grégoire de Tours marque l'irruption de Chrocus, roi des Allemands, qui franchit le Rhin à la tête de quarante mille hommes et désola la plupart des provinces, qu'il trouva dégarnies de soldats. Après avoir pillé et brûlé tout ce qu'il rencontra sur son passage, Chrocus pénétra jusqu'en Auvergne et mit le siége devant Clermont, qui se rendit par composition, après quelque résistance (année 265). Violant, après sa victoire, les lois de la capitulation, le Barbare fit mettre à mort tous les habitants tombés en son pouvoir, qui se reconnurent Chrétiens en confessant la foi de Jésus-Christ. Six mille deux cent soixante-six hommes en âge de porter les armes, sans compter les femmes, les adultes et les vieillards, reçurent ainsi la couronne du martyre. Les plus illustres de ces courageuses victimes furent saint Cassy (Cassius) et saint Victorin, qui, peu d'années après leur conversion, eurent la consolation de monter ensemble dans le royaume des cieux, pour y recevoir la récompense de leurs travaux sur la terre (1). Les restes de ces martyrs, recueillis par les Chrétiens échappés au massacre, furent en partie enterrés au lieu où l'on bâtit ensuite l'église de Saint-Cassy, et l'autre partie, dans celui où s'éleva depuis celle de Saint-Vénérand.

Le passage de Chrocus en ce pays fut marqué par des dévastations de toute espèce, dont le souvenir a dû se conserver longtemps dans la mémoire de ses habitants. Ce fut

(1) *Nec multo post per martyrium, in terris sociati, ad cœlestia regna migraverunt* (Greg. Turonn., l. I, c. 30 et 31). Tous les Bréviaires imprimés et manuscrits de Clermont disent de même dans la vie de saint Cassy. L'Eglise de Clermont et le martyrologe romain honorent le 15 mai, les saints Cassy et Victorin, ainsi que leurs 6266 compagnons martyrs. (Voyez Appendice, n° X.)

ce Barbare qui détruisit entièrement le temple de Wasso-Galate, ainsi que le célèbre colosse, chef-d'œuvre de Zénodore, dont on n'a pu retrouver aucun vestige. Excité par sa mère, ce nouvel Erostrate croyait rendre à jamais son nom célèbre, en renversant les plus beaux monuments; il ne l'a rendu qu'odieux, comme celui de tous les fléaux dont Dieu se sert pour punir les hommes.

Echappé miraculeusement à tous les ravages qui venaient d'affliger son diocèse, notre saint évêque, voyant les progrès continuels qu'y faisait la religion, et la croix remplacer partout les simulacres des idoles, sentit le besoin d'augmenter le nombre des ministres des autels. Il choisit donc, parmi les jeunes gens qu'il avait baptisés, ceux que leur esprit, leur jugement et leur sagesse rendaient propres au sacerdoce; et, après leur avoir donné toutes les instructions qu'il jugea nécessaires, il les envoya dans les bourgs et les campagnes déraciner le paganisme, prêcher la pratique de la vertu et celle des bonnes œuvres. Puis, après les avoir suffisamment éprouvés, il confia aux plus méritants le gouvernement des églises érigées par leurs soins (1).

Portant encore plus loin l'étendue de son zèle, il rassembla quantité de veuves et de vierges, auxquelles il apprit à renoncer au monde et à ses vanités, pour pratiquer l'humilité et la prière, pour servir les pauvres, visiter les malades, aimer le prochain pour l'amour de Dieu, et Dieu par-dessus toutes choses : simple mais sublime résumé de toute la doctrine du Christ, et celle dont il recommande le plus constamment la pratique. D'un autre côté, il apprenait aux hommes dont la vie s'était écoulée dans les sensualités mondaines, à vivre dans la retraite, à se retirer dans les solitudes pour n'y converser qu'avec Dieu, à mortifier leurs sens et à passer le reste de leurs jours dans la pénitence,

(1) *Breviarium Clarom.*, in lectione 5 officii sancti Austremonii.

afin d'obtenir une récompense éternelle par la persévérance dans la vertu.

Jugeant ensuite que sa présence était nécessaire pour confirmer dans leur foi le grand nombre de nouveaux Chrétiens dispersés dans les villages éloignés de la capitale, saint Austremoine alla visiter les bourgs les plus peuplés de la Limagne. Il fit construire à Plauzat une église en l'honneur de saint Pierre, et une autre en l'honneur de saint Paul, à Issoire. Puis il se transporta dans les montagnes pour encourager par ses paroles ceux que saint Mary et saint Mamet avaient convertis. Après une course longue et pénible pour son grand âge, il revint au siége de son évêché prendre quelque repos, avant d'en entreprendre une autre encore plus laborieuse.

Voyant que la religion chrétienne avait déjà d'assez fortes racines en Auvergne, saint Austremoine résolut d'aller faire jouir des mêmes bienfaits les peuples voisins de cette province, qui étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme. Laissant la conduite de son troupeau au sénateur Urbique, son coadjuteur, il se dirigea vers le nord de la province, visita en passant les fidèles d'Artonne, d'Aigueperse, de Cusset et de Souvigny, qu'il confirma de plus en plus dans leur foi par ses saintes prédications, et arriva enfin à Nevers, que l'on nommait alors *Noviodunum*, où la religion n'avait point encore été solennellement annoncée. Après un séjour de plusieurs mois dans cette ville, où il fit d'immenses conversions par ses discours et par la quantité de guérisons miraculeuses qu'il opéra sur les malades et sur les infirmes, il laissa saint Patrice pour évêque à cette nouvelle église, et revint trouver son premier troupeau. Cette mission évangélique eut lieu en l'année 286 ou 287.

Enfin, après avoir gouverné l'Église d'Auvergne pendant trente-six ans, saint Austremoine, fatigué par l'âge et par ses longs travaux apostoliques, remit à saint Urbique, qu'il

désigna pour son successeur, le gouvernement du troupeau formé par ses soins (1). Il se retira dans un ermitage qu'il s'était choisi dans le voisinage d'Issoire, sans néanmoins cesser de surveiller les affaires spirituelles de son diocèse. Quoique retiré du monde, et employant la plus grande partie de son temps à la prière et à la méditation, il n'en cherchait pas moins à gagner encore des âmes au Seigneur; il en trouva souvent l'occasion dans les vallées des trois Couzes (2), dont les habitants, long-temps plongés dans les infâmes idolâtries du culte de Mithra, apporté dans ce pays par des soldats romains, conservaient encore de nombreux restes de ces abominables superstitions (3).

Mais l'instant approchait où Dieu avait résolu d'appeler à lui son serviteur, dont la vie, consacrée tout entière à la propagation de la foi évangélique, devait être enfin couronnée par un glorieux martyre.

Parmi les néophytes que les instructions d'Austremoine avaient tout récemment encore arrachés à l'idolâtrie, se trouvait le jeune Lucius, fils du gouverneur romain de la ville d'Issoire, homme cruel et grand ennemi des Chrétiens (4). Cette conversion, ainsi que celle de plusieurs serviteurs de la maison du gouverneur, avait eu lieu en secret; mais ce secret ne fut pas si bien gardé qu'il ne finît par arriver à la connaissance du père de Lucius, qui manda

(1) Tandem fessus annis et laboribus in partem oneris episcopalis, quod triginta sex annos sustinuerat, sanctum Urbicum coadjutorem et successorem elegit, et ad Issiodorensem eremum divina contemplaturus (nihil tamen debiti pastoralis omittens) se recepit. (Bréviaire de Clermont, à la 5e leçon de l'office de saint Austremoine.) Cette retraite de saint Austremoine eut lieu en 289, suivant Grégoire de Tours.

(2) Trois rivières du même nom, dont l'une passe à Issoire, l'autre à Coudes-Neschers, et la troisième à Saint-Germain-Lembron. Elles se jettent dans l'Allier.

(3) Le culte mithriaque ou isiaque, importé dans tout l'empire romain par les légions de Pompée, y favorisa le plus déplorable fanatisme et les superstitions les plus obscènes. On a trouvé en Auvergne des traces irrécusables de la présence de ce culte infâme.

(4) On verra pourquoi nous n'avons pas suivi la tradition, qui fait tuer saint Austremoine par des Juifs.

aussitôt son fils devant lui pour s'assurer de la vérité de cette nouvelle. Lucius avoua naïvement les instructions qu'il avait reçues d'Austremoine, et confessa qu'il n'avait jamais été plus heureux que depuis que cet apôtre de Jésus-Christ lui avait appris à connaître le vrai Dieu. En entendant ces paroles, le gouverneur, entrant dans une grande fureur, ordonna à ses soldats d'aller saisir Austremoine et de le mettre à mort. Averti du danger qui le menaçait par quelques Chrétiens fidèles, le saint se dirigea aussitôt du côté de Besse, afin de gagner les montagnes, où il pensait trouver facilement un asile chez les peuplades converties par saint Nectaire. Il prit en toute hâte le chemin de Perrier, suivi de loin par les soldats du gouverneur. Lorsque Austremoine les aperçut, il se mit à fuir avec toute la vitesse que son âge pouvait lui permettre, et il eût peut-être échappé à leur poursuite, sans l'intervention d'un Gaulois de haut rang, qui chassait à cheval dans ce canton, et qui, entendant une grande clameur à la suite d'un homme qui fuyait, se porta aussitôt à sa rencontre pour l'arrêter. Le saint évêque, le voyant se diriger de son côté, tourna vers la droite et essaya de gravir le coteau, alors couvert de bois, où l'on a planté par la suite les vignes de la Plagne; étant parvenu avec beaucoup de peine à la fontaine près de laquelle on a bâti l'église du Tremeil, il s'y arrêta pour se désaltérer et s'assit ensuite, accablé de fatigue, sur une grosse pierre noire, qu'on a conservée depuis dans cette église; c'est dans cet endroit qu'il fut joint par ceux qui le poursuivaient. Le Gaulois, apprenant l'ordre qu'avaient reçu les soldats, fit trancher la tête au saint vieillard, qui n'opposa aucune résistance à ses meurtriers, et la fit porter au gouverneur d'Issoire. Le jeune Lucius, en apprenant cette fatale nouvelle, ne put contenir l'expression de sa douleur et de son indignation. Il reprocha en termes amers à son père le crime dont il venait de se souiller, en faisant périr

sans sujet un prélat aussi respectable par ses grandes vertus que par la dignité dont il était revêtu. Mais ce païen féroce, oubliant en ce moment tous les sentiments de la nature, ordonna à ses satellites de faire mourir son fils, ce qui fut exécuté sur-le-champ, et l'on précipita son cadavre dans le même puits où le gouverneur avait fait jeter la tête de saint Austremoine.

Ainsi périt, martyr de son zèle pour la foi de Jésus-Christ, le grand apôtre de l'Auvergne, le premier de cette longue suite de saints personnages qui ont illustré, pendant seize siècles, le siége épiscopal de Clermont (1). Ce martyre arriva, suivant tous les martyrologes, le 1er de novembre de l'année 295, la onzième du pontificat du pape Gaius, et la douzième du règne de Dioclétien, la sixième année de la retraite de saint Austremoine et la quarante-deuxième depuis son arrivée en Auvergne. Saint Urbique, averti de ce douloureux événement, se rendit à Issoire, accompagné des principaux de son clergé et des plus fervents de son peuple; les restes des deux martyrs furent pieusement ensevelis et déposés avec honneur dans l'église de Saint-Paul, que saint Austremoine avait fait bâtir.

La mort de ce saint évêque a été rapportée de plusieurs manières différentes. Grégoire de Tours s'est évidemment trompé, lorsqu'il a dit qu'Austremoine sortit de ce monde en confessant paisiblement sa croyance (2). Le moine inconnu qui a écrit au onzième siècle la chronique de Turpin, raconte que le *prince des Juifs, commandant en Auvergne*, le fit décapiter, après lui avoir fait souffrir plusieurs tour-

(1) Mgr Charles-Louis Féron, évêque actuel de Clermont (1854), est le 94e évêque depuis la fondation du siége par saint Austremoine. C'est dix-sept ans pour chaque évêque.

(2) L'histoire et la tradition s'accordent pour représenter saint Austremoine comme ayant été mis à mort après sa retraite dans le voisinage d'Issoire. Voyez Appendice, no XI.

ments, ce qui ne peut être exact, par la raison que les Juifs n'ont jamais commandé en Auvergne ni en aucune autre partie de la France. Le P. Branche et le chanoine Dufraisse, adoptant cette version erronée, ont rapporté cet événement à peu près de la même manière que le faux Turpin. Plus récemment encore, l'auteur de la chronologie des évêques de Clermont (M. Gonod) dit que, *selon la tradition*, l'apôtre de l'Auvergne fut tué par des Juifs.

L'ouvrage précieux pour l'histoire d'Auvergne, écrit au seizième siècle par Julien Blauf, et connu sous le nom de *Manuscrit d'Issoire*, contient un récit détaillé de la mort de saint Austremoine, récit que nous avons adopté et qui nous a paru mériter d'autant plus de confiance, qu'il est basé sur les traditions conservées dans le lieu même où ce saint souffrit le martyre. L'auteur du manuscrit explique du reste avec beaucoup de clarté l'origine de l'opinion qui fait tuer par des Juifs le premier évêque d'Auvergne, opinion qui a pris sa source dans un *malentendu* que nous expliquerons plus loin. Les traditions concernant la mort du saint prélat furent recueillies jadis par les moines de l'abbaye de Saint-Austremoine d'Issoire, probablement d'après la vie de ce saint écrite par saint Priest, et qui ne nous est point parvenue, ainsi que sur les traditions locales. Ces intéressants documents étaient contenus dans un vieux manuscrit en parchemin qui échappa au pillage de l'abbaye d'Issoire, en 1575, par les soldats huguenots du capitaine Merle, et qui fut copié par Blauf et Guérin, tous deux bourgeois et magistrats de cette ville. L'erreur, assez naturelle du reste, commise par les écrivains qui ont fait mourir saint Austremoine par la main des Juifs, y est ainsi expliquée.

« L'auteur de la légende de saint Austremoine, dit le
» chroniqueur d'Issoire, ne sachant trouver des termes plus
» ignominieux pour désigner les soldats meurtriers du saint
» évêque, les appelait *Juifs*, quoiqu'ils étaient païens, ainsi

» que le prince ou seigneur du Perrier, qui le fit occire par
» l'ordre du capitaine romain, gouverneur du pays d'Is-
» soire. Cette manière de parler n'est pas encore hors d'u-
» sage; car bien souvent, quand on parle d'un indévot, on
» dit dans le discours : *C'est un vrai Juif*, quoiqu'il soit
» Chrétien; et de fait, encore aujourd'hui, en *gabant* (se
» moquant) les habitants de Perrier, on les appelle *Juifs*
» *de Perrier, qui ont fait mourir saint Austremoine*, et ce-
» pendant ils sont Catholiques. »

Cette explication nous semble devoir lever toutes les difficultés et jeter un nouveau jour sur les circonstances qui ont accompagné le martyre du premier évêque d'Auvergne, raconté jusqu'à ce jour d'une manière fort inexacte.

Aux réflexions douloureuses que le martyre d'un aussi grand saint doit naturellement faire naître dans l'esprit du lecteur chrétien, nous en joindrons quelques-unes plus consolantes sur les immenses et inappréciables avantages que les hommes ont retirés de la religion divine qu'apporta saint Austremoine aux populations païennes de l'Arvernie.

La religion est dans l'ordre moral ce que le soleil est dans l'ordre physique. Une région que cet astre n'éclairerait pas de ses rayons bienfaisants serait un séjour d'horreur et de mort; et l'on peut dire avec vérité que les contrées que le christianisme n'a pas vivifiées de sa douce lumière, ne sont pas pour l'homme un séjour plus agréable que celui des contrées privées des rayons du soleil. Dans les pays où règne encore l'idolâtrie, la loi du plus fort est la seule qu'on y reconnaisse. La charité, qui nous unit à Dieu et nous fait aimer nos semblables comme nous-mêmes, y est totalement inconnue. Le riche ne se croit en rien redevable à l'égard du pauvre; il n'a pour lui que du mépris et même une sorte d'horreur. Le maître n'éprouve pour ses serviteurs ou ses esclaves d'autre intérêt que celui que lui inspirent ses passions égoïstes. L'homme malheureux gémit,

sans consolation et sans espérance, sous le poids des maux qui l'accablent, et la fatalité est le seul motif qui l'engage à supporter ses souffrances.

Les passions, n'ayant d'autre frein que la crainte des lois humaines, se portent à tous les excès que celles-ci ne peuvent atteindre. De là les injustices, les perfidies, les vengeances et tous les crimes que les ténèbres, la ruse ou la puissance peuvent soustraire aux châtiments. Bénissons donc mille fois l'apôtre infatigable qui nous a apporté le bienfait de la religion; soyons pleins de vénération pour le saint fondateur de l'Eglise d'Auvergne; montrons-lui, par la sainteté de notre vie, que nous savons apprécier l'héritage de la foi qu'il nous a acquis par les plus rudes travaux, les plus dures privations et le sacrifice même de sa vie.

II.

Néanmoins, ce qui prouve l'injustice et l'ingratitude des hommes envers leurs plus grands bienfaiteurs, c'est que le sépulcre de saint Austremoine demeura longtemps sans honneur, et que ce ne fut que fort longtemps après la mort de ce saint apôtre, vers l'an 571, que Cautin, dix-septième évêque d'Auvergne, affligé du peu de respect que portaient les habitants d'Issoire aux reliques de ce saint martyr, ordonna qu'on l'honorerait comme un saint, et dressa lui-même la prière qu'on devait lui adresser pour obtenir son intercession (1). Environ un siècle après, Issoire ayant été ruiné par l'invasion dans la province d'une armée de Sarrasins, saint Avit II fit transporter les restes de l'apôtre de

(1) Saint Grégoire de Tours rapporte que, pendant que Cautin était archidiacre de Clermont, cet évêque avait eu la révélation de la sainteté de saint Austremoine (*De Mirac. confes.*, c. 3, l. IV).

l'Auvergne au monastère de Volvic, qu'il venait de fonder (année 670). Le chef seul demeura à Issoire, et il y est resté jusqu'en 1793, qu'il a disparu dans la tempête révolutionnaire.

Une seconde translation eut lieu un siècle plus tard, et voici ce que rapporte à ce sujet le P. Dominique de Jésus, dans son histoire parénétique, d'après celle manuscrite de l'abbaye de Mozat, écrite au neuvième siècle par Lanfrède, abbé de ce monastère. C'est un récit pieux et naïf, dans lequel on reconnaît facilement l'amour du merveilleux, qui est le cachet des légendes de cette époque.

L'abbaye de Mozat, après avoir été dévastée en 732 par les Normands, le fut encore en 761 par Waiffre, duc d'Aquitaine, dans la guerre qu'il faisait au roi Pepin. Lanfrède, dans l'intention sans doute d'accroître la dévotion qu'on portait à son église, qui possédait déjà les restes de saint Calmin, son fondateur, alla trouver le monarque, qui était alors en Auvergne, et le supplia de lui accorder les reliques de saint Austremoine, qui ne recevaient pas à Volvic tous les honneurs qui leur étaient dus. Le roi se trouvait en ce moment admirablement disposé à accorder cette demande. Il avait eu, quelque temps auparavant, pendant son sommeil, une vision dans laquelle il se crut transporté dans l'église de Volvic, où, étant en oraison au pied de l'autel de saint Priest, il vit la Majesté divine sur un trône éclatant de lumière, entourée d'un grand nombre de saints personnages, parmi lesquels était saint Austremoine, vêtu en pontife, et plus brillant que le soleil : le saint apôtre demandait à Dieu un compagnon pour sortir ses reliques du lieu où on les avait placées. Dieu lui ayant indiqué le roi, Austremoine prit le monarque par la main, et lui montrant Mozat : « Cet endroit, lui dit-il, est dédié à saint Pierre,
» prince des apôtres, mon maître et mon Seigneur, et j'ai
» reçu de Dieu la mission de le prendre sous ma tutelle,

» et d'en être à jamais le surveillant et le protecteur. » Après ces mots, la vision disparut. Le roi était fort en peine de savoir ce que signifiait cette merveilleuse apparition; mais la demande de Lanfrède lui en donna promptement l'explication, et il résolut aussitôt de la lui accorder. Ayant assemblé tous les prélats et les seigneurs de sa cour, il se rendit à Volvic, d'où les reliques de saint Austremoine, précédées d'Aldebert, évêque d'Auvergne, et d'un nombreux clergé, furent solennellement conduites à Mozat, et déposées dans l'église de l'abbaye. Le roi montra dans cette occasion un si grand sentiment de piété, qu'il porta lui-même ces saintes reliques pendant une partie du chemin. Pepin, qui, peu de temps auparavant, avait détruit Clermont, qui tenait le parti de Waiffre, enrichit de grandes dotations l'abbaye de Mozat, et ordonna que le monastère fût rebâti des ruines de la capitale d'Auvergne. La copie des lettres royales données à cette occasion existe encore aux archives de la cure de Mozat (1). La châsse qui contient les reliques de saint Austremoine, a échappé miraculeusement aux dévastations des républicains de 1793, et ces reliques continuent à être dans cet endroit l'objet de la vénération des fidèles. Chaque année, le 8 de novembre, la fête du premier apôtre de l'Auvergne était célébrée dans toutes les paroisses du diocèse, et l'on avait coutume autrefois de faire la commémoration du jeune Lucius, son compagnon martyr, le lendemain de cette fête, dans l'église du monastère de saint Austremoine, à Issoire (2).

Rien ne peut donner une plus juste idée de la rapidité des succès obtenus par le saint apôtre dans sa mission évangélique en Auvergne, que le nombre des églises qu'il fit élever

(1) Voyez Appendice, n° XII.
(2) Par ordonnance de Mgr Féron, la fête de saint Austremoine se célèbre le dimanche qui suit la fête de la Toussaint.

dans la capitale de cette province. Elles sont au nombre de dix.

La première, que l'on croit avoir été la maison de saint Cassy, avant sa conversion en un temple chrétien, est l'église cathédrale, placée par le saint apôtre sous l'invocation de la Vierge Marie et de saint Laurent, martyrisé, en 258, pendant la persécution de Valérien; on la nommait *Mater ecclesia beatæ Mariæ episcopalis*. C'est la même église que Grégoire de Tours appelle *veterrima ecclesiarum intra muros urbis*, et dont il fait la description au chapitre XVI du deuxième livre de son histoire; il la nomme la plus ancienne des églises de la ville, parce qu'il y avait hors des murs l'église de Notre-Dame-d'Entre-Saints qui était plus ancienne.

La seconde des églises bâties par saint Austremoine est celle de Sainte-Croix, située à quelques pas seulement de la porte méridionale de la cathédrale, qui fut appelée plus tard du Saint-Sépulcre, à cause des figures en relief représentant le sépulcre de Notre-Seigneur, qu'y avaient placées quelques croisés d'Auvergne à leur retour de la Palestine. Cette église fut détruite en 1500, par l'évêque Jacques d'Amboise, pour élever sur son emplacement la belle fontaine qu'on voit aujourd'hui sur la place Delille.

La troisième est celle de Saint-Pierre, sur la place de ce nom, détruite en 1796 par les révolutionnaires.

La quatrième, celle de Saint-Michel, était située sur la place des Gras, près la porte occidentale de la cathédrale. Elle a été détruite il y a plusieurs siècles, lorsqu'on voulut mettre à exécution le dessein d'achever l'église épiscopale.

La cinquième est celle qui fut dédiée aux saints martyrs, Cassy, Victorin et Maxime, qui versèrent leur sang pour Jésus-Christ, en 265. Elle était située près de celle de Saint-Allyre, et a été détruite depuis la révolution.

La sixième est celle de Saint-Symphorien, martyrisé à Autun en 274, pendant la persécution d'Aurélien. On donna à cette église, en 660, le nom de Saint-Genest, qui l'avait fait reconstruire, parce qu'on y transféra le corps de ce saint évêque. Elle est tombée en 1794, sous le marteau des révolutionnaires.

La septième est celle bâtie sous l'invocation de saint Maurice et de ses compagnons, martyrs de la légion Thébaine, mis à mort le 22 septembre de l'année 287, sur leur refus formel de faire un acte contraire à leur religion. Cette église, qui prit, en 730, le nom de Saint-Bonnet, et en 1095, celui de Saint-Ferréol, était, avant la révolution, celle du Petit-Séminaire, situé sous la Poterne.

La huitième est l'église de Chantoin, qui a été plus tard celle d'un monastère de filles, puis de chanoines réguliers de saint Augustin, ensuite de Carmes déchaussés, et qui est en ce moment celle de la maison de retraite et des missionnaires du diocèse.

La neuvième est celle de Saint-André, dont saint Trigide était recteur, du vivant de saint Léogonce, troisième évêque d'Auvergne. Elle était située à l'ouest de la ville, et a été détruite en 1797.

Enfin, la dixième église fondée du temps de saint Austremoine, et située dans le faubourg de Fontgiève, était celle de Saint-Cyr (Saint-Cirgues) et de Saint-Julien, qui furent martyrisés à Tarse en Cilicie, pendant la persécution de Dioclétien, quelques années avant la mort de notre saint apôtre. Après avoir appartenu, en 470, à un monastère de filles, on en fit une église paroissiale. En 1793, la république en a fait une écurie (1)!....

(1) Le chanoine Dufraisse, après avoir relaté les dix églises bâties du vivant de saint Austremoine, ajoute que de son temps *elles restaient pour la plupart en nature, ou d'autres sur leurs ruines*. Pour preuve de son assertion, il fait coïncider leur cons-

D'après le témoignage de Grégoire de Tours, dans la vie de saint Quintien, et d'après les renseignements que l'on trouve à ce sujet dans les Bréviaires du diocèse, il y aurait eu un plus grand nombre d'églises érigées pendant l'épiscopat de saint Austremoine, mais qui, par la suite et par les malheurs des guerres, furent enveloppées dans les ruines de la cité d'Auvergne, dont la ville actuelle de Clermont n'était que la partie supérieure, plus facile à défendre, et la seule qui a été conservée. On peut se faire une idée, par le nombre des églises que nous venons de citer, et qui étaient comprises dans la nouvelle enceinte, de celles qui ont dû exister, lorsque cette enceinte se prolongeait au loin dans la plaine, vers le midi et l'orient, où l'on ne peut remuer la terre sans trouver des débris de maisons et d'édifices ruinés, dont quelques-uns paraissent avoir été très-considérables.

Après l'énumération des nombreuses églises fondées dans la capitale de l'Auvergne, sous l'épiscopat de son premier évêque, on se demande avec raison comment ce saint prélat aurait pu établir, au premier siècle, des paroisses, et en aussi grand nombre, lorsqu'il y avait nécessairement si peu de Chrétiens, et surtout avant que l'institution de ces paroisses eût été réglée et ordonnée par l'Église, puisqu'on ne commença à en ériger dans les villes épiscopales, dans les bourgs et dans les campagnes, que vers le milieu du troisième siècle (année 261), sous le pontificat du pape Denys (1).

Quelques historiens ont prétendu qu'avant Constantin (année 324), les fidèles n'avaient pas de véritables églises, ou édifices destinés à leurs réunions. Mais le docte Ciampini (2) nomme un très-grand nombre d'églises bâties dans la Gaule

truction avec le martyre du saint auquel elles furent consacrées, ce qui se pratiquait dans les premiers siècles de l'Eglise. (M. le curé Cohadon, *Notice sur Chantoin.*)

(1) Voyez Platine en la vie de ce pape, et Baronius, l'an 270, n° 5.

(2) *Veter. monum.*, t. I, c. 18.

pendant la seconde moitié du troisième siècle; en outre, nous croyons qu'il était impossible que les fidèles, devenus beaucoup plus nombreux à cette époque, aient pu se réunir seulement dans des maisons particulières. Nous n'adoptons donc pas le sentiment de M. de Caumont, qui a dit : « Jus-» qu'au règne de Constantin, il n'y eut point en Gaule d'é-» glises proprement dites; et l'on célébrait les mystères » dans les maisons des nouveaux convertis, dans des cryptes » ou des lieux retirés (1). »

C'est ce qui pouvait arriver dans les églises persécutées ou peu nombreuses, mais non dans les églises florissantes, comme il y en eut surtout au troisième siècle.

Quant au style des églises primitives, nous ne pouvons en rien dire, puisque nous pensons qu'il n'en existe aucune dont la forme n'ait été altérée par les nombreux changements survenus nécessairement dans ces édifices, depuis l'époque de leur construction. Cependant il serait permis de croire que les premiers fidèles aimaient à transporter dans leurs églises toutes les idées qu'ils avaient puisées dans leurs cryptes.

Nos plus vieilles églises, enfoncées dans le sol, avec leurs voûtes basses et massives, leurs piliers presque bruts et leurs fenêtres petites, rares et dissimulées, ne nous rappellent-elles pas naturellement la pensée de la crypte? Les fidèles avaient tant d'amour, nous dirons même tant de reconnaissance pour les saintes grottes qui avaient abrité leurs premiers sacrifices, et qui avaient été la sépulture de leurs premiers martyrs, que pendant longtemps l'idée de crypte fut inséparable de celle d'église; on les bâtissait sur les cryptes primitives, et s'il n'en existait pas dans le lieu où l'on élevait un nouveau temple, on en *simulait* une, qui devenait le sanctuaire le plus vénéré de la nouvelle église.

(1) *Hist. de l'Arch. rel.*, c. 3.

Cette vénération pour les cryptes s'est conservée jusqu'à nos jours, et dans les lieux les plus renommés, par quelques dévotions particulières à la Vierge ou à quelques saints martyrs; c'est presque toujours dans une crypte qu'est placée la sainte image ou les précieuses reliques devant lesquelles les fidèles viennent implorer la miséricorde divine, et demander quelques grâces au Seigneur.



SAINT MARY (MARIUS OU MARINUS), CONFESSEUR.

Marius, l'un des diacres qui accompagnèrent saint Austremoine dans sa mission apostolique, précéda, ainsi que nous l'avons dit, le saint évêque en Auvergne, et ce fut lui qui eut l'honneur de défricher le premier cette terre inculte et d'y jeter les premières semences de la foi. On ne connaît rien de son pays ni de sa naissance, quoique plusieurs auteurs assurent qu'elle était illustre. Elle l'était en effet, si l'on en juge par la prose *écrite à la main*, que l'on chantait en son honneur,

depuis un temps immémorial dans l'église de Mauriac en haute Auvergne :

Hic nobilis nobilibus
Progenitus parentibus,
Contemptis pompis sæculi,
Vitam suscepit clerici.

Marius, dont le nom indique une origine romaine, fut l'avant-garde de cette sainte légion d'apôtres qui venaient évangéliser l'Auvergne; et malgré son isolement au milieu d'une cité païenne, où les prêtres des idoles possédaient une grande puissance, il sut attirer le peuple vers lui, autant par ses discours que par les nombreuses et miraculeuses guérisons qu'il opérait chaque jour, par une permission toute divine. Aussi les pauvres et les affligés, se voyant délivrés de leurs maux par son intercession, accouraient à la prédication évangélique, suivis d'une foule d'autres personnes, témoins de toutes ces merveilles.

Lorsque saint Austremoine arriva dans la capitale de l'Arvernie, avec le reste de ses compagnons, il vit avec une grande joie la riche moisson que son disciple avait déjà faite, et il remercia Dieu de lui avoir associé un homme aussi précieux dans la mission de cette province. Aussi réserva-t-il à Marius, qu'il éleva à la prêtrise, le poste le plus difficile et le plus périlleux, en l'envoyant, vers l'année 255, prêcher la parole de Dieu dans les montagnes de la haute Auvergne.

Qu'elles durent être vives et profondes, les émotions qu'éprouva ce courageux athlète de la religion de Jésus-Christ, lorsque, arrivé seul et sans autres armes que son zèle et sa foi, au milieu de ces montagnes celtiques (*montes Celtorum*), où les Romains eux-mêmes ne pénétraient qu'avec crainte, il se vit entouré de ces hommes à demi

barbares qu'il venait convertir à la foi chrétienne, par la seule puissance de ses paroles! Bravant une mort presque certaine, Marius adressa d'abord à ces rudes montagnards des discours mêlés d'une noble fermeté et d'une charité tout évangélique, dans lesquels il leur reprochait leur idolâtrie et l'adoration, humiliante pour leur fierté, qu'ils rendaient aux vains simulacres qui remplissaient leurs temples. Puis il leur parla d'un Dieu unique, de cette Divinité immense, *inconnue*, à laquelle les Athéniens avaient élevé un autel; et ce nom d'un Dieu unique et créateur de toutes choses, vibrait dans l'âme de ces idolâtres comme un souvenir confus des anciens jours; car l'idée d'un Dieu supérieur à tous les autres dieux, ordonnateur suprême de l'univers et de tout ce qu'il renferme, est toujours demeurée gravée dans la mémoire des hommes, quelle qu'ait été la puissance du polythéisme et le grand nombre de ses sectateurs. Cette connaissance de la Divinité, reste des croyances primitives, ne s'est jamais entièrement perdue chez les nations païennes. On la retrouve aussi bien dans les initiations mystérieuses de l'Egypte et de la Grèce, que chez les peuples que les Grecs et les Romains appelaient barbares.

C'était au sein d'une des vastes forêts qui couvraient alors les flancs du mont Journal, à l'ombre des chênes séculaires témoins de tant d'horribles sacrifices, que le saint missionnaire, placé sur un rocher qui dominait la multitude accourue pour l'entendre (1), annonçait d'une voix puissante et solennelle la venue d'un Dieu sauveur et réparateur, mort sur la croix pour le salut des hommes. Ses discours, ses ferventes exhortations, son exemple, la grâce divine qui opérait par sa bouche, et les faveurs dont Dieu lui per-

(1) On montre encore entre Saint-Flour et Massiac, dans la vallée de Saint-Mary-le-Creux, une pierre élevée dont le saint se servait comme d'une chaire pour annoncer aux Gentils la parole de Dieu.

mettait de disposer envers ces hommes simples, mais égarés par l'idolâtrie, attirèrent près de lui une grande quantité de personnes, venues non-seulement de l'Auvergne, mais encore du Limousin, du Quercy et des autres provinces voisines. Bientôt, et de toutes parts, les yeux s'ouvrirent à la lumière et les cœurs à la foi de Jésus-Christ; les idoles et leurs temples, renversés par les nouveaux Chrétiens, furent remplacés par les autels du vrai Dieu, et des milliers d'âmes, depuis si longtemps flétries par les plus honteuses superstitions, furent saintement régénérées par les eaux salutaires du baptême. Des églises et des oratoires furent érigés en grand nombre, et la croix brilla pour la première fois dans ces montagnes, où régnaient, depuis bien des siècles, les ténèbres du paganisme.

Cependant le saint apôtre, sentant ses forces diminuer par l'âge et la caducité, et voyant chaque jour augmenter la foule des personnes attirées par les merveilles que Dieu opérait par son entremise, se crut incapable de pouvoir suffire plus longtemps à tant de travaux, et demanda, en conséquence, au saint évêque Austremoine de le remplacer dans la conduite des églises qu'il avait fondées. Se croyant près de sa fin, il quitta la vallée dans laquelle il avait habité jusque-là, et se retira plus avant dans la forêt du mont Journal, qui avait alors seize lieues d'étendue. Il s'établit dans une grotte solitaire, croyant se dérober aux regards ainsi qu'aux recherches des hommes, et se disposer à mourir avec un esprit plus tranquille. C'est dans cette retraite, qu'entièrement dégagé des choses du monde et n'aspirant plus qu'au moment où il le quitterait pour entrer dans l'éternité, Marius priait nuit et jour le Seigneur, comme l'avait fait le Psalmiste royal, de lui donner la connaissance de sa fin et de faire que le nombre de ses jours ne lui fût point caché, afin qu'il sache s'il lui en restait beaucoup à employer à son service. Mais Dieu ne voulut pas exaucer sa

prière en l'appelant à lui, car il lui réservait de nouveaux travaux à accomplir dans le monde, où il devait encore rentrer pour travailler à sa gloire.

Un paralytique appelé Stimon fut averti par une révélation divine du lieu où le saint avait établi sa retraite, et du pouvoir qu'il avait de lui rendre la santé. Mais, incapable de marcher, il se mit en prières et se trouva miraculeusement transporté à l'entrée de la grotte qu'habitait Marius, où il l'aperçut se tenant debout dans une sainte extase, de laquelle il eut beaucoup de peine à le tirer, en l'appelant plusieurs fois à haute voix. Il le supplia ensuite de lui rendre la santé, en lui racontant la révélation qu'il avait eue et la manière miraculeuse que Dieu avait employée pour le faire venir près de lui. Le saint, reconnaissant dans cet homme un envoyé de la Providence, se prosterna et adressa au Ciel de ferventes prières, qui furent aussitôt exaucées. Mais cette guérison miraculeuse, malgré les pressantes recommandations du saint, ne put longtemps rester cachée. Elle attira de nouveau une grande quantité de peuple autour de notre solitaire, qui vit par là que la volonté de son divin Maître était qu'il reprît ses travaux apostoliques.

Afin de s'y conformer, Marius sortait de sa grotte le matin pour célébrer les saints mystères, et passait le reste de la journée à prêcher, à administrer les sacrements, ainsi qu'à consoler les malades et les affligés. Le soir, il rentrait dans sa demeure avec les prêtres qui l'assistaient, à moins qu'il ne fût obligé de se transporter dans des lieux plus éloignés, pour y bâtir des églises et pour étendre les conquêtes de la foi.

Plusieurs années se passèrent de la sorte, au grand avantage de la religion, dont les progrès furent vraiment prodigieux dans ces contrées. Enfin, Dieu ayant fait connaître à Marius que sa fin était prochaine, ce saint apôtre, après

avoir fait à ses compagnons les exhortations les plus touchantes pour les engager à se maintenir dans les voies du salut éternel, et s'être muni de tous les sacrements, délégua deux de ses disciples auprès de saint Austremoine, son maître et son évêque, pour le supplier de venir l'assister dans ses derniers moments, après avoir travaillé si longtemps sous ses auspices à propager la foi de Jésus-Christ. Le saint prélat, fort attristé de cette nouvelle, partit promptement de Clermont, accompagné de saint Nectaire et de saint Mamet. Mais, lorsqu'ils furent arrivés à Mareugheol, village distant d'une lieue seulement de la vallée du mont Journal, Austremoine eut une vision qui lui apprit la mort de Marius, reçu par Dieu dans le séjour des bienheureux, en récompense de ses vertus. Ayant découvert cette vision à ses compagnons, ils rendirent ensemble mille actions de grâces à la Providence, et se transportèrent au lieu où le saint était décédé (1). Le prélat, après avoir prononcé un excellent panégyrique des vertus de l'apôtre de la haute Auvergne, l'enterra honorablement, assisté d'une foule nombreuse de fidèles, à l'endroit qu'il habitait dans la vallée du mont Journal, située entre Saint-Flour et Massiac, et fit bâtir une église sur son tombeau. C'est celle du village de Saint-Mary-le-Creux, qu'on nomme ainsi pour le distinguer d'un autre Saint-Mary, situé à quelque distance dans la plaine. Saint Austremoine fit bâtir également une église à Mareugheol, en souvenir de la vision qu'il avait eue dans cet endroit.

La désolation fut grande dans tout le pays où Marius, qu'on a depuis appelé saint Mary, avait porté les lumières

(1) Saint Mary mourut le 8 juin, on ne dit pas de quelle année; ce doit être avant l'année 289, puisque à cette époque saint Austremoine se retira dans l'ermitage qu'il habita pendant six ans, près d'Issoire. Le martyrologe de Mauriac dit que saint Mary mourut le 7 juin, et saint Odon dit que saint Austremoine était déjà retiré à Issoire lorsqu'on vint l'appeler pour assister saint Mary.

de l'Evangile. Tous les Chrétiens qu'il avait convertis, accouraient à son tombeau, où il s'opéra de grands miracles. L'histoire du chapitre de Brioude rapporte que les sourds y recouvraient l'ouïe, les aveugles la vue, et que toutes les maladies y trouvaient leur remède.

Ces saintes reliques demeurèrent ensevelies dans l'oratoire du Mont-Journal, jusqu'à ce qu'un évêque de Clermont, dont on ne dit pas le nom, s'étant transporté dans cet endroit avec un nombreux clergé, y passa quelques jours dans le jeûne et dans la prière, et les sortit de leur tombeau. Elles furent placées dans une châsse en bois de chêne, entourée de cercles de fer, et demeurèrent dès lors exposées à la vénération des fidèles. A quelque temps de là, les reliques furent visitées par une dame de très-haute naissance, appelée Ermengarde de Roche-Dagoux, la même qui fit don à la cathédrale de Clermont de l'église de Sauvagnac et de la terre de Nohanent, en l'année 1060, sous le règne de Philippe Ier et sous l'épiscopat d'Etienne V. Cette vertueuse dame, voyant que les reliques d'un aussi grand saint n'étaient point placées dans un lieu où elles pussent être honorées comme elles le méritaient, en raison des neiges qui rendaient cet endroit inaccessible une grande partie de l'année, obtint des seigneurs du pays qu'elles seraient transportées dans l'église du monastère de Notre-Dame de Mauriac, fondée, suivant la tradition commune, par Théodechilde, fille de Clovis. On rapporte que, pendant la translation, le mulet qui portait ces précieux restes, tomba dans un profond précipice, dont il fut retiré sain et sauf avec les reliques. Elles sont demeurées à Mauriac depuis cette époque, et la fête de saint Mary, qui se célèbre le 10 septembre, a été autorisée le 5 mai 1528, par Thomas Duprat, évêque de Clermont. L'usage était de transférer, le premier dimanche avant le 8 juin, la châsse du saint apôtre, de l'église de Notre-Dame de Mauriac dans une

chapelle dédiée à la Vierge, située sur une colline élevée dans le voisinage de la ville, et qu'on appelle le puy de Saint-Mary. Ces reliques y étaient, pendant trois mois, l'objet d'une grande dévotion de la part des fidèles, qui s'y rendaient en foule de toutes les parties de la haute Auvergne.

Le 1er septembre, le clergé de Mauriac et les curés voisins, allaient les reprendre en procession et les reportaient dans l'église de cette ville. La chapelle du puy Saint-Mary fut consacrée au onzième siècle par Etienne V, évêque de Clermont, et l'on raconte encore dans le pays, que la nuit du jour qui suivit cette consécration, on vit sur le toit de cette chapelle une clarté miraculeuse qui éclairait au loin tout le pays. Elle est maintenant presque entièrement détruite.

Saint Odon, abbé de Cluny, et le Père Dominique de Jésus, qui ont écrit la vie de saint Mary, rapportent un grand nombre de miracles opérés par la vertu des reliques de ce bienheureux apôtre de la haute Auvergne. Nous n'en citerons qu'un seul, qu'on raconte encore de nos jours dans la paroisse d'Orcet, près Clermont, dont les Bénédictins de Mauriac étaient autrefois coseigneurs. Ces religieux, ayant transporté dans l'église de ce lieu une partie des reliques de saint Mary, célébraient une procession en l'honneur de de ce saint, dont les consuls du lieu portaient l'image avec révérence, lorsque deux Huguenots, passant sans respect au travers du cortége, se mirent à proférer des injures et des sarcasmes contre cette image, qu'ils appelaient une *vieille souche*. Ils n'eurent pas plus tôt prononcé ces paroles impies, que le pied droit tomba à chacun d'eux comme si on le lui eût arraché par force. Le Père Branche, qui raconte ce miracle dans la *Vie des Saints d'Auvergne* (page 381), dit qu'on attacha ces deux pieds au bras droit de l'image de saint Mary, *et qu'il les a vus lui-même* exposés avec cette image sur le grand autel de l'église d'Orcet.

Il y a, dans la vallée de Saint-Mary-le-Creux, une fort belle fontaine qu'on appelle la fontaine de Saint-Mary, et dont les eaux ont souvent rendu la santé aux malades qui en buvaient, après avoir fait dévotement leurs prières dans ce lieu si longtemps habité par le saint apôtre. Cette fontaine est située à deux cents pas environ du rocher appelé la chaire de Saint-Mary, où le saint se plaçait pour annoncer à la foule la parole de Dieu. Ces lieux, ainsi que l'église bâtie par saint Austremoine, sont encore de nos jours l'objet d'un pieux pèlerinage (1).

La mémoire de saint Mary est encore en grande vénération dans toute l'ancienne Aquitaine, où l'on voyait plusieurs églises et des autels qui lui étaient dédiés, entre autres à Villeseiche, près de Cahors; un autel à Notre-Dame-du-Port à Clermont; à Brioude, à Saint-Saturnin, à Massiac, Orcet, Vodable et autres lieux. A la Bessière-de-l'Air, près de Malzieu, en Gévaudan, les habitants de tout le pays, à plusieurs lieues à la ronde, se rendent en cet endroit le 7 juin, pour y célébrer la fête de ce saint et lui recommander les nombreux troupeaux qui paissent sur leurs montagnes. Ils portaient autrefois, comme offrande, des fromages, dont le seigneur du lieu prélevait une partie; le Père Branche dit une *bonne partie*, au détriment du desservant. Le Père ajoute sagement qu'il ne faut pas se jouer aux saints, ni ravir ce qui leur appartient.

On conserve, dans l'église de l'ancienne abbaye de Mozac, des reliques de saint Mary.

Les hommes apostoliques, qui convertirent tant de fidèles à la foi, étaient remplis de l'esprit de Jésus-Christ; ils ne cherchaient que sa gloire et ne vivaient que pour lui. Ils se

(1) *Vie de saint Mary*, par saint Odon, abbé de Cluny. — La même, par le Père Dominique de Jésus, dans son histoire parénétique, archives de l'Eglise de Brioude.—Le Père Branche, *Histoire des Saints d'Auvergne*, page 363.—Bréviaires de la Chaise-Dieu et de Clermont au 8 juin.

rappelaient sans cesse que celui dont ils devaient être les imitateurs, n'avait envisagé sur la terre que la gloire de son Père et le salut des hommes. Voilà les modèles que les ministres de la religion doivent toujours avoir présents à l'esprit. Ils ne seront dignes de leur vocation qu'autant qu'ils seront morts au monde, qu'ils mépriseront les biens du monde et qu'ils se conduiront d'après les maximes des Saints. Quand un ministre de l'Evangile est dans ces dispositions, il n'espère et ne désire rien du monde; les motifs qui le font agir dans ses saintes fonctions n'ont rien d'humain. Alors Dieu est avec lui; il exauce ses désirs et ses prières, et il donne à ses prédications l'onction qui touche les cœurs et les convertit.



SAINT MAMMET OU MAMMERT (MEMMERTUS OU MAMMERTUS), CONFESSEUR.

(8 Juin.)

Nous avons vu dans la vie de saint Austremoine, que Mammet, diacre, l'un de ses compagnons, fut envoyé par lui du côté de Murat, de Vic et d'Aurillac, dans les montagnes d'Auvergne, pour y prêcher l'Evangile. Le succès le plus éclatant couronna les efforts de ce disciple de la Croix; mais la victoire qu'il remporta sur l'idolâtrie ne fut pas achetée sans beaucoup de peines et de périls. Mammet était archidiacre de saint Austremoine lorsqu'il accompagna ce prélat dans

le voyage qu'il fit pour assister saint Mary à ses derniers moments. Il fut ensuite employé par le saint évêque à évangéliser la Limagne.

Il y a dans la haute Auvergne une paroisse appelée Saint-Mamet, qui possédait autrefois un chapitre connu sous le nom de Sainte-Martine, que Jean Aycelin de Montaigu, soixante-quatrième évêque de Clermont, réunit en **1300** à celui de sa cathédrale. Il est probable que ce lieu, où la tradition rapporte que saint Mamet prêcha l'Evangile, est celui de la sépulture de ce saint, car on y conserve de ses reliques (1).

(1) SAVARO, *in Orig. Clarom.*, p. 200. — Bulle de Clément VI, an 1344. — Le Père Dominique de Jésus en *la Vie de saint Mary*, ch. 1, nombre V. — Le Père Branche, page 287.



SAINT ANTONIN (ANTONINUS) OU ANTOINET, CONFESSEUR.

(8 Juin.)

SAINT Antonin, venu de Rome avec saint Austremoine, fut le compagnon fidèle de saint Mammert dans ses différentes missions, tant dans la haute Auvergne que dans la Limagne. Il assista également, pendant quelque temps, saint Mary dans la prédication des habitants des environs du Mont-Journal, qu'ils eurent la consolation de convertir au Christianisme. Ce fut saint Antonin qui fit bâtir l'église de Compains, dans le haut pays d'Auvergne, et il alla trouver saint

Austremoine, qui assistait aux funérailles de saint Mary, pour la lui faire consacrer *(Historia sancti Austremonii)*.

On rapporte qu'un jour saint Antonin, dans ses courses évangéliques vers la partie septentrionale de l'Arvernie, arriva dans le lieu qui se nomme *Gannat*, et que les titres et les auteurs latins du moyen âge désignent indifféremment sous les dénominations de *Gannatum* ou *Gannapum*. Il y trouva des peuples s'abritant sous des cahutes, vivant confusément au milieu d'épaisses forêts, et n'ayant pour unique frein que la crainte que leur inspirait *Mercure*, auquel ils rendaient aveuglément un culte qui n'est dû qu'à Dieu. Là, Antonin planta une croix de bois qui devint le jalon de l'émancipation intellectuelle et civile de ces hommes encore barbares; ils se hâtèrent de l'entourer avec un sentiment d'étonnement pour écouter les paroles de paix et d'amour que le ministre de Jésus-Christ leur fit bientôt entendre, avec l'onction de la persuasion et l'expression de l'espérance de la vie céleste. Les vérités évangéliques qu'il leur révéla les transportèrent d'admiration, et bientôt le baptême leur ouvrit une nouvelle vie, en les admettant dans la communion chrétienne. Quelque temps après, à la place de la croix, on vit s'élever une église, autour de laquelle se groupèrent le presbytère ainsi que les habitations des catéchumènes, et la nouvelle association marcha dès ce moment dans la voie d'une civilisation de plus en plus prospère.

Telle est l'origine la plus probable de la ville de Gannat et de l'église de *Sainte-Croix*, sa principale paroisse, dans laquelle les constructions de toutes les époques, confondues sans ordre et sans accord, n'en portent pas moins le cachet d'une antiquité fort reculée.

SAINT NECTAIRE, CONFESSEUR.

(9 décembre.)

La plus grande obscurité règne sur l'origine des compagnons de saint Austremoine comme sur celle de ce premier évêque d'Auvergne. Aussi les légendaires ont-ils mis à profit le silence de l'histoire, pour raconter sur quelques-uns d'entre eux les choses les plus merveilleuses. Parmi les légendes de ce genre, il y en a une qui rapporte que Nectaire était Grec de naissance, qu'il vint à Rome du temps de saint Pierre, qui le baptisa et changea son nom d'Ipace en celui de Nec-

taire *(Nectarius)*. Le légendaire ajoute qu'ayant été adjoint à saint Austremoine dans la mission des Gaules, il tomba malade et *mourut* dans une ville de Toscane qu'il appelle Sutrie, mais que saint Pierre, apprenant ce malheur, se transporta aussitôt, avec saint Lin et saint Clet, à l'endroit où gisait Nectaire, et le rendit à la vie par ses prières (1). Pierre de Natale raconte la même chose comme étant arrivée à saint Georges, premier évêque du Velay, dans une ville d'Italie nommée Volsenne ou Bolsenne ; nous en parlerons dans la vie de saint Georges. Voici maintenant ce que l'histoire et la tradition locale rapportent sur saint Nectaire.

Arrivé en Auvergne avec saint Austremoine, dont il avait partagé tous les dangers, Nectaire fut envoyé, comme nous l'avons déjà dit, par le saint évêque, dans la partie de la Limagne qui s'étend d'Authezat au mont Cornador. Après de rudes travaux chez ce peuple idolâtre, il y implanta la foi et la loi de Jésus-Christ, dont il arbora la croix jusque sur les hautes et froides montagnes de Besse et du Mont-Dore. Après avoir fait bâtir un grand nombre d'églises, il se retira près de celle qu'il avait fait élever au Mont-Cornador, qu'on a depuis appelée Saint-Nectaire. Il y vécut longtemps avec les prêtres et les lévites qui l'avaient aidé dans sa sainte mission, observant le jeûne le plus rigoureux, s'abstenant entièrement de chair et de vin, et consacrant tout son temps à la prière et à l'instruction des âmes.

Cette perfection de vie, qui fut commune aux Apôtres ainsi qu'à leurs disciples et successeurs, était accompagnée de fréquents miracles, que la religion rend croyables, quelque extraordinaires qu'ils puissent nous paraître, car l'Evangile nous apprend que Jésus-Christ avait accordé ce

(1) Pierre de Nat., lib. VI, cap. 22. — Martyrologes anciens.

don précieux à ceux qu'il avait envoyés par le monde prêcher sa parole à toute créature (1).

On conçoit que douze pauvres pêcheurs, sans science, sans éloquence, sans force et sans appui, ayant mission de réformer les peuples et de leur faire goûter des maximes entièrement opposées à celles qu'ils avaient pratiquées jusque-là, avaient besoin d'un secours extraordinaire pour l'exécution d'une entreprise aussi difficile. C'est ce secours que Jésus-Christ leur promit, le jour même de son Ascension, en les assurant qu'il donnera de l'autorité à leurs prédications par les miracles qu'on leur verrait faire, ainsi qu'à ceux qu'ils auraient convertis. Si ces miracles ne sont pas aussi fréquents aujourd'hui, quoiqu'il s'en opère encore chaque jour sous nos yeux qui échappent à notre indifférence ou à notre aveuglement, c'est que, l'Eglise étant bien établie, ils ne deviennent pas aussi nécessaires à sa conservation ; de même qu'il est inutile d'arroser un arbre devenu grand et qui a poussé de profondes racines.

Les auteurs de la vie de saint Nectaire racontent le fait miraculeux arrivé à l'un des plus nobles et des plus puissants sénateurs de Clermont, de la famille duquel Savaron croit que sont descendus les premiers comtes de l'Auvergne.

Ce sénateur, nommé Brandule, étant parti de ce monde, au grand regret de ses parents et de tout le pays, Agrèce, son frère, accompagné de la principale noblesse de la ville, plein de confiance dans les mérites de Nectaire, se rendit près de lui au Mont-Cornador, et le supplia de se transporter à Clermont, afin de donner sa bénédiction à son frère, dont le corps était déjà dans le cercueil, prêt à être enterré.

Le saint se rendit aux instances d'Agrèce, et étant entré dans la chambre où gisait le défunt, il se prosterna et de-

(1) Saint Marc, XVI, 15-17.

manda à Dieu de rappeler dans ce monde celui qu'il en avait retiré, au grand chagrin de toute la province; le suppliant de vouloir faire ce miracle pour le bien de son Eglise et pour l'édification des fidèles.

Son oraison finie, Nectaire s'approcha du corps et dit, avec une grande confiance en Dieu : Brandule! au nom de Jésus-Christ, qui a donné la vie au monde, lève-toi et suis-moi.

A ce commandement, le mort sortit du cercueil, au grand étonnement des personnes présentes.

On doit s'imaginer facilement de quelle joie fut remplie toute la famille du sénateur, à la vue d'un si grand miracle, opéré par un simple prêtre, et que toute la puissance des dieux du paganisme était incapable de réaliser. Aussi fut-il suivi de conversions nombreuses, et la foi en Jésus-Christ en fut plus affermie.

La famille du sénateur, ne voulant pas être ingrate envers Dieu après une faveur aussi grande, fit don à l'église du Mont-Cornador de deux villages appelés Conac et Sabazat, pour fournir à l'entretien de cette église, ainsi qu'aux besoins des prêtres attachés à son service.

Le lecteur attentif a dû remarquer que les divers miracles opérés par saint Nectaire et par les compagnons de sa mission évangélique, avaient été obtenus par les longues et ferventes prières qu'ils adressaient au Seigneur. La prière est donc non seulement une chose bonne et utile en elle-même, mais encore une action indispensable et obligatoire de la part de la créature envers son Créateur. — Comment en effet concevoir l'inconséquence de ces hommes qui vous disent qu'ils croient en Dieu, et qui ne lui adressent jamais aucun hommage ni la moindre prière? —La raison qui s'élève jusqu'à croire un Dieu créateur de toutes choses, ne peut se dispenser d'admettre que ce Dieu existe, qu'il est vivant, et qu'il conserve et gouverne

les choses qu'il a créées. Conclure de là que celle de ses créatures qui a reçu de lui l'intelligence, peut impunément, et même doit lui refuser la prière, c'est assurément ce que l'on peut faire en son particulier de plus absurde; entreprendre de le persuader à d'autres et employer dans ce but le peu de fausse science et d'autorité que l'on a pu acquérir, c'est ce que l'on peut faire de plus méchant et de plus criminel.

Nectaire survécut de plusieurs années à saint Austremoine et à ses autres compagnons évangéliques, continuant à montrer autant de piété, de vertu et de courage dans sa caducité, qu'il avait fait dans ses plus belles années.

Parvenu à un âge très-avancé, il fut saisi d'une fièvre ardente, dont les violents accès lui firent connaître qu'il devait bientôt quitter ce monde.

Il se disposa donc plus que jamais à une bonne mort, et après avoir reçu tous les sacrements, il rendit son âme à Dieu, le neuvième jour de décembre. Il fut enterré dans l'église dù Mont-Cornador, où ses reliques furent honorées de plusieurs miracles. Elles ont été transférées dans l'église de Saint-Nectaire, située au pied du mont Cornador, où elles sont encore religieusement conservées.

L'église dans laquelle reposent les restes vénérés de saint Nectaire, est un des édifices romano-byzantins les plus curieux et les plus réguliers par sa disposition intérieure. Elle se compose d'une nef principale, de deux nefs latérales, d'un transsept, de deux branches de croix, avec deux chapelles à l'est; d'un sanctuaire, autour duquel se prolongent les nefs latérales, et de trois chapelles rayonnantes. Sa longueur intérieure est de 104 pieds (38 mètres), sa largeur de 33 pieds (11 mètres); sa hauteur au-dessus du pavé, à la grande coupole, est d'environ 60 pieds (20 mètres). Les façades ouest, sud et nord de l'extérieur sont nues et à peu près sans intérêt.

Les chapiteaux de l'intérieur, au nombre de quatre-vingt-dix-huit, sont travaillés d'une manière variée et recherchée; dix-huit représentent des sujets historiques. L'autel de la chapelle de la branche de croix septentrionale a un buste byzantin, représentant saint Baudime, qu'on croit avoir été un disciple de saint Nectaire. Ce buste, en chêne, recouvert d'une lame de cuivre, était doré autrefois et orné de pierres de couleurs imitant des pierreries; les yeux sont en émail.

Le maître autel gothique, défiguré par les réparations, est chargé d'inscriptions. On y lit la date de MCCCCLXXXVIII (1488), et, sur le côté nord, on voit qu'en 1424 le corps de saint Nectaire fut relevé par les soins d'un prieur nommé Guillaume, et par ceux de la puissante maison de Saint-Nectaire.

On ne comprend pas comment Savaron a pu faire descendre cette illustre maison (qui s'écrit Sénectaire) du disciple de saint Austremoine qui a passé toute sa vie dans le célibat. On comprend encore moins comment MM. de Sénectaire ont pu jamais avoir cette prétention. C'est comme MM. de Lévi qui, parce qu'ils ont un nom juif, se disent parents de la sainte Vierge.



SAINT SIRÉNAT OU SAINT CERNEUF, ET SAINT GENÈS DE THIERS, MARTYRS.

(1er Novembre et 23 Octobre.)

La partie orientale de la Limagne, ainsi que les montagnes de Thiers et le Livradois, échurent en partage à Sirénat dans la distribution que fit saint Austremoine de la province d'Auvergne aux compagnons de sa mission évangélique. La ville de Thiers n'existait point encore à cette époque. A l'endroit où elle s'est élevée depuis, on ne voyait qu'un château fort, appelé *Tygernum castrum*, entouré de quelques maisons éparses. Les habitants de ces montagnes, plongés

dans la plus profonde idolâtrie, étaient d'un naturel si féroce, et traitèrent ce saint missionnaire avec tant de cruauté, qu'il fut forcé de se réfugier au fond des forêts et de se cacher tout le jour dans les cavernes les plus solitaires. Sortant de cette retraite, lorsque le danger paraissait s'éloigner, il se rendait furtivement vers le château et dans les villages qui l'avoisinaient, pour y gagner quelques âmes à Dieu. Sirénat était déjà parvenu de cette manière à rassembler un petit troupeau de fidèles, lorsque survint l'événement surprenant et inattendu que nous allons rapporter.

Bien loin de l'Auvergne et de la Gaule, dans la ville de Mycènes, en Grèce, vivait alors une sainte veuve, nommée Génésie, qui n'avait qu'un fils fort jeune, qu'elle instruisait dans la religion chrétienne, mais qui n'avait point encore reçu le baptême. On était au temps de la onzième persécution, environ l'an 257, Valérien et Gallien étant empereurs. Cette tendre mère, craignant de voir son enfant devenir païen ou traîné au supplice par les ordres du proconsul d'Achaïe, grand persécuteur des Chrétiens, résolut d'abandonner la Grèce et tout ce qu'elle possédait, pour éviter un si grand péril.

Elle s'embarqua donc secrètement avec son fils, ainsi que plusieurs autres Chrétiens, et aborda en Catalogne, d'où elle se rendit à Arles, dont le siége épiscopal, nouvellement fondé, était alors occupé par saint Trophime, l'un des sept évêques envoyés dans la Gaule par le pape Fabien (1). Le saint prélat reçut avec bonté ces pauvres réfugiés et les traita comme ses propres enfants.

Instruit que le fils de Génésie n'avait point encore reçu le baptême, il le lui administra et le nomma Genès, nom qu'avaient déjà porté plusieurs personnes de la famille du jeune néophyte. Trophime présida lui-même à l'instruction

(1) Voyez à la page 23 la note sur saint Trophime.

chrétienne de la mère et du fils, qui firent bientôt de tels progrès dans la connaissance de la religion, qu'on les citait constamment pour modèles.

Ils demeurèrent ainsi pendant près d'une année, s'édifiant mutuellement par la pratique des devoirs religieux. Or il arriva qu'une nuit, que Génésie avait presque entièrement passée en prières, cette pieuse femme fut surprise vers le matin d'un doux sommeil, au milieu duquel son bon ange lui apparut et lui dit que la volonté de Dieu était qu'elle conduisît au plus tôt son fils vers un saint homme, nommé Sirénat, disciple de saint Austremoine, qui faisait en ce moment pénitence dans un désert affreux, non loin du château de Thiers, en Auvergne.

L'ange ajouta qu'elle devait remettre ce précieux dépôt entre les mains du pieux solitaire, de la bouche duquel son fils apprendrait ce qu'il devait faire pour gagner le ciel.

La servante du Seigneur s'éveilla tout agitée par un songe aussi surprenant, qu'elle chercha néanmoins à oublier, se regardant comme indigne de recevoir un semblable message de la part de Dieu.

Reprenant ensuite sa prière, Génésie supplia le Seigneur à plusieurs reprises de disposer de son fils selon sa sainte volonté. Après qu'elle eut continué cette oraison pendant trois jours, un rayon de lumière lui apparut durant la nuit, et elle entendit une voix qui lui disait de ne plus mettre en doute la volonté divine, mais de faire sans délai un sacrifice volontaire de son fils, comme l'avait fait autrefois le patriarche Abraham, et de le conduire au lieu qui lui avait été indiqué, dont l'enfant lui montrerait le chemin, quoiqu'il lui fût inconnu dans ce moment.

Génésie ayant rapporté toutes ces choses à saint Trophime, le prélat lui apprit, à sa grande surprise, qu'il avait eu lui-même une semblable révélation; qu'elle devait donc sans retard se conformer à l'ordre de la Providence,

en remettant son fils entre les mains du serviteur de Dieu, à l'endroit qui lui avait été désigné, et revenir ensuite à Arles, afin que le sacrifice qu'elle faisait à Jésus-Christ fût plus complet et plus méritoire.

Que la volonté de Dieu s'accomplisse, répondit Génésie avec une sainte résignation; et quelques jours après elle prenait congé de saint Trophime, qui ne put voir partir son jeune élève sans verser des larmes. Après avoir reçu la bénédiction du saint évêque, la mère et le fils quittèrent la ville d'Arles et se dirigèrent à pied vers le lieu de leur destination. Ils franchirent, non sans de grandes fatigues, les monts élevés que saint Fortunat appelle les Alpes d'Auvergne, et arrivèrent enfin, selon la promesse de l'ange, au pied de la montagne où se trouvait la retraite du saint qu'ils cherchaient.

Leur bonne fortune les conduisit chez une pauvre veuve chrétienne, qui leur enseigna le lieu solitaire où Sirénat se cachait à tous les yeux, pour éviter d'être massacré par les païens.

Le lendemain au soir, ils gravirent la montagne par un sentier que la bonne veuve leur indiqua, et ils arrivèrent à l'endroit où le saint se retirait la nuit pour prier et se reposer. Un instant après ils le virent sortir du plus épais de la forêt, marchant avec précaution sur les rochers, afin de ne point laisser de traces de son passage.

En l'abordant, la mère et le fils se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon de venir ainsi troubler sa solitude. Mais Sirénat jugea aussitôt qu'ils étaient Chrétiens, et que Dieu les envoyait vers lui, ce qui le remplit d'une grande joie, et il en rendit grâces au Tout-Puissant. Génésie lui raconta ensuite comment elle avait quitté la Grèce, son arrivée à Arles, la vision qu'elle avait eue, ainsi que leur voyage. Ils demeurèrent ensuite quelque temps ensemble, et le saint pourvoyait à tout ce qui était nécessaire à ses

deux hôtes, tant pour l'entretien de la vie que pour la nourriture de l'âme.

Sirénat, à qui Dieu avait départi le don de bien juger des hommes, découvrit bientôt toute la pureté de cœur du jeune Chrétien, et le regarda dès lors comme un être privilégié de la grâce et destiné à la gloire du martyre; et ce qui le confirma dans cette opinion, c'est qu'un jour Genès, en sa présence et celle de sa mère, étant monté sur un rocher, que les habitants du pays ont depuis appelé la caverne de Saint-Genès, Dieu permit qu'il y laissât l'empreinte de ses pieds, comme une marque ineffaçable de sa sainteté. Puis on vit tout à coup un globe de feu se détacher de l'azur du ciel et venir se reposer en forme d'auréole et sans la consumer, sur son ondoyante chevelure, tandis que sa figure était resplendissante de lumière comme celle d'un chérubin.

Cette merveilleuse apparition fit naître mille pensées diverses dans l'âme du saint missionnaire, qui, saisi tout à coup de l'esprit divin, annonça à la mère émerveillée que ce qu'ils venaient de voir lui paraissait un pronostic certain que son fils arriverait au ciel par la voie du martyre. C'était l'annonce de la consommation du sacrifice auquel s'était résignée cette tendre mère, et elle la reçut comme un témoignage de la bonté de Dieu à son égard et à l'égard de son enfant. Quelques jours après, Génésie remit sans réserve ce précieux trésor entre les mains de saint Sirénat, et, après avoir couvert d'embrassements et de larmes celui qu'elle ne devait plus revoir dans ce monde, elle reprit seule le chemin d'Arles, et fut y rejoindre le saint évêque que la Providence lui avait donné pour directeur.

Cependant, le vertueux élève de saint Sirénat, tout glorieux de travailler sous un tel maître, profita tellement de ses saintes admonitions, qu'en peu de temps il acquit dans tout le pays une grande réputation de sainteté; aussi le

nombre des idolâtres convertis à la foi chrétienne augmentait-il considérablement chaque jour. Mais plus les succès des deux missionnaires allaient croissant, plus ils étaient en butte à la haine de tous ceux qui demeuraient opiniâtrement attachés au culte des faux dieux. Ces hommes cruels cherchaient de tous côtés Sirénat pour le faire mourir et lui dressaient mille embûches, que son jeune disciple cherchait à déjouer, tout en s'exposant lui-même à la fureur de ces infidèles. Un jour qu'il s'était caché, pour surveiller leurs démarches, dans quelques buissons qui croissaient aux bords de la Durolle, ils l'aperçurent et se saisirent de sa personne. Après l'avoir vainement engagé par promesses à renoncer à la foi et à leur découvrir la retraite de son maître, ils le meurtrirent de coups sans pouvoir vaincre sa constance ni abattre son courage. Enfin, irrités de la persévérance qu'il mettait à confesser hautement la foi de Jésus-Christ au milieu des tortures qu'ils lui faisaient endurer, ces barbares mirent fin à son martyre en lui tranchant la tête. Ce courageux Chrétien n'était âgé que de dix-huit ans, lorsque Dieu l'appela au séjour des bienheureux, le vingt-huitième jour d'octobre de l'année 273, époque de la persécution qui eut lieu dans la seconde partie du règne d'Aurélien.

Les restes mortels de saint Genès, recueillis pieusement par saint Sirénat, furent ensevelis avec tout l'honneur que méritaient ces saintes reliques. Ce zélé missionnaire de la foi, après avoir eu la consolation de voir dans beaucoup d'endroits les temples du vrai Dieu remplacer ceux des idoles, et la croix arborée dans ces montagnes où il avait le premier porté la lumière de l'Evangile, périt victime de son zèle et de la haine de ses ennemis. Son martyre, dans lequel son courage fut éprouvé par divers supplices, arriva vers l'an 287, au commencement de la persécution de Dioclétien (1).

(1) Claromonti Arvernorum sancti Sireni martyris, qui propter egregiam in Christi

Ses restes, demeurés pendant plusieurs années dans l'oubli, en furent tirés par un miracle qui s'opéra sur le lieu où il avait été enseveli. — Une vieille légende rapporte qu'une femme passant sur ce tombeau, demeura tout-à-coup immobile et percluse. — Des Chrétiens étant accourus, on reconnut que cette femme se trouvait sur le lieu qui recelait les reliques du saint missionnaire, auxquelles Dieu désirait qu'on rendît hommage. Le légendaire ajoute que saint Juvénal, averti de ce fait merveilleux, transféra les reliques de saint Sirénat à Billom, où l'on bâtit en son honneur une église que l'on plaça sous son invocation, C'est celle de Saint-Cerneuf dont nous aurons occasion de parler plus en détail dans une autre partie de cet ouvrage. On y conservait autrefois des reliques de saint Juvénal, dont on ne sait rien autre chose sinon qu'il a été révéré comme saint par l'antiquité chrétienne. — Godescard parle d'un saint Juvénal, évêque de Narni en Ombrie, auquel saint Grégoire le Grand donne le titre de martyr, et dont l'Église fait la fête le 3 mai. Ce saint mourut en 377, à peu près à l'époque où se passa le fait que nous venons de rapporter. Cependant la distance des lieux ne permet guère de supposer qu'il soit le même que celui qui transféra à Billom les restes de saint Sirénat.

Saint Grégoire de Tours, qui vivait vers la fin du sixième siècle, rapporte que le lieu de la sépulture de saint Genès demeura longtemps inconnu, et cet historien raconte de la manière suivante comment il fut découvert.

Un laboureur ayant égaré ses bœufs qu'il avait lâchés pour paître dans la campagne, et les ayant vainement cherchés pendant tout un jour, était rentré chez lui vers le soir dans un grand abattement d'esprit, lorsqu'un beau jeune

nomine confitendo constantiam dira passus, exacto illustri agone palmam sempiternæ gloriæ accepit. (*Martyr. Gallic. et Clarom.*, 23 febr.)

homme qui lui était inconnu se présenta devant lui et lui dit : Va le long du chemin de la forêt, et tu trouveras tes bœufs qui paissent autour d'une grosse pierre ; attelle-les à cette pierre et fais-la-leur traîner jusque sur le lieu où mon corps a été enterré, et qui est proche du chemin, dans un endroit que tu reconnaîtras facilement, puisque tes bœufs s'y arrêteront d'eux-mêmes. Je suis Genès, qui fut mis à mort, il y a plusieurs siècles, par les idolâtres qui habitaient alors ce pays ; va et fais ce que je te commande. Le laboureur se hâta d'exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir ; ses bœufs traînèrent sans le moindre effort un fardeau qui était bien au-dessus de leurs forces, et s'arrêtèrent d'eux-mêmes dans l'endroit où gisaient les reliques du saint martyr. La chose étant connue, les fidèles se rendirent en foule au tombeau, où il s'opéra beaucoup de miracles (1). Saint Avit Ier, dix-huitième évêque d'Auvergne, en ayant été instruit, fit bâtir une belle église sur le tombeau de saint Genès et sous son invocation, l'an 580, et ordonna que sa fête serait célébrée à Thiers et dans les environs. C'est l'église actuelle de cette ville, qui fut enrichie et dotée d'un chapitre par Guy II, vicomte de Thiers, en 1016 ; restaurée en 1107, elle fut brûlée par les Huguenots en 1578, qui dévastèrent aussi l'église du Moutier, le plus ancien établissement du christianisme en ce pays, que l'on croit avoir été bâtie du temps de saint Sirénat.

Le P. Branche rapporte, dans son *Histoire des Saints d'Auvergne*, que l'évêque de Bethléem (2), s'étant transporté à Thiers, en 1643, pour y donner la confirmation, fit creuser la terre devant le maître autel de l'église de Saint-Genès, où l'on trouva une grande pierre remplie de cen-

(1) Ce fut du temps même de Grégoire de Tours qu'on découvrit le tombeau de saint Genès, *in hujus urbis Arvernæ territorio, quod adjacet Tigernensi castro.* (Lib. mirac. martyr., cap. 67.)

(2) C'était Jean de Mallevau, coadjuteur de l'évêque de Clermont.

dres et de quelques os et dents, que l'on recueillit dans une châsse de plomb, comme étant les reliques de saint Genès, martyr.

Suivant Grégoire de Tours, saint Avit Ier, lorsqu'il fit construire l'église de Thiers, y plaça des reliques d'un autre saint Genès, martyrisé à Arles en 304, durant la persécution de Dioclétien. Ce fait est confirmé par Baronius et M. du Bosquet.

Saint Sirénat fut le dernier de cette brillante pléiade de missionnaires apostoliques qui portèrent les premiers, en Auvergne, les lumières de l'Evangile. L'Eglise qu'ils y ont fondée, et que leurs successeurs ont guidée pendant tant de siècles dans la voie du catholicisme, a résisté jusqu'à ce jour avec tant de zèle et de courage à toutes les tempêtes suscitées pour la détruire, qu'elle est encore, dans les jours de doute et d'incrédulité où nous vivons, une de celles dans lesquelles la vraie foi s'est le mieux conservée, une de celles qui comptent encore un plus grand nombre de véritables serviteurs de Jésus-Christ.



SAINT PRIVAT, PREMIER ÉVÊQUE DU GÉVAUDAN, MARTYR.

(21 Août.)

Il est généralement reconnu, même par les écrivains qui ont cherché à faire remonter l'évangélisation de la Gaule au premier siècle, que saint Privat, Auvergnat de naissance, comme le rapporte saint Grégoire de Tours (1), après avoir prêché pendant quelques années la foi dans le Gévaudan, périt en 266 (31 août), à la suite des tourments que lui avaient fait endurer les soldats de Chrocus.

(1) *Hist. Franç.*, l. 1, ch. 32, 34, p. 25. Plusieurs legendes le font naître à Coudes.

L'Église d'Auvergne tient que ce missionnaire fut envoyé dans le Gévaudan par saint Austremeine, et rien ne nous semble plus naturel que cette opinion, puisque ce saint évêque occupait le siége d'Auvergne lorsque saint Privat alla porter chez les Gabales les lumières de l'Évangile.

Surius, qui n'est pas une bien grande autorité, prétend que le premier évêque du Gévaudan tenait son siége à Mende, qui n'était alors qu'un village, *in viculo Mimatensi*, pour imiter ses *prédécesseurs* qui y avaient été enterrés (1). Cela était cependant contraire aux usages de l'Eglise, où nous voyons toujours les évêques résider dans le principal lieu de leur diocèse. Ainsi, ceux du Gévaudan auraient dû résider à *Anderitum*, aujourd'hui Javols (2), qui prit dans la suite le nom du peuple, comme cela se pratiquait, et s'appela *Gabali*. C'est pourquoi saint Grégoire de Tours appelle saint Privat évêque de la ville des Gabales, et ses successeurs prenaient encore ce titre en 876 (3).

Quant aux prédécesseurs de saint Privat, rien n'est moins assuré que leur existence, à moins qu'on ne veuille reconnaître celle de Sévérien, dont parle Bollandus (4), et qu'il donne pour *unique* prédécesseur à saint Privat, en prétendant qu'il était disciple de saint Martial; mais il n'appuie cette opinion sur aucune autorité. C'est tout ce que l'on peut dire de Sévérien, et ce peu même, comme on voit, est bien loin d'être certain.

Quelle qu'ait été la ville ou le village dans lequel saint Privat tint son siége épiscopal, nous savons par l'histoire de sa vie qu'il s'était retiré dans une grotte, au sommet d'une montagne, dans le voisinage de Mende, et qu'il y vivait dans

(1) Surius, 21 aug., p. 250.

(2) On a découvert à Javols, en 1825, une grande quantité de ruines gallo-romaines, un cirque, des statues, des médailles, etc.

(3) *Gallia christ.*, t. III, p. 727.—Gabalitanæ urbis episcopus.

(4) 25 janvier, p. 615.

la solitude, autant que ses fonctions pouvaient le lui permettre. Le jeûne et la prière y faisaient ses occupations et ses délices.

Tandis qu'il travaillait ainsi à se sanctifier et à sanctifier les autres, Chrocus, après avoir ravagé l'Auvergne (1), envahit le Velay et le Gévaudan, où son armée porta le meurtre et le pillage. La plus grande partie des Gabales s'étaient réfugiés dans le château de Grèze *(castellum Gredonense)*, dont les ruines subsistent encore; mais les Allemands, malgré tous leurs efforts, ne purent s'en rendre maîtres. Ces barbares, ayant appris que le saint évêque était demeuré dans sa grotte, où il priait Dieu pour son peuple, l'en arrachèrent avec violence et voulurent le forcer à engager les assiégés à leur livrer le château; mais il rejeta cette proposition avec horreur. Les païens, irrités, l'accablèrent de coups, jusqu'à ce qu'ils le crurent mort. Pendant qu'il respirait encore, les Allemands, manquant totalement de vivres, demandèrent eux-mêmes la paix et firent de grands présents aux Gabalitains pour en obtenir des vivres. Ils quittèrent ensuite le pays. Aussitôt après leur départ, les Chrétiens accoururent auprès de leur saint pasteur, par les mérites duquel ils croyaient avoir été délivrés. Ils le trouvèrent encore vivant; mais tous leurs soins ne purent empêcher qu'il ne les quittât bientôt avec la gloire d'un double martyre pour la vérité et la charité. Selon Grégoire de Tours, Mende fut le lieu de son supplice et de sa sépulture, quoique ce lieu, comme nous l'avons dit, ne fût encore qu'un village. Comme il se faisait de grands miracles à son tombeau, on y bâtit une église, à l'entour de laquelle il se forma insensiblement une ville où l'évêché du Gévaudan fut plus tard transféré; on pense que cette translation eut lieu

(1) Voyez la *Vie de saint Austremoine*, page 47. Le Père Branche l'appelle le général Croco.

dans le septième siècle; mais on n'en connaît pas bien l'époque.

Chrocus, en quittant le Gévaudan, se dirigea vers la Provence, sans doute dans le dessein de passer en Italie, et vint mettre le siége devant Arles. Mais il y reçut la juste punition des dévastations qu'il avait commises (1). Il fut pris, selon Aimoin, par un guerrier nommé Marius. On le conduisit dans les villes qu'il avait ravagées, et après lui avoir fait souffrir divers tourments, on lui ôta la vie. Ces événements se passèrent sous Gallien, vers l'année 265 ou 266. Il y avait alors dans les légions romaines un officier nommé Marius, qui prit le nom d'empereur en 267, et qui fut tué deux jours après. Ce pourrait bien être le même que le vainqueur de Chrocus.

On lit dans la *Gaule chrétienne* (2), qu'en l'année 1036, Etienne de Mercœur, évêque du Puy, pria tous les évêques des diocèses voisins de l'honorer d'une visite et de porter avec eux les reliques les plus vénérées de leurs églises, afin qu'on pût, par l'intercession des saints auxquels elles appartenaient, terminer certains différends qu'il avait avec les habitants de la ville épiscopale.

Raymond, évêque de Mende, arriva des premiers, accompagné de son clergé et d'un grand nombre de fidèles, portant avec respect le corps de saint Privat. Les habitants du Puy, ainsi que le clergé de cette ville, allèrent au devant de la sainte relique, et l'on raconte qu'un homme qui portait dans ses bras son enfant privé de l'usage de ses membres, s'étant approché du corps de saint Privat et ayant imploré avec une grande dévotion l'intercession de ce bienheureux, obtint instantanément la guérison de son enfant (3). Ce mi-

(1) Greg. turonn., *Hist. Fr.*, l. XXXII-XXXIV, p. 25-26.—Duchène, t. III, p. 47.
(2) *Gall. Christ.*, t. III, p. 127, 2, 6.
(3) Oddo de Gissey, *Histoire de N.-D. du Puy*, l. II, chap. 23. — Voyez l'office de

racle facilita considérablement l'arrangement du différend pour lequel la vénérable compagnie des évêques s'était assemblée; car dans ces heureux temps, qui sont, aux yeux des orgueilleux sceptiques de nos jours, des temps d'ignorance et de barbarie, la foi régnait dans tous les cœurs, et la religion présidait à toutes les transactions qui se faisaient parmi les hommes.

Mende en la fête de la translation de saint Privat, et sur sa vie, les Bréviaires de Mende, du Puy, de Clermont, et le martyrologe romain au 20 août. Voyez aussi Appendice, n° XIII.



SAINT URBIQUE (URBICUS), DEUXIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE.

(3 Avril. — De 289 à 312.)

Urbique, un des plus illustres sénateurs de la capitale de l'Auvergne, avait été converti à la foi chrétienne par saint Autsremoine, qui le jugea digne par ses vertus de lui succéder dans la conduite du diocèse qu'il avait fondé. Urbique refusa longtemps cette périlleuse dignité, dont il se croyait indigne, en raison de la grande responsabilité qu'attire devant Dieu la charge des âmes à celui qui l'accepte. Il ne céda qu'aux pressantes sollicitations du saint évêque, ainsi qu'à celles des fidèles.

Urbique était marié; mais il se sépara aussitôt de sa femme, suivant la règle de l'Église, pour contracter un mariage plus saint encore avec la nouvelle Église d'Auvergne. Ce fut sans doute, dans l'origine, l'exemple des Apôtres et des disciples du Sauveur, suivi par ceux qui leur succédèrent, qui donna naissance à la coutume de soumettre à la continence les ministres des autels. Cependant la religion chrétienne n'est pas la seule qui ait imposé un tel sacrifice à ses ministres.

Nous retrouvons la même recommandation dans l'ancienne loi, puisque les prêtres des Juifs devaient se séparer de leurs femmes pendant tout le temps qu'ils étaient de service au temple. Au reste, quelle qu'ait été l'origine de cette coutume chez les Chrétiens, il n'en est pas moins certain qu'elle remonte au berceau du christianisme, puisque de toute antiquité il n'y a point d'exemple qu'aucun prêtre dans l'Eglise latine se soit marié après l'ordination, au moins avec le consentement de l'Eglise. Le manque de sujets dans quelques endroits, et plus souvent encore le mérite et les grandes vertus de certains personnages, ont fait admettre dans les ordres des individus déjà mariés; mais ils étaient obligés, comme le fit Urbique, de se séparer de leurs épouses et de ne plu les regarder que comme des sœurs, sans cesser pour cela d'en prendre soin.

Nous trouvons dans la vie du successeur de saint Austremoine une preuve de plus de ce que nous venons de dire sur la continence exigée de tout temps des ecclésiastiques. Ce prélat ayant eu la faiblesse, pendant son épiscopat, de cohabiter avec sa femme, cette faute lui causa de si amers regrets, que, comme un autre David, il se couvrit la tête de cendres et le corps d'un cilice, et se retira au monastère de Chantoin pour y pleurer son péché, vivant dans le jeûne et la solitude, jusqu'à ce qu'il eut apaisé la juste colère de Dieu. Cet exil volontaire dura plusieurs années, après les-

quelles Urbique reprit les rênes de son diocèse, qu'il gouverna avec autant de piété que de sagesse. Il mit la dernière main à l'œuvre de saint Austremoine, et laissa en mourant l'Eglise d'Auvergne riche en toutes sortes de bonnes œuvres.

Ce saint prélat mourut vers l'année 312, sous le règne de Constantin-le-Grand, et sous le pontificat de saint Miltiade. Il fut enterré, ainsi que sa femme et sa fille, qui s'était faite religieuse, dans la crypte de Chantoin, près du cimetière des Chrétiens.

On lit dans un manuscrit de la bibliothèque de Clermont (1) qu'en 1732, en fouillant dans une chapelle ruinée de l'ancienne église de Chantoin, on découvrit des ossements en bon état, des crânes entiers avec leurs dents bien rangées et aussi blanches que le jour où les corps avaient été enterrés. On y distingua la tête d'une femme ou d'une fille avec celle d'un homme aussi bien que des ossements différents par leur grosseur. Mgr Massillon, évêque de Clermont, s'y transporta avec quelques ecclésiastiques. On crut avoir trouvé les corps de saint Urbique et de son épouse; mais à défaut d'inscription et d'indice certain, on se contenta de faire transporter ces ossements dans l'église, afin qu'ils y fussent avec plus de décence. Il est probable, en effet, que saint Urbique ne reposait plus à Chantoin, et que ses restes, comme nous le dirons plus bas, avaient été transférés à Saint-Alyre.

Un savant critique a pensé que la retraite d'Urbique était une pénitence publique, qui, jointe à la faute qu'il avait commise, formait deux motifs d'exclusion des fonctions épiscopales, selon la discipline de l'Eglise (2).

Il nous semble cependant que ce que dit Grégoire de Tours, « qu'après avoir effacé sa faute, il revint dans sa

(1) Bibliothèque de Clermont, Recueil Chantoin, n° 107.
(2) Tillemont, t. IV, p. 474-476.

» ville épiscopale, qu'il y exerça les fonctions sacerdotales » et y fut enterré, » devrait lever tous les doutes à ce sujet (1). D'ailleurs, ne serait-il pas plus qu'extraordinaire que l'Eglise d'Auvergne l'ait toujours considéré *comme saint* et honoré comme tel, s'il avait réellement été exclu de ses fonctions épiscopales?

Au reste, nous trouvons une preuve des honneurs qu'on rendait à la mémoire de cet évêque à une époque très-reculée, non-seulement dans les actes de saint Austremoine qui le qualifient de bienheureux, mais encore dans le Mémoire des églises de Clermont, cité par Bollandus, et que l'on trouve en entier dans Savaron (2). Ce Mémoire dit positivement que le corps de *saint* Urbique était placé sous l'autel de la Vierge, dans l'église de Saint-Gal, avec le corps de saint Gal même et ceux de quelques autres saints. On voit par là qu'au neuvième siècle, Urbique était vénéré *comme un saint* dans l'Eglise d'Auvergne, et qu'on avait le plus grand respect pour ses reliques, qui furent par la suite, comme nous l'avons dit, transférées à Saint-Alyre, après la ruine de l'église de Saint-Gal.

(1) Voici le passage de Grégoire de Tours : « Ibique cum gemitu ac lacrymis quæ commiserat diluens, *ad urbem propriam reversus*, qui impleto vitæ cursu migravit à sæculo; nata est enim ab hoc conceptu filia quæ in religione permansit. *Ipse quoque sacerdos* cum conjuge et filia in crypta Cantobennensi juxta aggerem publicum *est sepultus* (*Hist. fr.*, l. I, ch. 44.) »

(2) Bollandus, 3 apr., p. 252. — Savaro, *de Ecclesiis*, p. 46-348. Voici ce passage : « Sanctus Urbicus primus ab Austremonio Claromontensis episcopus de quo Greg. Turonn., Hist., cap. 44 : *Ipse quoque sacerdos cum conjuge et filia in crypta Cantobennensi juxta aggerem publicum est sepultus.* Ex quibus verbis licet colligere, S. Galli ecclesiam illo loci conditam fuisse, de qua vel minante ruinam, vel eversa, S. Urbicus in Illidianam migravit. (Tabula Illidiana.) »



SAINTE FLAMINE, VIERGE ET MARTYRE.

(2 Mai.)

Sainte Flamine, ou Cliamine, était une vierge d'une grande chasteté et d'une admirable sainteté, née dans la ville de Nicomédie ; elle guérissait les malades, et rendit la vue à un aveugle nommé Balderic. Sa réputation se répandit au loin et parvint jusqu'à Eulalius, ennemi mortel des Chrétiens, qui gouvernait alors la province de Bithynie. Ce préfet romain la fit arrêter, et essaya d'abord par de douces paroles de lui faire abandonner la foi chrétienne et de la forcer à rendre

hommage aux idoles qu'il adorait. Voyant qu'il ne pouvait vaincre la résistance de cette courageuse jeune fille, il employa les menaces, qui ne produisirent pas plus d'effet sur son esprit. Il la fit alors charger de chaînes et renfermer dans un horrible et profond cachot ; mais cette faible vierge se jouait de tous les supplices qu'il pouvait lui faire infliger, comme le vent se joue de la poussière. Enfin, Eulalius, exaspéré de sa fermeté, ordonna qu'on lui coupât sa chevelure, en signe d'ignominie, et lui fit ensuite trancher la tête.

Longtemps après ce glorieux martyre, qui eut lieu le six des nones de mai, durant la persécution de Dioclétien (1), les restes de sainte Flamine furent apportés en Auvergne par des croisés revenant d'Asie, et déposés dans l'église de la paroisse de Davayat, sur la route d'Artonne, d'où une partie fut transportée dans l'église de Saint-Hilaire de Clermont, où un autel leur était consacré (2). Néanmoins le corps presque entier de la sainte demeura à Davayat où il est encore précieusement conservé. Cette paroisse a, depuis plusieurs siècles, adopté sainte Flamine pour sa patronne, et sa fête y est célébrée chaque année avec beaucoup de pompe et de ferveur.

Malgré le témoignage des autorités qui prétendent que sainte Flamine était née à Nicomédie, dans la province de Bithynie, la tradition populaire et constante conservée par les habitants du pays, prétend de son côté que cette sainte naquit en Auvergne, et qu'elle souffrit le martyre à Da-

(1) La persécution de Dioclétien proprement dite dura plusieurs années; il régna de 284 à 305.

(2) Savaro, *de Sanct. Eccl.*, p. 365, art. XIX.—Le P. Branche, page 272.—On lit dans Godescard qu'à Ambres, près de Lavaur, en Languedoc, sainte Flamine est invoquée pour les maux d'yeux. L'hagiographe ajoute que le corps de cette sainte fut porté dans une église d'Auvergne située entre Vallière et Royat, qui quitta le nom de Saint-Hilaire pour prendre le nom de Sainte-Flamine. Godescard s'est trompé dans cette dernière assertion : l'église de Saint-Hilaire a conservé ce nom jusqu'à sa destruction dans la révolution.

vayat ou dans les environs. — Quoique nous professions le plus grand respect pour les traditions populaires, qui sont souvent l'expression vivante de la vérité, celle-ci étant en contradiction manifeste avec de graves et puissantes autorités, nous nous rangeons du côté de ces dernières, ce qui n'enlève rien à la profonde vénération que méritent de la part des fidèles les reliques et la mémoire de la glorieuse patronne de Davayat (1).

En l'année 1270, vers la fin du règne de saint Louis, une chapelle fut érigée à Gannat, en l'honneur de sainte Flamine, par les prêtres de l'église de Sainte-Croix de cette ville. Cette chapelle, située sur le versant occidental du plateau auquel on a donné son nom, était desservie alternativement par ses fondateurs. Sainte Flamine était en grande vénération à Gannat. Le premier dimanche de carême, tout le clergé de la ville, suivi des habitants, se rendait processionnellement à cette chapelle en faisant des stations, comme on les fait à Rome. Les habitants passaient la nuit à entretenir des feux de joie que l'on apercevait de fort loin. A cette époque, le sol où s'élevait la chapelle était couvert de gazon. Depuis que le vandalisme républicain l'a dépouillée de sa patronne et de ses ornements, elle est tombée en ruines, et ses vestiges gisent aujourd'hui au milieu des terres en culture. Néanmoins, les habitants de Gannat ont conservé le souvenir d'une partie de l'antique usage; ils vont chaque année, *le dimanche des brandons*, et au déclin du jour, avec des torches de paille, allumer des feux nombreux sur le versant oriental et à la cime du plateau où s'élevait autrefois la sainte chapelle; et ces feux, vus des promenades de la ville, offrent un coup d'œil très-pittoresque. C'est à peu près tout ce qui reste aujourd'hui de l'ancien culte qu'on rendait à sainte Flamine.

(1) Voyez Appendice, n° XIV.

SAINT DONAT, SAINT SABIN, SAINT AGAPE ET SAINT AMAND.

Les martyrologes font mention de saint Donat, saint Sabin et saint Agape mis à mort comme Chrétiens vers la fin du troisième siècle par les seigneurs du pays. Ils rapportent aussi le martyre de saint Amand.— Accusé d'être Chrétien, il souffrit pour la foi de Jésus-Christ, le 7 février. Son corps reposait autrefois dans l'église de Saint-Symphorien de Clermont, et la ville de Saint-Amand ainsi que d'autres lieux en Auvergne ont emprunté le nom de ce saint martyr.

PERSÉCUTIONS ET HÉRÉSIES DE LA FIN DU TROISIÈME SIÈCLE.



LA seconde moitié du troisième siècle avait été pour la Gaule, encore païenne, l'époque d'une rénovation religieuse, qui devait être suivie d'une rénovation sociale destinée à changer la face du monde. Ces sept évêques, dont le nombre mystérieux n'avait sans doute pas été choisi sans dessein par le pontife de la ville aux sept collines (1), avaient semé la parole de Dieu dans une terre fertile où l'abondance de la récolte surpassa bientôt les espérances des laboureurs.

(1) Voyez Appendice, n° XV, sur le mystère du nombre sept.

Cependant peu d'époques depuis la mort du Christ avaient été plus fécondes en désastres de toute espèce, désastres dont les persécutions ne furent peut-être pas les plus funestes, puisque le sang des martyrs faisait germer partout de nouveaux fidèles, et que, malgré tous les efforts des puissances humaines, le monde entier devenait chrétien. « Nous ne sommes que d'hier, disait Tertullien, et nous » remplissons tout : vos villes, vos maisons, vos bourgades, » vos colonies, vos champs même, vos tribus, vos palais, votre » sénat, vos places publiques (1). » On voit, en effet, dans le martyrologe de ce siècle, des sénateurs, des tribuns, des questeurs et des consuls.

Cependant ces hommes si pacifiques, si bons, si aimants, si charitables, étaient en butte aux plus atroces calomnies. Ils étaient accusés de se livrer dans leurs assemblées nocturnes à des abominations monstrueuses, de tuer un enfant pour le manger après avoir trempé leur pain dans son sang. On les accusait encore d'athéisme et d'impiété, de la même manière qu'on avait accusé les Juifs d'adorer une mâchoire d'âne. Singuliers athées que ceux qui mouraient avec joie pour leur Dieu et leur religion ! On empoisonnait toutes leurs actions et jusqu'à leurs vertus les plus pures. On disait qu'ils étaient les ennemis du genre humain, eux qui priaient pour tous les hommes ! Leurs aumônes étaient un moyen de séduction ; leurs miracles, de la magie et des maléfices ; leur charité, une conjuration ; et leur fraternité, un signe de débauche (2). Nous aurions peine à croire d'aussi ridicules assertions, si nous ne les avions pas vues renouvelées, même encore de nos jours, par les éternels ennemis, non-seulement de la religion, mais de tout ce qui est destiné comme elle à réprimer les passions des hommes. On

(1) Tertullien, *Apolog.*, 37.
(2) *Idem*, *Apolog.*, 37.

comprend après cela comment les persécutions exercées contre les Chrétiens ont pu être si longues et si sanglantes. Dix fois l'Eglise, à peine naissante, a vu le monde entier, déchaîné contre elle, employer le fer et le feu pour la détruire; et dix fois, sans autres armes que sa patience et sa résignation, elle est sortie victorieuse de ces luttes cruelles.

Après la persécution de Dèce, qui inaugura, pour ainsi dire, la grande évangélisation des Gaules (de 249 à 253), Valérien, excité par Macrien, son favori, publia en 258 un édit sanglant contre les Chrétiens, qui couvrit de martyrs Rome, l'Italie, l'Afrique et la plupart des provinces de l'empire dans lesquelles il existait des Chrétiens.

Mais le sang des fidèles répandu par cet empereur fut vengé sur lui-même de la manière la plus terrible dont aucun prince ait peut-être jamais été puni (1); et ce qui marque encore mieux la justice de Dieu, c'est que le même Macrien, qui avait porté Valérien à persécuter les Chrétiens, fut celui qui le livra aux Perses, soit par imprudence, soit par trahison. Gallien, fils de ce prince, que son père avait fait proclamer Auguste, effrayé peut-être par ce triste exemple, apaisa la persécution et ordonna de restituer aux Chrétiens leurs églises et leurs biens.

Mais le châtiment de Valérien, quelque grand qu'il puisse paraître aux yeux des hommes, ne suffisait pas pour venger la mort de tant de martyrs. Le sang innocent répandu partout criait jusqu'au ciel et demandait à la justice divine une punition générale. Toutes les provinces avaient persécuté les saints, et il était juste qu'elles en portassent toutes la peine. Le nombre des coupables étant infini, le châtiment devait être de même.

(1) Fait prisonnier par les Perses, il fut enchaîné et revêtu de pourpre. Dans ce costume, il prêtait sa tête, son cou ou son dos en guise de marchepied au roi de Perse Sapor, lorsque celui-ci montait à cheval.

La peste effroyable qui avait été la punition de la persécution de Dèce, continuait à sévir sur l'empire et se renouvelait de temps en temps. Mais les hommes, corrompus et endurcis, s'accoutumaient à la regarder comme un effet des causes naturelles et non comme un fléau envoyé pour les punir de leurs crimes (1). Dieu y joignit alors celui de la guerre et celui de la famine, qui en est presque toujours inséparable, et y ajouta de furieux tremblements de terre qui épouvantèrent l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Cependant le fléau de la guerre fut celui qui causa les plus grands ravages (2). Dieu délia, dit Orose, toutes les nations barbares qui environnaient l'empire romain, et qu'il avait réservées pour le jour de sa colère (3). On les vit tout-à-coup fondre de toutes parts sur les provinces et porter la désolation jusque dans les plus éloignées. Un païen compare ce débordement de Barbares à une tempête où les vents soufflent de tous les points de l'horizon et renversent tout ce qui s'oppose à leur furie (4). On voyait encore, cent cinquante ans après, dans plusieurs provinces, les traces de ces funestes ravages, et des villes jadis florissantes réduites à un petit nombre de pauvres cabanes.

Mais ce qui marqua bien davantage encore la puissance et la miséricorde de Dieu, c'est qu'il se servit des ravages mêmes des Barbares pour conduire un grand nombre de peuples dans la voie du salut, qui leur avait été étrangère jusqu'à ce jour. Les Barbares, en entrant dans l'empire le fer et la flamme à la main, ne se doutaient pas qu'ils étaient

(1) N'avons-nous pas vu de nos jours la même indifférence coupable, lorsque le choléra est venu deux fois dans dix-sept ans ravager la France, à la suite de deux révolutions qui n'étaient que la violation audacieuse de toutes les lois divines et humaines? Personne n'a voulu y reconnaître la main de Dieu, ou du moins ceux qui l'ont reconnue étaient en bien petit nombre. Même fléau aujourd'hui et même indifférence.

(2) Eusèbe, l. VII, ch. 22.—Gallieni, V, p. 177.

(3) Orose, p. 214.

(4) Aurell, V. V. Gall.

venus y chercher des missionnaires, et ils les trouvèrent parmi les nombreux captifs qu'ils emmenèrent dans leurs forêts, où ils étaient rentrés chargés de butin après leurs victoires. Des prêtres et jusqu'à des évêques se trouvaient parmi les captifs; ces envoyés de la clémence divine guérissaient les malades en prêchant la sainte parole par l'invocation de Jésus-Christ et par la simple prononciation de son nom. Les maîtres, voyant la vie irrépréhensible de ces esclaves médecins, touchés par leur sainteté et convaincus par leurs miracles, crurent ne pouvoir mieux attirer sur eux la bénédiction du ciel, que d'imiter de tels hommes en adorant leur Dieu. Ils écoutèrent donc avec respect leurs saintes instructions, reçurent d'eux le baptême et formèrent des églises nomades où ils pratiquaient tout ce qu'ordonnait la religion. L'on vit ainsi, par la seule force de la parole évangélique, ces gens féroces qui brisaient tous les jougs, se soumettre volontairement à celui que leur imposaient quelques prêtres captifs. Ce fut de cette manière que les Goths, les Sarmates et la plupart des autres peuples barbares reçurent la religion chrétienne avant même le règne de Constantin. Nous ne trouvons pas de vestiges du christianisme parmi les Francs jusqu'à la conversion de Clovis, et nous ignorons quelle fut l'époque précise du commencement de la religion parmi les Allemands; mais il est certain que les Bourguignons étaient chrétiens et catholiques au commencement du cinquième siècle.

La persécution de Valérien fit peu de martyrs dans les Gaules. Il n'en fut pas de même sous celle d'Aurélien (273 et 274), qui vint lui-même deux fois dans ce pays vers la même époque. C'est surtont contre les Chrétiens que son humeur barbare se signala ; il en fit périr un très-grand nombre dans toute l'étendue de l'empire. Saint Révérien, évêque d'Autun; saint Prisque, d'Auxerre ; sainte Colombe, de Sens; saint Patrocle, de Troyes, et une foule

d'autres Chrétiens souffrirent le martyre dans les différents lieux que parcourut cet empereur (1).

Nous ne trouvons pas néanmoins que les effets de cette persécution se soient étendus jusqu'en Auvergne, où nous n'avons découvert d'autres martyrs que ceux que nous avons déjà signalés pendant la dernière moitié du troisième siècle. Nous n'en trouvons point non plus dans cette province pendant la persécution que suscita dans les Gaules Maximien Hercule, collègue de Dioclétien, au commencement du règne de ces deux empereurs, quoiqu'il y en ait eu un assez grand nombre dans celles que l'on appelait alors la Belgique et la Lyonnaise. Ce fut Maximien, comme nous l'avons vu dans la vie de saint Austremoine, qui fit massacrer la légion thébaine et saint Maurice, son chef héroïque, le 22 septembre 286. Dans cette année et la suivante, Rictius Varus, préfet des Gaules, plus connu sous le nom de Rictiovare, fit périr à Trèves, à Reims, à Nismes, à Amiens, plusieurs saints personnages, entre autres saint Macre, saint Quentin, saint Firmin, saint Crépin et saint Crépinien, ainsi que beaucoup de prêtres et de laïques.

C'est aussi vers la même époque (286-287) que l'on place généralement le martyre de saint Denys à Lutèce, première illustration de cette obscure bourgade, qui devait plus tard rendre son nom célèbre par la grande influence qu'elle a exercée sur la civilisation moderne, et plus encore par celle qu'elle a eue dans ces derniers temps sur les malheurs qui ont affligé et qui affligent encore le monde.

Après la mort de saint Fabien, le 20 janvier 250, le siége pontifical resta vacant près de dix-huit mois. Ce fut à cette époque que l'on vit paraître le premier antipape et le pre-

(1) Bollandus ne parle que de saint Pons ou Ponce, qui souffrit, dit-on, à Cemèle, près de Nice. — Le P. Sirmon en parle aussi. — C'est aussi l'époque du martyre de saint Fructueux, évêque de Taragone, et c'est le premier martyre assuré qu'on trouve en ce pays.

mier schisme. Le clergé romain avait nommé, à la place de Fabien, Corneille, homme d'une grande fermeté. De son côté, l'ambitieux Novatien se fit élire par trois évêques dont il avait surpris la bonne foi.

Les dernières années du siècle (277) virent éclore la grande hérésie manichéenne, la plus célèbre de toutes celles que le démon ait opposées à l'Eglise pendant les trois premiers siècles. Nous n'avons pas à parler ici de tous les dogmes de cette secte, qui, ayant rassemblé ce qu'il y avait de plus criminel dans toutes les autres, dans le paganisme, et surtout dans les impiétés des Gnostiques, en avait fait un amas monstrueux d'impertinents blasphèmes et d'abominables obscénités. C'est ainsi que Manès avait apporté dans l'Eglise les folies de la métempsycose, les fables de Pythagore et d'Empédocle, ainsi que les rêveries du panthéisme, ressuscitées de nos jours par le philosophisme allemand. Le manichéisme avait également enlevé à l'homme son libre arbitre, comme l'ont fait depuis les hérésiarques du seizième siècle; car toutes les hérésies, filles de l'orgueil et de l'erreur, se ressemblent toujours par quelques points; elles tournent constamment dans un cercle vicieux dont Dieu ne leur permettra jamais de sortir.





CHRONOLOGIE

DES RITS, CÉRÉMONIES, ORDRES RELIGIEUX, PRINCIPALES HÉRÉSIES, PERSÉCUTIONS ET REMARQUABLES ÉVÈNEMENTS DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE, PENDANT LES Ier, IIe ET IIIe SIÈCLES.

Premier siècle.

(An. 33.) — Jésus-Christ meurt l'an 4 de sa prédiction et l'an 33 de l'ère vulgaire ; il ressuscite, monte au ciel, et envoie son Saint-Esprit à ses Apôtres. — Première persécution des Juifs. — Saint Étienne souffre le martyre.

(An. 34.) — Seconde persécution des Juifs. — Conversion de saint Paul.

(An. 38.) — Simon le magicien veut acheter le don des miracles.

(An. 44.) — Troisième persécution des Juifs.

An. 45.) — Ebion attaque la divinité de Jésus-Christ.

(An. 64.) — Première persécution des Chrétiens sous l'empereur Néron.

(An. 95.) — Seconde persécution des Chrétiens sous Domitien. — Célébration du dimanche, qui, pendant quelque temps avait été observé le samedi. — Les biens sont en commun parmi les fidèles, ce qui dure peu. — Institution des agapes ou festins de charité, qui se faisaient ordinairement dans les églises. — Le nom de Chrétiens pris par les fidèles d'Antioche et ensuite par le reste des fidèles. — Célébration des fêtes des mystères, Noël, Pâques, Ascension, Pentecôte. — Le chant de l'église établi. — Luminaire dans les églises pendant le service divin, parce que souvent les fidèles, s'assemblant ou de nuit ou dans des lieux obscurs, avaient besoin de lumière, ce que l'Église a depuis conservé dans toutes les cérémonies (1).

Deuxième siècle.

(An. 107) — Troisième persécution des Chrétiens sous l'empereur Trajan. — Fin des temps apostoliques.

(An. 115) — Gnostiques, c'est-à-dire *éclairés*, nom que prirent les premiers hérétiques.

(An 134.) — Les Chrétiens juifs d'origine cessent de joindre la loi de Moïse à l'Évangile.

(An. 150.) — Saint Justin, philosophe, présente à l'empereur Antonin son apologie pour les Chrétiens.

(An. 164.) — Quatrième persécution des Chrétiens sous Marc-Aurèle.

(An. 177.) — Athénagore fait son apologie pour la religion chrétienne. — Le signe de la croix usité parmi les fidèles, tant pour se reconnaître que pour

(1) Comme les rits et cérémonies de l'Église se sont établis insensiblement dans chaque siècle, sans qu'on puisse savoir précisément l'année, on les renverra à la fin de chaque siècle où ils se sont établis, sans leur donner de date fixe, à moins qu'on ne la sache certainement.

se sanctifier eux-mêmes. — Les fêtes anniversaires sont établies dans l'Église. — Les jeûnes établis, soit dans le carême, soit en d'autres conjonctures, pour fléchir la colère de Dieu. — Les fidèles se tournent vers l'Orient, qui fut le berceau du christianisme, pour prier le Seigneur, d'où vient l'ancien usage de placer toujours au levant le chevet des églises, usage qui s'est éteint peu à peu. — On établit des catéchismes dans les grandes villes pour instruire les catéchumènes et les fidèles nouvellement convertis. — L'Eucharistie est donnée aux enfants et conservée pour être portée aux malades. — La prière pour les morts commence dans ce siècle à être plus en usage, quoiqu'elle se pratiquât déjà, même sous l'ancienne loi.

Troisième siècle.

(An. 202.) — Cinquième persécution sous l'empereur Sévère.

(An. 205.) — Erreurs d'Origène : il se soumet à l'Église.

(An. 235.) — Sixième persécution sous l'empereur Maximien.

(An. 250.) — Mission des sept évêques qui établissent définitivement le christianisme dans la Gaule. — Septième persécution sous l'empereur Dèce. — Saint Paul, premier ermite, se retire dans les déserts de l'Égypte pour éviter la persécution de Dèce

(An 251.) — Schisme de Novatien contre le pape Corneille : il est condamné par plusieurs conciles.

(An. 255.) — Huitième persécution sous Valérien.

(An. 270.) — Premier monastère fondé cette année, où se retire la sœur de saint Antoine.

(An. 271 et suiv.) — Saint Antoine, âgé de 21 ans, se retire dans la solitude, et devient le père d'un grand nombre de religieux ; mais il ne rentra dans le désert que près de quarante ans après. — Neuvième persécution sous l'empereur Aurélien.

(An. 277.) — Manès, chef des Manichéens, païen et persan d'origine, se fait baptiser et rejette ensuite tous

les sacrements, même le baptême; soutient qu'il y a deux principes, un bon et un mauvais; refuse l'obéissance aux puissances comme dangereuse; prétend que l'ancienne loi vient du mauvais principe et que tous les prophètes sont damnés.

(An. 284.) — Première année de l'ère de Dioclétien ou des martyrs : la persécution de cet empereur commença en Égypte. — Ce fut dans ce siècle qu'on adopta l'usage de bénir les cimetières pour enterrer les fidèles.



QUATRIÈME SIÈCLE.

L'Eglise et la Gaule au quatrième siècle.

Saint Julien de Brioude et saint Ferréol, martyrs.

Avènement de Constantin le Grand.

Saint Léogonce, troisième évêque d'Auvergne.

Saint Allyre, quatrième évêque d'Auvergne.

Saint Trigide, confesseur.—Saint Just, archidiacre et confesseur.

Saint Népotien, cinquième évêque d'Auvergne.

Saint Arthème, sixième évêque d'Auvergne.—Saint Principin, martyr.

Sainte Florine, vierge et martyre.—De l'origine de l'Eglise du Velay.

Saint Georges, premier évêque du Velay.

Saint Maximin, troisième évêque du Velay.

De l'Eglise sous Constantin et jusqu'à la fin du quatrième siècle.



QUATRIÈME SIÈCLE.

L'ÉGLISE ET LA GAULE AU QUATRIÈME SIÈCLE.



E quatrième siècle, qui devait être témoin du triomphe de la religion chrétienne, s'ouvrit néanmoins par la sanglante persécution connue sous le nom de l'ère de Dioclétien ou des martyrs. Cette ère, fameuse dans l'histoire des souffrances de l'Église, commença le 17 septembre de l'an-

née 284, jour de l'élection de Dioclétien par les chefs de l'armée rassemblés dans la ville de Chalcédoine, quoique la grande persécution à laquelle cet empereur attacha son nom n'ait réellement eu lieu que vers la fin de la dix-huitième année de son règne. La date de cette ère funeste servit longtemps au comput de la fête de Pâques, et elle est encore employée à cet usage par les Cophtes et les Abyssins.

Nous avons déjà parlé des diverses persécutions suscitées dans les Gaules par Maximien Hercule, vers la fin du troisième siècle; cependant ces persécutions furent bien loin d'être générales, et se bornèrent à la partie occidentale de l'empire qui était sous les ordres de Maximien, et seulement encore à quelques provinces. Dans tout le reste du monde romain, la religion ne fut non-seulement point persécutée, mais elle y jouissait d'une tranquillité qu'elle n'avait point connue depuis longtemps.

Eusèbe, le mieux instruit de tous les historiens à cet égard, nous apprend « que le démon, qui a reçu le pouvoir de persécuter les saints, semblait être endormi d'un profond sommeil, et que le nom de la religion de Jésus-Christ était estimé et vénéré de tout le monde. » Les assemblées des fidèles étaient alors si nombreuses, qu'on fut obligé dans beaucoup d'endroits d'abattre les anciennes églises pour en construire de plus spacieuses; et il est bien certain qu'en Orient presque tous les hommes avaient abandonné le culte des faux dieux pour embrasser la religion chrétienne (1).

Les prélats, ajoute Eusèbe, étaient aimés et honorés par tous les officiers et les gouverneurs des provinces. Les plus grands seigneurs de la cour, et les empereurs même, témoignaient de l'affection pour les Chrétiens; ils souffraient que

(1) EUSÈBE, *Hist. eccl.*, l. VIII. c. 4, p. 291 et 295.—EUSÈBE, l. IX, c. 9, p. 360.

leurs femmes, leurs enfants, leurs serviteurs fissent profession à leurs yeux de la croyance et de la discipline de l'Eglise, et ils leur permettaient presque d'en faire gloire en leur présence. Ils avaient plus de confiance en eux qu'en tous les autres, et même ils les élevaient au gouvernement des provinces, en les exemptant en même temps des sacrifices (1).

Depuis le portrait tracé par Eusèbe, bien des générations se sont succédé, et cependant les hommes sont toujours restés les mêmes. Nos païens d'aujourd'hui, *les libres penseurs du siècle des lumières*, montrent à l'égard de la religion catholique la même hostilité d'une part, et de l'autre la même inconséquence que leurs devanciers idolâtres. Tout en dédaignant pour eux-mêmes les précieux avantages dont la religion fait jouir ceux qui la pratiquent, plusieurs désirent, exigent même que leurs femmes, leurs enfants, leurs domestiques se conforment à ses préceptes et observent ses commandements; et ils ne se croient assurés de la chasteté de leurs épouses, du respect de leurs enfants et de la fidélité de leurs domestiques, que lorsqu'ils les voient fréquenter les églises et pratiquer leurs devoirs de Chrétiens. Quelque inconséquents que soient ces hommes, on ne doit pas moins considérer leur conduite comme un puissant témoignage en faveur de la religion, et comme un hommage tacite que le vice rend à la vertu.

On ne peut nier que ce que dit Eusèbe de la tranquillité dont jouissait la religion ne soit véritable; cependant il faut aussi reconnaître que ce portrait nous représente mieux l'état de l'Orient que celui de l'Occident à cette époque; quant aux progrès, ils étaient les mêmes dans tout l'empire.

Mais au moment de triompher, le christianisme eut à soutenir une persécution générale plus cruelle peut-être que

(1) EUSÈBE, l. III, c. 19, p. 291-292.

toutes celles qui l'avaient précédée. Poussé par Galerius, qui était lui-même excité par sa mère, adoratrice zélée des dieux des montagnes, Dioclétien assembla à Nicomédie, où il se trouvait alors, un grand conseil composé de magistrats et de gens de guerre, dans lequel il fut décidé qu'il fallait poursuivre à outrance les ennemis du culte public.

L'empereur, homme naturellement prudent et réfléchi, ne pouvait se décider à faire des édits généraux contre les Chrétiens, dans la crainte d'exciter un trouble universel; et comme on le pressait beaucoup à ce sujet, il résolut de consulter ses dieux. On envoya donc un aruspice à Milet demander le sentiment d'Apollon, qui fit entendre du fond de la caverne d'où il rendait ses oracles une voix lugubre par laquelle il se plaignait de ce que les *justes* qui étaient sur la terre l'empêchaient de dire la vérité ; ce qui faisait que, les réponses des oracles étant fausses, la divination serait bientôt bannie de la terre et les hommes accablés de toutes sortes de maux. Cette réponse fut rapportée à Dioclétien, qui demanda ce que c'était que ces *justes* qui faisaient mentir les oracles ; un prêtre païen lui avoua avec quelque confusion que ces justes étaient les Chrétiens, dont il confessait ainsi le pouvoir sur ses idoles. Au lieu de reconnaître la faiblesse de ses dieux, qui cédaient si facilement à la puissance des hommes, Dioclétien entra dans une grande fureur contre les Chrétiens, et ordonna une persécution générale qui, plusieurs fois suspendue et plusieurs fois rallumée, dura depuis l'an 303 jusqu'à l'année 325, tant sous Dioclétien que sous les divers tyrans qui se partagèrent ou se disputèrent l'empire après sa mort. Le décret d'extermination portait en substance que les églises seraient renversées et les livres saints brûlés; que les Chrétiens seraient privés de tous honneurs, de toutes dignités, et condamnés au supplice sans distinction d'ordre ni de rang; qu'ils pourraient être poursuivis devant les tribunaux, mais qu'ils ne pourraient pour-

suivre personne, pas même en réparation de vol, en réparation d'injures ou d'adultère, et que les affranchis redeviendraient esclaves.

Un édit particulier frappait les évêques, ordonnait de les mettre aux fers et de les forcer à abjurer. Pour l'exécution de ces édits, qui rappellent par leur barbarie ceux lancés vers la fin du siècle dernier (1793) par les disciples du philosophisme voltairien contre les ministres de la religion et contre tout ce qu'il y avait d'honnête et de vertueux en France, on jeta pêle-mêle dans les bûchers, femmes, enfants et vieillards; d'autres victimes entassées dans des barques furent précipitées au fond de la mer (1). Enfin, il faut que la persécution de Dioclétien ait été horriblement sanglante, alors que le monde presque entier était devenu chrétien, pour que cet empereur ait fait frapper une médaille avec cette légende : *Nomine Christianorum deleto* (2). Deux colonnes trouvées en Espagne sont chargées d'inscriptions analogues : l'une porte le nom de Dioclétien et l'autre celui de Maximien, son collègue (3).

Cependant cette tempête, qui faisait tant de ravages dans toutes les provinces de l'empire, laissa néanmoins les Gaules dans une assez grande tranquillité, à cause de la modération de Constance, qui les gouvernait, et que l'on croyait même enclin à embrasser le christianisme. On connaît sa conduite à l'égard de ceux de ses officiers et des magistrats qui étaient Chrétiens, et comment, après leur avoir donné le choix de conserver leurs charges en sacrifiant aux idoles, ou de les perdre s'ils refusaient de le faire, il maintint dans leurs emplois ceux qui préférèrent leur religion à

(1) Les milliers de victimes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qui périrent par l'échafaud dans toute la France, dans les mitraillades de Lyon, les noyades de Nantes, rendirent la persécution voltairienne peut-être plus sanglante encore que celle de Dioclétien.

(2) *Bibliothèque britannique*, p. 200.

(3) BULLET, *Etablissement du Christianisme*, *Preuves*.

leurs dignités, et chassa les autres comme incapables de lui garder la foi jurée, puisqu'ils la violaient à Dieu même. Ce prince, qui n'était que César et dans le second rang d'autorité, souffrit néanmoins qu'on abattît quelques églises, pour ne pas s'opposer ouvertement à ce qui était ordonné par les deux Augustes; mais il ne donna jamais d'ordres à ce sujet. Il est même certain qu'il en conserva un grand nombre, puisque son fils Constantin fit ouvrir toutes les églises, aussitôt que la tempête eut cessé. Les Gaules furent ainsi exemptées des malheurs de la persécution, et selon les termes d'Eusèbe, les Chrétiens y jouissaient d'une paix profonde et d'une entière liberté. Ils remplissaient même le palais du prince, et les ministres de Dieu qui y offraient sans cesse leurs prières, en faisaient pour ainsi dire un temple et une église de Jésus-Christ (1).

Néanmoins, comme Constance ne possédait pas l'autorité suprême, on ne doit point trouver étrange que quelques gouverneurs, soit pour satisfaire leur propre animosité, soit pour flatter les deux *Augustes*, aient persécuté les Chrétiens dans leurs provinces. Mais on peut assurer, sur le témoignage des auteurs les plus authentiques, que cette persécution n'a pas été bien sévère dans les Gaules. Il n'y a guère que saint Pérégrin, évêque d'Auxerre, et saint Jovinien, son lecteur, qu'on puisse assurer avec certitude avoir souffert sous Dioclétien. Selon toutes les probabilités qu'on a pu recueillir, c'est également à cette époque que souffrirent, l'un en Auvergne et l'autre à Vienne, saint Julien et saint Ferréol, dont nous allons raconter le martyre.

(1) EUSÈBE, l. I, c. 17, p. 416.

SAINT JULIEN DE BRIOUDE ET SAINT FERRÉOL, MARTYRS.

(28 Août.)



AINT Julien dont le nom a été autrefois fort célèbre en France, était principalement vénéré en Auvergne. Saint Sidoine Apollinaire l'appelle son patron, et saint Grégoire de Tours, qui a rempli de ses nombreux miracles tout le second livre de son *Traité de la gloire des martyrs*, se nomme lui-même son élève et son nourrisson; il y parle aussi de son histoire, dont nous avons encore quelques autres monuments que l'on croit être du milieu ou de la fin du cin-

quième siècle. Enfin il n'est pas d'hagiographes, anciens ou modernes, qui ne fassent mention de ce saint martyr (1).

Saint Julien, natif de Vienne en Dauphiné, appartenait à une des plus nobles familles de cette ville. Il portait les armes et il était déjà dans un âge avancé, lorsqu'il souffrit le martyre. Depuis longtemps aussi il avait embrassé le christianisme et en faisait, à ce qu'il paraît, une ouverte profession. Ses mœurs étaient pures comme sa foi, et son âme était embrasée d'une charité très-ardente. Il demeurait à Vienne chez saint Ferréol, qui était tribun (2) et chrétien comme lui, mais qui déclarait alors moins ouvertement sa religion.

Ferréol aimait Julien à cause de son éminente piété; aussi le lien qui les unissait était d'autant plus fort, qu'il était formé par la foi et la charité.

En ce temps-là, un officier de l'empereur, nommé Crispin (Crispinus), que quelques-uns ont cru avoir été préfet des Gaules, ou tout au moins gouverneur de la province Lyonnaise, persécutait cruellement les Chrétiens dans cette province (3). Suivant l'opinion des plus savants chronologistes, ce devait être vers l'an 304, durant la grande persécution de Dioclétien (4). Sur le bruit de cette tempête, Ferréol, prévoyant qu'il serait dangereux pour Julien de demeurer à Vienne, où l'ardeur de son zèle était trop connue, le conjura de quitter secrètement la ville et de se conserver pour la consolation des Chrétiens. Julien, qui avait autant de modération que de piété, se rendit à ce conseil, et abandonnant aussitôt pour Jésus-Christ, parents, amis, richesses, il s'en alla en Auvergne, où il se tint caché dans la ville

(1) Voyez sur saint Julien, FORTUNAT, l. VIII, c. 4.—SIDOINE APOLLINAIRE, l. VII, ep. 1. — GREG. TURON., *de Gal.*, c. 23, 25.

(2) Officier qui commandait en chef un corps de gens de guerre.

(3) *Eccl. gallicana* per Franc. Bosq. l. V, p. 176.

(4) *Ecclesia gallicana.*

de Brioude, située sur les bords de la rivière d'Allier (1). Ce ne fut point la crainte de la mort qui lui fit chercher cet asile; ce fut, au contraire, selon Grégoire de Tours, par l'amour même du martyre, parce qu'il craignait que ses parents ne l'empêchassent d'obtenir cette couronne, s'il entreprenait de résister en leur présence aux ordres du gouverneur. Il le fit également pour obéir à l'Evangile, qui veut que, lorsqu'on nous persécute dans un lieu, nous nous retirions dans un autre.

Dieu ne différa pas longtemps l'accomplissement de son désir. Crispin, sachant que Julien s'était retiré en Auvergne, envoya des soldats à sa recherche, avec ordre de le tuer en quelque lieu qu'ils le rencontrassent (2). Julien, apprenant qu'il était poursuivi, se réfugia chez une vieille veuve du village de Vincelle, situé à une petite distance de Brioude; elle le reçut avec joie et s'occupa à le dérober aux regards de ceux qui le poursuivaient; mais lorsque ces derniers approchèrent du lieu de sa retraite, le saint, qui ne voulait point exposer ses hôtes à la fureur des soldats, et qui sentait que Dieu l'appelait au ciel, sortit dès qu'il les entendit arriver, et leur déclara qu'il était celui qu'ils cherchaient et qu'ils n'avaient qu'à exécuter leurs ordres. Les soldats demeurèrent étonnés d'un si grand courage, et l'eussent peut-être épargné, s'il ne les eût excités lui-même en leur disant à plusieurs reprises qu'il ne soupirait qu'après Jésus-Christ, et qu'il voulait aller le rejoindre pour ne plus le quitter.

Après avoir prié quelques instants pour recommander son âme à Dieu, Julien présenta sa tête aux bourreaux, qui

(1) Greg. Turonn., *ut supra*.

(2) On trouve dans les actes de saint Julien, que les persécuteurs les suivirent aussitôt en Auvergne: *Ad cujus latebras persecutores protinus affuerunt;* ce qui prouverait une grande autorité à celui qui les envoyait, sans doute celle de préfet des Gaules, puisque le gouverneur de Vienne n'avait aucun pouvoir en Auvergne, qui était dans l'Aquitaine.

la lui coupèrent aussitôt. Grégoire de Tours ajoute qu'il y avait une fontaine en ce lieu dans laquelle on lava la tête du saint pour en ôter le sang, et depuis ce temps l'eau de cette fontaine guérissait les malades qui en buvaient après avoir imploré l'intercession du saint martyr.

Ceux qui avaient tranché la tête à saint Julien, la portèrent à Vienne au persécuteur, qui l'avait ainsi ordonné pour épouvanter les Chrétiens par la crainte d'un pareil supplice. Elle tomba ensuite en la possession de saint Ferréol, qui l'obtint par argent ou par quelque autre voie, avant qu'on ne sût qu'il professait le christianisme. Elle devint pour lui le gage du martyre, comme nous allons bientôt le raconter.

Le corps de saint Julien gisait sans sépulture dans la campagne, lorsque deux vieillards qui gardaient des troupeaux dans le voisinage, avertis par une vision céleste, le transportèrent à Brioude, où il fut pieusement enterré par leurs soins. Dieu récompensa, dit-on, ces deux vieillards, qui se nommaient Ilpice et Arcons, en leur rendant la vigueur de leur première jeunesse. Nous en parlerons encore avant de terminer cet article.

Nous ne pouvons séparer saint Ferréol de saint Julien, Dieu les ayant, après leur mort, réunis dans leurs reliques, comme il les avait unis pendant leur vie par une sainte et constante amitié. Les actes les plus authentiques sur ce saint, d'après l'opinion des meilleurs critiques, sont ceux rapportés par Surius, que le savant Père Ruinart a jugés dignes d'être insérés dans sa collection.

Ferréol avait, comme nous l'avons dit, la dignité de tribun; cependant, contrairement à l'habitude d'un grand nombre d'hommes de guerre, il mettait sa plus grande gloire à accomplir tous les devoirs d'un véritable Chrétien, quoiqu'il ne professât pas publiquement devant les païens. Le grand désir qu'il avait montré d'obtenir le chef de saint Julien découvrit aux persécuteurs ses véritables sentiments

religieux. Il fut dénoncé à Crispin, qui le fit amener devant son tribunal et lui dit que, puisqu'il avait l'honneur d'être officier des empereurs et d'en recevoir des appointements, il devait comme chef donner aux autres l'exemple de l'obéissance. Ferréol répondit avec assurance qu'il n'avait jamais désobéi, tant qu'on ne lui avait rien demandé qui fût contraire à sa religion; mais que, pour commettre des sacriléges et sacrifier aux idoles qu'on appelait des dieux, il ne le ferait jamais. « Je ne demande, ajouta-t-il, ni l'honneur ni le profit de ma charge; je suis content si l'on me laisse la vie avec la liberté de ma conscience. Mais si l'on trouve que c'est trop que ces deux choses à la fois, je renonce volontiers à la vie, de préférence à ma religion. »

Le juge lui répondit avec une fausse douleur, qu'il ne fallait pas qu'une première faute le jetât dans le désespoir, et qu'on aurait assez de bonté pour oublier le passé, pourvu qu'il s'en repentît.

Le saint répartit avec une noble fierté qu'il n'avait pas besoin de pardon, parce qu'il ne songeait plus à servir les hommes, et qu'il n'avait point fait d'injures aux empereurs en leur préférant la loi de Dieu. Une réponse aussi claire irrita le juge au dernier degré; et comme il vit que Ferréol ne cédait pas plus aux menaces qu'aux promesses, il le fit fouetter cruellement devant lui et l'envoya chargé de chaînes dans un cachot où il ne pouvait se tenir debout, mais seulement assis ou couché avec la plus grande peine.

Le saint demeura deux jours dans cet état; mais le troisième, ses chaînes se brisèrent d'elles-mêmes. Voyant que Dieu lui rendait sa liberté, il crut devoir en profiter pour fuir la persécution. Il partit de la prison, qu'il trouva ouverte, ainsi que de la ville, et après avoir passé le Rhône à la nage, il s'avança jusqu'à la rivière de Giers, qui tombe dans le Rhône deux lieues au-dessus de Vienne. Mais il fut repris dans cet endroit et amené les mains liées derrière le

dos jusqu'au bord du Rhône, où ses gardes lui ôtèrent la vie en lui tranchant la tête.

Les fidèles de Vienne enterrèrent le corps de saint Ferréol au lieu même de son martyre, et le considérèrent comme la garde et le soutien de leur ville. Ils enterrèrent avec lui le chef de saint Julien, qu'il avait emporté dans sa fuite, et placèrent sa propre tête sur sa poitrine. Ils lui élevèrent une église sur le bord du Rhône, dont on attribue la fondation à un Chrétien nommé Castule, l'un des premiers de Vienne, et qui n'était alors que catéchumène.

Saint Mamert, qui était évêque de Vienne vers l'année 470, voyant que le Rhône commençait à détruire cette ancienne église de Saint-Ferréol, en fit bâtir une autre, où il transporta les reliques du saint, ainsi que le chef de saint Julien, comme saint Grégoire le rapporte, l'ayant appris lorsqu'il vint visiter par dévotion les reliques de saint Ferréol, qu'il considérait aussi comme son patron, en raison de l'union qu'il avait eue avec saint Julien. On trouva le corps de saint Ferréol tout entier sans aucune corruption, portant plutôt sur ses traits les traces du sommeil que celles de la mort. Les martyrologes de saint Jérôme placent au 19 de septembre, à Vienne, la fête de saint Ferréol avec la dédicace de son église, ainsi que la translation de plusieurs corps saints, particulièrement du chef de saint Julien, apporté de Brioude, et qui fut placé sous l'autel. Si cette date du 19 septembre indique le jour de la mort de saint Ferréol, il n'aurait survécu à saint Julien que de trois semaines.

L'église bâtie par saint Mamert ayant été ruinée par les Sarrasins, sous Charles Martel, Vilicaire, évêque de Vienne, en fit bâtir une autre dans la ville même, où il transporta les reliques de saint Ferréol et le chef de saint Julien. Les bréviaires du Puy et de Brioude disent que ce chef, ainsi que le bras droit de saint Ferréol, ont été apportés à Brioude

en ce temps-là même ou plus tard. On célèbre le 15 février la mémoire de cette translation.

L'union de ces deux martyrs de la foi a fait que l'Auvergne a beaucoup honoré saint Ferréol, qui a donné son nom au lieu de Vincelle, où fut décapité saint Julien, et où l'on éleva une église qui subsiste encore; c'est maintenant un des faubourgs de Brioude, où il y avait autrefois un couvent de Minimes.

La ville de Brioude devint bientôt célèbre par le nombre et la qualité des miracles qui s'opéraient au tombeau de saint Julien. Saint Grégoire de Tours, qui en parle longuement, rapporte qu'une dame espagnole, sachant que son mari, prisonnier à Trèves, où se trouvait l'empereur, avait été condamné à perdre la vie, se hâta de partir pour cette ville afin de lui rendre au moins les honneurs de la sépulture; mais ayant prié avec grande ferveur sur le tombeau de saint Julien en passant par Brioude, elle trouva son mari en liberté en arrivant à Trèves. A son retour, et en reconnaissance de ce grand bienfait, cette dame fit bâtir une petite chapelle sur le tombeau du saint martyr. Les miracles que Dieu continua à opérer dans cet endroit, dont plusieurs amenèrent la conversion d'un grand nombre d'infidèles qui étaient encore dans ce pays, engagèrent les habitants à y bâtir une magnifique église, sans pourtant qu'ils eussent aucun jour réglé pour célébrer la fête de saint Julien, à qui elle était dédiée, parce qu'on ignorait celui de sa mort. Ce ne fut que longtemps après, lors de la visite que saint Germain d'Auxerre fit aux reliques de ce saint, qu'il fut instruit par révélation, après avoir passé plusieurs jours en prières, qu'il avait été martyrisé le 28 d'août, jour auquel sa fête est marquée dans tous les martyrologes, et auquel plusieurs Eglises en font la mémoire.

Ce lieu acquit une grande renommée dans toute la France, et l'Auvergne, en particulier, considéra longtemps saint

Julien comme son patron. Les pèlerins y affluaient de toutes parts, en raison du nombre étonnant de miracles qui s'y opéraient par l'intercession de saint Julien. Il guérissait les aveugles, les muets, les sourds et les paralytiques; il punissait aussi les infracteurs des lois. Un homme qui avait lié des bœufs un jour de fête, vit tout-à-coup sa charrue s'attacher à ses mains; il punit sévèrement un certain Belon, qui percevait les impôts publics et surchargeait les sujets du roi. On a oublié depuis longtemps d'invoquer saint Julien en pareil cas; on a pensé sans doute qu'il aurait trop à faire.

La ville de Brioude a été prise et saccagée plusieurs fois. Vers la fin du cinquième siècle, les Bourguignons s'en emparèrent et pillèrent le trésor de saint Julien. On raconte que quelques-uns des pillards ayant apporté au roi Gondebaud plusieurs vases d'église, la reine les fit rendre, pour ne pas s'attirer l'indignation du saint patron de l'église de Brioude. Thierry, roi de Metz, tint la même conduite en 523, lorsqu'une partie de son armée dévasta l'église où s'étaient retirés les habitants avec de grandes richesses : le roi fit restituer tout ce qui avait été enlevé, et défendit à ses soldats de commettre aucune violence à la distance de sept milles de la ville. Grégoire de Tours rapporte que plusieurs de ces soldats ayant pillé un hôpital réuni à la basilique de Saint-Julien de Brioude, furent saisis d'une maladie convulsionnaire qu'il attribue à une juste punition de leur crime : *Nonnulli ad basilicam sancti Juliani perveniunt..., resque pauperum quæ ibidem corripiunt... Verumtamen auctores scelerum, à spiritu immundo correpti, infestis dentibus propriis se morsibus lacerant* (1). Enfin, au commencement du neuvième siècle, Brioude fut encore plus

(1) *Hist. Franc.* t. III, p. 12. Cet hopital de Saint-Julien est la première indication que l'on trouve sur les hopitaux de l'Auvergne.

cruellement traité par les Sarrasins, qui brûlèrent l'église de Saint-Julien. Elle fut rétablie par Bérenger, comte d'Auvergne, auquel Louis-le-Débonnaire concéda en retour le comté de Brioude. On voit par la charte que donna ce prince en 826, qu'il établit dans cette église cinquante-quatre chanoines et un abbé, auquel il fit des dons considérables. L'élection de l'abbé appartint longtemps au chapitre, et les uns et les autres ne relevaient que du roi.

Vers la fin du neuvième siècle, les Normands ayant plusieurs fois ravagé l'Auvergne, Guillaume-le-Pieux, l'un de ses comtes, institua dans l'abbaye de Saint-Julien vingt-cinq chevaliers qui avaient pour mission particulière de faire la guerre à ces pirates du Nord, et de protéger de toute attaque les pèlerins qui venaient en grand nombre au tombeau de saint Julien (1). Ces chevaliers devinrent ainsi les protecteurs du dépôt précieux que l'église de Brioude possédait, et des personnes pieuses ou infirmes que leur dévotion y attirait. Cette institution militaire, analogue à celle de Malte, l'avait précédée de plusieurs siècles, et peut-être en a-t-elle donné la première idée. Leur pieux fondateur, Guillaume I[er], fit des dons considérables à l'église de Saint-Julien, où il fut enterré, conformément à ses intentions. Justel assure même qu'il a été abbé laïque du chapitre de Brioude, ainsi que Guérin son frère.

Les chevaliers de Saint-Julien ont dans la suite renoncé à porter les armes, quand les circonstances des temps ont cessé de l'exiger, et ont formé le chapitre qui a subsisté jusqu'à l'ère de destruction qui a inauguré la révolution française (1789). Cinq degrés de noblesse étaient exigés des membres de ce chapitre; et comme la seigneurie de Brioude, qui avait le titre de comté, lui appartenait, chaque chanoine avait le droit de se qualifier comte de Brioude.

(2) JUSTEL, *Hist. de la maison d'Auvergne*, t. I, p. 12 et 13.

La noblesse ancienne et primitive du chapitre de Brioude a été reconnue par tous les auteurs qui en ont écrit. Pierre-le-Vénérable disait, au commencement du douzième siècle : *Brivatensis ecclesia, juxta propriæ institutionis morem, magna et nobilis diu permansit;* le père Mabillon dit : *A sæculo nono usque tempus, insigne ac nobile est canonicorum collegium, in ecclesia Brivatensi quod Ludovici Pii principatu restitutum fuit.*

Les chanoines avaient le droit d'officier avec la crosse et la mitre, et de porter l'habit violet; ils avaient également eu autrefois celui de battre monnaie. Le roi était premier chanoine du chapitre, et ce droit a été exercé par Charles VI en personne. Les évêques de Mende et du Puy, ainsi que les abbés de la Chaise-Dieu et de Pébrac, étaient chanoines honoraires de Brioude.

Le comtes portaient autrefois une croix suspendue à un ruban noir comme celle de Malte, distinction d'autant plus précieuse, qu'on n'en connaît pas d'exemple à une époque aussi éloignée. Louis XV accorda aux prévôt, doyen et à chacun des chanoines-comtes, le 9 juin 1772, le droit de porter une croix émaillée d'or, à deux faces, sur l'une desquelles était représentée l'image de saint Julien, avec la légende : *Ecclesia comitum Brivatensium;* et sur l'autre, l'image de saint Louis, avec la légende : *Ludovicus decimus quintus instituit.* Cette croix était suspendue au cou par un ruban moiré bleu céleste, liséré de chaque côté en couleur rouge moiré. Les chanoines nobles étaient au nombre de trente-huit, non compris les honoraires. Louis XV les réduisit à vingt, en leur réunissant ceux de l'abbaye de Charroux en Poitou.

Le chapitre noble de Brioude a été englouti dans le gouffre révolutionnaire, avec toutes les autres institutions de la vieille France. Il ne reste plus de l'ancienne et puissante abbaye fondée par Guillaume-le-Pieux, qu'une vaste et sombre

basilique que visitent encore parfois le touriste et l'archéologue, et qui mérite une description particulière.

On fait remonter la construction de cette église au règne de Constantin-le-Grand, ou même à celui de Constance Chlore, dans le lieu consacré jadis par le martyre de saint Julien. C'est un monument byzantin d'un grand caractère, bien que tristement altéré par les réparations modernes, et plus tristement encore par le vandalisme révolutionnaire. Détruite par les Sarrasins, cette église fut rebâtie par Louis-le-Débonnaire, puis réparée, au commencement du dixième siècle, par Guillaume, duc d'Aquitaine et comte d'Auvergne. Nous croyons qu'il reste aujourd'hui bien peu de vestiges de cette restauration, car dans son état actuel l'église ne présente dans ses parties les plus anciennes rien qui ne se rapporte à l'époque du byzantin fleuri, qui parut vers le commencement du onzième siècle. Quoi qu'il en soit, malgré le défaut d'ensemble résultant de réparations gothiques et d'autres réparations plus barbares, quoique plus modernes, la noble collégiale de Saint-Julien garde encore de nombreux vestiges de son ancienne splendeur.

Cette basilique est très-allongée et terminée par cinq absides semi-circulaires. Les trois nefs de l'église semblent un peu étroites, en raison peut-être de leur longueur. Les collatéraux sont d'ailleurs presque aussi larges que la nef centrale, disposition peu gracieuse et assurément fort ancienne, car, dès l'époque du byzantin fleuri, on donna généralement à la nef principale une largeur double de celle des collatéraux, ce qui devint plus tard une règle à peu près constante. Le chœur ne comprend que trois travées; la nef en a six. Au-dessus et à l'entrée du cœur, s'élève une tour carrée d'abord, puis octogone à ses étages supérieurs. Elle était autrefois surmontée d'une flèche qui a été détruite récemment.

Une petite crypte existe à l'entrée du chœur; mais sa

voûte, garnie de nervures minces et saillantes, prouve qu'elle n'est point de construction primitive, ou du moins qu'elle a été complètement restaurée au quatorzième siècle.

Les arcades de la nef, ainsi que les voûtes des collatéraux, sont en plein cintre et sont les seules que l'on peut considérer comme appartenant à la construction primitive, ou plutôt à l'époque byzantine; elles reposent sur des piliers fort épais, flanqués de colonnes engagées sur les quatre faces; l'hémicycle du chœur s'appuie seul sur des colonnes isolées, et les arcades sont en ogive. Il en est de même des arcs qui portent la tour, des voûtes des deux tribunes supérieures, ainsi que de l'entrée de toutes les chapelles. Ces ogives sont d'ailleurs accompagnées de détails byzantins. Presque partout l'ogive est en tiers point; mais elle devient très-surhaussée dans le chœur et d'une élégance remarquable. La nef était autrefois éclairée par trois fenêtres en plein cintre, surmontées d'une rose au sommet de chaque travée; mais dans une réparation qui paraît avoir été faite au quatorzième siècle, les fenêtres sont devenues ogivales, se sont élargies, et leur tympan s'est orné. En même temps toute la voûte a été refaite.

Tout porte à croire que le chœur est plus moderne que la nef; il appartient pourtant à la période byzantine, et il n'a dû y avoir guère que l'intervalle d'un siècle au plus entre les deux parties de l'église.

Au-dessus du narthex intérieur sont trois salles correspondant aux trois divisions de la nef. L'une d'elles, la chapelle Saint-Michel, est entièrement couverte de fresques qui ne peuvent être postérieures à la moitié du treizième siècle.

L'église de Saint-Julien était autrefois fortifiée, et les fortifications, dont il existe encore de nombreux restes, ne peuvent être de beaucoup postérieures à la construction primitive. On conserve dans l'église deux *ex-voto* qui la re-

présentent telle qu'elle était encore au dix-septième siècle. Alors une enceinte crénelée et flanquée de tours environnait tout l'édifice. La porte de cette enceinte, pratiquée dans une tour plus grosse que les autres, était encore défendue par une redoute. La date de l'un de ces tableaux est de **1636**.

La porte principale, située à l'occident, est toute moderne et d'un style assez médiocre; elle remplace probablement une porte plus ancienne, dont il ne reste plus aucun vestige. Il y a en outre deux grandes entrées latérales donnant à peu près au milieu de la nef, l'une au sud et l'autre au nord, toutes deux précédées d'un porche assez bas que soutiennent des colonnes courtes et trapues de style byzantin, assez médiocrement sculptées. Je crois ces porches contemporains du chœur. On voit dans celui du nord quelques restes de fresques qui paraissent appartenir au quatorzième siècle.

On retrouve à Saint-Julien, sur une grande échelle, le système de décoration particulier à l'Auvergne, qui consiste dans le mélange symétrique de matériaux de couleurs différentes et tranchées. Quoique les réparations successives aient fait disparaître beaucoup des anciennes incrustations, tout le gable du porche nord en est encore couvert. Cette mosaïque grossière est composée de losanges, de carrés, de bandes horizontales, de couleur blanche, rouge ou noire, tranchant fortement sur le reste de l'appareil. Les moulures des archivoltes sont rouges, et les cintres présentent une alternance régulière de claveaux noirs et blancs. Le même système est encore plus apparent à l'extérieur du chevet; on y trouve la plus grande variété de dessins, de même qu'un soin et une coquetterie remarquable dans l'exécution de ces mosaïques. Là ce sont des étoiles noires sur un fond blanc, ici des cercles, plus loin des zigzags. Les colonnes qui flanquent les fenêtres se détachent sur la muraille par la couleur de leur fût d'un rouge très-foncé. Telle est aussi

la couleur des moulures qui surmontent les archivoltes; les claveaux sont noirs et blancs. En général, les parties lisses du chevet sont revêtues d'incrustations noires et blanches; les moulures saillantes et les colonnettes sont rouges, tandis que pour les modillons, les chapiteaux et tous les ornements sculptés avec quelque délicatesse, on a employé un calcaire ou un grès blanc. L'ornementation de la tour est du même genre que celle du chevet, mais beaucoup moins bien conservée. Au premier abord, cette ornementation bigarrée surprend plus qu'elle ne plaît; néanmoins on se prend bientôt à l'aimer tellement qu'on la regrette, lorsqu'en quittant l'Auvergne on passe dans un pays où l'on n'a fait usage que de matériaux d'une couleur uniforme.

Il est naturel de supposer que la grande variété de couleurs, dans les roches de terrains volcaniques qui entourent Brioude, et qu'on trouve dans presque toute l'Auvergne et le Velay, a donné l'idée de ce système d'incrustations et de mosaïques, qu'on observe également dans les pays où se rencontrent des circonstances analogues. Quoiqu'on ne puisse pas préciser exactement la date de ce système d'incrustations, on remarque qu'il accompagne assez constamment le style byzantin fleuri, et cesse à l'apparition du style gothique. On le voit apparaître en Auvergne et dans le Velay dès le milieu du onzième siècle; cependant il est probable qu'il est encore plus ancien.

On dit que Saint-Julien était autrefois pavé en mosaïque. Aujourd'hui, l'abside centrale seulement a conservé quelques petits carreaux bizarrement découpés, noirs et blancs, qui forment une espèce de marqueterie grossière.

L'ornementation intérieure de l'église de Saint-Julien est des plus remarquables, et dans aucune église byzantine on ne verra des sculptures plus fines, un travail plus soigné, une plus grande variété de motifs. Plusieurs des chapiteaux se rapprochent tellement de l'antique par leur composition,

et quelquefois même par leur exécution, qu'ils justifient jusqu'à un certain point l'opinion de quelques antiquaires qui veulent voir dans l'église actuelle un monument du quatrième siècle. Un des plus remarquables est un des chapiteaux de la nef, représentant un génie ailé tenant un thyrse et monté sur un tigre. Plus loin, des griffons buvant dans une coupe rappellent un grand nombre de sculptures romaines. Le plus grand nombre de ces chapiteaux reproduisent des sujets favoris du moyen âge, et principalement les supplices des damnés. De ce nombre, j'ai remarqué un diable à la tête de taureau étranglant deux joueurs de harpe. En Auvergne, les chapiteaux ornés de griffons et ceux qui montrent sur leurs quatre faces un aigle aux ailes déployées, se reproduisent très-souvent. Il est à remarquer que la substitution des formes végétales aux figures d'hommes ou d'animaux, indique la fin du style byzantin.

La salle ou chapelle Saint-Michel est totalement couverte de fresques qui offrent encore un très-grand intérêt. Au milieu de la voûte, on voit le Christ dans une *vesica piscis* entouré des attributs des évangélistes, expliqués par des légendes à demi effacées. Sur la paroi du nord est le jugement dernier. Des diables monstrueux, verts, rouges et d'une taille gigantesque, torturent les damnés. Sur une autre paroi, on distingue deux rois recevant des couronnes de la main d'un ange (probablement Clovis et Charlemagne, ou Constantin et Clovis), puis les Vertus théologales foulant aux pieds la personnification des vices qui leur sont opposés. Ces fresques semblent appartenir à l'époque de transition, et sont, selon toute apparence, du commencement du treizième siècle (1).

(1) Voyez le *Voyage en Auvergne* de M. Mérimée pour la description détaillée de l'église *de Brioude*.

AVÈNEMENT DE CONSTANTIN LE GRAND.

Tant que Dioclétien et ses collègues avaient été favorables aux Chrétiens, leur règne avait été heureux et leurs États florissants. Mais lorsqu'ils eurent changé l'état de paix, dans lequel vivait l'Eglise, en celui d'une cruelle persécution, les calamités les plus déplorables vinrent fondre tout à coup sur l'Empire, où de sérieuses révoltes éclatèrent de toutes parts. Dès les premiers jours de la persécution, Dioclétien se vit deux fois en danger d'être brûlé au milieu de son

palais, à Nicomédie : la première, par le feu du ciel; la seconde, par la méchanceté de ceux qui cherchèrent à faire retomber sur les Chrétiens tout l'odieux d'un incendie allumé dans le dessein de faire périr le chef de l'État (1). Ce prince en conçut une si grande frayeur, qu'il demeura tout le reste de sa vie dans une appréhension continuelle de voir la foudre éclater sur sa tête. Enfin, étant tombé dans un grand état de faiblesse, tant de corps que d'esprit, Galère, son collègue, en profita pour le forcer à se démettre de l'Empire, ce qui eut lieu à Nicomédie, le 1er de mai 303.

Dioclétien, redevenu Dioclès, se retira à Salone, sa patrie, où il vécut pendant neuf ans, dans la crainte continuelle que ceux en faveur desquels il avait abdiqué n'attentassent à ses jours.

Afin d'éviter ce malheur incertain, il résolut d'abréger lui-même sa vie. On ne sait positivement quel fut le genre de sa mort; on parle de poison, d'abstinence, de mélancolie. Cet empereur sans empire ne dormait plus, ne mangeait plus, et passait les jours et les nuits dans des plaintes et des gémissements continuels, tristes mais justes châtiments des édits sanglants qui avaient envoyé au supplice tant de milliers de martyrs. Saint Jérôme rapporte même qu'avant d'expirer, ce grand persécuteur des Chrétiens vomit sa langue rongée de vers (2).

Enfin, après des guerres civiles qui déchirèrent l'empire pendant plusieurs années, après des persécutions éteintes et rallumées différentes fois contre les Chrétiens, Constantin, que les légions avaient proclamé empereur dans la Grande-Bretagne, après la mort de Constance, son père,

(1) Lactance, *Persecut.*, c. 14, v. 12.

(2) *Legamus ecclesiasticas historias: quid Valerianus, quid Decius, quid Diocletianus, etc., passi sint : et tunc rebus probabimus etiam juxta litteram prophetiæ veritatem esse completam : quod computruerint carnes eorum, et oculi contabuerint, et lingua in pedorem et saniem dissoluta sit.* (*Commenterior. D. Hieron, in Zachar.* l. III, c. 14).

traverse la Gaule, franchit les Alpes, marche sur Rome et gagne la bataille où Maxence, son compétiteur, perd l'empire et la vie. Cette bataille ne fut point un simple fait de guerre, mais une révolution qui changea la face du monde. Ce jour-là, deux religions se trouvèrent en présence au pont de Milvius, et les dieux du Capitole combattirent contre les soldats du Christ. Mais le *Labarum* domina les aigles, et le genre humain entra dès ce moment dans une civilisation nouvelle (28 octobre 312). Aussitôt après cette victoire, les persécutions cessèrent dans tout l'Empire, la liberté de leur culte fut accordée aux Chrétiens, leurs églises et leurs biens leur furent rendus, et l'édit de Constantin, qui proclama l'année suivante (313) l'affranchissement des disciples du Christ, marqua le triomphe du christianisme et la ruine de l'idolâtrie.



SAINT LÉGON, LÉOGONCE (LEGONUS, LEOGONTIUS), TROISIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE, CONFESSEUR.

(3 avril.)

Les églises des Gaules, échappées pour la plupart aux persécutions ordonnées par Dioclétien, ainsi que par ses collègues et ses successeurs, avaient vu pendant ces temps de désastre pour le reste de l'empire, augmenter le nombre de leurs pasteurs et celui des fidèles sous la domination paternelle de Constance, qui protégea toujours les Chrétiens autant qu'il fut en son pouvoir de le faire. Les évêques se succédaient régulièrement, de nouveaux siéges avaient été créés; bien que

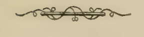
tous les évêques portassent le nom de pape, l'unité de l'Église se maintenait dans la Gaule comme dans tout le monde chrétien.

En Auvergne, saint Légon ou Léogonce avait succédé à saint Urbique en l'année 312. Tandis que ce prélat occupait le siége épiscopal de la ville d'Arverne, saint Patrice, premier évêque de Nevers, consacré en 287 par saint Austremoine, mourut le 16 mars de l'année 320, ou environ. Saint Grégoire de Tours ne nous apprend rien de particulier sur saint Léogonce, qui décéda en 337 et fut enterré dans un de ses héritages, situé à l'occident de la ville, où les Chrétiens bâtirent depuis une église, qui fut appelée de son nom. On croit que c'est celle qui était près de Beaurepaire, et qu'on nommait autrefois la chapelle des Vieux-Cordeliers (1).

(1) GRÉG. DE TOURS, *Hist. des Fr.*, l. I, c. 39.—SAVARON, l. II, *De Ecc.*—DUFRAISSE, *De l'Orig. de l'Eglise*, 427.



SAINT ALLYRE (ILLIDIUS, HILLIDIUS), QUATRIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE, CONFESSEUR.



(5 Juin.)

Grégoire de Tours, ainsi que tous ceux qui ont écrit la vie d'Illidius, communément appelé saint Allyre, rapportent qu'il succéda à saint Léogonce, et qu'il fut élu par le consentement unanime du peuple et du clergé, en raison de sa grande réputation de sainteté, dans la dernière année du règne de Constantin le grand (ann. 337). Ces auteurs ajoutent que les parents d'Illidius, qui étaient d'une illustre naissance, avaient été convertis par saint Austremoine.

Au reste, le peu que nous savons de la vie de ce saint évêque est dû à saint Grégoire de Tours, qui avait éprouvé en diverses rencontres la puissance de son intercession auprès de Dieu, et qui, ayant été nourri dans le sein de l'Eglise d'Auvergne, sous l'évêque saint Gal, son oncle, et sous saint Avit, son successeur, n'a pu ignorer tout ce qui se savait de saint Allyre, et il nous assure qu'on n'en savait que ce qu'il en a écrit. Les hagiographes modernes, et antre autres le P. Branche, y ont ajouté plusieurs choses peu croyables, et nous ne voyons pas où d'autres pourraient avoir appris ce qu'a ignoré saint Grégoire de Tours.

Nous avons déjà rapporté (1) qu'à l'époque où l'Evangile fut prêché en Auvergne par les saints apôtres Martial et Austremoine, le baptistère des Chrétiens était situé au nord-ouest de la ville d'Augustonemetum, dans un faubourg abrité par les coteaux de Montjuzet et de Champtourgues *(Mons Jovis, Campus Orgius)*, alors consacrés à Jupiter et à Bacchus. On l'appela depuis lors *le Bourg des Chrétiens (Vicus Christianorum)*, parce qu'il était principalement habité par ceux de la nouvelle croyance, ayant été choisi par leurs prédicateurs comme le lieu le plus favorable aux travaux de l'apostolat. Ce baptistère prit le nom de Notre-Dame-d'Entre-Saints, lorsque ce lieu eut été sanctifié, à l'époque des différentes persécutions qui s'élevèrent dans le siècle suivant, par les restes des martyrs qui y furent ensevelis.

Malgré le grand nombre d'églises bâties dans l'enceinte de la ville par saint Austremoine et par ses successeurs, le faubourg des Chrétiens et l'ancien baptistère n'en demeurèrent pas moins pendant longtemps chers aux premiers fidèles et aux premiers évêques, comme ayant été le berceau de la foi dans la capitale de l'Arvernie; et tout nous porte

(1) Dans la vie de saint Austremoine.

à croire que les prélats et le clergé résidèrent dans ce faubourg, autour de l'église primitive, jusqu'au milieu du cinquième siècle, époque à laquelle saint Namace fit bâtir la cathédrale dont parle saint Grégoire de Tours. « Ils choi- » sirent leur tombeau, dit un savant et judicieux écri- » vain (1), dans cette terre qui recélait les ossements de » tant de héros chrétiens ; et ce fut pour rendre hommage » à ce lieu consacré, et pour perpétuer le souvenir de cette » affection singulière, qu'on vit plus tard les évêques de » Clermont partir de cette église pour aller prendre solen- » nellement possession de leur siége. »

Sous l'épiscopat et par les soins de saint Allyre, on ajouta de nouvelles constructions à l'ancien sanctuaire de Notre-Dame-d'Entre-Saints. Cette église reçut le nom de saint Clément, en l'honneur de ce pontife, mort martyr en l'an 100 de Jésus-Christ, dans la persécution suscitée par l'empereur Trajan, lorsqu'il défendit aux Chrétiens de tenir des assemblées. Ce prince, dont l'éloge se trouve constamment sous la plume de tous les philosophes modernes, joignait à de grands talents pour le gouvernement de l'État, des habitudes honteuses qui lui rendirent les Chrétiens odieux, leur vie pure et chaste étant une condamnation trop manifeste des jouissances sensuelles auxquelles il se livrait. On ne conçoit pas comment Montesquieu a pu le nommer *l'homme le plus propre à honorer la nature humaine et à représenter la divine*. Trajan eut sans doute des vertus, mais il eut en même temps des vices qui déshonorent la *nature humaine*, et qui représentent fort mal la *nature divine* (2).

(1) M. l'abbé Cohadon, dans l'excellente notice qu'il a publiée sur le monastère de Saint-Allyre (*Tablettes historiques de l'Auvergne*, vol. IV, p. 582).

(2) Trajan fit mettre à mort les Chrétiens dans toute l'étendue de l'empire ; mais sur les représentations de Pline le jeune, il adoucit son édit par une inconséquence qui ne laissa pas que de sauver un grand nombre de Chrétiens. Ce fut sous le règne de ce prince philosophe que périt, dévoré par les lions, le célèbre Ignace d'Antioche, un des plus grands évêques et l'homme le plus vertueux de l'empire.

Les auteurs sacrés ne sont pas d'accord sur le genre de mort de saint Clément. Les uns, tels qu'Eusèbe et saint Jérôme, le font vivre jusqu'à la troisième année du règne de Trajan (année 101), et ne parlent pas de son martyre. D'autres, tels que Ruffin, le pape Zozyme et le concile de Bazas, tenu en 452, lui donnent expressément le titre de martyr, sous lequel il est cité dans le canon de la messe. De leur côté, les légendaires le font jeter dans la mer avec une ancre au cou, par ordre de l'empereur Trajan; ils ajoutent que le corps fut porté par les eaux jusqu'aux rivages du Pont-Euxin, et que les anges l'ensevelirent dans un tombeau de marbre. Les flots, qui couvraient ordinairement ce tombeau miraculeux, se retiraient chaque année durant l'octave de la fête du saint et le laissaient à découvert sur le rivage. Ces mêmes légendaires rapportent encore qu'Illidius, s'étant rendu au tombeau de saint Clément, afin d'obtenir quelques parcelles de ses précieuses reliques, se prosterna en adressant au saint de ferventes prières. Au bout de quelques instants, un bras sortit du sépulcre, et le prélat comprit que la volonté du ciel était qu'il emportât ce membre. De retour dans son diocèse, le pieux évêque renferma dans un coffre et exposa à la vénération des fidèles, sur le grand autel de sa nouvelle église, le bras du glorieux pape martyr.

D'autres écrivains, dont le récit nous paraît plus vraisemblable, racontent que ce pape ne fut pas martyr *en versant son sang*, mais qu'il fut exilé dans la Chersonèse, au nord du Pont-Euxin, avec beaucoup d'autres Chrétiens condamnés à travailler aux carrières de marbre; qu'il y mourut, et que plus tard son corps ayant été découvert, on en envoya des fragments aux différentes Eglises qui en demandèrent, ainsi que cela se pratiquait dans les premiers siècles de l'Eglise. Aussi lisons-nous dans ces mêmes écrivains, que saint Allyre construisit une église en

l'honneur de saint Clément, parce qu'il avait reçu un bras du saint pontife : *Ob acceptum sancti pontificis brachium.* Cette église devint l'objet de la tendre affection d'Illidius; il y passait les nuits en prières; les Chrétiens y venaient en foule de la cité, pour prier sur les cendres des martyrs, déposées naguère à l'entour du modeste sanctuaire de Notre-Dame-d'Entre-Saints, et qui maintenant reposaient sous les dalles de la basilique récemment construite (1).

Saint Allyre fut le modèle de toutes les vertus; aussi Dieu le combla-t-il de ses grâces en lui accordant le don des miracles. Il en opéra plusieurs pendant sa vie, dont le plus célèbre fut celui par lequel il rendit la raison à la fille de Maxime, qui était possédée d'un esprit immonde. Cet empereur, qui faisait sa résidence à Trèves, et qui avait déjà une grande affection pour le christianisme, ayant entendu parler de la réputation de sainteté de l'évêque d'Auvergne, le manda près de lui et le supplia d'employer ses prières pour obtenir de Dieu la guérison de sa fille. Le saint vieillard, après avoir passé la nuit en oraisons, se fit amener la princesse, et l'ayant considérée avec un air de généreuse compassion, il lui mit les doigts dans la bouche, et commanda au démon de sortir du corps de la jeune fille, ce qui eut lieu à l'instant même. L'empereur, surpris d'une guérison aussi prompte qu'inattendue, offrit au prélat de riches présents qu'il refusa, en disant à Maxime que le seul bienfait qu'il le priait de lui accorder était de changer le tribut annuel en blé et en vin que lui payait l'Auvergne, en un tribut en argent, en raison de la longueur du chemin et de la difficulté du transport, qui nécessitaient des frais considérables pour la province. Maxime, touché par le miracle qui venait de s'opérer devant ses yeux, se déclara dès ce moment le zélé défenseur du christianisme. Il fit abattre

(1) Notice sur l'abbaye de Saint-Allyre.

à Trèves les temples des faux dieux, et, lorsqu'il passa en Italie, pour combattre Valentinien, son rival à l'empire, il délivra les Catholiques de la persécution que leur faisait subir Justine, mère de ce même Valentinien, ardente protectrice des Ariens. Quelques auteurs même ont écrit qu'il donna à saint Allyre les colonnes en marbre d'un temple des faux dieux pour orner l'église de Saint-Clément. Une ancienne légende rapporte, à ce sujet, que le pieux évêque, fort embarrassé pour faire arriver ces colonnes jusqu'en Auvergne, força le diable à les charger sur ses épaules, et à les porter ainsi, depuis Trèves jusque dans la cité des Arvernes.

Maxime (*Magnus Maximus*), Espagnol d'origine, était, sous le règne de Gratien, général de l'armée romaine en Angleterre, lorsqu'il fut proclamé empereur par ses soldats (année 383). Etant ensuite passé dans les Gaules, les légions, mécontentes de Gratien, le proclamèrent empereur. Ce dernier, ayant marché contre les rebelles, perdit une bataille près de Paris, et fut ensuite assassiné à Lyon dans un festin (25 août 383). Quelques années plus tard, ce même Maxime, forcé dans Aquilée par Théodose-le-Grand, fut mis à mort par ses propres soldats, en présence de l'empereur, au moment où ce prince allait lui accorder la vie (26 août 388). Maxime possédait de bonnes qualités; le christianisme avait eu d'heureux effets sur ses mœurs, et on ne peut guère lui reprocher que l'usurpation du trône; encore Sulpice Sévère insinue-t-il qu'il fut proclamé malgré lui (1).

On prétend que la fille de Maxime, qui avait été délivrée par Illidius de la possession du démon, fut enterrée à Clermont, et que son corps y fut trouvé, en 1311, dans l'église de Saint-Allyre.

(1) *Vir omni vitæ merito prædicandus, si vel ei diadema non legitime, tumultuante milite, impositum repudiare, vel armis civilibus abstinere licuisset.*

Il n'est point impossible qu'après la mort de son père et la ruine de sa famille, cette princesse se soit retirée à Clermont, d'autant plus que saint Ambroise nous assure que Théodose laissa la vie et la liberté aux filles de l'usurpateur Maxime.

La puissance que saint Allyre exerçait sur le démon fut plusieurs fois mise à l'épreuve, et chaque fois le pieux évêque sortit vainqueur de la lutte qu'il eut avec l'ennemi du genre humain.

Parmi toutes les victoires de ce genre, rapportées par les chroniqueurs, nous ne voulons pas passer sous silence celle qu'il remporta sur le diable du pont Rambaut, situé sur la rivière d'Allier, à deux lieues de la ville d'Auvergne. Ce malfaisant génie précipitait dans l'eau et faisait noyer tous ceux qui passaient sur ce pont. Le prélat s'y rendit accompagné du peuple et du clergé; il commanda au lutin de vider la place, et depuis ce jour nul n'a été inquiété en passant dans cet endroit.

Saint Allyre fut saisi, en revenant de Trèves, par une fièvre violente, et mourut le 5 juin 385, plein de bonnes œuvres et d'années, loin de sa ville épiscopale et de son cher troupeau. Ceux de ses amis et de ses serviteurs qui l'accompagnaient dans son voyage, transportèrent son corps dans la capitale de l'Auvergne, et le déposèrent dans l'habitation qu'il possédait dans la clôture de l'église de Saint-Clément, ce qui confirme l'opinion déjà émise que les évêques des premiers siècles résidaient dans le faubourg des Chrétiens, autour de l'église des martyrs. Les funérailles du saint évêque se firent avec une grande pompe, et on l'enterra, comme il l'avait désiré, dans la crypte qu'il avait destinée lui-même à sa sépulture, en faisant bâtir l'église de Saint-Clément.

Il se fit, après la mort de saint Allyre, et par son intercession, un grand nombre de miracles à son tombeau.

Saint Grégoire de Tours raconte qu'étant à Clermont, encore laïque, il fut attaqué d'une maladie tellement grave, que les médecins désespérèrent de sa vie. Grégoire, qui avait entendu parler des nombreux miracles opérés par saint Allyre, se fit porter à son tombeau et recouvra la santé. Etant, au bout de quelque temps, retombé dans la même maladie, il se fit transporter de nouveau au même lieu, et fit vœu à Dieu que, s'il obtenait sa guérison par l'intercession du saint prélat, il entrerait au plus tôt dans les ordres sacrés.

Il guérit, reçut peu de temps après la prêtrise, et fut une des plus grandes gloires de l'Église.

L'affluence devint bientôt si grande au tombeau du saint évêque, et les miracles y furent si multipliés, qu'on s'accoutuma à donner le nom de Saint-Allyre à l'église où reposaient les restes vénérés du prélat; le nom de Saint-Clément s'effaça peu à peu, et en 387 l'église et le faubourg n'étaient plus connus que sous la dénomination *d'église et de faubourg de Saint-Allyre*, qu'ils portent encore aujourd'hui.

Les évêques qui succédèrent à saint Allyre, tous d'une sainteté admirable et distingués par d'éminentes vertus, ne négligèrent rien pour encourager la dévotion au tombeau de leur bienheureux prédécesseur, en traitant avec honneur et protection la basilique et le faubourg. La plupart voulurent être ensevelis dans l'église ou dans des oratoires bâtis par eux-mêmes dans l'enceinte du clos de Saint-Allyre.

Lors des différentes invasions qu'eut à subir l'Auvergne dans le siècle suivant, le faubourg de Saint-Allyre, ainsi que les églises placées hors des remparts de la cité, durent être le théâtre où les Barbares exercèrent principalement leurs ravages. Sous l'épiscopat de saint Vénérand, de 406 à 412, Notre-Dame-d'Entre-Saints et les autres oratoires furent ravagés et dépouillés par les troupes d'Honorius.

Après que saint Namace eut fait élever, vers l'an 450, une nouvelle cathédrale sur l'emplacement de celle bâtie par saint Austremoine, le logement de l'évêque étant annexé à cet édifice, il y fixa son habitation. L'église et le faubourg de Saint-Allyre durent perdre nécessairement de leur importance religieuse, et cesser d'attirer un aussi grand concours de fidèles, la cathédrale devenant le centre de tous les exercices de la piété chrétienne. Cependant, malgré toutes ces pertes, l'ancien faubourg des Chrétiens ne fut pas entièrement délaissé; il lui restait encore, pour sa gloire et son ornement, ses églises primitives, pleines de souvenirs apostoliques; les cendres des martys moissonnés par le fer des Barbares, ainsi que les tombeaux des premiers évêques de l'Arvernie. A cette époque, la vie monastique, déjà si florissante en Orient, commença à s'implanter dans l'Occident, et il paraît certain, d'après d'anciennes traditions, qu'à l'instar du monastère élevé par saint Abraham, près de l'église de Saint-Cyr, et de l'asile monastique ouvert par saint Mart dans les rochers de Rubiacum (Royat); il paraît certain, disons-nous, que des hommes, abandonnant librement le siècle pour vivre en commun, formèrent un monastère autour du tombeau de saint Allyre, si fécond en prodiges que, selon saint Grégoire de Tours, *on ne pourrait les écrire, et que la mémoire ne saurait les retenir : Ut nec scribi integre queant, nec memoria retineri.* Le monastère de Saint-Allyre subsista sous cette forme pendant plus d'un siècle et demi, sans embrasser aucune des règles ou constitutions qui régissaient les autres monastères de l'Auvergne. Enfin, la règle de saint Benoît ayant été approuvée par le pape saint Grégoire-le-Grand, dans un concile tenu à Rome (595), se propagea dans toute l'Europe et fit oublier toutes les autres. Le monastère de Saint-Allyre paraît avoir adopté la règle du patriarche de Nursie, au septième siècle, quoique les

documents qui nous transmettent le fait ne lui assignent point une époque fixe et certaine.

Il est probable que ce fut sous l'épiscopat de saint Genès (656), que le monastère de Saint-Allyre prit une forme régulière (1). Quoiqu'on ignore si l'ancien quartier des Chrétiens eut sa part des maux que fit souffrir à la ville d'Auvergne l'Arien Evarix, roi des Visigoths, lorsqu'il en fit le siége, il est évident que la basilique de Saint-Allyre avait survécu à tous les désastres qui avaient affligé la cité des Arvernes, puisque saint Désidérat, dix-neuvième, et saint Juste, vingt-unième évêque, y furent enterrés, le premier en 615, et le deuxième en 620.

Le huitième siècle, si fécond en désastres, fut fatal à la capitale de l'Auvergne. Non-seulement les Sarrasins et les Berbères débordèrent comme un torrent dans cette province (731-32), et détruisirent presque toutes les églises de sa principale cité, qui fut livrée aux flammes; mais, trente années plus tard, Pepin, dans ses guerres contre Waiffre, duc d'Aquitaine, fit subir des pertes irréparables à la malheureuse Arvernie. L'histoire ne dit pas ce que devinrent, dans ces deux catastrophes, l'église et le monastère de Saint-Allyre; mais ce qui porte à croire que cette église avait beaucoup souffert dans ces deux dévastations, ou qu'elle commençait à ployer sous ses quatre siècles d'existence, c'est qu'il paraît certain qu'elle fut reconstruite du temps de Charlemagne, par l'évêque Bernowinus, ainsi que nous le verrons au neuvième siècle.

L'église et le monastère reconstruits par Bernowinus devinrent bientôt la proie des Normands, qui ravagèrent l'Auvergne de 853 à 916. Il paraît que cette fois la dévastation fut complète. Les religieux, dispersés par la tempête, errèrent longtemps sans asile et sans refuge, et ce ne

(1) C'est l'avis de M. l'abbé Cohadon, dans sa notice sur Saint-Allyre.

fut qu'après plusieurs années qu'ils se hasardèrent à se rapprocher des décombres de leur monastère, et à en essayer la reconstruction. Quelques auteurs ont pensé que le monastère de Saint-Allyre avait été, à cette époque, non pas reconstruit, mais fondé pour la première fois. Le savant écrivain que nous avons plusieurs fois cité, pense, et tout nous porte à croire comme lui, que l'abbaye avait existé très-anciennement, ainsi que nous l'avons dit, et qu'en 917 on l'avait seulement fait renaître de ses ruines (1).

Suivant une ancienne tradition, la maison de Langeac, une des plus illustres de la province, descendait de celle de saint Allyre; Savaron, en la répétant, a renouvelé cette erreur. Ce qui peut y avoir donné lieu, ce sont les droits honorifiques qui étaient dus à cette maison dans l'abbaye de Saint-Allyre. Mais ces droits lui avaient été transmis par la maison de Mezel, de Dallet, dont un des membres, Allyre de Mezel, institua, en 1439, Ponchol de Langeac donataire universel à charge de substitution. Il serait possible que cette maison de Mezel, qui était fort ancienne, ait eu la même origine que celle de saint Allyre, qui possédait de grandes richesses, et qui était lui-même seigneur de Dallet (2).

LE PARDON.

(LÉGENDE.)

Dans un des endroits les plus fréquentés du nouveau Clermont, fondé depuis à peine un quart de siècle par la

(1) Voyez ce que nous disons au dixième siècle sur la reconstruction du monastère de Saint-Alyre.

(2) Voyez sur saint Allyre saint GRÉG. DE TOURS, *Hist.*, l. I, c. 45; *Vie des Pères*, c. 4; le *Brev. de Clermont*; le *Martyrologe Romain;* BARONIUS en ses *Annotations*; SAVARON dans ses *Origines*, et les *Notes* de DURAND.

civilisation moderne, sur l'emplacement d'un des bastions de l'ancienne cité, existe une promenade d'où l'œil plonge avec délices sur un magnifique vallon dont la partie la plus rapprochée de la ville s'appelle encore aujourd'hui le faubourg de Saint-Allyre. C'est l'ancien *vicus Christianorum* (le bourg des Chrétiens), veuf de ses nombreuses églises, au-dessus duquel on n'aperçoit plus les tours et les clochers crénelés de l'antique et puissante abbaye. Ce lieu, qui fut le berceau du christianisme en ce pays; celui où fut érigée la première de ces nombreuses églises qui couvrirent pendant tant de siècles le sol de la catholique Auvergne, a été, à de longs intervalles, le théâtre d'importants évènements, dont bien peu d'hommes de nos jours ont gardé le souvenir.

Vers la partie occidentale de ce faubourg, sur le lieu même où s'élevait à la fin du siècle dernier l'abbaye de Saint-Allyre, dont quelques bâtiments de construction moderne existent encore, on voit aujourd'hui un vaste couvent de religieuses dévouées à l'enseignement de la jeunesse. L'asile de ces pieuses filles de sainte Ursule, placé au milieu de ce vaste reliquaire, *consacré* jadis par le sang de tant de martyrs, s'élève comme un monument expiatoire destiné à faire pardonner les nombreux sacriléges dont ces lieux ont été souillés à une époque funeste dont nous aurons plus tard à rapporter les excès. Gardiennes fidèles de ces saintes reliques, ces vierges du Seigneur, *qui prient pour ceux qui ne prient pas*, élèvent chaque jour leurs voix vers le ciel pour obtenir de la bonté divine le pardon qu'elle ne refuse jamais, même aux hommes sacriléges qui l'ont le plus grandement offensée, car le dogme du pardon des crimes est le fondement du christianisme. Ceci me rappelle une ancienne légende dans laquelle beaucoup d'entre nous pourraient trouver un enseignement salutaire.

« Un saint eut une vision pendant laquelle il aperçut Sa-
» tan debout devant le trône de Dieu; ayant prêté l'oreille,

» il entendit l'esprit malin qui disait au Seigneur : Pour-» quoi m'as-tu damné, moi qui ne t'ai offensé qu'une fois, » tandis que tu sauves des millions d'hommes qui t'ont » tant de fois offensé ? Dieu lui répondit : M'as-tu demandé » pardon une seule fois ? Satan garda le silence, car il » était coupable sans être repentant ; il alla cacher sa honte » dans les sombres profondeurs de la géhenne, et ce fut » la dernière fois qu'il osa se montrer devant la face de » l'Eternel. »

Le pardon est un acte tellement agréable à Dieu, que si l'ange orgueilleux qui prétendit s'égaler à son Créateur eût osé lui dire avec une contrition sincère ces seuls mots : ***Pardon, mon Dieu!*** son crime, le plus grand de tous ceux qui ont été commis depuis le commencement des siècles, lui eût été à l'instant pardonné ;

Et quittant pour jamais le séjour des ténèbres,
L'ange eût repris son vol vers les plaines du ciel.



SAINT TRIGIDE, CONFESSEUR.

(16 Février.)

TRIGIDE ou Trigride était frère de saint Allyre et comme lui doué de grandes vertus. Il se consacra de bonne heure au service des autels, après avoir employé sa jeunesse à l'étude des lettres dans lesquelles il excellait. Il fut pendant l'épiscopat de saint Léogonce recteur de l'église de Saint-André, qui avait été bâtie par saint Austremoine, et devint ensuite archidiacre de son frère, fonctions dans lesquelles il déploya le plus grand zèle et les plus grands talents.

Dieu appuya par des miracles la parole de ce saint confesseur, qui rendit plusieurs fois la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds et chassa les démons du corps de plusieurs possédés. Enfin, chargé de mérites et d'années, il rendit glorieusement son âme à Dieu, le 16 de février, dans la soixante-quinzième année de son âge. Son corps fut enterré, suivant Grégoire de Tours, à main gauche de l'entrée du chœur, dans l'église de Saint-André, qui est devenue depuis une abbaye de l'ordre de Prémontré, et qui a été détruite pendant la grande persécution révolutionnaire (1).

(1) Voyez sur saint Trigide le *Martyrologe de France*, celui de Clermont, et SAVARON dans ses *Origines*.



SAINT JUST, ARCHIDIACRE ET CONFESSEUR.

(21 Octobre.)

Grégoire de Tours a remarqué un si grand degré de sainteté dans saint Just dont il a écrit la vie, qu'il le juge digne d'être appelé *juste*, parce qu'il l'était réellement de nom et d'effet, *nomine et merito justus*. Saint Allyre, grand homme et grand prélat, que Dieu avait doué de lumières extraordinaires, reconnut tellement la haute intégrité de la conscience ainsi que les grandes qualités dont la belle âme de saint Just était ornée, qu'il le fit son archidiacre et se l'associa ensuite

comme coadjuteur dans ses fonctions épiscopales, ce qui lui a fait donner par plusieurs auteurs le titre d'évêque. On ne peut douter qu'il n'ait eu cette qualité de son vivant, puisqu'on lisait sur son tombeau cette épitaphe gravée sur un marbre blanc :

Hic jacet S. Justus, Arvernicæ urbis episcopus.
Ici repose saint Just, évêque de la ville des Arvernes.

Ce tombeau était placé à côté de celui de saint Allyre, avec lequel il désira être réuni après sa mort, après avoir été son associé pendant sa vie.

En l'année 1311, Aubert Aycelin, soixante-sixième évêque de Clermont, ayant fait relever les reliques de saint Allyre, qui étaient dans l'église de son nom, sous l'autel de Saint-Clément, ne put, malgré ses recherches, retrouver celles de saint Just, ce qui fit supposer qu'elles étaient réunies dans le même tombeau à celles du saint évêque, son maître et son ami.

Le Martyrologe de France fait mention d'un autre saint Just, né en Auvergne, et enseveli avec saint Abraham et saint Sylicien, dans l'église de Saint-Cirgues, au faubourg de Fontgiève, mais il ne nous apprend rien de sa vie (1).

(1) Voyez sur *saint Just* GREG. de TOURS, l. I, c. 45 ; — SIDOINE-APOLLINAIRE, epist. 11, l. IV ; *Martyr. de Franc.* Il est plus que probable que l'épitaphe qui qualifie saint Just évêque d'Auvergne, se rapporte à saint Juste, vingt et unième évêque, qui mourut en 625.





SAINT NÉPOTIEN (NEPOTIANUS), CINQUIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE, CONFESSEUR.



(22 Octobre.)

Le successeur de saint Allyre sur le siége épiscopal d'Auvergne fut saint Népotien, élu en l'année 385, l'an premier du pape Sirice, Valentinien étant empereur. Peu de mots ont suffi à saint Grégoire de Tours, écrivain naïf dans ses pensées, quoique d'un style un peu barbare, pour faire de Népotien le plus bel éloge qu'un homme puisse ambitionner dans l'histoire, en disant que tout son siècle, si fertile en grands et pieux personnages, n'en avait pas vu un seul

de plus sainte vie que cet évêque : *Qui fuit in sæculo summæ vir sanctitatis* (1). Ce prélat gagna à Jésus-Christ Artème, encore païen, qui fut son successeur. Il mourut le 22 octobre de l'année 388. Il fut enterré dans l'église qui a porté par la suite le nom de Saint-Vénérand. Afin de prouver la sainteté de ce prélat, Dieu voulut que les fiévreux reçussent la santé en priant à son tombeau : *Sæpe enim super hoc sepulchrum frigoriticorum oratio fusa desideratam retinet medicinam* (2).

Ce fut pendant l'épiscopat de saint Népotien que moururent, dans la ville d'Arverne, les deux époux dont Grégoire de Tours nous a conservé l'intéressante histoire.

Injuriosus, fils d'un des plus nobles sénateurs de l'Auvergne, avait pris pour épouse une fille d'égale naissance, nommée Scholastique, avec laquelle il vécut de longues années, tout en gardant une continence inviolable, dont Dieu seul était témoin, par respect pour la promesse qu'avait faite cette jeune fille de vivre et mourir avec sa virginité. Dans la suite, ils firent une profession publique de continence, le mari ayant pris la tonsure pour entrer dans les ordres, et sa femme l'habit de religieuse.

L'épouse mourut la première; et comme on la mettait dans la tombe, son mari ne put s'empêcher de s'écrier, en levant les mains et les yeux vers le ciel : Grâces immortelles vous soient rendues, ô mon Dieu, qui avez permis que je vous remisse intact le trésor que vous m'aviez confié ! A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'au grand étonnement de l'assistance, la défunte lui répondit en souriant : Pourquoi, mon ami, découvrez-vous une chose sur laquelle on ne vous interrogeait pas? A quelque temps de là, ce rare et fidèle mari étant décédé, on l'enterra dans le même lieu,

(1) Grég. de Tours, l. I, c. 45, *Hist.*
(2) Grég. de Tours, de *Gloria Confess.*, c. 17.

à une assez grande distance de son épouse; mais le lendemain on trouva les deux tombeaux réunis, en signe de l'étroite union des deux chastes époux. L'anecdote devint célèbre, et l'on visita longtemps avec dévotion et respect le tombeau des *deux bienheureux amants*, qui était placé dans l'église de Saint-Allyre : *Idcirco nunc incolæ duos amantes vocitant, et summo venerantur honore* (1). Quelques hagiographes en ont fait deux saints, mais l'Eglise ne les reconnaît point comme tels.

A l'époque où saint Népotien occupait le siége épiscopal d'Auvergne, saint Martin, évêque de Tours, passant par Artonne *(Vicus Artonensis)*, dans un voyage qu'il fit en Auvergne, voulut rendre visite à une fille nommée Vitaline, qui y vivait en grande sainteté. Ayant appris qu'elle était décédée depuis quelques jours, il alla la visiter, et après l'avoir saluée et avoir adressé ses prières à Dieu, il entendit une voix sortant du fond de cette tombe fraîchement recouverte, qui le suppliait de lui donner sa bénédiction. Le saint se rendit à sa prière et lui demanda ensuite si son âme jouissait de la présence de Dieu. La défunte répondit douloureusement qu'elle en était privée pour quelque temps encore, en punition d'une légère offense qu'elle avait commise le jour de la passion de Notre-Seigneur, qui doit être entièrement consacré à la prière et à la méditation. Le saint, se retirant à quelque distance de la tombe, fit observer aux personnes qui l'accompagnaient, combien les gens qui vivaient dans le monde et qui commettaient à chaque instant les violations les plus graves de la loi de Dieu, devaient être effrayés de leur sort à venir, lorsqu'on voyait une vierge, élevée dès ses plus jeunes ans dans la sagesse et l'amour de Dieu, privée pour un temps, après sa mort, de la vue de son céleste Créateur, en réparation d'une faute

(1) GREG. TURON., de *Glor. Confess.* c. 47.

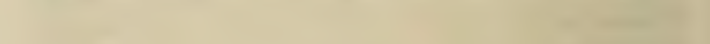
minime. Puis revenant vers la tombe, il encouragea cette âme en peine et lui assura qu'elle serait avant peu réunie pour l'éternité à la Majesté divine (1).

Saint Martin continua sa route vers Clermont, monté modestement sur un âne. Lorsqu'il fut arrivé sur la hauteur de Bellenave, où est présentement situé le village de Saint-Bonnet, et d'où l'on découvrait la ville de Riom, il aperçut la route couverte de chars et de cavaliers; et ayant demandé à ceux qui étaient près de lui ce que signifiait ce grand concours de monde, ils lui répondirent que c'étaient les sénateurs et les nobles de la ville d'Auvergne qui venaient à sa rencontre pour l'escorter et lui faire honneur : « A Dieu ne plaise, répartit le saint évêque, que j'y entre avec autant de faste et de pompe ! » En même temps, il revint sur ses pas, après avoir imposé les mains sur les malades qui lui furent présentés.

Saint Martin fut le plus grand saint de son siècle, et Sulpice Sévère, son disciple, dit avec juste raison que Dieu donna ce saint missionnaire à la France, afin qu'elle ne fût pas inférieure aux pays où saint Paul et les autres Apôtres avaient prêché, ce qui semblerait prouver que ni saint Paul ni aucun autre apôtre n'a prêché l'Evangile dans la Gaule, comme quelques écrivains l'ont soutenu et le soutiennent même encore de nos jours.

(1) Grég. de Tours c. 5, *De Vitalina Virgine*. Voyez sur sainte Vitaline, dont la fête se célèbre le 25 mai, l'Ancien Bréviaire de Clermont, imprimé à Lyon en 1535, et les *Origines* de Savaron.





SAINT ARTÈME (ARTEMIUS), SIXIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE, CONFESSEUR.



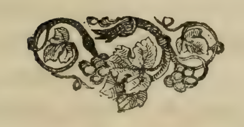
(24 Janvier.)

ARTÈME, un des plus nobles sénateurs de Trèves, sa patrie, aussi distingué par sa sagesse que par sa beauté, ayant été envoyé en Espagne avec quelques autres commissaires députés par la cour, qui était encore dans cette ville, tomba si dangereusement malade en passant par la capitale de l'Auvergne, qu'il fut forcé de s'y arrêter et de discontinuer son voyage.

Saint Népotien, qui était alors évêque de cette ville, ayant appris l'état dangereux dans lequel se trouvait l'il-

lustre étranger, se rendit près de lui et le guérit, après l'avoir oint du saint chrême. La reconnaissance le rendit docile aux instructions du saint évêque, qui réussit à le gagner au service du Seigneur. Artème quitta sa fiancée et abandonna ses richesses et les grands avantages qu'il possédait dans sa patrie, pour devenir un des plus fermes soutiens de l'Église de Jésus-Christ. Après son admission dans les ordres sacrés, il devint prédicateur général du diocèse, fonctions dans lesquelles il montra tant de vertus, qu'il fut choisi d'une commune voix, en l'année 388, pour succéder à saint Népotien. On conjecture qu'il mourut vers l'année 394. Ses reliques furent transférées, il y a plusieurs siècles, de l'église qui portait son nom (on la nommait le *Vas-de-Saint-Artème*), et qui était située dans le voisinage de Saint-Allyre, dans la cathédrale, où elles furent placées dans une châsse sur le maître autel; autrefois la sixième chapelle à main droite dans la même église était consacrée à saint Artème. Ces reliques ont été plusieurs fois, et particulièrement en 1602, portées avec succès en procession pour arrêter les incendies, escortées de tout le chapitre et du clergé de la cathédrale (1).

(1) Grég. de Tours, *Hist. Franc.* l. I, c. 46, — l. II, c. 13; Savaron, *in Artemio.*



SAINT PRINCIPIN, MARTYR.

(12 Novembre.

On lit dans l'*Histoire des Pères de l'Occident*, par le célestin Gonon, que sainte Maure, femme d'une grande naissance parmi les Goths, et mère de saint Principin, fut inspirée du ciel de quitter ses compatriotes encore idolâtres et d'abandonner tout ce qu'elle possédait parmi eux, pour se retirer auprès de saint Martin, évêque de Tours, avec ses douze enfants, afin de les élever dans la connaissance du vrai Dieu. Le saint évêque les reçut avec bonté, leur enseigna la foi catholique et leur administra le saint baptême.

Mais Agrippin, roi des Goths, qui ravageait alors différentes provinces de la Gaule, voyant le mépris que cette noble famille faisait de ses idoles, envoya plusieurs de ses satellites à sa recherche, avec ordre de faire périr la mère et les enfants, s'ils pouvaient les rencontrer. Dix de ces nouveaux Chrétiens furent mis à mort dans divers lieux de l'Aquitaine par ces meurtriers, qui trouvèrent saint Principin dans le pays des Boïens, qu'on a depuis appelé le Bourbonnais, retiré dans une forêt près de la rivière d'Œuil, non loin d'Yvray, où il se livrait à la prière et à la méditation des choses célestes. Ils lui demandèrent s'il n'était pas un de ces Goths apostats qui avaient abjuré le culte des dieux gothiques, contre la défense d'Agrippin, leur roi légitime. Principin répondit avec fermeté qu'il était Goth de nation, qu'il avait reçu le baptême de la main du saint évêque de Tours, et qu'il perdrait la vie au milieu des plus affreux supplices plutôt que de trahir sa foi nouvelle. La sainte hardiesse de cette réponse irrita à un tel point ces assassins, que l'un d'eux, emporté par la colère, enleva d'un coup de hache, au jeune et courageux martyr, la tête de dessus les épaules, au moment où il terminait une oraison, qui fut la dernière qu'il adressa à Dieu sur la terre.

Le légendaire ajoute que le corps de saint Principin décapité, s'étant relevé sur ses pieds, prit sa tête de la main droite et la porta fort loin de là, dans l'église de Saint-Pierre de Chasteloy, près d'Hérisson, où se tenait un pauvre aveugle appelé Macaire, qui vivait des aumônes que la charité des pèlerins lui fournissait. Entendant pendant la nuit heurter fortement à la porte de l'église, Macaire demanda qui était là : Je suis Principin, répondit une voix, mis à mort pour la cause de Dieu. L'aveugle, en ouvrant au jeune martyr, porta en tâtonnant sa main sur sa plaie, et ayant frotté ses yeux avec cette main sanglante, il recouvra aus-

sitôt la vue. Macaire enterra ensuite ces saintes reliques dans un coin de l'église, où il se fit bientôt tant de miracles sur les malades qui y venaient de toutes parts, que la renommée s'en répandit au loin. Cet événement arriva vers l'année 380.

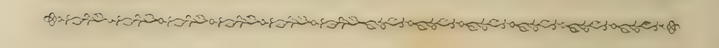
Plusieurs siècles après, les reliques de saint Principin furent transférées au prieuré de Souvigny, qui faisait alors partie du diocèse de Clermont, et furent placées sur le maître autel, dans une châsse en bois, où l'on avait sculpté les principaux traits de la vie et la mort de ce martyr. Sa statue était sur le portail de l'église, tenant sa tête dans ses mains, ainsi que sur l'autel de Saint-Roch de l'église de Chasteloy. Nous croyons devoir attribuer l'idée adoptée par les légendaires du moyen âge, que saint Denys, saint Principin et beaucoup d'autres saints et saintes décapités, ont porté leurs têtes à des distances plus ou moins grandes, au désir éprouvé par le peintre ou le sculpteur d'exprimer de la sorte d'une manière plus sensible aux yeux du vulgaire ignorant le genre de leur martyre *(Du Martyre de ces bienheureux)* (1).

Le pape Clément VI accorda indulgence plénière à tous ceux qui visiteraient, étant en état de grâce, l'église de Souvigny, les jours de la fête de saint Principin, de saint Légier, saint Odille et saint Mayeul, dont les reliques étaient conservées dans cet ancien et célèbre monastère. Il fut fondé en 916, sous la règle de saint Benoît, par Aymard, sire de Bourbon, et devint bientôt le Reims et le Saint-Denis des seigneurs de cette maison. C'est dans la ville de Souvigny qu'ils faisaient leur entrée solennelle, lorsqu'ils prenaient possession de leur seigneurie; c'est dans l'église du monastère qu'ils prêtaient serment de rendre une égale

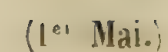
(1) Voyez sur saint Principin, le l. IV de la *Vie des Peres de l'Occident*, et le P. Sébastien Mercaille au l. VI des *Antiquités du Monastere de Souvigny.*

justice à leurs sujets. Les chapelles et les caveaux de l'église renfermaient leurs tombeaux. Il ne reste plus rien des anciens châteaux des ducs de Bourbon, mais l'église a survécu aux dévastations des révolutionnaires de la fin du dix-huitième siècle. C'est un édifice d'une belle architecture gothique, remarquable par sa longueur et son élévation. On y voit encore plusieurs tombeaux de la famille de Bourbon, décorés des statues des princes qui y reposent. On y remarque surtout ceux des ducs Louis II et Charles Ier.





SAINTE FLORINE, VIERGE ET MARTYRE.



(1er Mai.)

Dans un des pittoresques vallons arrosés par la Couze, à quelque distance du village de Mazoires, on aperçoit encore aujourd'hui les ruines d'une vieille église, dont une partie est cachée par des ronces et des broussailles, et dont l'autre est couverte par l'ancienne voûte de la nef, qui s'étant affaissée sur ses bases, a conservé la forme primitive et repose sur le sol qu'elle abritait autrefois.

Des fouilles exécutées dans cet endroit ont fait découvrir

des morceaux de colonnes et de chapiteaux de style romano-byzantin, qui font présumer que la construction de cette église remonte au sixième ou au septième siècle, le style byzantin étant exclusivement employé dans les édifices religieux de cette époque. A côté de ces ruines, s'élève une chapelle bâtie depuis quelques années (1846), qui recouvre le modeste tombeau d'une vierge, dont la mémoire est depuis bien des siècles en grande vénération dans ce canton.

Voici ce que la tradition locale nous apprend sur la vierge et sur son martyre.

Au temps de l'invasion des Barbares qui ravagèrent l'Auvergne, au commencement du quatrième siècle, quelques années après la persécution de Dioclétien, vivait sur les bords de la Couze, et probablement au hameau d'Estrigoux, une vierge nommée Florine, jeune fille d'une grande beauté et d'une piété plus grande encore. On raconte qu'un jour cette jeune Chrétienne, déjà persécutée pour sa foi, qui était en horreur à ces Barbares, fut rencontrée par quelques-uns d'entre eux, qui essayèrent de lui faire violence.

Effrayée, la vierge s'enfuit d'une course rapide à travers les rochers et les halliers, vers le vallon qui porte aujourd'hui son nom.

Parvenue au sommet d'un roc élevé qui domine la Couze, et se voyant sur le point d'être atteinte par ceux qui la poursuivaient, elle s'élance en se confiant à Dieu, franchit d'un bond l'espace immense qui la sépare de l'autre bord, sur lequel elle arriva, après avoir laissé l'empreinte de ses pieds sur les deux rochers qui marquaient l'espace qu'elle venait de franchir.

Néanmoins, malgré ce saut miraculeux, qui avait sans doute épuisé ses forces, Florine haletante et fuyant de nouveau, fut atteinte par ses ravisseurs, qui essayèrent aussitôt d'attenter à sa pudeur.

Exaspérés par la résistance qu'elle opposait à leurs atta-

ques, ces Barbares la martyrisèrent sur une petite plate-forme, située à peu de distance du bord méridional de la rivière. Les Chrétiens du pays recueillirent ses restes et les déposèrent dans un tombeau taillé dans le roc, au sommet de la côte, près duquel on éleva par la suite l'église, depuis longtemps ruinée, dont nous avons déjà parlé. Ce tombeau, où il s'opéra, dit-on, plusieurs miracles, devint un lieu de pèlerinage très-fréquenté par les fidèles de cette partie de l'Auvergne. Le temps avait déjà détruit, depuis bien des années sans doute, l'église élevée jadis sur le tombeau de sainte Florine, lorsque les Vandales de 1793 s'emparèrent de la châsse en argent dans laquelle étaient déposées les reliques encore presque entières de cette sainte fille, qu'ils profanèrent, mais que de pieuses femmes recueillirent précieusement pour les rendre plus tard à l'église de Mazoire, où elles sont aujourd'hui déposées dans une châsse de bois doré.

On montre avec respect une ligne tracée à travers la campagne, depuis le hameau d'Estrigoux jusqu'à la rivière, et sur laquelle il ne pousse jamais ni herbes ni broussailles. De profonds philosophes attribueraient sans aucun doute cette exception à un jeu de la nature; les habitants de ces paisibles vallées sont plus sages, quoique moins savants que les philosophes : ils considèrent cette ligne improductive comme celle que suivit sainte Florine, lorsqu'elle fuyait devant ses ravisseurs.

Près de la rive méridionale de la Couze, on voit encore sur des rochers trois ou quatre empreintes de pieds bien distinctes, que les sceptiques du jour ne manqueraient pas de regarder comme ayant été faites par la main des hommes, tandis que pour les gens de foi, qui voient dans la nature une constante merveille, ces empreintes sont celles des pas de la sainte, qui ont été conservées par la volonté de Dieu, comme un témoignage vivant d'un grand miracle.

Ce qui n'est pas moins extraordinaire, et ce que la science expliquerait difficilement, c'est que ces empreintes sont toujours remplies d'eau. Ce fait a été vérifié par des personnes dignes de foi, dans les temps des plus grandes sécheresses. Les bons Auvergnats de ces cantons montrent le plus grand respect pour tout ce qui se rapporte à sainte Florine, et ils regardent comme un lieu consacré l'endroit témoin de sa fuite et de son martyre; ils nomment ce lieu *la Sainte-Pezade.*

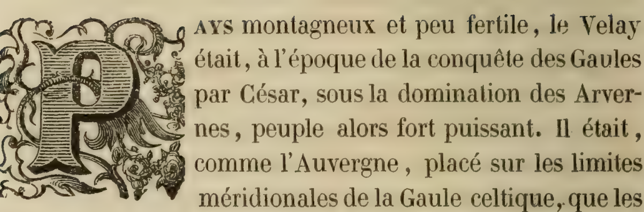
Tous les ans, le 1er jour de mai, fête de sainte Florine, lorsque le vallon se pare de fleurs nouvelles, les reliques de la sainte sont exposées pendant huit jours à la vénération des fidèles. Le dimanche suivant, jour de la fête patronale, elles sont portées processionnellement au lieu du martyre, et l'on dit une messe dans la chapelle neuve; on se rend ensuite à l'église paroissiale de Mazoire, où s'accomplissent les autres cérémonies de la fête. Cette solennité attire un grand concours de peuple des localités voisines. On était autrefois dans l'usage d'aller, chacun en particulier, le second dimanche de mai, jour de l'octave, visiter les lieux vénérés de la Sainte-Pezade; on y portait les enfants, pour les placer sous la protection de sainte Florine. Depuis l'érection de la nouvelle chapelle, c'est dans ce lieu que se fait la bénédiction des enfants, et le nombre des croyants y est, dit-on, plus considérable qu'autrefois (1).

Heureux, trois et quatre fois heureux ceux qui croient! ils ne peuvent sourire sans compter qu'ils souriront toujours, et pour eux il n'y a point de larmes éternelles. Leurs pleurs mêmes ne sont point perdus : la religion les reçoit dans son urne et les présente à l'Éternel.

(1) Je dois la plupart des renseignements sur sainte Florine, à l'obligeance de M. Esbelin, desservant de Mazoire, qui a fait élever la nouvelle chapelle sur le tombeau de la patronne de sa paroisse.

DE L'ORIGINE DE L'ÉGLISE DU VELAY, ET DE SAINT GEORGES, SON PREMIER ÉVÊQUE.





Pays montagneux et peu fertile, le Velay était, à l'époque de la conquête des Gaules par César, sous la domination des Arvernes, peuple alors fort puissant. Il était, comme l'Auvergne, placé sur les limites méridionales de la Gaule celtique, que les Romains appelaient aussi chevelue *(Gallia comata)*, en raison de la longue chevelure que portaient ses habitants Les Cévennes séparaient au midi le Velay du pays des Helviens, qu'on a nommé depuis le Vivarais, et qui faisait

partie de la Narbonnaise, ou province romaine, enclavée dans la *Gallia togata*, qui s'étendait jusqu'aux rives du Pô et comprenait toute la Cisalpine.

Le Velay fit ensuite partie de l'Aquitaine, et, sous Auguste, il se gouvernait par lui-même. Ses habitants, qui se nommaient *Vellavi* ou *Velauni*, furent appelés comme les Arvernes à jouir de tous les avantages que les Romains accordaient aux peuples vaincus, en retour de leur liberté ravie; ils possédaient comme eux le droit de bourgeoisie romaine, vain titre, en échange duquel ils avaient abandonné, comme le reste des Gaulois, celui bien plus glorieux de peuple libre.

Comme dans l'Auvergne et les autres provinces, l'ancien culte druidique, dont on retrouve encore de si nombreux monuments dans les montagnes vellaviennes, avait été proscrit par les vainqueurs, et les autels des dieux du Capitole avaient remplacé, sous les vieux chênes et dans les sombres cavernes, ceux où les prêtres de Teutatès avaient offert si longtemps de sanglants sacrifices.

A l'époque de l'introduction du christianisme dans les Gaules, le Velay possédait un temple dédié à Apollon, célèbre par les oracles qu'il y rendait; il était situé vers la frontière de l'Auvergne, sur le sommet du rocher où l'on a bâti depuis le château de Polignac (1).

L'époque de sa fondation remonte aux premières années de notre ère, puisque déjà, en l'année 47, l'empereur Claude y vint en pompe, afin d'accréditer la puissance du dieu, et qu'il y laissa des preuves de sa piété envers Apollon et de sa munificence envers ses ministres.

Les issues mystérieuses que l'on retrouve encore dans

(1) Voyez au cinquième siècle la vie de saint Sidoine Apollinaire. La tradition rapporte que les ancètres de ce saint évêque, avaient autrefois desservi ce temple d'Apollon, et que leur nom venait du dieu dont ils étaient les ministres.

l'intérieur du rocher et dans ses environs, révèlent les moyens secrets employés par les prêtres des idoles pour faire parler leur fausse divinité et en imposer à la multitude. Au bas du rocher était un *ædicula*, espèce de petite chapelle, où ceux qui venaient consulter l'oracle faisaient leur première station, déposaient leurs offrandes et exprimaient au dieu l'objet de leur demande.

Un conduit souterrain communiquait de cette chapelle au fond d'une grande excavation percée en forme d'entonnoir, depuis la base jusqu'à la cime du roc. C'est par cette énorme ouverture que, prononcées même à voix basse, les demandes, les prières et les questions des consultants parvenaient à l'instant même au haut du rocher, et que là, recueillies par les prêtres assemblés, les réponses se préparaient, tandis que les pèlerins, par une pente longue et sinueuse, arrivaient dans le temple où ils devaient recevoir les paroles de l'oracle. Les prêtres chargés de les transmettre se rendaient dans des salles profondes et contiguës à un puits dont l'orifice venait aboutir au milieu du temple. Ce puits, couronné par un autel, était couvert par une petite coupole hémisphérique, présentant dans sa partie antérieure la figure colossale d'Apollon, dont la bouche entr'ouverte, au milieu d'une barbe large et majestueuse, semblait toujours prête à prononcer ses suprêmes décrets.

C'est par cette ouverture, qu'au moyen d'un long porte-voix, qui aboutissait dans les salles inférieures, les prêtres faisaient entendre les réponses attendues. Ces oracles fameux, qui portaient dans les esprits le trouble, le respect et la persuasion, retardèrent pendant longtemps le triomphe complet du christianisme, chez une population ignorante et superstitieuse à l'excès, dont les mœurs farouches se prêtaient difficilement aux devoirs enseignés par la religion de Jésus-Christ.

Le Velay étant limitrophe de l'Auvergne et ayant d'in-

times et d'anciennes relations avec cette province, il est plus que probable que les missionnaires apostoliques qui évangélisèrent les Arvernes vers le milieu du troisième siècle, ou leurs successeurs, pénétrèrent dans les montagnes du Velay pour y répandre la parole divine, et qu'ils parvinrent à convertir une partie plus ou moins nombreuse de leurs habitants. Il devait donc y avoir, et il y avait bien certainement dans le Velay une population chrétienne, dirigée par des pasteurs, bien longtemps avant qu'il y eût un évêque, et par conséquent une *Église* dans ce pays. La plus grande obscurité règne sur l'origine de cette Église. Ce que dit Grégoire de Tours des premiers évêques des Vélaunes, ne remonte pas plus haut que saint Aurèle, qui vivait vers la fin du sixième siècle, et tout ce qui est antérieur à saint Vosy, prédécesseur d'Aurèle, est tellement dénué de preuves, qu'on est hors d'état de fixer l'époque précise de l'établissement de l'Église à laquelle on donne saint Georges pour fondateur.

Si nous voulions en croire les anciennes légendes contenues dans deux bréviaires du Puy, imprimés, l'un en 1516 et l'autre en 1532, et dans le *Propre* du même diocèse, publié en l'année 1661, ainsi que la tradition vulgaire, recueillie par Odo de Gissey et Théodore, les deux principaux historiens de l'Église du Puy, ses évêques remonteraient jusqu'aux temps apostoliques. « C'est, disent-ils, par saint Pierre lui-même que fut envoyé saint Georges, premier apôtre du Velay.

» Parti de Rome avec saint Front, après avoir reçu la bénédiction du successeur de Jésus-Christ, Georges fut saisi, près du lac de Bolsena, en Toscane, d'une maladie violente dont il mourut. Mais saint Pierre, informé de cet événement, s'empressa de remettre entre les mains de saint Front son bâton pastoral, avec lequel il le toucha et le rappela à la vie; à la suite de cet attouchement, Georges sortit de son

tombeau, comme un homme qui se réveille d'un profond sommeil. Ce même prodige, que nous avons vu déjà opéré, avec des circonstances semblables, sur saint Nectaire, compagnon de saint Austremoine, le fut également sur saint Materne, appelé à partager les travaux de saint Euchaire, premier évêque de Trèves. La légende ajoute que le bâton pastoral de saint Pierre demeura en la possession de saint Front, et que, par ce motif, le pape ne porte jamais de crosse (1).

» Suivant les mêmes autorités, saint Georges, après son retour à la vie, aurait prêché avec succès l'Évangile dans le Velay, assisté de saint Front, qui le quitta bientôt pour aller annoncer la bonne parole aux habitants de Périgueux; mais les deux serviteurs de Dieu n'auraient pas tardé à éprouver les persécutions de l'enfer; et obligés de céder à l'orage, ils se seraient dirigés vers la Provence, pour rendre visite à sainte Marthe, et de là, auraient passé jusqu'à Toulouse, pour offrir leurs hommages à saint Saturnin, qu'ils trouvèrent, dit-on, déjà orné de la couronne du martyre (2). »

Nous nous contenterons de rapporter ces pieuses légendes, qui ont trouvé plus d'un contradicteur (3). Tout en les respectant, sans y croire, nous allons leur opposer ce que les rares documents historiques que nous avons pu consulter nous permettent de considérer comme ce qu'il y a de plus authentique sur le fondateur de l'Église du Velay, ainsi

(1) Odo de Gissey prétend avoir *vu* et *manié* une moitié de ce bâton pastoral, dans l'église collégiale de Saint-Paulien. Cet historien vivait au XVII[e] siècle. (*Disc. Hist.* de N.-D. du Puy, l. I, c. 2.)

(2) Odo, *loco cito*, et Théodore, *Hist. de N.-D. du Puy*, l. I, c. 2 et suiv.

(3) Voici comment s'exprime à l'égard de cette légende le P. Caillau, dans un ouvrage sur N.-D. du Puy publié en 1846, et dédié à M. d'Arcimoles, évêque de ce diocèse : « Nous n'avons pas besoin de nous arrêter longtemps à ces pieuses fictions, qui ne » sauraient s'accorder avec les règles exactes d'une judicieuse critique. Les travaux » des savants ne permettent plus de mettre dans les temps apostoliques les Austre- » moine, les Martial, les Saturnin, les George et les Trophime, etc., *Les Gloires de* » *N.-D. du Puy*, page 20. » — Nous sommes entièrement de l'avis du P. Caillau.

que sur saint Front, qu'on lui a donné pour compagnon de ses travaux apostoliques.

Nous dirons tout d'abord, et pour n'y plus revenir, sur la résurrection de saint Georges par l'attouchement du bâton pastoral de saint Pierre, que le pape Innocent III, dans son *Traité des Mystères de la Messe*, et Baronius, dans ses *Annales*, n'attribuent ce miracle du bâton qu'à saint Euchaire sur saint Materne, et qu'ils ne parlent nullement de saint Georges ni de saint Nectaire (1).

Les savants auteurs de la *Gallia Christiana* désignent saint Georges comme premier évêque du Velay, sur l'autorité peu certaine des catalogues ordinaires, sans en dire davantage à son sujet.

Usuard en parle à l'occasion de saint Front, et le qualifie de simple prêtre (2). Mais ni lui, ni le Romain, ni aucun Martyrologe un peu ancien, ne marquent le jour de sa fête. Enfin, MM. du Bosquet, Launoy et la *Gallia Christiana*, s'accordent à dire que la vie de saint Georges, sur laquelle Odo de Gissey et Théodore ont composé leur *Histoire de Notre-Dame du Puy*, n'a été réellement écrite qu'après l'année 920 (3). Les auteurs de cette vie disent que saint Georges mourut le 10 de novembre, et l'on en fait ce jour-là la fête à Saint-Paulien, *l'ancien Ruessio*, où l'on prétend posséder encore ses reliques, dans une église de son nom, tandis que d'un autre côté, les chanoines du Puy, qui disent que ces reliques ont été transportées chez eux, fêtent cette translation le 22 novembre. Ferrarius a placé saint Georges au 10 du même mois, jour auquel il dit que les Grecs fêtent un saint Georges, disciple de saint Pierre, mais que toutes nos recherches n'ont pu nous faire dé-

(1) *De mysteriis missæ*, l. I, c. 62. — Baronius, ann. 74, n° 7.
(2) *Gall. Christ.*, t. 2.
(3) Du Bosquet, l. V, p. 17. — Launoy, c. 29, p. 3 — *Gall. Christ.*, t. III, p. 908.

couvrir ni dans Canisius, ni dans Ughellus, ni dans les Menées.

Concluons donc de tout ce que nous venons de rapporter, que les actes sur lesquels on a composé la vie de saint Front et celle de saint Georges, ne sont point revêtus de toute l'authenticité nécessaire pour qu'on puisse admettre que ces deux saints ont vécu dans le premier, dans le second, ni même dans le troisième siècle. Nous allons essayer de prouver qu'ils n'ont réellement vécu que vers la fin du quatrième.

En admettant, comme nous le faisons, que saint Front ait été, non pas le premier apôtre, mais le premier évêque de Périgueux, ce qui est bien différent, nous pensons, avec le judicieux auteur de l'*Origine des Églises de France* (1), qu'il y fut envoyé vers l'année 380, sous l'épiscopat de saint Népotien ou sous celui de saint Artème, évêques de Clermont. Cette opinion est fondée sur le petit nombre d'évêques qui ont existé entre saint Front et le temps où vivait saint Martin, évêque de Tours. En effet, d'après la chronologie des évêques de Périgueux, le second de ces évêques, qui était en même temps le *successeur immédiat* de saint Front, fut saint Anian, et le troisième, Pégase, qui survécut à saint Martin, et mourut en 430.

Grégoire de Tours le met au nombre des prélats qui illustrèrent la Gaule dans le cinquième siècle. Comment admettre, après cela, que le premier évêque de Périgueux ait vécu vers le milieu du premier siècle, et que le troisième ne soit mort que quelques années avant la moitié du cinquième?

Il en est de même à l'égard de saint Georges, que la tradition des deux Églises donne pour compagnon et pour in-

(1) M. Dufraisse, chanoine de Clermont. Paris, 1648, in-12.

time ami à saint Front, et qui peut bien aussi avoir été le premier évêque, sans avoir été le premier apôtre du Velay. Le petit nombre d'évêques qui ont existé entre saint Georges et saint Aurèle, qui vivait, selon Grégoire de Tours, en l'année 591, nous autorise à placer l'établissement de l'épiscopat dans le Velay à la même époque que celui de Périgueux, c'est-à-dire vers l'année 380.

L'auteur, déjà cité, de l'*Origine des Églises de France*, conjecture que saint Front, ou plus correctement saint Fronton, était Auvergnat; mais il n'en donne d'autres preuves que quelques passages des épîtres de Sidoine Apollinaire, dans lesquels ce saint évêque parle de la famille des Frontons, illustre dans Clermont aux quatrième et cinquième siècles, tant par ses richesses, que par la grande piété et l'éloquence de ses membres, dont quelques-uns devinrent de grands orateurs (1).

Un passage de saint Grégoire de Tours permettrait de supposer que saint Georges était originaire du Velay, d'autant plus qu'à cette époque il n'était pas permis de prendre des évêques étrangers et d'une autre province, à l'exclusion des prêtres du pays qui pouvaient être dignes de l'épiscopat (2). Saint Grégoire dit que la famille des Georges tenait un des premiers rangs dans le Velay, et il en donne pour preuve que, dans le siècle suivant (cinquième), un vicomte de cette famille obtint le gouvernement de l'Auvergne : « *Ex quo tempore quo Georgius, Vellavorum civis,* » *Arvernæ urbis comitatu potiebatur* (3). »

Quoique l'établissement d'un évêque dans une aussi petite ville que celle de *Ruessio*, aujourd'hui Saint-Paulien, qui néanmoins devait être alors beaucoup plus considé-

(1) SID. APOL., epist. 21, l. IV; — epist. 1, l. 1; epist. 3, l. VIII.
(2) SAINT ZOSIME, pape, epist. 28.
(3) *De Glor. Confess.*, c. 34-35.

rable (1), doive paraître étonnant à cette époque, et quoiqu'il fût même contraire aux décrets de l'Église (2), il est bon de faire souvenir que, dans les premiers siècles, les évêques des grandes villes *(civitates)* envoyaient dans les petites villes et dans les bourgs éloignés de deux ou trois journées de leurs siéges, des *coévêques*, qui étaient des prélats qui leur étaient inférieurs, quoiqu'ils eussent également le caractère épiscopal, et qu'ils remplissent les fonctions d'évêques.

Ces coévêques donnaient la confirmation, ordonnaient des lecteurs et des exorcistes dans les villages; ils établissaient des ministres d'un rang plus élevé dans les bourgs et dans les petites villes. Saint Sidoine les nomme *antistites* (3); les Capitulaires, *villani episcopi*, et le dix-neuvième canon du concile d'Arles, *évêques voyageurs* (4). Ils étaient d'un grand secours aux évêques pour la propagation de la foi, et d'un notable soulagement dans leurs travaux. Selon toute probabilité les premiers de ces prélats qu'on a qualifiés d'évêques des Vélaunes, n'étaient que des coévêques ou coadjuteurs des évêques d'Auvergne qui les envoyaient administrer cette partie de leur vaste diocèse; tels durent être saint Georges et quelques-uns de ses successeurs, peut-être même jusqu'à la translation du siége épiscopal dans la ville d'Anis.

On conjecture, avec assez d'apparence, que les principaux habitants du Velay, ayant ressenti les fruits de la présence de ces prélats *amovibles* dans leur pays, et des efforts qu'ils faisaient pour y déraciner le paganisme, voulurent avoir des évêques en titre pour achever de détruire

(1) Nous examinerons plus tard dans la vie de saint Vosy ce que pouvaient être les villes de *Ruessio* et d'*Anicium* à l'époque de la translation du siége episcopal dans cette dernière ville.

(2) *Non oportet in villulis episcopos constitui.* (Conc. Laod., can. 57, ann. 320.)

(3) L. IV, ép. 6 et 11.

(4) « 19. On doit donner aux évêques voyageurs un lieu pour offrir le saint sacrifice. »

l'idolâtrie, qui conserva longtemps de nombreux sectateurs dans cette province, qui était alors sous la dépendance spirituelle de l'évêque d'Auvergne. Mais ce prélat ne pouvait consentir à l'érection de cet évêché, parce que les saints décrets des conciles défendaient d'en instituer dans les petites villes (1). Par suite de cette opposition, les nobles du pays s'étant adressés directement au Saint-Siége, obtinrent l'institution qu'ils demandaient, et depuis lors, le siége du Velay, qui fut transféré dans la ville d'Anis (*Anicium*, le Puy), n'a relevé que de Rome, et n'avait pas autrefois d'autre métropolitain que le Pape.

Cette opinion nous a paru la plus vraisemblable, quoiqu'elle ne soit pas celle des deux historiens de l'Église du Velay (2). Nous sommes du nombre de ceux qui croient que l'on peut fort bien faire accorder la science avec la religion, dépouillée de tout le merveilleux de la légende, sans pour cela prétendre mettre des bornes à ce pouvoir miraculeux dont Jésus-Christ avait investi les apôtres et leurs disciples; et s'il était permis, pour faire adopter la foi, de la nourrir de prodiges, on devrait avoir soin, comme le disait saint Grégoire-le-Grand, d'en écarter au moins les choses qui pourraient paraître absurdes.

Nous sommes bien éloignés de ranger dans ce nombre la tradition qui rapporte le prodige qui donna naissance au projet d'élever un temple sur le mont Anis à la Mère de Dieu, quelque merveilleuse qu'elle puisse paraître. Il nous a semblé que du moment qu'un fait miraculeux est constaté, tout esprit sage ne peut lui refuser sans inconséquence son assentiment.

(1) *Licentia danda non est ordinandi episcopum aut in vico aliquo, aut in modica civitate, cui sufficit unus presbyter, ne vilescat nomen episcopi et auctoritas.* (Conc. Sardic., can. 6, ann. 346).

(2) Théodore et Odo de Gissey, historiens peu corrects et fort crédules. Notre opinion est également celle du savant P. Caillau, prêtre de la Miséricorde.

Un miracle est un évènement contraire aux lois existantes de la nature, telles qu'il nous est permis de les connaître : un miracle que nous pourrions expliquer par ces mêmes lois ne serait donc plus un miracle, ce serait un fait naturel,

Voici comment on raconte, depuis un temps immémorial, le fait miraculeux qui fit connaître à saint Georges la pensée céleste qui lui enjoignait de faire élever un temple à la Vierge sur le sommet du mont Anis, au pied duquel est située la ville du Puy.

« Une veuve de qualité, chrétienne et habitant dans le voisinage de la capitale des Vélaunes (*Velavi urbs*), était affligée d'une fièvre quarte qui ne lui laissait aucun repos, lorsqu'au milieu de la nuit elle entendit une voix qui lui disait : « Levez-vous, ma fille, de ce lieu où vous avez » passé tant de nuits cruelles, et rendez-vous au plus tôt » sur le mont Anis, car c'est là que je veux vous délivrer » de vos douleurs. » A peine le jour avait paru, qu'elle se fait porter au lieu désigné ; une pierre large et carrée, qui semblait servir de marche à un rocher taillé en forme d'autel, se présente à ses regards (1); elle veut s'y reposer un moment; ses domestiques sont congédiés; son esprit travaille à se recueillir; tout à coup un doux sommeil s'empare de ses sens, et, dans cet assoupissement mystérieux, elle voit paraître, au milieu d'une troupe d'anges, une femme toute rayonnante de lumières et ornée de magnifiques vêtements. A ce spectacle elle se trouble, l'admiration la transporte; mais peu à peu la surprise s'évanouit pour faire place à la confiance. Elle ose demander à l'un de ces purs esprits le nom de cette grande dame, et l'ange lui apprend que c'est la Mère du Sauveur du monde, qui

(1) Cette pierre a été conservée, et est devenue, dans les siècles suivants, l'instrument d'un grand nombre de guérisons miraculeuses.

a choisi particulièrement ce lieu pour être le centre des merveilles de sa miséricorde, et qu'afin qu'elle ne prenne pas pour un songe ce qui se passe sous ses yeux, la guérison qu'elle désirait lui était accordée. Aussitôt la vision disparaît et laisse, au grand étonnement de tous, la malade dans un état parfait de force et de santé.

» Saint Georges, averti de cet événement miraculeux, se hâte d'accourir au lieu du prodige, et par un prodige nouveau, il le trouve couvert de neige, quoique à cette époque de l'année (on était au mois de juillet) on en vît à peine quelques restes sur la cime des plus hautes montagnes.

» Un cerf, effrayé à son approche, s'élance d'une course rapide et marque par ses pas le circuit d'une église, dont le prélat, inspiré d'en haut, prédit alors la future gloire. Cet espace désigné lui paraissant sacré, il ordonna de l'entourer d'une haie de ronces et d'épines, afin d'en empêcher la profanation, jusqu'à ce qu'il ait pu faire élever dans ce lieu un sanctuaire à la Reine des anges (1). »

Cette histoire merveilleuse n'est point unique dans les annales des nombreux miracles opérés pour nous faire connaître la toute-puissance de l'auteur du christianisme. La même chose arriva à Rome, lorsqu'un sénateur, appelé Jean, et sa femme, voulurent faire bâtir sur le mont Esquilin la basilique qui porte encore le nom de *Notre-Dame-des-Neiges*. On trouve à peu près le même récit à l'occasion de la fondation de l'église de Sainte-Croix d'Orléans, et de celle qui fut bâtie par saint Flour sur le *mont Indiciat*, en Auvergne.

Saint Georges se disposait à accomplir les ordres du Ciel, lorsque Dieu l'appela au séjour des élus pour y recevoir la

(1) Les *Gloires de N.-D. du Puy*, p. 20 et suiv. — Odo de Gissey, le P. Branche. Voyez au sixième siècle dans la vie de saint Vosy, la suite du récit de la fondation de N.-D. du Puy. — Voyez sur le symbolisme du cerf, Appendice, n° XVI.

récompense de ses vertus. Il mourut le 10 de novembre, dans les dernières années du quatrième siècle ou au commencement du cinquième. Il fut enterré, suivant le martyrologe du Puy, dans l'église de Notre-Dame de la capitale des Vélaunes, qu'il avait fait bâtir.

Durand de Saint-Pourçain, soixante-troisième évêque du Puy, fixa, en l'année 1330, la fête de saint Georges, dans son diocèse, au 23e jour du mois de mai.

Voici ce que nous avons pu recueillir de plus authentique sur le culte et les reliques de saint Georges.

C'est sans doute le respect des habitants du Velay pour leur premier évêque, qui les porta à graver autrefois sur leurs monnaies son effigie avec cette inscription : *S. Georgius Vellaviæ protopræsul ;* du moins, on voit encore au musée de la ville du Puy, une médaille ou pièce de monnaie de cette espèce, la seule peut-être qui existe aujourd'hui.

Au rapport de Bernard de la Guionie, auteur assez crédule et dont les ouvrages, comme ceux des auteurs de son temps, sont dénués de toute espèce de critique, « saint » Georges fut inhumé dans une église qu'il avait dédiée lui- » même à la très-sainte Vierge, dans la ville dite *Vetula* ou » l'Ancienne (aujourd'hui Saint-Paulien). Dans la suite des » temps, le corps de saint Georges fut transféré, *dit-on*, de » Saint-Paulien au Puy par un évêque de cette dernière » ville, appelé Norbert, frère d'un comte de Poitiers, duc » d'Aquitaine, et fut placé dans une certaine église appelée » de son nom *Saint-Georges*. Les chanoines de cette même » église assurent que ses os sont dans un tombeau de pierre » situé derrière l'autel; ils lisent et montrent un écrit con- » tenant la relation de cette translation, et on en fait la » fête avec pompe le XI des calendes de janvier. Cepen- » dant l'ancien tombeau de saint Georges est resté à Saint- » Paulien ; on le voit encore élevé de terre près de l'autel,

» et il est vénéré par le peuple, qui y obtient des guéri-
» sons (1). »

L'évêque du Puy dont parle l'auteur du *Miroir des Saints*, vivait au neuvième siècle. Denis de Sainte-Marthe, qui le surnomme, dans la *Gallia christiana*, Norbert de Poitiers, le place vers l'an 880. Ce Norbert ayant eu pour compétiteur, dans sa promotion au siége du Puy, l'abbé Vital, frère du vicomte de Polignac, élu de son côté par plusieurs pour le même siége, se vit inquiété par le vicomte, et, pour le bien de la paix, il fit un traité avec lui et lui céda la ville de Saint-Paulien, à condition cependant qu'on en retirerait auparavant les corps de saint Georges et de saint Marcellin, qui seraient transportés au Puy, ce qui fut consenti par le vicomte et exécuté paisiblement (2). On composa à cette occasion une prose que le chapitre de Saint-Georges chantait autrefois, le jour de la fête du saint, et qui rappelait ces circonstances historiques :

Demum pace confirmata
Urbs Vetula sibi data
Fuit, et tunc quoque facta
Translatio sancti Georgii,
Ab urbe prænominata.

Ce fut apparemment ce même Norbert qui reçut au Puy les reliques de saint Hilaire de Poitiers, car un comte de cette ville, dont le frère était évêque du Puy, craignant que les Normands ne détruisissent le corps de ce saint docteur, l'envoya au Puy, dont la position lui donnait sans doute plus d'espérance de le conserver.

La grande dévotion de l'évêque du Puy pour cet illustre défenseur de la foi, le porta à placer ses ossements avec

(1) *Bernardi Guidonis Speculum Sanctorum*, part. I.
(2) MABILLON, t. II, p. 695, *Instrumentum de Assertione tumuli beati Georgii*, ann. 1428.

ceux de saint Georges dans l'église de ce nom; du moins on les y trouva dans le même tombeau, l'an **1162**, lorsque Pierre IV, évêque du Puy, fit ouvrir ce tombeau, placé alors derrière l'autel. Avec les reliques de ces deux saints, on trouva deux tablettes de marbre, dont l'une portait cette inscription : *Hic requiescunt membra sancti ac gloriosissimi Georgii, episcopi;* et l'autre, celle-ci : *Hic requiescunt membra sancti ac gloriosissimi Hilarii, Pictaviensis episcopi.* L'évêque mit ces reliques dans une châsse de bois garnie de fer, qu'il déposa dans le tombeau de pierre, avec un acte sur parchemin, muni de son sceau, relatant les principales circonstances de cette reconnaissance. Guillaume de Chalencon, soixante-sixième évêque du Puy, fit ouvrir de nouveau le tombeau de saint Georges en **1428**, et dressa un acte de cette ouverture (**1**).

Depuis ce temps, nous ne voyons plus de translation de ces saintes reliques, jusqu'à celle qui eut lieu in **1655**, à la demande de M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, et alors curé de l'église de Saint-Georges du Puy. On trouva dans l'autel de saint Georges un grand coffre divisé en trois parties : dans l'une était le corps de saint Georges tout entier, c'est-à-dire tous les os, avec une petite table de marbre, où était cette inscription en latin : *Ici reposent les os du glorieux saint Georges, premier évêque du Velay.* Dans la seconde partie, on trouva le corps de saint Hilaire, à la réserve des divers os qui manquaient; dans la troisième, étaient les linges dans lesquels ces corps étaient enveloppés, lorsque l'évêque du Puy avait fait, *cinq cents ans* auparavant, l'ouverture de l'autel.

Le corps de saint Georges et celui de saint Hilaire, conservés depuis si longtemps dans cette église, ont été profanés et dispersés pendant la première révolution (**1793**).

(1) *Gall. Christ.*, t. II, col. 688, p. 693.

On possède cependant encore, à Poitiers, deux ossements de saint Hilaire et un de saint Georges, qui furent donnés en 1657 aux députés du chapitre de Saint-Hilaire ; il est même à remarquer que l'ossement de saint Georges, qu'on joignit par générosité aux reliques de saint Hilaire, est la relique la plus considérable qu'on connaisse aujourd'hui de cet apôtre du Velay.

On ne sait absolument rien des successeurs de saint Georges sur le siége épiscopal du Velay, que ce que l'on trouve dans les anciens bréviaires du Puy, dans lesquels Odo de Gissey et le P. Branche ont copié tout ce qu'ils en racontent. Le second des évêques du Velay fut Macaire, dont on ne connaît que le nom, et le troisième, saint Marcellin, prélat orné de grandes vertus, auquel on attribue beaucoup de miracles. Il mourut environ quatorze ans après saint Georges, dans les premières années du cinquième siècle, et fut enterré dans l'église, alors cathédrale de *Ruessio*. Ses reliques ont été transportées depuis à Monistrol, sous le règne de Charles-le-Chauve, par les soins de Norbert de Poitiers, dont nous avons parlé précédemment. Un autre évêque du Puy, Bernard de Castanet, prélat d'un grand mérite, fonda, en 1309, une collégiale de treize chanoines, dans cette même église de Monistrol, pour célébrer l'office devant les reliques de saint Marcellin, qui a toujours été en grande réputation de sainteté dans le Velay. Sa fête se célèbre le VII des ides de juin (7 juin).

Le silence que garde saint Grégoire de Tours sur le commencement de l'Église du Velay, est d'autant plus surprenant, que ce pays était alors compris dans l'Auvergne, patrie de cet historien. Ce silence nous confirme dans l'opinion que l'évêché du Velay n'existait que depuis très-peu de temps comme évêché indépendant de celui d'Auvergne dont il n'avait été jusque-là qu'une succursale.

DE L'ÉGLISE SOUS CONSTANTIN LE GRAND ET JUSQU'A LA FIN DU QUATRIÈME SIÈCLE.





VANT Constantin le Christianisme n'était qu'une grande communauté dans la société d'alors, dont elle forma longtemps la minorité, communauté doont l'existence était illicite aux yeux de cette société, tant sous le rapport temporel que sous le rapport religieux. La loi du Christ, la loi qui commande la charité, la chasteté, la tempérance, l'amour du prochain, le mépris des richesses, était l'opposé de la loi païenne, qui avait conduit l'homme aux dernières limites

de l'égoïsme et du sensualisme, loi personnifiée dans des dieux, emblèmes de tous les vices de la nature humaine, sans en représenter les vertus. Avec Constantin les rôles changèrent : le Christianisme devint la société elle-même, et le paganisme ne fut plus qu'une minorité factieuse en opposition avec la religion et les mœurs de la majorité.

La conversion de Constantin eut d'immenses résultats pour le bonheur du monde. Avant lui, la religion grandissait toujours, il est vrai, malgré les persécutions; mais tous les hommes ne sont pas nés pour le martyre, et, de longtemps, le monde n'eût été complètement chrétien, si toujours, en s'enrôlant sous les drapeaux de Jésus-Christ, on n'eût eu que la perspective des supplices et de la mort. La crainte eût enchaîné bien des convictions. Mais aussitôt que le monde eut la liberté de devenir chrétien, il assiégea les parvis de l'Église, et l'idolâtrie n'eut plus de refuge qu'au fond des villages, où bientôt même elle vit détruire son empire.

Eusèbe nous a redit avec bonheur l'allégresse de l'Église, lorsque, après d'aussi longues souffrances, elle eut l'indicible joie de voir tant de nouveaux enfants se presser autour d'elle et célébrer en liberté les saints mystères dans les temples rendus au culte du vrai Dieu.

« Que nous sommes heureux, s'écrie le pieux historien, de voir ces lieux, dévastés naguère, désolés comme après un long pillage, reprendre une vie nouvelle, de voir les temples du Seigneur sortir de leurs ruines, se relever plus grands et décorés avec plus de magnificence !

» Les consécrations de ces nouvelles églises, les assemblées fréquentes des évêques, le concours des pèlerins qui viennent des lieux les plus éloignés, l'amour qui règne entre les peuples divers, la sainte harmonie qui existe entre tous les membres du corps du Christ, qui vivent du même esprit, possèdent le même zèle pour la foi, et chan-

tent les mêmes louanges au Seigneur : tel est le spectacle magnifique que nous avons sous les yeux. Les chefs de l'Église et les fidèles rivalisent de zèle, les uns pour s'acquitter parfaitement de leur ministère, administrer les mystères divins, pour unir le chant des psaumes et des hymnes aux cérémonies mystiques, aux mystérieux symboles de la passion du Sauveur; les autres louant Dieu de tout leur cœur et lui rendant grâces comme à l'auteur de tout bien (1). »

Nous n'avons cité qu'en partie ce magnifique passage d'Eusèbe, aussi intéressant par l'harmonie du style, que sous le rapport liturgique et dogmatique, car il nous donne l'idée des fonctions du clergé des premiers siècles, qui étaient, comme aujourd'hui, d'administrer les sacrements ou mystères, et de joindre à la célébration des symboles de la passion du Sauveur, dans le saint sacrifice de la Messe, les cérémonies et le chant des hymnes et des psaumes.

Mais le bonheur de l'Église ne fut pas de longue durée. Comme son divin chef, elle doit passer en faisant le bien, mais recevoir en même temps les insultes et les outrages; seulement elle ne sera jamais anéantie, car Jésus-Christ lui a donné le privilége de l'immortalité. C'est un rocher inébranlable, contre lequel viendront toujours se briser les vagues impuissantes du vice et de l'erreur. Délivrée des bourreaux et des supplices, elle vit surgir de son sein même des ennemis plus dangereux encore, les hérétiques, qui se succédèrent sans interruption pendant bien des siècles, et firent d'incroyables efforts pour souiller de leurs doctrines humaines le dépôt des vérités divines, que l'Église doit remettre intact et pur, à la fin des siècles, au Dieu qui les lui a confiées.

(1) EUSÈBE, *Hist Sacr.*

L'anathème prononcé sur les Donatistes donna lieu au concile d'Arles, où l'on voit réunis pour la première fois les évêques des Gaules avec ceux d'une partie de la chrétienté. Dans ce concile, l'Église des Gaules, déjà si belle et si pure aux yeux du monde chrétien, et que les hérétiques eux-mêmes choisissaient pour arbitre, se mit à corriger, suivant les règlements qu'elle fit dans cette occasion, les rares abus qui pouvaient ternir un peu son éclat. Elle se préparait ainsi, sous l'inspiration de Dieu, à soutenir glorieusement la lutte que bientôt une hérésie puissante allait engager contre l'Église entière.

Nous voulons parler de l'arianisme, qui est l'hérésie dans toute son essence; ce n'est peut-être pas toujours le point d'où elle part, mais c'est nécessairement le point où elle arrive; car en détruisant la croyance de la divinité de Jésus-Christ, médiateur et rédempteur, qui est non-seulement la base de la foi, mais encore celle de l'Église, on arrive tout ensemble à la négation du christianisme et au renversement de la société chrétienne.

Il ne fut d'abord question, entre l'Église et l'arianisme, que de la consubstantialité du Père et du Fils; mais un peu plus tard, la question s'étendit à la troisième personne de la sainte Trinité. Une fois admis que le Père seul a l'essence divine ou est seul Dieu, il s'ensuit que le Saint-Esprit n'est pas plus Dieu que le Fils. Ce fut Macédonius qui tira cette conclusion : il ne fut qu'un Arien conséquent.

Aussi l'arianisme fut-il la plus rude épreuve que soutint l'Église, depuis qu'elle siégeait sur le trône des Césars. Néanmoins, c'est à cette épouvantable hérésie que nous sommes redevables de la profession de foi sublime de trois cent dix-huit évêques rassemblés au concile de Nicée (année 325), qui condamna l'arianisme; profession de foi que les Chrétiens répètent, après quinze siècles, sur toute la surface du globe;- symbole qui expliquait celui dont les

Apôtres et leurs disciples se servaient comme d'un mot d'ordre pour se reconnaître; monument inattaquable, contre lequel sont venues échouer depuis longtemps toutes les tentatives de l'erreur. L'Apôtre avait donc raison de dire : *Oportet hæreses esse*, il faut qu'il y ait des hérésies.

Pendant tout le temps que dura l'arianisme, qui ne fut réellement éteint qu'au sixième siècle, les évêques des Gaules se maintinrent constamment dans la vraie foi, quoique persécutés par les empereurs qui favorisèrent cette grande hérésie.

Protégé par les courtisans et les hommes du pouvoir, l'arianisme parut un instant l'emporter; il monta sur le trône avec Constance et Valens, et Rome même fut obligée d'accepter de la main des Ariens un évêque hérétique, durant l'exil du pape Libère. Quoique tout fît présumer le triomphe prochain de l'hérésie, la fermeté des évêques gaulois ne se démentit pas. Nous en trouvons la preuve dans les lettres qu'ils adressèrent, en 357, à saint Hilaire, évêque de Poitiers, banni par Constance, à la suite du concile de Béziers, avec Rhodane, évêque de Toulouse. Ces lettres étaient envoyées par les évêques de la Germanie, de la Belgique, de l'Aquitaine, de la Lyonnaise, par l'Église de Toulouse, et même par les évêques d'Angleterre. Le bruit de la fermeté des prélats de l'Occident se répandit dans l'Orient et y ranima la vigueur de ceux qui n'étaient point encore entièrement corrompus par le poison de l'arianisme. Nous verrons plus tard comment cette haine profonde des évêques gallican contribua puissamment à favoriser l'établissement des Francs dans la Gaule.

Lorsque Constantin mourut, il y avait 337 ans que l'avènement du christianisme avait été salué par l'adoration de pauvres bergers dans l'étable de Bethléem. Cet empereur le laissa sur le trône du monde, et désormais il pouvait se croire invulnérable contre les attaques de ses ennemis. Mais

ce qui prouve le peu de confiance qu'on doit placer dans l'appui des puissances du monde, c'est la persécution d'une nouvelle espèce qu'eut bientôt à souffrir la religion de la part d'un des successeurs de Constantin.

Julien, son neveu, auquel le surnom d'*Apostat* a imprimé une tache ineffaçable, parvenu à l'empire après la défaite et la mort de Constance, se posa bientôt en restaurateur des faux dieux, et fit aux Chrétiens une guerre plus dangereuse, parce qu'elle était plus perfide, par les moyens qu'il employa pour les corrompre, que ne l'avaient été les persécutions suscitées par les édits de Dèce et de Dioclétien.

Quoiqu'il y ait des circonstances dans l'histoire de Julien et des parties dans son caractère, qui pourraient peut-être gagner à être examinées à la lumière d'une sévère critique, c'est principalement à son intolérance, à sa haine effrénée contre le christianisme, qu'il doit l'enthousiasme dont il a été l'objet de la part des philosophes du dernier siècle et des rationalistes de celui-ci. Il était tout simple que ses continuateurs dans le projet d'*écraser l'infâme*, lui accordassent des vertus qu'il n'avait pas, pour donner plus de crédit à leur opinion et plus d'autorité à leur secte. Julien fut le héros de Voltaire, qui l'appelait *le second des hommes*. En méditant sur l'histoire de cet apostat, on ne s'étonnera pas de la prédilection qu'avait pour lui le patriarche de la philosophie moderne.

Il y avait plus d'un rapport de caractère et de destination entre ces deux hommes, les deux ennemis les plus violents que l'enfer ait suscités contre le Christ. C'est le même cynisme, la même mauvaise foi dans le sophisme, la même grossièreté dans l'injure. Aussi cet homme, que la religion réprouve comme un misérable apostat, est-il assimilé à Marc-Aurèle par les voltairiens de notre siècle, ce qui n'empêche pas de démêler, à travers les panégyriques intéressés des sophistes, les vérités historiques qu'ils ont al-

térées à dessein pour flatter leur idole et tromper l'avenir.

Le christianisme résista à la persécution du paganisme philosophique de ce jongleur couronné, comme il avait résisté à toutes les persécutions du paganisme populaire ; le Galiléen n'y perdit pas un autel, et l'Église y gagna une force nouvelle et quelques martyrs.

Déjà même, avant la fin du siècle, Théodose-le-Grand le Trajan chrétien, avait rendu avec éclat à la religion du Christ sa puissance et son rang.

Dès ce moment, on vit s'accomplir sans obstacle la plus mémorable révolution de l'ordre social, et le prince, qui la favorisait de tout son pouvoir, se mettre à la tête des idées de son temps, et marcher avec fermeté dans le même sens où marchait l'espèce humaine.



CATALOGUE DES ÉVÊQUES DU VELAY

PENDANT LE QUATRIÈME SIÈCLE.

Nous étant proposé en écrivant cet ouvrage de donner le catalogue complet des évêques du Velay, nous placerons ces évêques à la fin du siècle dans lequel ils ont vécu, et, pour quelques-uns, dans celui où ils sont supposés avoir vécu; car, ainsi que nous l'avons dit, il existe peu de chronologies d'évêques plus difficiles à établir que celle des évêques de cette province, en raison des fables dont les légendaires ont entouré leur origine. Nous avons cependant trouvé quelques jalons qui ont servi à nous guider dans l'obscurité des âges : ce sont ceux de ces prélats, peu nom-

breux il est vrai, dont parle saint Grégoire de Tours dans son Histoire.

Saint Georges, premier évêque, vivait vers l'année 380, sous l'épiscopat de saint Népotien, évêque d'Auvergne (Voyez ce que nous avons rapporté précédemment sur ce saint évêque, page 174 et suiv.).

Macaire, deuxième évêque. — L'histoire dit seulement de ce pontife qu'il était disciple de saint Georges, et qu'il se distingua par ses vertus.



CHRONOLOGIE

DES RITS, CÉRÉMONIES, ORDRES RELIGIEUX, PRINCIPALES HÉRÉSIES, PERSÉCUTIONS ET REMARQUABLES ÉVÈNEMENTS DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE, PENDANT LE IV[e] SIÈCLE.

(Ann. 302) — Dixième persécution sous l'empereur Dioclétien.

(Ann. 306.) — Saint Hilarion, âgé de quinze ans, se retire dans les déserts de la Palestine et établit la vie cénobitique. — L'empereur Constantin donne son premier édit en faveur des Chrétiens.

(Ann. 312) — Hérésie des Donatistes, qui nient l'infaillibilité de l'Eglise et la validité du baptême donné par les hérétiques.

(Ann. 314.) — Saint Pacôme entre dans la solitude de Tabenne en Egypte.

(Ann. 314.) — Hérésie d'Arius condamnée à Nicée, qui soutient que Jésus-Christ n'était pas Dieu, mais un pur homme, comme le font aujourd'hui les Sociniens et le plus grand nombre des Protestants.

(Ann. 321.) — Constantin fait chômer le dimanche dans tout l'empire.

(Ann. 327.) — Onzième persécution par les Ariens, sous Constance.

(Ann. 357.) — Saint Basile entre dans la solitude et devient le père des moines grecs.

(Ann. 360.) — Saint Martin bâtit auprès de Poitiers le premier monastère qui ait été bâti dans les Gaules.

(Ann. 362.) — Douzième persécution sous Julien l'Apostat.

(Ann. 372.) — Saint Martin bâtit le monastère de Marmoutier près de Tours.

(Ann. 377.) — La fête de Noël passe de Rome dans l'Orient.

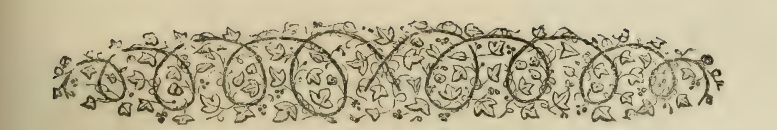
(Ann. 386.) — Conversion de saint Augustin.

(Ann. 400.) — Hérésie de Pélage, qui nie le péché originel et la nécessité de la grâce.

Usage de l'encensoir et de l'encens. Il paraît que l'Eglise n'a commencé qu'au quatrième siècle à employer l'encensoir et l'encens dans les cérémonies, quoique cet usage fût ordonné par Dieu et pratiqué dans l'ancienne loi, afin d'éloigner les fidèles des pratiques superstitieuses des païens, accoutumés à brûler de l'encens en faveur de leurs fausses divinités. Le danger ayant cessé, elle n'a pas cru devoir user plus longtemps d'une réserve devenue inutile (Voyez Le Brun, *Explication des cérémonies de la messe*). — A Saint-Martin-de-Tours, le jour de saint Michel, on allumait du feu dans neuf pots qu'on posait en neuf endroits de l'église, savoir : aux quatre coins du sanctuaire, autour du tombeau de saint Martin et du chœur. On y jetait de l'encens au commencement de la messe et de la préface. On en distribuait aussi quelques grains pendant l'office à tous les bénéficiers, qui allaient à l'offrande les présenter au célébrant, et tout cela en raison de ces paroles de l'Apocalyse : *Stetit angelus juxta aram templi..., et data sunt ei incensa multa, et ascendit fumus aromatum in conspectu Dei* (Apoc., 8).



CINQUIÈME SIÈCLE.



CINQUIÈME SIÈCLE.

L'ÉGLISE ET LA GAULE AU CINQUIÈME SIÈCLE.



PENDANT ce siècle, qui fut le dernier de l'empire romain, les envahissements des Barbares prirent un caractère différent de ceux qui les avaient précédés. Ce ne furent plus des expéditions rapides et passagères, dont l'unique but était le pillage et la dévastation. Les victoires de Toulun-Khan, au fond de l'Asie, avaient imprimé, du levant au cou-

chant, un mouvement d'oscillation aux peuples, que l'épouvante rejetait les uns sur les autres. Ces nations, au lieu d'employer leurs armes à la défense de leur territoire envahi, les tournèrent à la conquête du pays voisin, et devinrent envahissantes à leur tour.

Dans leur mouvement progressif de migration vers l'Occident, elles arrivèrent aux bords du Rhin, où elles trouvèrent les Francs établis sur la rive droite, comme aux avant-postes de l'Empire, dont les limites se rétrécissaient de plus en plus chaque jour.

A cette époque de rapide décadence, les hommes mêmes qui défendaient encore le trône des Césars, sortaient pour la plupart des rangs des Barbares qui l'attaquaient de toutes parts. Quelque temps avant l'arrivée des hordes asiatiques, le Vandale Stilicon, qui commandait les armées de l'empereur Honorius, avait retiré les légions romaines des bords du Rhin pour la défense de l'Italie. Après deux combats, dans le second desquels la victoire demeura aux envahisseurs, ces peuplades franchirent le fleuve (année 406), et se débordant sur la rive droite, eurent bientôt inondé toute la Gaule, d'où elles se répandirent jusqu'en Espagne. Dès lors, on voit les Visigoths établis dans la Gaule narbonnaise; les Burgundes ou Bourguignons, du lac de Genève au confluent du Rhin avec la Moselle; les Taypales, à Poitiers; les Alains, partie à Valence, partie à Orléans; les Saxons, à Bayeux; quelques provinces du centre, et particulièrement le Berry et l'Auvergne, résistèrent longtemps à l'invasion de ces Barbares.

L'Auvergne, comme nous le verrons (1), fut la dernière dont ils s'emparèrent, après plusieurs années d'une héroïque défense.

Ce fut du mélange de toutes ces tribus diverses avec la

(1) Dans la vie de saint Sidoine.

population gauloise, romaine et bretonne, que se forma par la suite un peuple nouveau, qui prit le nom de *Français*, en raison de la prédominance qu'acquit la confédération franque par les victoires du grand Clovis, le premier des chefs francs établis dans la Gaule, auquel on peut avec certitude donner le titre de roi. Il n'est point du tout certain qu'il ait existé un Pharamond, quoique plusieurs historiens modernes en aient fait le premier roi de nos annales; Grégoire de Tours, qui écrivait l'histoire des Français, vers la fin du siècle qui suivit celui où vivait Pharamond, n'en fait aucune mention.

Une seule ligne, dans la chronique de Prosper Tyro, mais qu'on peut supposer interposée, relate l'époque de son avénement (420); une autre, dans un ancien manuscrit de la loi salique, lui donne pour fils *Chlen* et *Chludion*, que nous appelons Clodion. Il est certain que ce Clodion-le-Chevelu était en 427 roi des Francs occidentaux, et qu'il fut surpris et battu par Aétius, qu'on a surnommé le dernier Romain de l'Empire, quoiqu'il fût du sang des Goths; mais il n'est pas également certain que Clodion fût fils de Pharamond.

A l'époque où Mérovée donna son nom à la première dynastie, les Francs pouvaient déjà considérer la Gaule comme une propriété qu'ils partageaient avec les Romains, les Visigoths et les Bourguignons. Aussi l'intérêt commun les réunit-il contre le farouche Attila, sous les drapeaux d'Aétius, dans les plaines Catalauniques, où le courage de Mérovée ne fut pas inutile au succès de la dernière grande victoire obtenue au nom des maîtres du monde.

Après Mérovée, Childéric, exilé dans sa jeunesse, expia ses premières erreurs par des combats heureux, tantôt contre les Romains, près d'Angers; tantôt contre les Goths, dans le voisinage d'Orléans (463), où Frédéric, leur roi, demeura sur la place.

Clovis ou Clodovigh lui succéda, en 481.

Favorisé par le Dieu de Clotilde, qu'il implora à Tolbiac (496), et Chrétien à Reims, après la victoire, il fut le premier de nos rois qui ait orné son diadème d'une fleur de lys, symbole de la pureté que le nouveau converti avait recouvrée dans le baptême, symbole aussi de la Trinité, dogme que niaient les Ariens et qu'il embrassait avec ardeur.

Le christianisme, durant cette transformation des Barbares, qui était son ouvrage, avançait à travers les siècles, changeant non de principe, mais de moyen, d'âge en âge, pour s'adapter aux modifications successives de la société; s'accroissant par les persécutions, et s'élevant sur les débris de l'ancien monde, tandis que tout s'abaissait autour de lui.

L'Église se dilatait de plus en plus sous la conduite des évêques, qui furent presque tous, dans le cinquième siècle, des hommes d'une grande science et d'une sainteté remarquable.

A cette même époque, les milices de l'Église se portèrent d'Orient en Occident, et de toutes parts s'élevèrent dans la Gaule des monastères (1), qui devinrent des asiles pour la doctrine et la piété, tandis que l'ignorance, le vice et la barbarie inondaient le reste de la terre.

Il y avait différentes espèces de moines (2): les cénobites (3), qui vivaient en communauté, et les ermites ou anachorètes (4), qui vivaient seuls. Aux premiers jours du christianisme, chaque Chrétien était apôtre, et nul ne croyait

(1) Selon Cassien (*Instit. monast.*), le *couvent* différait du *monastère* en ce que le monastère était primitivement, comme son nom l'indique, l'habitation d'un seul, et que le couvent l'était de plusieurs religieux; mais on confondit promptement ces deux mots.

(2) Du grec *monos* (seul.)

(3) Du grec *koinos* (commun) et *bios* (vie), vie commune.

(4) Ermite vient d'*eremos* (desert); et anachorète, d'*anachoreo* (Je me retire).

pouvoir s'affranchir des périls et des devoirs de la prédication.—Plus tard, en dehors de la troupe militante devenue plus nombreuse, il se forma une réserve, composée de ces âmes saintes et ferventes qui sentirent le besoin de se recueillir pour comprendre et goûter la vérité des grandes choses qui venaient d'être révélées au monde.—Ce fut par eux que les déserts de l'Egypte et de la Judée se peuplèrent de pieux solitaires cherchant, loin d'une foule corrompue, des méditations sans trouble, dans une vie à ciel découvert ; tels furent les Paul, les Jérôme et tant d'autres hommes forts qui, tenant à peine du pied à la terre, vécurent de la tête comme le cèdre et le palmier, portant pour fruit la prière et la pensée.

Mais, bientôt la solitude la plus inoffensive, cessa d'être un refuge pour les adorateurs d'un Dieu qui ne demandait aux hommes que douceur et charité. Alors les pieux ermites semés çà et là dans le désert, se rapprochèrent les uns des autres, comme font les brebis au moment de l'orage, non pour se défendre, mais pour s'encourager et prier ensemble en se voyant mourir ; ils se choisirent une retraite commune, s'y donnèrent une règle de vie, et voilà quelle fut l'origine des communautés religieuses. Cependant, quoique l'Église fasse honneur à saint Pacôme de la fondation des communautés, il n'en est pas moins certain que, dès le milieu du troisième siècle, il y avait déjà des communautés de vierges vivant dans le célibat, dans la retraite et dans la pratique d'une vie pénitente et mortifiée.

Il n'y eut point d'abord de moine qui fût prêtre ; il était même défendu aux prêtres de se faire moines, comme on le voit dans les épîtres de saint Grégoire. Ils étaient tenus pour laïques. Le pape saint Syrice, vers la fin du quatrième siècle, fut le premier à les appeler à la cléricature, attendu la disette de prêtres. Au huitième siècle, les associations religieuses faisaient partie du clergé, sans que leurs membres

fussent pour cela confondus avec les ecclésiastiques; au onzième, on ne compta plus pour moines que les clercs (1).

Avant le cinquième siècle, la liturgie, qui n'est à proprement parler que le culte que l'on rend publiquement à la Divinité, se conservait par tradition dans les différentes églises, et les évêques la transmettaient fidèlement à ceux qu'ils élevaient au sacerdoce. C'était un mystère qu'on dérobait aux regards des païens, mais que les pasteurs se confiaient mutuellement. Les Pères des premiers siècles parlent très-souvent de ce secret observé dans les cérémonies; et l'on voit qu'ils croyaient qu'on ne pouvait rien y changer, parce qu'elles venaient des apôtres. Ce fut au cinquième siècle qu'on commença, pour la première fois, à mettre par écrit les différentes liturgies, et il fut facile alors de s'assurer que, si le *style* des prières était quelquefois différent, le *sens* demeurait toujours le même, étant entièrement conforme pour le fond, avec peu de variété dans les cérémonies (2).

Dans les premiers siècles, la liturgie était tenue en telle vénération, que les hérétiques n'y changeaient rien en se séparant de l'église. Les Nestoriens sont les premiers auxquels on ait adressé ce reproche. Quant aux hérétiques de notre siècle, si l'on en excepte les Anglicans, ils en sont venus à n'avoir plus aucune liturgie. On compte en Orient plusieurs liturgies, dont les plus remarquables sont celles des Cophtes, des Syriens et des Arméniens, ainsi que les deux grecques. On en reconnaît depuis bien des siècles quatre en occident: celles de Rome, celle de Milan, qu'on nomme

(1) En 1311, le concile de Vienne exigea que tous les moines se fissent promouvoir aux ordres sacrés, n'exceptant que les frères *lais* ou convers, uniquement voués au travail des mains.

(1) Dans toutes les liturgies, on retrouve les parties essentielles qui sont : la lecture des livres de l'ancien et du nouveau Testament, l'instruction qui la suit, l'*oblation* des dons sacres faite par le pretre, la *préface* ou exhortation, le *sanctus*, la priere pour les vivants et pour les morts, la *consécration* faite par les paroles de Jesus-Christ, l'*invocation* sur les dons consacres, l'*adoration* et la *fraction* de l'hostie, le *baiser de paix*, l'*oraison dominicale*, la *communion*, l'*action de grâces* et la *bénédiction du prêtre*.

le rit ambrosien, celle des Gaules et celle d'Espagne, qu'on nomme aussi *Mozarabique*, à cause du mélange des Chrétiens avec les Maures. Pendant les cinq premiers siècles qui suivirent l'introduction du christianisme dans la Gaule, on y célébrait la messe que l'on nommait *gallicane*, et qui avait beaucoup plus de ressemblance avec les liturgies orientales qu'avec l'ordre romain. On attribue ce fait, avec toute apparence de raison, aux premiers apôtres, venus de l'Orient, qui établirent une liturgie semblabe à celle à laquelle ils étaient accoutumés (1). Cette liturgie fut en usage jusqu'à l'an 758.

C'est à tort que quelques Protestants, ignorants ou de mauvaise foi, prétendent que la langue latine n'a été introduite dans le culte qu'au cinquième ou au sixième siècle. La langue latine a été vulgaire dans les six premiers siècles, en Italie, dans les Gaules, en Espagne et en Afrique. La liturgie était latine, et on la donnait même en cette langue au cinquième siècle, aux Francs et aux autres peuples qui ne l'entendaient pas. En Espagne, on parlait une langue qui n'avait aucune relation avec le latin, et cependant l'Espagne, comme la France, avait la liturgie latine. Il en était de même en Afrique, où l'on ne parlait latin que dans les plus grandes villes, et ailleurs la langue grecque, ainsi que dans la Grande-Bretagne, où il n'y a eu qu'une liturgie latine, avant comme depuis le cinquième siècle. Les liturgies dites *Constitutions de saint Ambroise*, la liturgie *gallicane*, la *Mozarabique*, etc., sont écrites en latin (1).

Dans l'Église d'Orient, les liturgies sont écrites dans des langues que le peuple n'entend plus; il en était de même sous l'ancienne loi; les Juifs n'entendaient plus l'hébreu après la captivité, et cependant on continua à lire la loi et

(1) Voyez ce que nous avons dit p. 15 sur la mission asiatique.

(1) Lebrun, *dissert.* 14 du t. IV. — Martin. — Don Guéranger, *Origines liturgiques.* — Le P. Gautrelet.

les prières en hébreu, comme on le fait encore aujourd'hui dans les synagogues.

Durant le cinquième siècle les conciles devinrent plus fréquents, et l'on peut dire à la louange de ceux qui les dirigeaient qu'ils en firent constamment usage pour le bien de la société et pour celui de la discipline.

Pendant les premiers siècles, les Chrétiens prenaient les évêques pour juges. Après la conversion des empereurs, cet arbitrage pacifique devint une institution. Ce fut aux évêques qu'il appartint de juger les causes civiles des clercs, et même leurs causes criminelles les moins graves. Les laïques, en certains cas, purent également soumettre leurs procès à ce tribunal ecclésiastique. Par la suite, à ces prérogatives il s'en joignit d'autres, comme de participer à l'administration municipale et de surveiller les magistrats. Ce fut ainsi que les évêques se trouvèrent tout naturellement le premier ordre de l'État, par la raison qu'ils n'ont cessé de marcher à la tête de la civilisation par l'intelligence.





SAINT VÉNÉRAND (VENERANDUS), SEPTIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE.

(18 Janvier.)

SAINT Vénérand, sénateur, succéda à saint Arthème en 394. Il était déjà compté parmi les évêques les plus distingués de l'Église gallicane lorsque saint Paulin était encore diacre, c'est-à-dire vers l'an 400. Ce prélat vécut dans des temps fort difficiles, où la foi catholique était attaquée avec acharnement par les Ariens, les Pélagiens et les Nestoriens, tandis que des avalanches de Barbares, Goths, Visigoths, Franks et Vandales, fondaient sur la Gaule, et y portaient le ravage et la désolation.

Saint Prosper, dans son poème de la Providence, dépeint en termes énergiques l'invasion, dans la Gaule, des capitaines de l'empereur Honorius, qui eut plutôt les vertus d'un prince religieux que les talents d'un grand politique. Après avoir raconté l'incendie des temples du Seigneur, la profanation des vases sacrés, les outrages faits aux vierges et aux veuves, le meurtre des enfants égorgés dans l'âge le plus tendre, le massacre des solitaires dans leurs grottes et celui des évêques et des prêtres dans leurs églises, le poète termine ainsi cet effrayant tableau : *Si l'Océan tout entier eût fait irruption dans les Gaules, il y eût causé moins de ravages.*

Si totus Gallos sese effudisset in agros,
Oceanus, vastis plus superesset aquis.

L'Auvergne eut sa part des désastres de la patrie. Les troupes d'Honorius, ayant à leur tête Ataulfe, beau-frère et successeur d'Alaric, après avoir vaincu et mis à mort les tyrans Jovin et Sébastien, qui avaient osé revêtir la poupre dans la Gaule, poursuivirent en Auvergne ceux de leurs partisans qui s'y étaient réfugiés. Ils les attaquèrent, les battirent et les firent mourir dans les tourments les plus affreux. Les Barbares poussèrent ensuite jusqu'à Bordeaux, semant partout sur leurs pas le ravage et la destruction.

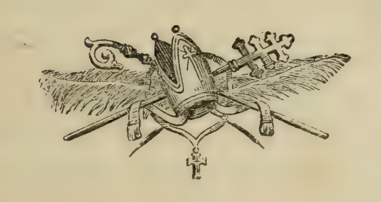
Saint Vénérand (1), qui fut témoin de tous ces malheurs, était l'un des prélats les plus distingués de son temps; saint Paulin le cite parmi les évêques du cinquième siècle qui étaient si dignes du Seigneur : *Si enim hos videas*

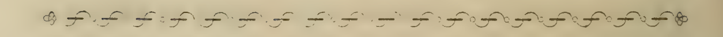
(1) Une remarque qui n'a point, je crois encore été faite, c'est que la plupart des évêques d'Auvergne qui appartenaient à des familles sénatoriales, sont d'origine latine. Cassius, Victorinus, Urbicus, Nepotianus, Venerandus, Rusticus, Sidonius, Gallus, etc., sont évidemment des noms romains. On peut donc conjecturer avec assez de probabilité, que les premiers saints de l'Eglise d'Auvergne, étaient les descendants des colons romains, qui vinrent par essaims nombreux s'abattre sur la Gaule centrale et méridionale, après la conquête de Jules César.

dignos Domini sacerdotes...... Venerandum Arvernis. Il sut, par son zèle et sa fermeté, préserver son diocèse du poison de l'hérésie, et mourut plein d'âge et de mérite, la veille de Noël de l'année 423, sur la fin du règne de l'empereur Honorius. Il fut enterré dans l'église de Saint-Allyre; et plusieurs miracles s'étant opérés par son intercession, les fidèles bâtirent une église en son honneur dans le jardin même de l'abbaye, où ses reliques furent transférées.

Le 21 novembre de l'année 1311, Aubert Aycelin, évêque de Clermont, à la demande de Guyon l'Escot, abbé de Saint-Allyre, restitua la plus grande partie de ces reliques à l'église de cette abbaye, laissant l'autre partie dans la basilique de Saint-Vénérand, où elles sont restées jusqu'à leur profanation et jusqu'à la destruction de plus de trente églises dans Clermont, en l'année 1793, à la suite de l'invasion de nouveaux Vandales, qui ont pris de nos jours le nom de républicains (1850) (1).

(1) Il reste encore quelques débris des églises de Saint-Cassy et de Saint-Vénérand, employés à des usages particuliers.





SAINT FLOUR (FLORUS), PREMIER ÉVÊQUE DE LODÈVE.

(1er Juin.)

Ce fut du vivant du saint évêque Vénérand et vers l'an 413 que saint Flour, qui a été le premier évêque de Lodève, fut envoyé par Patrocle, archevêque d'Arles, pour prendre possession de ce nouveau siége. Hilaire, archevêque de Narbonne, dans la province duquel se trouvait Lodève, se plaignit au pape Zozime de cette usurpation sur ses droits (1). Le différend qui s'éleva à ce sujet dura plusieurs années, à la suite des-

(1) Voyez dans la *Gallia Christiana* la vie de ces deux archevêques.

quelles saint Flour, pour le bien de la paix et pour ne point causer, par son ordination, de schisme entre les deux métropolitains, se retira, l'an 420, dans les montagnes d'Auvergne, où il savait qu'il trouverait à employer son zèle pour la propagation de la foi, parmi les peuplades qui les habitaient, dont quelques-unes n'étaient point encore entièrement converties au christianisme. Telles sont les raisons que l'on pense avoir causé la retraite de saint Flour sur le mont Indiciat, où fut depuis bâtie la ville qui porte son nom.

Par suite de l'abdication volontaire de saint Flour, Silvanus fut institué évêque de Lodève par Hilaire, son métropolitain.

Saint Amantius, son troisième successeur, qui occupait le siége vers l'an 450, fut obligé, pour fuir la persécution des Goths, de se réfugier à Rodez, où il resta jusqu'à sa mort (1).

On rapporte que saint Flour fut accompagné dans la haute Auvergne *(supernatem Arverniam)* par onze disciples, parmi lesquels on comptait Just, son archidiacre; Gennadius ou Gemmard, prêtre, homme d'une grande sainteté, ainsi que plusieurs habitants de Lodève, qui abandonnèrent cette ville pour suivre leur évêque. Le légendaire raconte également que cette petite caravane étant arrivée, exténuée de fatigue, à Bolisma, probablement Bleimar, village voisin du mont Indiciat, après avoir parcouru des chemins presque impraticables, le saint frappa la terre d'un coup de son bâton épiscopal, et il en jaillit aussitôt une fontaine, à laquelle les pieux voyageurs étanchèrent leur soif et reprirent ainsi de nouvelles forces. Depuis ce moment, cette fontaine, auprès de laquelle on a élevé une

(1) Le quatrième évêque de Lodève fut Heraldus ou Halludius, dont il est parlé dans l'épître des évêques de France à saint Léon, en 451.

grande croix, n'a cessé de couler dans toutes les saisons, et ses eaux bienfaisantes ont souvent rendu la santé à ceux qui en buvaient étant en état de grâce. Ce miracle, qui fut le premier que saint Flour fit en Auvergne, contribua puissamment à lui gagner la confiance et l'affection des montagnards encore idolâtres, et à les porter à embrasser la doctrine que le saint annonçait.

Il paraît que Dieu fit connaître à saint Flour, par révélation, que le mont Indiciat était le lieu qu'il devait choisir pour y faire sa retraite et pour y passer le reste de ses jours. Le saint fit part de cette révélation à ses compagnons de voyage, en les engageant à se diriger vers l'endroit indiqué.

Ils se furent à peine mis en marche, qu'un rayon de lumière, semblable à celui qui servit de guide aux Israélites dans le désert, leur apparut et les accompagna, en les précédant, jusqu'au sommet de la montagne. Ce prodige fut accompagné d'un nouveau signe de la protection divine; car au moment où saint Flour réfléchissait aux moyens de bâtir une chapelle, pour y célébrer la sainte messe et pour y recevoir les nouveaux apprentis que Dieu lui enverrait, le ciel s'obscurcit, et le lieu seul où devait être élevé le nouvel oratoire se trouva en un instant couvert de neige, ainsi qu'il était arrivé au mont Anis, en Velay, où devait s'élever un jour l'église de Notre-Dame. Toutes les personnes présentes à ce miracle en furent tellement frappées, qu'elles mirent à l'instant la main à l'œuvre, et que peu de jours suffirent pour terminer le modeste édifice. On y célébra le saint sacrifice, auquel assista un grand concours de peuple qui accourait pour se faire instruire dans la foi de Jésus-Christ. Les conversions multipliées qui s'opérèrent en ce lieu furent accompagnées de nombreux miracles, qui en augmentèrent considérablement le nombre.

Comme saint Flour ressentait les incommodités qu'on

éprouve ordinairement à la suite d'une vie longue et pénible, il connut que sa fin approchait, et il se retira dans une grotte, où se trouvait une sorte de lit taillé dans le rocher même, afin de s'y disposer à bien mourir. Là encore, par une faveur toute céleste, le saint eut connaissance qu'il n'avait plus que peu d'instants à vivre. Il en fut transporté de joie et en avertit ses frères, que cette nouvelle remplit d'une grande douleur. Après leur avoir donné le baiser de paix, accompagné de sa bénédiction épiscopale, son âme s'envola vers le ciel, aussi chargée de mérites et de vertus que son corps était accablé de travaux et d'années.

Après son décès, qui ne fut pour ce saint évêque qu'un passage à une vie meilleure, son corps, qui avait été le tabernacle de la gloire divine, resta aussi beau que s'il eût été plein de vie. Ses disciples l'enterrèrent avec de grands témoignages d'honneur et de respect, *dedans ou fort proche* de l'église qu'il avait fait bâtir. Le village qui environnait cette église, et qui prit dès lors le nom de *Saint-Flour*, était situé dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui *la Croix de Mont-Plain (Mont-Plot)*.

Quant au temps dans lequel vécut saint Flour, il n'y a, pour être fixé à cet égard, qu'à consulter la chronologie des évêques de Lodève; on y verra que saint Amant, *le troisième de ces évêques après saint Flour* et Sylvain, vivait en 516. Ainsi, saint Flour pourrait n'être mort qu'en 422, et Sylvain pourrait être cet évêque créé par Pascal, archevêque d'Arles, dont se plaignait le pape Boniface Ier, dans une lettre écrite la même année 422, à Hilaire, archevêque de Narbonne. Ce pontife reprochait au prélat d'avoir toléré, contre les canons du concile de Nicée, que Patrocle, après la mort d'un évêque de Lodève qu'il ne nomme pas, eût pris la place d'un autre évêque qu'il ne nomme pas davantage, se contentant de le désigner par les termes de *Episcopum nescio quem*..... L'intervalle com-

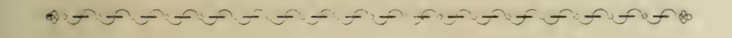
pris entre Sylvain et saint Amand a été la vacance du siége causée par la querelle des archevêques de Narbonne et d'Arles, qui prétendaient l'un et l'autre à la juridiction de l'évêché de Lodève.

Saint Flour a eu aussi sa légende, dans laquelle l'hagiographe anonyme rapporte que le saint était Arabe, et l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ; qu'il reçut le baptême de la main du Sauveur sur les bords du Jourdain, et le Saint-Esprit à Jérusalem, le jour de la Pentecôte, avec les Apôtres; qu'il suivit saint Pierre à Rome, et qu'il alla publier par son ordre l'Evangile dans la Gaule narbonnaise, à Lodève, où il convertit les idolâtres et les druides. Le légendaire ajoute que saint Flour fut créé premier évêque de Lodève, du consentement du peuple; qu'il revint ensuite à Rome après le martyre de saint Pierre, et que saint Clément l'envoya dans la haute Auvergne, dont il convertit les habitants, et qu'il mourut à Saint-Flour, plein de jours et de miracles (1).

Pendant l'espace de six siècles, la piété des fidèles fit de l'endroit où reposaient les reliques de saint Flour un lieu de dévotion particulière, où s'opérèrent de nombreux miracles. Nous raconterons plus tard comment fut élevée dans le même lieu une riche et puissante abbaye, autour de laquelle se forma bientôt une ville, qui devint par la suite le siége d'un évêché et l'une des plus considérables de la haute Auvergne (2).

(1) La qualité de disciple du Sauveur a été donnée par les légendaires à un nombre si considérable de missionnaires apostoliques de la Gaule, que ce nombre dépasse celui des soixante-douze véritables disciples de Jésus-Christ.

(2) Voyez sur la ville de Saint-Flour l'excellente notice de M. *Gardissal*.



SAINT RUSTIQUE (RUSTICUS), COMMUNÉMENT SAINT ROTIRI, HUITIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE.

(24 septembre.)

L'ÉLECTION de saint Rustique fut tout-à-fait miraculeuse. Il s'agissait de nommer un successeur à saint Vénérand, et les brigues de plusieurs compétiteurs avaient semé la division parmi le peuple appelé à prononcer sur le choix de son premier pasteur. Enfin, un dimanche de l'année 426, au moment où les évêques étaient assemblés dans l'église pour terminer l'élection, une vierge voilée *(mulier quædam velata ac devota Deo)* se présente avec assurance et déclare aux prélats

étonnés, qu'aucun de ceux que le peuple avait choisis jusqu'alors n'était agréable à Dieu, mais que le Seigneur, au nom de qui elle parlait, allait leur désigner celui qu'il appelait à l'épiscopat. Au même instant entre dans le temple Rustique, simple prêtre et curé d'Aulnat. En le voyant, la vierge inspirée s'écrie : Voilà celui que Dieu nous a destiné pour pontife, qu'on l'ordonne à l'instant.

Et le peuple, reconnaissant le doigt de Dieu qui lui désignait son évêque, de répéter aussitôt d'une commune voix : Il en est digne, il est juste qu'il le soit : *Dignum ac justum esse.* On le fit asseoir dans la chaire épiscopale, et les acclamations de toute la ville accompagnèrent cette intronisation aussi merveilleuse qu'inattendue (1).

Rustique était sénateur. Dédaignant les grandeurs, il avait depuis longtemps quitté le monde pour travailler au salut des âmes, et gouverna saintement son diocèse au milieu des dangers de l'hérésie et de ceux de l'invasion étrangère. Ce fut sous son épiscopat qu'eut lieu la grande invasion des Francs, et que ce peuple s'établit définitivement dans la Gaule.

Saint Rustique mourut l'an 446, sous le pontificat de saint Léon-le-Grand, Valentinien étant empereur. Il fut enterré dans l'église d'Aulnat, au milieu de son premier troupeau.

Puisque saint Rustique est le premier curé dont il soit fait mention dans cette histoire, nous rapporterons à la suite de sa vie ce que nous apprennent les écrivains ecclésiastiques sur l'origine des paroisses et des curés.

Le mot de curé vient de *curare*, avoir soin, comme celui de pasteur vient de *pascere*, et celui de recteur de *regere*.

On a été autrefois partagé sur l'origine des curés ; les uns soutenaient qu'ils étaient d'institution divine, établis par

(1) Grég. de Tours, l. II, c. 15. — S. Paulin, l. VIII, c. 47.

Jésus-Christ même dans la personne des *septante* disciples auxquels ils auraient succédé ; les autres les considérèrent avec plus de raison, selon nous, comme étant d'institution ecclésiastique. Les textes de saint Paul et des premiers Pères prouvent suffisamment qu'il y a eu de tout temps des prêtres dans l'Eglise, comme il y a eu des diacres, dont il est fait mention dans les mêmes endroits. Mais, bien loin que ces prêtres aient été de vrais curés, qui avaient reçu leur autorité immédiatement de Jésus-Christ, il est certain que dans le premier et le deuxième siècle ils ne pouvaient prêcher ni baptiser, ni dire la messe, ni réconcilier les pénitents, et qu'ils ne firent tout cela par la suite qu'en vertu de la permission des évêques, qui choisirent dans leur clergé un certain nombre de simples prêtres qu'ils distribuèrent dans les lieux d'oraison pour y remplir les fonctions qu'ils ne pouvaient y faire eux-mêmes, en se réservant sur ces prêtres, ainsi députés, le droit de visite et de supériorité (1). La dénomination de curé était connue dès le quatrième siècle. Fleury parle d'un prêtre nommé Viton qu'il dit avoir été curé à cette époque dans une église de Rome (2). Néanmoins une telle dénomination ne devint plus générale que vers la fin du cinquième siècle. A cette époque la capitale du monde chrétien fut divisée en sept régions ou quartiers, et le gouvernement des églises qui s'y trouvaient fut confié à des prêtres désignés sous le nom de curés, ou d'un nom semblable. Tel est tout ou à peu près tout ce que les historiens ecclésiastiques nous apprennent sur l'origine des curés.

Le mot paroisse, dérivé du grec, signifie *maison voisine*, et dans un sens plus étendu, *réunion de maisons voisines.*

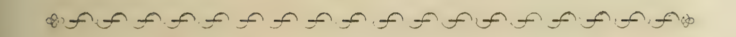
Le mot diocèse, du grec *dioichêsis*, administration, ju-

(1) Fleury, *Instit. Eccles.*, t. I., part. I, c. 8.
(2) Fleury, *Hist. Eccl.*, t. III, l. XII, p. 287.

ridiction, employé par les Romains pour désigner les grandes divisions territoriales de l'empire, fut adopté par l'Eglise dès les premiers siècles pour les divisions ecclésiastiques. Le diocèse formait un grand gouvernement spirituel comprenant certaines provinces, et chaque province se composait de plusieurs églises ou évêchés, soumis à une métropole. Ainsi l'on disait l'église ou le diocèse d'Afrique pour désigner les églises ou les évêchés dépendant du primat de Carthage (1).

Tant que les évêques, secondés de leurs prêtres, ont pu gouverner leurs Eglises, les provinces n'ont pas été divisées en paroisses; leur érection ne s'est faite qu'insensiblement, et qu'au fur et à mesure que le nombre des fidèles s'est accru par la propagation de l'Evangile et la conversion des idolâtres. Il paraît probable qu'il n'y a eu dans les trois premiers siècles aucune paroisse proprement dite. Ce n'est que dans les quatrième et cinquième siècles que quelques paroisses furent érigées à Rome et dans d'autres endroits (2). Enfin, dans le neuvième siècle, le nombre des paroisses formées répondit aux besoins de la population chrétienne. Il y avait alors trois sortes de paroisses, les *diaconées*, les *sacerdotales*, les *plèbes*. Les diacres administraient le baptême dans les premières; les secondes étaient desservies par des prêtres, et les plèbes avaient à leur tête des archiprêtres, qui avaient l'inspection sur les autres paroisses et rendaient compte de leur administration à l'évêque, premier pasteur de ces paroisses, comme de l'Eglise matrice ou cathédrale (3) : *omnium curamhabet episcopus* (4).

(1) FLEURY, *Hist. eccl.*, t. IV, l. XVIII, p, 425.
(2) *Manuale Compendium juris canonici*, auct. J.-F.-M. LEQUEUX, t. I, p. 412.
(3) FLEURY, *Hist. Eccl.* t. X, l. XLVIII.
(4) *Const. Apostol.*, l. II, c. 18.



SAINT NAMACE (NAMATIUS), NEUVIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE.

(4 Novembre.)

Saint Namace, qui succéda à saint Rustique en 446, sur le siége épiscopal d'Auvergne, était comme lui sénateur et avait été marié à une femme dont saint Grégoire de Tours rapporte une action qui annonce une grande humilité dans une personne d'un si haut rang. Un homme assez pauvre l'ayant rencontrée dans une église où il était venu prier, vêtue d'une robe noire de très-modeste apparence, la prit pour une mendiante, et ne sortit point sans déposer un morceau de pain dans le

pan de sa robe. Au lieu de ressentir un affront de l'action de cet homme, cette sainte dame reçut son aumône, l'en remercia avec affection; et, tant que ce morceau de pain dura, elle en prenait chaque jour une bouchée au commencement de ses repas, comme une bénédiction que Dieu lui avait envoyée.

Une femme aussi sincèrement chrétienne était assurément digne d'élever des temples au Seigneur. Elle lui en fit en effet bâtir un dans un des faubourgs de la ville, qu'elle dédia à Saint-Etienne, et où elle fit peindre diverses histoires merveilleuses, dont elle donnait elle-même aux peintres le sujet.

Plusieurs saints évêques ont été enterrés dans cette église, qui a porté, depuis le quinzième siècle, le nom de Saint-Eutrope (1).

Saint Namace fit aussi construire une fort grande église, dont saint Grégoire de Tours nous a laissé une magnifique description. Elle remplaça probablement celle qui avait été élevée par saint Austremoine sur l'emplacement de la maison de saint Cassius, au lieu où est aujourd'hui la cathédrale. Cette église avait cent soixante pieds de long, soixante de large et cinquante de hauteur; l'édifice était en forme de croix; on y comptait quarante-deux fenêtres, huit portes et soixante-dix colonnes; elle n'avait qu'un seul autel (2). Saint Grégoire ajoute qu'on était saisi d'un saint respect en entrant dans cette basilique, et qu'on ressentait sensiblement que le Seigneur y habitait.

Namace employa douze années à achever ce monument, qui prit, sous saint Bonnet, le nom de Saint-Laurent, et

(1) In Ecclesia sancti Stephani, ad altare sancti Stephani, ubi sanctus Namatius, sanctus Quintianus et sanctus Aprunculus, et sanctus Felix, et alia sanctorum corpora, quorum nomina nescimus, quiescunt (*De sanctis Ecclesiis*, etc.; Greg. Turon., l. II *Hist.*, c. 7).

(2) Parietes et *altare* opere sarsurio et multo marmorum genere exornamenta habent. (Greg. Turon, *Hist.*, l. II, c. 16).

plus tard celui de Sainte-Marie. Il fut brûlé et entièrement détruit en 761, par l'armée du roi Pépin, lors de la prise du château de Clermont, dans l'enceinte duquel il était situé, et que la garnison qu'y avait laissée Gayffre, duc d'Aquitaine, avait refusé de remettre au vainqueur après la prise de la ville.

Lorsque saint Namace eut terminé la construction de la nouvelle cathédrale, il envoya plusieurs prêtres à Bologne, en Italie, pour demander des reliques de saint Vital et de saint Agricole, qu'on venait d'y découvrir, et qui avaient souffert le martyre sous Dioclétien et Maximien. On accueillit favorablement la demande du saint évêque, qui alla recevoir ces reliques à une grande distance de la ville, avec la croix et la bannière. Les prêtres qui les portaient voulurent ouvrir la châsse qui les contenait pour les lui faire voir, mais il ne voulut pas le permettre, en disant qu'il aimait mieux croire que c'étaient véritablement des reliques de ces grands martyrs, que de les voir, car *bienheureux ceux qui croient et qui ne cherchent point à voir*. Dieu, dit saint Grégoire, récompensa la foi de ce prélat par un miracle, en empêchant qu'une grosse pluie, qui tomba peu après, ne mouillât ceux qui portaient ces reliques. Il les plaça sur le maitre autel de sa nouvelle église, qu'il dédia solennellement, et ces deux saints sont encore de nos jours les patrons de la cathédrale de Clermont, qui porte néanmoins le nom de Notre-Dame.

L'église bâtie par saint Namace était, du temps de saint Grégoire de Tours, la plus ancienne de toutes celles qui existaient dans la ville, ce qui donne sujet de croire que toutes les autres avaient été bâties plus anciennement hors de l'enceinte des murailles.

Et, en effet, comme la police des Romains ne permettait pas qu'on enterrât dans les villes, et comme on construisait ordinairement les églises sur le tombeau des martyrs, il ne

faut pas s'étonner que les plus anciennes églises aient été primitivement bâties hors des villes, ainsi qu'elles le furent dans la capitale de l'Auvergne.

Saint Namace mourut en l'année 462, et fut enterré dans l'église que sa femme avait fait bâtir. Il vécut sous le pontificat du pape saint Hilaire, et dans les temps où l'on place communément les rois Mérowée et Chilpéric Ier. Ce fut pendant son épiscopat qu'Avitus, Auvergnat de naissance, succéda à l'empereur Maxime, et fut peu de temps après détrôné par Majorien (1).

(1) Voyez Grég. de Tours, *Hist.*, l. XI, c. 16, 17.; — *De Glor. mart.* c. 44; — Tillemont, t. XV, p. 409.



SAINT ÉPARQUE (EPARCHIUS), VULGAIREMENT SAINT BAR, DIXIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE.

(23 Août.)

Saint Eparque, qu'on nomme aussi Éparce en Auvergne, fut un évêque d'une si grande piété qu'il se levait souvent la nuit pour aller prier dans son église cathédrale, qui était contiguë à sa demeure. Ayant une fois vu le démon sous la figure d'une courtisane (*in modum ornatæ mulieris*), assis dans la chaire épiscopale, il l'en chassa par le signe de la croix et l'intercession du nom de Jésus-Christ.

Le démon, pour s'en venger, le menaça de l'attaquer

par les tentations les plus sensibles à la pudeur. Il le fit en effet; mais le saint se joua de tous ses efforts, fortifié par la prière et par le signe de la Rédemption (1). Chaque année, dans le saint temps de carême, Eparque se retirait au monastère de Chantoin, où il demeurait jusqu'au jeudi saint dans une complète retraite. Ce jour-là, son clergé et le peuple de la ville allaient le chercher en grande procession et le conduisaient à la cathédrale : *Die cœnæ Domini*, *cum magno psallantio*, *comitantibus clericis civibusque*, *ad ecclesiam suam revertebatur* (2).

Ce saint évêque mourut en l'année 471.

On voit, par ce que nous venons de dire de la contiguïté qui existait entre la demeure épiscopale et l'église cathédrale, que les évêques logeaient alors dans la maison qu'on a depuis appelée *la Maison de l'Abbé*, qui tenait à l'église de Saint-Sauveur ou du Sépulcre, que saint Grégoire de Tours désigne sous le nom de *Salvatorium*, à raison de cette proximité. On commença la destruction de cette maison sous l'épiscopat de Jacques d'Amboise (1507), pour y ériger la fontaine qui est présentement sur la place Delille.

Cet ancien logement des évêques joignait l'église de Saint-Sauveur du côté de l'Orient, dans laquelle on entrait par une porte intérieure, par où les saints évêques de ces siècles de ferveur pénétraient la nuit dans la mère église pour y prier Dieu, ainsi qu'on le voit dans les vies de saint Urbic, de saint Eparque, de saint Sidoine et de saint Bonnet. Dans les siècles suivants, les évêques agrandirent ce logement, qui était peu considérable du temps de saint Eparque, comme Grégoire de Tours le fait entendre par ces mots : *Ecclesia parva intra muros urbis possessionem*

(1) GRÉG. TURON., *Hist.*, l. II, c. 21.
(2) GRÉG. TURON. *loco citato.*

habebat, et ne comprenait que cette maison de l'Abbé; ils la laissèrent ensuite aux chanoines, pour prendre celui qui a servi de palais épiscopal jusqu'à la Révolution, qui les chassa de leur demeure.

Il y avait encore, dans cette habitation des chanoines, outre la cathédrale, dans laquelle on célébrait les offices avec beaucoup de solennité, et qui était au centre de leurs logements, quatre ou cinq églises ou chapelles domestiques, destinées à d'autres fonctions ecclésiastiques et séparées les unes des autres d'environ quarante à cinquante pas; savoir : celle de Saint-Pierre, que le livre des églises de Clermont désigne sous le nom de *Sanctus Petrus in castello*, parce qu'elle était dans l'enceinte du château, et pour la distinguer des autres églises de ce nom qui étaient dans la ville; celles de Saint-Michel, de Saint-Sauveur, de Saint-Gilles, ainsi qu'une quatrième dans la rue de Vernines, sans comprendre celle de l'hôtel des évêques. De tous ces logements et de leurs chapelles, il ne restait, vers le milieu du dix-septième siècle, que trois réfectoires avec leurs cuisines, qui servaient alors à divers usages plusieurs siècles avant cette époque. Déjà les chanoines qui, primitivement, sous la direction d'un prévôt et d'un abbé, demeuraient près de l'église, vivaient en commun, mangeaient dans le même réfectoire et couchaient dans un même dortoir, avaient renoncé à la vie régulière, et s'étaient logés presque partout dans divers quartiers de la ville, chez leurs parents ou dans des habitations particulières. Dès l'année 1060, quelques-uns des plus fervents de ceux de Clermont, voulant continuer la vie régulière de leur première institution, se retirèrent au monastère de Chantoin, et le chapitre leur avait alloué, sur leur demande, des dîmes et des fonds de terre pour leur subsistance.

SAINT SIDOINE APOLLINAIRE (CAIUS SOLLIUS APOLLINARIS SIDONIUS), ONZIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE.

(23 Août.)

I.



EPUIS la mort de saint Austremoine les évêques qui lui succédèrent par voie d'élection sur le siége épiscopal d'Auvergne, furent pour la plupart, comme nous l'avons vu, des sénateurs d'illustres maisons et des hommes aussi distingués par leur mérite personnel que par leur naissance.

Mais rien ne prouve davantage en quelle haute estime était l'épiscopat dans l'esprit des peuples, et combien ils plaçaient avec raison les hommes chargés de la direction des âmes

au-dessus de ceux qui dirigeaient les affaires publiques, que le choix que firent les habitants de la ville d'Arverne, en prenant Sidoine Apollinaire pour leur évêque, après la mort de saint Eparque : *Quo migrante, Sidonius ex præfecto substituitur, vir secundum sæculi dignitatem nobilissimus* (Greg. Turonn.).

Sidoine Apollinaire était, en effet, sorti d'une des plus illustres familles sénatoriales des Gaules. L'on comptait parmi ses ancêtres des préfets de Rome et du prétoire, des maîtres des offices et des généraux d'armée. Son aïeul avait été préfet des Gaules en 408, et avait eu l'honneur plus grand encore d'être le premier de sa famille qui renonça au paganisme et qui reçut le baptême. Son père, tribun sous Honorius, avait obtenu la même préfecture sous Valentinien III. Sa mère, dont on ignore le nom, était Arverne et de la famille des Avitus (1).

Saint Sidoine naquit à Lyon le 5 novembre, vers l'année 430, puisqu'il nous apprend lui-même qu'au commencement de 449, il ne faisait qu'entrer dans l'adolescence. On lui donna les noms de Caius Sollius Apollinaris Sidonius, dont le dernier était proprement son nom, selon l'usage de ce temps-là. Il prenait néanmoins quelquefois celui de Sollius seul, comme son épitaphe lui donne seul aussi celui d'Apollinaris. Lorsqu'il fut en âge d'apprendre, il s'appliqua à l'étude des lettres et des sciences, pour lesquelles les Gaules possédaient alors d'excellents maîtres. Il étudia la poésie sous Hoënius, et la philosophie sous Eusèbe, dont il loue beaucoup la science et la sagesse. Il devint savant dans les langues grecque et latine; il paraît avoir appris également la musique, l'arithmétique, l'astrologie, qu'il considérait comme faisant partie de la philosophie, et toutes les

(1) Sidoine écrivait à Avitus : « *Matribus nostris summa sanguinis juncti necessitudo* (*Ep.* III, c. 1). »

sciences qui dépendent des lettres en général, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la grande érudition qui règne dans ses écrits. Mais la poésie faisait ses délices : il l'aima dès l'enfance et la cultiva toute sa vie avec succès. Il avoue modestement lui-même qu'il avait plus de facilité pour écrire que de capacité pour le bien faire, quoique la plupart de ses écrits prouvent suffisamment qu'il possédait à un degré éminent également ces deux qualités.

Cependant Sidoine n'était pas tellement attaché à l'étude qu'il ne prît quelquefois le plaisir de la chasse, et qu'il ne se livrât à d'autres sortes d'exercices, particulièrement à celui de la paume, qu'il aimait extrêmement. Il assistait aussi, à la même époque de sa vie, aux veilles solennelles de l'Eglise, comme il le marque lui-même pour celle de Saint-Just, à Lyon, sachant ainsi allier les devoirs d'un Chrétien aux plaisirs et aux délassements permis à la jeunesse.

Sidoine possédait cette honorable ambition que donnent ordinairement l'instruction et les talents aux hommes d'une grande naissance. Loin de dissimuler ses sentiments à cet égard, il avouait hautement qu'il prétendait s'élever aussi haut que ses nobles ancêtres, les surpasser même, s'il était possible ; et cette ambition, bien pardonnable sans doute dans un homme de son sang, servit par la suite à faire paraître avec plus d'avantages son humilité, lorsqu'il renonça à tous les honneurs du siècle pour se livrer avec ferveur aux austères devoirs que lui imposait l'épiscopat.

L'ambition de Sidoine dut être puissamment aiguillonnée, lorsque Maximus Auxilius Avitus, son beau-père, reçut le titre d'Auguste, le 10 juillet de l'année 455. Il est probable que le mariage de Sidoine avec Papianilla avait eu lieu avant son élévation dans les hautes charges de l'empire, et même avant qu'Avitus fût empereur. Ce dernier, qui était Auvergnat, donna en dot à sa fille une terre appelée *Avitacum*, située dans les environs de la capitale de l'Auvergne,

que Sidoine habitait avec d'autant plus de plaisir, qu'elle venait de sa femme, à laquelle il était fort attaché : *Quod quia uxorium patria mihi dulcius.* La fixation de l'emplacement d'*Avitacum* a exercé longtemps la plume et l'imagination des érudits de l'Auvergne. Savaron a prétendu que c'était Aubière, qui est situé au pied de la montagne de *Gergovia*, et dont il considère le nom comme une dérivation de celui d'*Avitacum;* mais le nom latin de ce lieu, *Alberia*, résiste à cette conjecture. Le P. Dominique de Jésus a avancé avec aussi peu de fondement qu'*Avitacum* était Ayat, situé sur la Sioule, dans les environs de Saint-Gervais ; mais le site peu favorable de cet endroit ne répond pas à la séduisante description que nous a laissée Sidoine de sa maison des champs. Enfin d'autres l'ont placé sur les bords du lac d'Aydat, et nous nous rangeons volontiers à cette dernière opinion, qui nous paraît la plus probable.

Sidoine eut au moins quatre enfants : Apollinaire, dont nous aurons plus tard occasion de parler ; Sévérienne, qu'il élevait chez lui ; Roscie, dont il confia le soin, en 474, à l'aïeule et aux tantes paternelles de cette enfant, qui avaient non-seulement toute la tendresse, mais encore toute la sévérité nécessaire pour lui donner une bonne éducation, et Alcime ou Alchime, dont parle Grégoire de Tours (1). Ecdice, l'un de ses beaux-frères, est célèbre dans l'histoire par son courage et ses malheurs.

L'orgueil naturel à notre nation et cette supériorité factice que nous accordons si volontiers aux hommes de notre siècle, nous a fait prendre à la lettre la dénomination de Barbares, que les Grecs et les Romains, non moins orgueilleux que nous, donnaient à tous les peuples qui ne parlaient pas leur langue, sans en excepter les Egyptiens, à qui ils étaient

(1) Il serait permis de supposer que, selon l'usage des doubles noms adoptés alors par les familles nobles, cette dénomination s'appliquât à Roscia ou à Severiana (GREG. TURON., *Hist. Franc.*, III, p. 2).

redevables d'une partie de leurs sciences et de leurs arts. Cependant l'histoire nous apprend que quelques-uns de ces Barbares l'étaient souvent beaucoup moins que les hommes corrompus de la vieille civilisation païenne.

Une des premières lettres de Sidoine est consacrée à l'éloge de Théodoric, roi des Visigoths, qui commença à régner à Toulouse l'an 453. Ce Théodoric était frère de Thorismond et fils de Théodoric Ier, tué aux champs catalauniques dans la grande bataille contre Attila. Il paraît que Sidoine voyait assez familièrement ce prince, ami d'Avitus, qu'il aida puissamment à monter à l'empire. Il jouait avec lui, et en véritable homme de cour, cherchait à perdre lorsqu'il avait quelque grâce à lui demander, parce que le gain rendait Théodoric plus facile et plus complaisant. Ce roi barbare passait pour un prince fort accompli, et qui avait beaucoup de bonté. C'est ce que Sidoine raconte à Agricole, frère de sa femme, avec autant d'esprit que de grâce, dans la lettre dont nous parlons.

Sidoine crut à juste titre que tous ses rêves d'ambition allaient être promptement réalisés, lorsqu'Avitus fut proclamé empereur à Toulouse, et plus solennellement encore à Arles un mois après. Lorsque Théodoric eut repoussé les Vandales et les Suèves, il suivit son beau-père à Rome et y prononça son panégyrique en vers, en présence du sénat et du peuple romain, le premier jour de l'an 456. Ce panégyrique fut écouté avec de grands applaudissements ; mais on ne voit pas que Sidoine en ait retiré d'autre fruit que le vain honneur d'une statue d'airain.

Le règne d'Avitus ne fut pas aussi heureux que Sidoine le promettait dans son panégyrique, ni aussi long qu'il le souhaitait ; il n'alla pas même jusqu'à la fin de l'année 456. Ricimer, fils d'un Suève et de la fille du roi goth Vallia, auquel Avitus avait donné sa confiance, parvint à une autorité si absolue, qu'il fit révolter l'armée à la tête de la-

quelle l'empereur l'avait placé. Ce prince était alors dans les Gaules; il passa promptement en Italie, croyant pouvoir étouffer cette révolte; mais Ricimer, l'ayant surpris dans Plaisance, le dépouilla de la pourpre impériale (octobre 456), après un règne de quatorze mois. La déchéance d'Avitus fut confirmée par le sénat, qui semblait (ce que nous avons vu de nos jours) puiser ce pouvoir d'avilir dans sa propre dégradation. Le Suève, vainqueur, nomma de sa pleine autorité l'empereur déposé évêque de Plaisance (16 octobre). Ici commence dans l'histoire l'époque où la tonsure deviendra souvent la couronne des rois découronnés.

Quelques historiens rapportent qu'Avitus, craignant d'être assassiné, résolut de se réfugier en Auvergne, mais qu'il mourut en chemin, et que son corps fut porté à Brioude; d'autres disent au contraire que, privé de l'empire, il le fut aussi de la vie, ce qui paraît plus probable *(Idat. chron.)*.

Sidoine prit les armes pour défendre son beau-père ou pour le venger; mais il fut obligé de céder et de recourir à la bonté de Majorien, successeur d'Avitus, qui le reçut fort bien et lui accorda entièrement sa grâce. De sorte que, lors du voyage que ce prince fit à Lyon, vers la fin de l'année 458, Sidoine prononça son panégyrique en vers, dans lequel il prit la liberté de solliciter quelques effets de la libéralité impériale en faveur de sa ville natale. Il demanda aussi pour lui-même au nouvel empereur la décharge d'un tribut *de trois personnes*, dont il dit qu'il était presque accablé. Nous pensons, au sujet de ce tribut, que comme il fallait une certaine quantité de biens pour être astreint au tribut d'une personne ou *d'une tête*, ainsi que le disaient les Romains, les plus riches payaient pour plusieurs têtes, et l'on voit par l'exemple de Sidoine qu'il n'y avait point de noblesse, si élevée qu'elle fût, qui en exemptât.

Sidoine avait, en 461, la dignité de comte, qui était grande alors, lorsqu'il se rendit d'Auvergne à Arles auprès

de l'empereur Majorien, qui accommoda avec beaucoup de bienveillance, et tout à son avantage, le différend qu'il avait avec Péone, ancien préfet des Gaules, qui l'accusait d'avoir fait une satyre contre lui. Sidoine s'en défendit avec indignation, et l'affaire se termina pour lui de la manière la plus glorieuse (1).

Sidoine demeura dans les hautes charges de la cour pendant le règne de Majorien. Il paraît qu'il fut envoyé par ce prince en Auvergne pour quelque commission (*commilitio*) particulière. Majorien abdiqua le 7 août de l'année 461. C'était un de ces hommes que le ciel montre un moment à la terre dans l'abâtardissement des races : étrangers au monde où ils viennent, ils ne s'y arrêtent que le temps nécessaire pour empêcher la prescription contre la vertu. En d'autres temps et avec d'autres hommes, Majorien eût renouvelé Trajan; il aurait même encore eu, sur ce modèle des princes de l'antiquité païenne, l'avantage inappréciable d'être Chrétien. On croit qu'il fut empoisonné; car il était rare alors que l'abdication ou la déposition ne devinssent pas une sentence de mort. A Majorien succéda Sévère, à Sévère Anthème (467), à Anthème Olybre (472). En ce temps de rapide décadence, l'empire marchait vite à sa fin; les princes vivaient peu et se passaient mutuellement la pourpre, qui devenait bientôt pour eux un linceul.

Tandis que l'empire, gouverné de fait par Ricimer, changeait ainsi d'empereur sans changer de maître, Sidoine, retiré sous les frais ombrages d'*Avitacum*, attendait prudemment la fin de l'orage en écrivant à ses amis. Dans une épître à Domice (2), il fait en beaux vers la description du séjour qu'il habitait; dans une autre à Donide (3), il raconte la douce captivité qu'il a soufferte chez deux de ses pa-

(1) L. I., ép, 11, p. 30.
(2) L. II, ép. 2, p. 34.
(3) L. 2, ép. 9, p. 47 et suiv.

rents, Ferréol et Apollinaire, habitant les bords du Gardon, où il avait été retenu pendant sept jours à son retour de Nîmes. Il n'oublie rien de ce qui peut servir à faire connaître la vie de château au cinquième siècle, la paume, les dés, les livres, l'entretien, le dîner après onze heures, ample et de peu de plats, à la mode des sénateurs, la méridienne, le bain et le souper. Il fait ensuite une sage distribution des livres, plaçant ceux de littérature entre les mains des hommes, et ceux de piété, comme les œuvres de saint Augustin, de Prudence et d'Origène, entre les mains des femmes. Quelque temps après, il entretient Agricole, son beau-frère, de la maladie de sa fille Sévérienne, qu'il va, dit-il, faire transporter à la campagne, autant pour lui faire respirer un air plus frais et plus pur que pour la soustraire aux avis des médecins, toujours prompts à proposer des remèdes, mais toujours lents à se mettre d'accord sur leur efficacité ; assez assidus auprès de leurs malades, mais si peu habiles à les soulager, qu'ils en tuent le plus grand nombre par l'excès de leurs soins officieux. Nous croyons qu'on peut justement conclure de ce que dit Sidoine dans ces deux dernières épîtres, que si les femmes d'aujourd'hui ne montrent pas autant de sagesse et de prudence dans le choix de leurs lectures que celles d'autrefois, les médecins de notre temps, en dépit des prétendus progrès d'un art conjectural, ne sont malheureusement pas plus heureux que ceux du temps de Sidoine dans la guérison de leurs malades.

Outre son habitation d'Avitacum, Sidoine en possédait une autre à deux lieues de Clermont, vers Volvic et Marsat (1). Nous conjecturons qu'on ne se tromperait guère en la plaçant dans le site enchanteur qu'occupe depuis plusieurs siècles le château de Saint-Genès, entre Marsat et Volvic. On voit dans son épître à Marusius qu'il y passait

(1) Ep. 2, p. 34.

quelquefois l'hiver, afin d'y jouir d'un avantage qui fut de tout temps aussi rare que précieux, la société d'un bon ami (1).

Allant un jour de Lyon en Auvergne, Sidoine aperçut des fossoyeurs qui fouillaient sur le tombeau d'Apollinaire, son aïeul, apparemment pour y enterrer un mort. A la vue de cette profanation, il s'écrie, court à toute bride sur les profanateurs et les bat, sans autres formes de procès, pour leur apprendre à n'y plus revenir. Il déplora bientôt amèrement ce mouvement de colère qui l'avait emporté chez lui sur la raison; il en écrivit le jour même à saint Patient, évêque de Lyon, à qui la punition des fossoyeurs devait appartenir, pour lui demander pardon de les avoir maltraités, ce qui indique, selon nous, que les fossoyeurs étaient alors réputés clercs, comme les parabolains d'Alexandrie (2). L'évêque, en retour de cette soumission, le loua de n'avoir pas souffert la profanation du tombeau de son grand-père. Sidoine fit la nuit suivante une épitaphe pour mettre sur ce tombeau et le placer par ce moyen à l'abri de nouvelles violations. Il l'envoya le lendemain à Lyon, à Secondus, son neveu, afin qu'il la fît graver sur du marbre, laissant l'argent nécessaire à cette dépense au vénérable Gaudence, qui était probablement le curé du lieu où il coucha cette nuit-là (3).

Sidoine fit dans sa jeunesse un voyage à Bordeaux et dans quelques autres parties de l'Aquitaine. Il alla également visiter Narbonne, ville alors considérable de la province qui portait son nom. Partout il fut reçu avec la plus grande distinction par les hommes les plus éminents du pays par leur science ou par leur naissance (4).

(1) Ep. 14, p. 60.

(2) Voyez saint Cyrille d'Alexandrie, § 4. — *Parabolain* veut dire en grec, hardi, téméraire. On donnait anciennement ce nom aux plus hardis gladiateurs; et depuis, par extension, on le donna aux clercs qui affrontaient les plus grands dangers. pour secourir et enterrer les malades, surtout les pestiférés.

(3) L. III, ép. 12, p. 76.

(4) L. VIII, ép. 11, p. 234.

Anthème, un des derniers fantômes d'empereur créés par Ricimer (année 467), inclinait aux idoles et prétendait rétablir la ville des Césars dans sa première splendeur, en lui rendant les dieux auteurs de sa gloire. Le pape Hilaire empêcha l'exécution de ce projet, et la guerre civile allumée par Ricimer mit en même temps fin aux jours d'Anthème, et à cette velléité intempestive de paganisme (année 472

Dans la première des cinq années de son règne (467), Anthème manda à Sidoine de le venir trouver à Rome. Sidoine prit pour faire ce voyage les voitures *du public*, selon le droit qu'en avaient ceux que l'empereur appelait près de lui. En traversant l'Ombrie, il tomba malade d'une fièvre qui l'incommodait beaucoup; mais avant d'entrer dant Rome, il alla se prosterner et prier dans l'église des saints Apôtres, qui était hors des murs, et se sentit aussitôt entièrement guéri par une faveur particulière du Ciel (1). Sidoine poursuivit à Rome ses projets d'avancement dans les grandes charges de l'Etat, car il n'avait point alors de vues plus relevées ni plus chrétiennes; et comme il avait de puissants amis près de l'empereur, dont il avait fait un brillant panégyrique, il obtint la charge de chef du sénat et de Rome, ainsi que celle de préfet de la ville, ce qui le rendait juge du peuple et du sénat. Il fut préfet de Rome en 468; c'est tout ce que nous en savons, car il ne nous est rien resté de ce qu'il fit dans cette charge qu'une petite lettre par laquelle on voit que dès le commencement de sa préfecture on craignait une famine dont les conséquences seraient retombées sur lui. C'est pourquoi, ayant appris que cinq vaisseaux chargés de blé, venant de Brindes, étaient arrivés à Ostie, il envoya l'intendant des vivres pour les

(1) L. I., ép. 5, p. 11.
(2) L. IX, ép. 16, p. 284. — *Id.* p. 147. — *Bib. P.*, t. IV, p. 593.

faire venir à Rome et éviter le malheur qui menaçait la population.

L'ambition qu'avait eue Sidoine d'égaler ses ancêtres, devait avoir été pleinement satisfaite par la dignité de préfet de Rome, à laquelle étaient attachés les mêmes priviléges qu'à celle de préfet du prétoire. Mais Anthème surpassa encore ses espérances en y ajoutant la dignité de patrice. Après cette dernière élévation, il ne lui manquait plus que le consulat pour arriver aux plus hautes dignités auxquelles les particuliers pouvaient alors prétendre, et il avait au-dessus de presque tous les autres la gloire d'être le gendre d'un empereur. Possédant tous les honneurs de la haute magistrature et tout ce que les désirs des hommes du monde peuvent se figurer de plus heureux, Sidoine voyait monter de toutes parts jusqu'à lui les applaudissements que la dignité de patrice et celle de préfet de Rome ne manquaient pas de lui attirer. N'oublions pas de dire cependant qu'au milieu de tous ces vains titres qu'il avait tant désiré de posséder, les plus saints personnages du siècle l'honoraient de leur estime et de leur amitié, et qu'ils furent ravis de joie lorsqu'ils le virent passer des honneurs périssables du siècle à la grandeur de l'épiscopat.

Sidoine était encore à Rome en 469, lorsqu'il obtint la grâce d'Arvande, ancien préfet des Gaules, condamné à mort pour crime de péculat. Le chagrin qu'il éprouva du malheur d'Arvande, qui avait été son ami, et peut-être du tort qu'il se fit à lui-même en prenant si chaudement sa défense, le firent quitter Rome et la cour d'Anthème (1). De retour dans les Gaules, il écrivit contre Séronat, préfet du prétoire, qui exerçait en Auvergne de telles violences, que les personnes de qualité étaient résolues, si l'on n'y portait pas remède, d'abandonner leur pays *ou leur chevelure*, en

(1) *Bibliotheca Patrum*, t. IV, p. 599.

se faisant clercs, pour se soustraire à ses vexations (1). Séronat expia depuis ses crimes par le dernier supplice, à la poursuite de l'Auvergne (2), et Sidoine ne fut point étranger à cet acte de haute justice.

Il paraît qu'il avait quitté Lyon et s'était tout à fait fixé en Auvergne, avant même que d'en être évêque (3). Il le fit sans doute parce qu'Anthème avait cédé Lyon aux Bourguignons, contre lesquels il ne pouvait le défendre, malgré qu'il dise lui-même que ce fut son amitié pour Ommace qui le rendit citoyen de l'Auvergne. Ce fut dans cette province que, cédant aux sollicitations de Félix Magnus, il publia le livre de ses poésies, qui eut, selon lui, plus de succès qu'il n'en méritait (aveu bien rare dans la bouche d'un auteur), quoique ce livre ait été assez mal reçu de quelques personnes, plus difficiles ou plus sérieuses que le commun des lecteurs (4). Parmi les poèmes de ce recueil, il y en a un adressé à Catullinus, qui lui avait demandé une épithalame. Il s'excuse de l'écrire, en disant qu'il ne peut rien faire au milieu des Bourguignons, *ses hauts patrons*, dont il fait une plaisante description.

Quelques auteurs ont pensé qu'il était à Lyon lorsqu'il écrivit ce poème ; mais nous croyons plutôt qu'il était déjà dans la capitale de l'Auvergne, dans laquelle Anthème avait mis dès lors une garnison de Bourguignons pour la défendre contre Ruric, roi des Visigoths, qui la menaçait, après avoir défait les Bretons en Berry, vers l'an 470.

Ce que Sidoine raconte de ces géants qui le venaient importuner avant le jour, *comme un vieux grand-père* (5), se rapporte mieux aussi à la ville d'Arverne, où sa qualité de

(1) L. II, ép. 1, p. 33.
(2) L. VII, ép. 7, p. 185.
(3) SIDONII *Carmen* 17, p. 386.
(4) L. I, ép. 1, p. 2.
(5) SID. *Carm.* 12, p. 3 et 369.

patrice, le rendant le premier de la ville, le chargeait en même temps de pourvoir à la subsistance de la garnison.

Voilà ce que Sidoine nous a appris lui-même de ses actions et de ses écrits jusqu'au temps de son épiscopat. Son épitaphe contient néanmoins en peu de mots quelques circonstances de son histoire dont nous n'avons point d'autre connaissance. Elle nous le représente en sa qualité de préfet de Rome, non-seulement comme juge et comme magistrat civil, mais encore comme général d'armée *(rector militiæ)*, ayant donné des lois aux Barbares et mis des bornes à leur fureur, comme ayant rétabli la paix par la sagesse de ses conseils entre des Etats qui étaient en armes. Elle nous le dépeint aussi comme ayant toujours conservé un esprit tranquille au milieu des flots et des agitations du monde. Enfin elle loue également ses écrits comme étant dignes de vivre dans la postérité, quoique ayant été faits au milieu des troubles de la guerre civile et étrangère.

II.

Tel était l'homme éminent qui, après avoir vu ses désirs ambitieux couronnés et même dépassés par le succès, passa sans aucun intermédiaire, des premières charges de l'empire et du sommet des grandeurs du monde, à l'humilité et à la sainteté de l'épiscopat.

Quoique nous ne connaissions pas les particularités de son élection, qui eut lieu en l'année 471, nous apprenons néanmoins par ses écrits qu'il n'accepta que par contrainte la conduite de l'Eglise d'Auvergne. Et pourtant ce patrice, qui prenait rang dans l'empire après les Césars, et qui n'aurait point considéré comme au-dessus de ses prétentions, ni regardé comme au-dessous de ses forces le consulat ni le titre d'Auguste, reconnaissait publiquement que c'était une faute visible de l'avoir élevé à l'épiscopat, et il gémissait de

ce qu'on avait chargé du poids d'une dignité si sublime un être comme lui qui en était tout à fait indigne. Il rougissait et se plaignait de ce qu'ayant la conscience chargée de crimes (c'est ainsi qu'il appelait ses fautes), il était obligé d'enseigner avant que d'apprendre, de prêcher aux autres le bien qu'il ne faisait pas, de prier pour les péchés des peuples, lui pour qui les prières de tous les innocents pouvaient à peine obtenir miséricorde, et de travailler à la guérison des âmes, quand la sienne était si malade (1).

Il ne faut pas douter que le peuple d'Auvergne n'ait été porté à choisir Sidoine pour son évêque, par l'estime qu'il avait de son éloquence, de sa science, et surtout de sa probité; car il avait toujours vécu d'une manière irrépréhensible devant les hommes. Cependant on ne peut se dissimuler qu'on ne trouve point dans toute sa conduite, quelque honorable qu'elle ait été, qu'il ait fait paraître *jusqu'alors* aucune vertu qui fût autre que morale et qui ne pût être aussi bien la vertu d'un païen. Il avait passé sa vie dans les délices et dans l'abondance, dans le faste et dans les grandeurs du siècle. Ses poésies étaient toutes païennes, souvent idolâtres, et quelquefois impies. Du reste, quand sa vie eût été toute sainte, il ne pouvait pas, selon les canons, passer tout-à-coup d'un état laïque à l'épiscopat. « Mais Dieu, de qui nous recevons toutes les grâces, dit un savant hagiographe, est le maître de les distribuer à qui il lui plaît et comme il lui plaît : il ne nous reste qu'à adorer la puissance infinie de sa miséricorde, qui a voulu sanctifier Sidoine par une voie qui en aurait perdu une infinité d'autres. Il l'a purifié comme le publicain par une humilité profonde et par la confusion qu'il a eue de se voir élevé à un état de saint, après avoir mené une vie qui n'était pas sainte. Il lui a fait expier ses fautes précédentes, non-seu-

(1) Sid. *Ep.*, l. V., ép. 3; — ép. 7; — ép. 9; — ép. 1.

lement par une vie austère et par les aumônes, mais encore par diverses afflictions qu'il lui envoya et par les persécutions qu'il permit au démon de lui susciter dans son clergé même (1). »

Sidoine, quoique plus élevé devant Dieu depuis qu'il était évêque, voyait sans peine qu'on le regardât comme rabaissé devant le monde par son épiscopat. Il faut bien dire qu'il se rabaissait beaucoup lui-même, et ne conservait rien du faste de ses anciennes dignités. Il ne cherchait plus qu'à se cacher et à demeurer inconnu ; ce fut même une des raisons qu'il allégua à Léon, ministre d'Euric, pour s'excuser d'écrire l'histoire. Il dit lui-même avec beaucoup de sagesse, qu'un ecclésiastique, qui ne doit travailler que pour la vérité et l'utilité, n'est pas propre à écrire l'histoire profane de son temps (2).

Il renonça surtout à la poésie, aussitôt qu'il eut été fait évêque, comme étant obligé à une gravité qui ne s'accorde guère avec les écarts et la vivacité du poète. Il avait même honte de penser à tant de vers qu'il avait faits autrefois, et il eût voulu pouvoir supprimer la plus grande partie de ceux qu'il avait publiés. Il menait dans tout le reste une vie sainte, et comme dit saint Grégoire de Tours, d'une sainteté éminente et magnifique. Il jeûnait de deux jours l'un, et sa table était très-frugale. Il cherchait dans ses méditations à fortifier son âme par une nourriture divine et à abattre le corps par les austérités du jeûne. Il s'appliquait à la prière jusqu'à répandre des larmes, et il cherchait à apaiser la colère de Dieu, non-seulement pour lui et pour ses amis, mais encore pour ceux qui lui étaient inconnus. Tout le monde était bien reçu à sa petite table *(mensulam)*; il ne distribuait pas, mais il prodiguait ses biens aux pauvres;

(1) Tillemont, t., XVI, p. 218.
(2) Sid., Ep. XXII, p. 119 et 120.

en quoi, dit le célèbre prêtre Claudien, il faisait du bien aux autres, mais encore plus à lui-même. Il laissa le soin de toutes ses affaires temporelles à ses enfants, lorsqu'ils furent en âge de s'en charger.

Lorsque l'élection de saint Sidoine fut connue dans les Gaules, plusieurs évêques lui écrivirent pour l'encourager dans une profession qui lui était si nouvelle. Saint Loup, évêque de Troyes, qui était alors regardé comme le père des évêques, encore plus par son grand mérite que par ses quarante-cinq ans d'épiscopat, s'acquitta de ce devoir de charité. Il écrivit au nouveau prélat une lettre très-honorable pour lui et très-digne de la charité et des lumières du saint vieillard qui l'écrivait.

L'état d'émotion, on pourrait presque dire de confusion, dans lequel saint Sidoine entra lorsqu'il se vit engagé dans un état dont il se croyait si indigne, lui causa une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. Il en revint néanmoins, avec la résolution de profiter de la vie que Dieu lui avait rendue pour se corriger de ses fautes passées, de crainte de trouver dans la santé de son corps la mort de son âme.

Nous croyons devoir placer ici, comme un exemple à imiter, la description que fait saint Sidoine, évêque, à un de ses amis, dans une de ses lettres, de la vie exemplaire de Vectius, en désirant qu'elle fût connue de tout le monde, parce qu'elle méritait d'être imitée, même par les ecclésiastiques. Vectius était un laïque et un homme de qualité, puisqu'on lui donnait le titre d'illustre. Il était veuf et n'avait qu'une petite fille qu'il élevait avec grand soin. Il vivait au dehors dans la splendeur de son rang, mais avec un esprit au-dessus de toute espèce de futilités, en sorte que c'était un véritable religieux sous l'habit d'un grand seigneur.

Vectius observait une fort grande sobriété dans ses repas,

ce qui ne l'empêchait pas de recevoir à sa table les étrangers avec beaucoup de plaisir et de civilité; et lui et tous ceux de sa maison gardaient une exacte chasteté, chacun selon son état. Il ne mangeait point de viandes et ne laissait pas d'aller à la chasse, sans doute pour s'y procurer l'exercice nécessaire à sa santé. Il lisait beaucoup les livres sacrés et se les faisait lire durant son repas. Il récitait souvent les Psaumes et les chantait encore plus souvent; ne traitait point ses gens avec menaces, ne punissait point leurs fautes avec rigueur, et ne les gâtait point non plus par une trop grande indulgence. Il les conduisait avec autorité, mais avec raison, moins comme un maître absolu que comme un intendant fidèle, et ne méprisait point les avis qu'ils pouvaient lui donner, mais les écoutait au contraire avec bonté. Tel est le portrait que saint Sidoine nous a laissé de ce seigneur, qu'il avait, disait-il, examiné à loisir jusque dans le fond de l'âme; il y avait trouvé et admiré dans un laïque l'esprit d'un évêque, tandis que bien des évêques ont véritablement l'esprit d'un laïque. Il y a beaucoup de probabilités que ce Vectius, qui habitait près de Chantelle en Bourbonnais, sur le chemin de Clermont à Moulins, était descendu de Vectius Epagathus, l'un des célèbres martyrs de Lyon (1), car ce saint laissa une postérité qui s'illustra depuis dans le monde (2).

Peu de temps après l'élévation de saint Sidoine à l'épiscopat, en l'année 472, Eulode, évêque de Bourges, étant mort, la ville, par un décret et suivant l'ordre des canons, pria Sidoine de s'y rendre pour faire l'élection d'un nouvel évêque. Le décret de convocation concernait sans doute tous les évêques de la première Aquitaine, dont Bourges était la métropole; mais hors l'Auvergne et le Berry, qui appar-

(1) Grég. de Tours, *Hist. Franc.*, l. I, c. 29.
(2) Sid. Ap. l. IV, ép. 9.

tenaient encore aux Romains, tout le reste de la province, jusqu'à la Loire, était déjà sous la puissance des Visigoths. Telle est la raison pour laquelle Sidoine se rendit seul à Bourges.

Il trouva la ville dans un état fort alarmant. Le peuple, partagé en différentes factions, était le jouet des intrigues d'un grand nombre de compétiteurs, qui non-seulement se montraient tout disposés à se charger du poids terrible de l'épiscopat, mais qui le briguaient ouvertement. Tels étaient déjà les fruits de l'élection populaire, système qui pouvait bien avoir eu de grands avantages lorsque la communauté des fidèles était composée d'hommes vertueux dont le cœur était à l'abri de toute intrigue et de toute séduction, mais qui était devenu éminemment dangereux depuis que la corruption avait remplacé l'intégrité dans le cœur de la plupart des hommes. Tous les compétiteurs, dit saint Sidoine, se jugeaient fort dignes de la charge qu'ils ambitionnaient, et nul d'entre eux n'en était jugé digne par aucun autre. Lorsqu'on voulait les examiner selon Dieu et selon la vérité, tout ce qui chez eux pouvait paraître bon se trouvait bien faible, bien mêlé de mal, et n'était souvent au fond que pure hypocrisie; car tout y était faux et déguisé hors l'impudence. La plupart même de ces candidats à l'épiscopat avaient tellement perdu toute honte, qu'ils ne rougissaient pas d'offrir de l'argent pour s'élever à une place et à une dignité toute sacrée. Il y a même apparence qu'on osa bien porter l'audace jusqu'à chercher à tenter saint Sidoine, qui eut horreur de cet odieux sacrilége (1). Il vit également avec douleur qu'on ne voulait point de ceux qui avaient été élevés dans la solitude et la vie religieuse, quelque saints qu'ils pussent être, et il jugea lui-même qu'ils ne pourraient pas avoir assez d'autorité pour vaincre la dureté des

(1) Sid., l. VII, ép. 5.

peuples et la licence des clercs (1). Chez les ecclésiastiques, il trouvait que les plus anciens n'étaient capables ni d'être évêques ni de choisir quelqu'un de ceux qui étaient plus jeunes qu'eux. Sidoine, peut-être pour les flatter un peu, dit que beaucoup d'entre eux avaient des qualités épiscopales, mais qu'aucun ne les avait toutes; de sorte que chacun pouvait bien suffire pour se gouverner lui-même, mais non pas pour gouverner tous les autres. Quant aux laïques, ils devaient, selon l'ordre des canons, être exclus de l'épiscopat; mais il paraît que ces canons étaient peu connus dans les Gaules à cette époque, et les saints n'y ont pas toujours eu égard dans les besoins extraordinaires de l'Eglise, comme le prouvent bien suffisamment la plupart des choix faits en Auvergne. Deux laïques hommes de mérite, Eucher et Pannyque, étaient proposés pour la chaire de Bourges; mais ils avaient tous deux été mariés deux fois, ce qui ne permettait pas de les élire selon la règle établie par saint Paul même. Enfin, un troisième candidat, laïque encore, dont la famille était illustre dans les dignités du monde, était demandé par une grande partie du peuple. C'était Simplice, qui avait épousé une femme de la noble et ancienne famille des Pallades, et dont le père et le beau-père avaient été évêques de Bourges. Simplice avait beaucoup de génie et n'avait pas moins d'érudition; c'était en outre un homme d'une piété solide et d'une grande charité. Il y avait longtemps que le peuple de Bourges l'avait demandé pour évêque; mais il lui avait paru plus honorable de céder cette dignité à son père et à son beau-père, que de la posséder lui-même.

Il paraît que saint Sidoine jugea dès le premier moment que Simplice était le plus digne de tous ceux qu'on proposait pour l'épiscopat; cependant il ne voulut rien faire avant

(2) Sid., ép. IX.

d'avoir fait inviter plusieurs prélats à venir l'aider de leurs conseils et sanctionner l'élection par leur présence. Mais lorsque les évêques qui purent venir furent arrivés, les brigues devinrent si fortes, qu'il eût été impossible de rien conclure, si le peuple, adouci par les raisonnements des prélats, n'eût consenti à se départir du droit d'élire, pour s'en remettre à leur jugement, ou plutôt à celui de Sidoine, *judicii sui*. On fit donc un décret par lequel on donnait à Sidoine en particulier le pouvoir de nommer un évêque, et on s'obligea par un écrit qui renfermait une espèce de serment de s'en tenir au choix qu'il ferait. Quelques prêtres en murmurèrent entre eux, mais pas un n'osa même dire un mot en public pour s'y opposer; la plupart craignaient autant d'avoir un ecclésiastique qu'un laïque pour évêque, de manière que, chacun d'eux ne sachant sur qui fixer son choix, ils aimèrent autant le laisser choisir par un autre.

Sidoine fut donc obligé de se soumettre à cette *extravagance* du peuple, ainsi qu'il l'appelle; et après en avoir délibéré avec les autres évêques, il employa la moitié d'une nuit fort courte à composer un discours qu'il récita le lendemain dans l'église devant le peuple, et qui se terminait par ces paroles : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je déclare que c'est Simplice qui doit être établi le métropolitain de notre province et le souverain prélat de notre ville (SID., l. VII, ép. VIII, p. 187 et suivantes).

Ce discours fut écouté de tout le monde avec une grande attention et fut suivi du consentement du peuple, ainsi que de l'ordination de Simplice. Ce prélat répondit à l'estime que sa vie laïque avait inspirée de lui, puisque après sa mort on lui donna le titre de saint.

Nous avons cru que les détails de cette élection populaire au cinquième siècle ne seraient pas lus sans intérêt, au moment où *le suffrage universel* a de si nombreux partisans.

Simplice de Bourges tomba bientôt avec tout le Berry

sous la puissance des Visigoths, à qui il ne resta plus à conquérir que l'Auvergne au midi de la Loire. Aussi l'attaquèrent-ils plusieurs fois, et c'était toujours par là qu'ils commençaient quand ils faisaient la guerre à l'empire. Euric, leur roi, vint, en 474, mettre le siége devant la ville d'Auvergne, dont les habitants eurent à souffrir toutes les horreurs de la guerre. Défendue avec un rare courage par Ecdicius, beau-frère de saint Sidoine, et par les Bourguignons, la ville résista jusqu'à l'hiver, qui força Euric à lever le siége. Mais les ravages des Visigoths avaient produit par toute l'Auvergne une affreuse disette, et plus de quatre mille Bourguignons, qui avaient concouru à la défense de la province, mouraient de faim et de misère. Ecdice et Sidoine pourvurent à leur subsistance. Le saint évêque fit vendre secrètement sa vaisselle d'argent. Papianilla, sa femme, en ayant été instruite, la fit racheter et replacer dans la maison de l'évêque.

Ecdice, qui avait défendu avec beaucoup de courage la ville d'Auvergne, et qui avait chassé les Goths de la province, s'en alla peu après à la cour des rois de Bourgogne, où il était fort aimé. Sidoine lui écrivit pour l'exhorter à n'y pas rester longtemps, parce qu'il n'est jamais bon de se familiariser avec les princes, et pour le prier de revenir en Auvergne, où l'on désirait fort sa présence; car quoique les Goths n'eussent pas réussi à s'emparer de la capitale, ils y avaient néanmoins laissé une telle frayeur, qu'on perdait l'espérance et le dessein de la défendre; et plusieurs des principaux habitants l'avaient déjà abandonnée, particulièrement à cause des divisions qui régnaient entre eux.

Sidoine ressentit une grande douleur de ces divisions ; et pour chercher à les calmer, il fit venir de Lyon le prêtre Constantius, son intime ami, qui réconcilia les esprits et persuada aux habitants de se réunir pour leur commune défense, et de réparer leurs murailles presque ruinées. Ces

sages conseils furent écoutés et rétablirent la bonne harmonie dans la ville.

A cette époque malheureuse, la Gaule était sillonnée dans toutes les directions par des hordes de Barbares qui se disputaient les derniers lambeaux de cet empire romain, qui avait été l'empire du monde. Jusqu'à ce moment, les Francs, sous Pharamond, Clodion et Mérovée, s'étaient bornés à des invasions presque toujours repoussées; mais sous Childéric, qui fut alternativement l'allié des Romains contre les Hérules, et l'allié des Hérules contre les Romains, ils parvinrent à s'établir dans quelques provinces de l'Austrasie. Ce fut sous ce chef des Francs, qu'on a improprement qualifié du titre de roi, que vécut saint Sidoine. La monarchie française n'a véritablement commencé qu'à Clovis (481).

Saint Sidoine, quoique redoutant de tomber sous la puissance des Visigoths, regardait leurs conquêtes comme un ordre de la Providence, que des pécheurs comme lui ne devaient point condamner, et que des saints même ne devaient point approfondir (l. VII, ép. 6). Il avoue dans une autre lettre (ép. 11) que ce que souffrait l'Auvergne n'était qu'une juste punition des péchés des peuples. C'est pourquoi il eut recours dans sa détresse, non pas à la force des hommes, mais à la miséricorde de Dieu, et il établit dans son diocèse les Rogations que saint Mamert avait fondées dans celui de Vienne. Il attribue à ces prières le mauvais succès des Visigoths en Auvergne, en l'année 474.

Peut-être le lecteur, désireux de s'instruire, sera-t-il bien aise de trouver ici quelques détails sur l'origine des Rogations et sur la manière dont elles se célébraient, lorsqu'elles furent introduites dans l'Eglise des Gaules.

Saint Mamert, l'un des évêques qui ont éclairé l'Eglise dans le cinquième siècle par leurs lumières et par leurs vertus, gouvernait le diocèse de Vienne dans le temps où Dieu permettait de grands bouleversements dans l'Occident,

et punissait les péchés des peuples par une infinité de guerres et de ravages. Quoique la ville de Vienne ne paraisse pas avoir eu grande part à ces ravages, et qu'elle ait passé des Romains aux Bourguignons plutôt par concession que par conquête, cependant, comme il y avait aussi dans ces quartiers-là de nombreux pécheurs à punir et des saints à purifier, Dieu y étendit les effets de sa sévérité, toujours accompagnée de miséricorde. Il effraya les peuples par un grand nombre d'incendies, par de fréquents tremblements de terre et par des bruits extraordinaires que l'on entendait pendant la nuit. On voyait les cerfs et les autres animaux les plus sauvages entrer dans la ville jusqu'au milieu des places publiques et dans les endroits les plus fréquentés; soit que ce fussent de véritables animaux, dit saint Avit dans ses lettres (p. 150, 151), soit que ce fussent seulement des fantômes et des spectres, c'était toujours un prodige qui jetait la terreur dans les esprits.

Les impies aimaient mieux, comme d'habitude, attribuer ces événements au hasard qu'à leurs péchés. Leur orgueil les empêchait de s'humilier sous la main de Dieu et de recourir aux larmes de la pénitence. Mais ceux qui étaient les plus sages les regardaient comme des marques de la colère divine qui les menaçait d'une ruine prochaine. Saint Mamert, pensant que pour arrêter les effets de cette colère il fallait commencer par apaiser la justice de Dieu, ordonna des jeûnes, déclara aux endurcis les supplices éternels qui leur étaient réservés, assurant néanmoins aux plus grands pécheurs que le pardon de leurs fautes, s'ils faisaient pénitence, n'était pas plus éloigné que la punition de leurs crimes, s'ils y persistaient. Le carême arriva sur ces entrefaites, et se passa parmi l'effet que causait la continuation des menaces du ciel. On attendait avec impatience la nuit sacrée de la résurrection comme devant mettre un terme aux craintes où l'on était; mais cette sainte nuit, qui était l'espé-

rance de tout le monde, fut remplie de menaces plus terribles que tout ce qu'on avait encore vu. Un incendie considérable se manifesta à l'Hôtel-de-Ville et menaça de dévorer toute la cité. Chacun s'enfuit du lieu saint pour voler au secours de ses biens. Le saint évêque demeura presque seul au pied des saints autels, où, animant l'ardeur de la foi par l'abondance des larmes qu'il répandait, il arrêta la violence de cet incendie et l'éteignit par la force de ses prières.

Depuis cette dernière marque de la colère de Dieu, arrivée dans un jour si saint et si solennel, saint Mamert ne douta plus que le seul moyen de l'apaiser était de recourir au plus tôt au remède de la pénitence. Il parla publiquement de son dessein, et tout le monde l'écouta et approuva ce qu'il disait, en se disposant à prendre part à la dévotion publique que le saint évêque annonçait. Elle consistait dans le chant des Psaumes et dans la prière accompagnée de la componction du cœur, des larmes des yeux et du prosternement de tout le corps (Avit, p. 152, 153). On confessait ses péchés, et tout le peuple s'unissait ensemble pour en obtenir le pardon. Aussi saint Sidoine appelle-t-il les Rogations la fête des têtes humaines, les stations des pleurs et des prosternements du peuple. C'était, selon saint Avit, une fête dont la joie se trouvait dans la sobriété, dont les larmes faisaient les délices et où la faim tenait lieu de bonne chère, car elle était accompagnée du jeûne sans être profanée par le dîner (Avit, *Rogat.*, p. 153). Cette fête durait trois jours, et pour la rendre plus utile, en la rendant plus laborieuse, on allait la célébrer dans quelque église hors de la ville. Saint Mamert recommanda de sanctifier toutes les austérités par des aumônes faites avec joie et avec libéralité.

Saint Mamert passa quelques semaines à régler cette solennité et à engager le peuple et surtout les grands à y assister. Il la fixa aux trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension. Le grand concours des fidèles qui l'accompagnè-

rent le premier jour à la première station, l'encouragea à ordonner qu'on irait le lendemain dans une église plus éloignée, où l'on se rendrait dès le lundi les autres années. Cette dévotion si humble et si pénitente apaisa celui qui lit au fond des cœurs, et il arrêta tous ces incendies et tous ces prodiges qui étaient ou les effets ou les menaces de sa colère. L'institution de cette fête paraît avoir eu lieu quelque temps avant l'année 474.

L'Eglise d'Auvergne fut une des premières qui l'embrassa sous saint Sidoine, et qui l'exécuta avec le même zèle que celle de Vienne. Sidoine écrivit à saint Mamert au commencement de 474 ou 475, le priant, au nom des peuples de l'Auvergne, de les assister par ses prières, comme il les avait assistés par l'exemple qu'il leur avait donné de prier. Il lui demanda en même temps de lui envoyer quelques reliques de saint Ferréol, martyr de Vienne.

Dans une autre lettre de la même époque, écrite à son ami Aper, qui était originaire d'Autun, saint Sidoine parle d'une Frontine, qui était d'Auvergne et parente d'Aper, plus sainte, dit-il, que les saintes vierges, que sa mère respectait, pour qui son père avait de la vénération, et qui par la crainte qu'elle avait de Dieu se faisait craindre des hommes. Elle avait une foi très-vive, vivait dans une grande pénitence et dans une abstinence très-rigoureuse. Cette sainte fille était morte jeune encore lorsque saint Sidoine en parlait. Nous n'avons trouvé rien qui la concernât dans aucun des martyrologes (l. IV, ép. 21).

En l'année 475, Julius Népos, qui, après la mort d'Olybre, avait été proclamé empereur d'Occident à Constantinople, céda l'Auvergne à Euric, roi des Visigoths, croyant, comme l'ont fait depuis beaucoup d'autres souverains, qu'on pouvait sacrifier ses amis à ses ennemis. Sidoine en fut vivement affligé, tant par son aversion pour les Barbares en général, que par la crainte qu'il avait d'Euric, qui était

Arien, en raison de sa haine pour les Catholiques. Malgré tout ce que ce saint évêque put faire pour empêcher cette cession, il fallut qu'elle s'exécutât; et avant la fin du règne de Népos, c'est-à-dire avant le 28 août 475, Euric était déjà maître de la province. Ecdice préféra quitter l'Auvergne, et se réfugia en Italie, où Népos l'appelait. Sidoine en eût volontiers fait autant, mais l'amour de ses ouailles et les obligations de sa charge l'arrêtèrent.

Cette affliction fut suivie d'une autre à laquelle il paraissait s'attendre. Il était fort à présumer qu'Euric ne laisserait pas dans sa nouvelle conquête un homme aussi affectionné aux Romains que l'était Sidoine, et aussi uni d'amitié et de parenté avec les personnes les plus considérables des Gaules Aussi le fit-il enfermer assez longtemps dans le château de Liriane, à quatre ou cinq lieues de Carcassonne, sur le chemin de Narbonne, où il souffrit beaucoup, quoiqu'il y fût assez libre. Il passait le jour à recevoir les civilités de ceux qui venaient le visiter, et la nuit sans pouvoir presque reposer, à cause du babil incessant de deux vieilles Gothes qui demeuraient auprès de sa chambre. Enfin Dieu tira Sidoine de cette réclusion forcée par le moyen de Léon, ministre d'Euric, homme d'esprit et d'érudition, que Dieu conservait dans cette cour arienne et barbare pour la consolation de ses serviteurs. Au bout d'une année, il le fit venir à Bordeaux, et obtint ensuite qu'il retournât dans son diocèse.

Sidoine revint donc en Auvergne gouverner son troupeau sous la domination des étrangers qui opprimaient alors les Gaules. Mais toute la dureté et la férocité des Visigoths ne l'empêchèrent point d'agir toujours avec une vigueur toute chrétienne et comme le véritable père des Catholiques. Euric donna pour gouverneur à l'Auvergne, vers l'an 480, un nommé Victorius, qui se faisait remarquer par quelques œuvres extérieures de piété, mais qui y joignait les violences

les plus noires et les désordres les plus détestables. Il ne fit sans doute paraître d'abord que ce qu'il semblait avoir de bon, puisque Sidoine, en sa qualité de citoyen, l'honorait alors, non-seulement comme son patron, mais l'aimait encore comme son fils en sa qualité d'évêque. On voit par là que Victorius était Catholique, et son nom montre qu'il était Romain. Sidoine lui donne le titre de comte, et Grégoire de Tours celui de duc, ce qui prouverait qu'il n'avait eu d'abord que le gouvernement de l'Auvergne, l'usage du cinquième siècle et des suivants étant, comme nous l'avons déjà observé, d'appeler comtes ceux qui ne gouvernaient qu'une province ou comté, et ducs ceux qui en gouvernaient plusieurs. Nous aurons encore occasion de parler de ce comte Victorius dans la vie de saint Amable. Ce fut lui qui fit bâtir l'église de Saint-Germain-Lembron.

Saint Sidoine, à la prière de son ami Constantius, revisa et publia ses lettres. Ceci nous mène à l'année 483 et à la douzième de son épiscopat; il vécut encore plusieurs années depuis, mais nous n'en connaissons que ce que saint Grégoire de Tours, né et nourri dans le sein de l'Eglise de Clermont, nous apprend de la persécution par laquelle Dieu voulut éprouver sa patience et effacer les dernières taches de sa vie passée. Deux de ses prêtres, excités et appuyés sans doute par les officiers ariens du roi des Visigoths, se soulevèrent contre lui et lui ôtèrent l'administration des biens de son Eglise, car nous croyons qu'on doit interpréter ainsi les mots *omni potestate à rebus ecclesiæ*, de Grégoire de Tours. Ce qui prouve qu'il exerçait toujours ses fonctions épiscopales, c'est qu'ayant été prié de venir officier dans le monastère de saint Cirgues, le jour de la fête, on lui enleva par méchanceté le livre dont il était accoutumé de se servir pour la célébration des mystères. Il ne laissa pourtant pas de faire tout ce que requérait la solennité, et avec tant de présence d'esprit, que tout le monde disait en l'admirant

que ce n'était pas un homme qui avait parlé, mais un ange. On rapporte ceci plutôt comme une marque de sa facilité et de son esprit que comme preuve de sa mémoire, car il paraît qu'il composa sur-le-champ les prières et les cantiques qu'il devait offrir à Dieu.

Quelque temps après, la Providence mit fin à la persécution qu'éprouvait saint Sidoine, par la mort subite d'un des indignes prêtres qui en étaient les auteurs. Ce prêtre avait menacé la veille même de chasser l'évêque de l'Eglise, et la résolution en avait été prise de concert avec son complice. Le lendemain, lorsqu'il entendit frapper laudes, il se leva plein de fiel contre Sidoine et dans le dessein d'exécuter ses menaces. Mais étant entré dans un lieu secret, il y mourut comme Arius, n'étant peut-être guère moins criminel que lui, dit saint Grégoire de Tours; et ce saint ajoute qu'on ne peut pas sans hérésie refuser d'obéir aux pontifes de Dieu, ni s'ingérer dans un ministère auquel ni Dieu ni les hommes ne nous ont appelés. Le complice de ce misérable, voyant qu'il tardait beaucoup à venir exécuter le crime qu'ils avaient médité, l'envoya chercher; mais le valet chargé de ce message, ayant levé la tapisserie, le trouva mort. Ainsi, malgré l'autre prêtre dont la punition fut encore un peu différée, le saint évêque fut rétabli dans la plénitude de son pouvoir. Au bout de quelques années, le temps de sa récompense céleste étant arrivé, il tomba malade d'une fièvre qui ne l'empêcha pourtant pas de se faire porter à l'église. Toute la ville y accourut, même jusqu'aux enfants, et tous pleuraient la mort d'un si bon père. Le saint leur dit, lorsqu'il vit approcher sa dernière heure : « Ne craignez rien, mes enfants, voilà mon frère Apruncule qui vient, *ecce venit*, et qui sera votre évêque. » On crut qu'il rêvait; mais la suite prouva qu'il avait parlé par l'esprit de Dieu. Il mourut le 23 août 489, âgé de 59 ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Saturnin, consacrée plus tard à saint Amandin, qui

était au midi de la ville, au-delà de *Rabanesse.* De là ses restes furent transportés dans l'église de Saint-Genès, détruite en 1794.

On voit encore dans l'église du village d'Aydat, qu'on présume être l'ancien *Avitacum*, un petit cénotaphe sur lequel on lit l'inscription suivante en caractères du huitième ou du neuvième siècle : *Hic sunt duo innocentes et sanctus Sidonius.*

Des deux prêtres soulevés contre saint Sidoine, celui à qui Dieu avait accordé quelque temps pour faire pénitence, ne profita ni de la miséricorde de Dieu envers lui, ni de sa justice envers son confrère. Dès que le saint fut mort, ce malheureux se saisit de tous les biens de l'Eglise, comme s'il eût déjà été évêque. Il avait même l'impiété de regarder ce pouvoir qu'il avait de faire le mal comme un don de Dieu, qui l'avait, disait-il, reconnu plus juste que saint Sidoine. Il allait par toute la ville faire éclater sa joie, afin que tout le monde fût témoin de son orgueil, et sans doute aussi du châtiment qui ne tarda guère à le frapper.

Le dimanche après la mort du saint évêque, ce prêtre fit un festin dans l'évêché, auquel il invita toute la ville. Il y prit la première place, sans se mettre en peine des ecclésiastiques plus anciens que lui. Mais lorsqu'il présenta son verre, celui qui servait à boire lui demanda la permission de rapporter un songe qu'il avait eu la nuit précédente. Le prêtre y consentit facilement, croyant qu'il allait lui annoncer quelque heureuse nouvelle. Cet homme raconta donc qu'il avait vu pendant son sommeil un juge assis sur un trône élevé, environné d'un grand nombre de personnes, parmi lesquelles était Sidoine ; le saint évêque plaida contre celui des deux prêtres qui était déjà mort, le convainquit, et le juge ordonna qu'il fût enfermé dans un cachot. Après cette condamnation, Sidoine se plaignit de son complice, et le juge ordonna à celui qui parlait de l'aller citer pour com-

paraître devant lui, sous peine, s'il se taisait, d'être puni de mort. A ces mots, le coupable, saisi d'effroi, laissa tomber le verre qu'il tenait à la main et expira aussitôt; de sorte qu'on l'emporta de la table au tombeau. Voilà ce que saint Grégoire de Tours écrit sur ce sujet, et ce qui se disait sans doute encore publiquement dans le temps de sa jeunesse, trente ou quarante ans après la mort de saint Sidoine (1).

Savaron, qui nous a donné une édition des ouvrages de ce saint évêque, a recueilli avec beaucoup de soin ce que Claudien-Mamert, Gennade et saint Avit de Vienne nous ont laissé sur saint Sidoine. On voit par les éloges qu'ils lui donnent qu'il a passé pour être la gloire et l'ornement de l'Auvergne aussi bien par sa piété que par ses écrits.

Il ne nous reste aujourd'hui d'autres ouvrages de saint Sidoine que ses poésies et ses lettres. Un de ceux qui ont été perdus est celui qu'il appelle lui-même *Contestatiunculas*. Le mot *contestatio* signifiait anciennement ce que nous appelons aujourd'hui la Préface de la messe. Ainsi, ces *Contestatiunculas* pourraient bien être la même chose que les Messes composées, selon Grégoire de Tours, par saint Sidoine, qui en forma un livre et y ajouta une préface. Il écrivait beaucoup de choses, mais il en publiait peu. On estime beaucoup les notes de Savaron sur ses ouvrages, et encore plus celles du Père Sirmond.

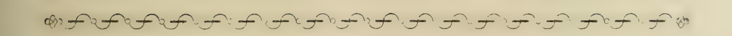
Quant à son caractère, on peut dire en général que c'était un esprit doux, civil, honnête, obligeant, toujours prêt à dire du bien des autres et à leur en faire; mais qui, lorsqu'il voulait piquer et railler tout de bon, le savait faire aussi bien qu'un autre. Saint Sidoine, comme presque tous les saints distingués par un esprit cultivé, aimait la joie et croyait les larmes fort inutiles, à moins qu'on ne les répandît pour les offrir à Dieu dans la prière. C'était aussi le senti-

(1) GREG. TURON., *Hist. Franc.*, l. II, c. 23.

ment de saint François de Salles, le saint bon par excellence. Il aimait sa famille avec tendresse. Il était bon pour ses domestiques, ce qui est une grande qualité chez un maître, et ne se croyait pas, comme beaucoup le font, obligé de les punir autant de fois qu'ils commettaient des fautes. L'indulgence envers les inférieurs, et surtout envers les domestiques, est toujours la preuve d'une belle âme, quoiqu'on l'appelle souvent faiblesse. Il aimait les personnes paisibles, et même, dit-il, les paresseuses. Il ne se mettait point en peine d'acquérir plus de bien qu'il n'en avait, ce qui est le propre des esprits élevés, et croyait toujours gagner quand il ne perdait pas. Il aimait beaucoup ses amis; mais il voulait les choisir et les éprouver avant que de les aimer, ce qui marquait chez lui beaucoup de prudence. Quant aux méchants, il craignait même d'en être aimé et d'en recevoir des grâces.

Il aimait les lettres, et peut-être un peu trop, si cela peut être un défaut, à moins que ce ne soit chez un ecclésiastique, et plus encore chez un évêque. Chose bien rare dans un auteur, et surtout de nos jours, il n'avait ni envie ni jalousie contre ceux qui cherchaient à l'égaler et même à le surpasser dans cette science. Il communiquait même volontiers ce qu'il avait fait, croyant retirer de l'avantage du plaisir qu'il procurait aux autres. Enfin, il passait chez les grands esprits de son temps pour un homme parfaitement rempli de toutes les sciences humaines, et il a conservé la même réputation dans les siècles postérieurs.

Saint Sidoine, évêque, vit deux saints papes, Simplice et Félix, et cinq fantômes d'empereurs gouvernés par des Barbares. Les papes, à l'abri du martyre, vivaient déjà plus longtemps que les Césars. La papauté était dans toute la force de la jeunesse, et l'empire, vieux et décrépit, s'écroulait alors de toutes parts.



SAINT AMABLE (AMABILIS), CONFESSEUR ET CURÉ DE RIOM.

I.

Tous les historiens qui ont écrit la vie de saint Amable le font naître à Riom, vers la fin du quatrième siècle, sous l'episcopat de saint Vénérand. Cependant une tradition populaire fort accréditée dans le pays place le lieu de sa naissance au château de Chovance (1), paroisse de Villossanges, dans le voisinage de Pontaumur. L'histoire de sa vie rapporte

(1) Chovance se prononce en patois *Chovauze*.

en effet qu'il était issu de l'ancienne et noble maison de ce nom, éteinte depuis dans celle de la Roche-Briant. C'est sans doute pour cette raison que le chapitre de l'église de Saint-Amable de Riom portait autrefois les armes de cette dernière maison (1), dont l'aîné avait une stalle dans le chevet du chœur de cette église, où il assistait en aumusse. Il accompagnait dans le même costume, aux processions solennelles, la châsse du saint, sur laquelle il appuyait une main. Les titres les plus authentiques attestent que cette famille a joui immémorialement de ces droits, qui se sont éteints dans la personne de Madame la duchesse de Narbonne, issue par la comtesse de Chaslus, sa mère, de cette illustre race (2).

Le nom d'Amable, qu'on lui donna au baptême, et qu'on dirait avoir été choisi dans le vocabulaire du ciel, était un don de Dieu qui annonçait aux hommes la douceur, la bonté, ainsi que toutes les belles et grandes qualités que celui qui le recevait devait posséder un jour.

Les parents de saint Amable, qui étaient des gens fort pieux, cherchèrent à jeter de bonne heure dans son cœur la semence de toutes les vertus. Ils le firent élever sous leurs yeux par un sage précepteur; et lorsqu'il fut en âge de prendre un parti dans le monde, loin de lui donner le goût des armes, qui étaient la profession ordinaire des hommes de son rang, et dans laquelle il aurait pu se distinguer et acquérir de la gloire, ils cherchèrent au contraire à lui faire comprendre que le plus grand bonheur qui pût lui arriver était de se consacrer au Seigneur, et de s'accoutumer à porter son joug dès sa jeunesse. Ils le placèrent sous la conduite d'un saint prêtre, dans la maison duquel il vivait éloigné du monde, s'appliquant uniquement à la connais-

(1) Ces armes sont écartelées d'or et d'azur.
(2) Voyez Appendice, n° XVII.

sance des saintes Ecritures et à acquérir des vertus. Il pratiquait principalement l'humilité, qui fortifie chez l'homme le respect et la crainte du Seigneur; et comme il était véritablement humble de cœur et d'esprit, il devint extrêmement doux, car la douceur est la compagne inséparable de la véritable humilité. Enfin, comme disent les anciens mémoires manuscrits de sa vie, il marchait devant Dieu comme Enoch : *Videbatur ambulare cum Deo, ut legitur de Enoch.* Or, ce peu de mots signifient qu'il possédait la connaissance de toutes les vertus, puisque marcher devant Dieu, c'est se conduire en toutes choses par son esprit; c'est l'avoir toujours présent par la foi et régler toutes ses actions sur sa volonté; c'est enfin reconnaître que l'humilité, la crainte, la vigilance, la douceur et la charité, ainsi que toutes les autres vertus, viennent de Dieu comme de leur source.

Lorsqu'il eut atteint l'âge requis par les saints canons, Amable reçut les ordres inférieurs des mains de son évêque. On pense qu'il était diacre, lorsque ce prélat, charmé de sa vie exemplaire et des vertus qui brillaient en lui, le fit chantre de son église cathédrale (1). C'est à tort que le Père Branche et quelques autres hagiographes ont prétendu qu'Amable était déjà prêtre, lorsqu'il fut fait chantre de la cathédrale de Clermont. Les fonctions de chantre ne s'alliaient pas avec les importants et nombreux devoirs du prêtre, et la discipline du cinquième siècle ne permettait pas cette réunion (2). Cette dignité de chantre était néanmoins fort honorable; elle s'exerçait dans certains temps de l'année et n'obligeait point à résidence. Dans le siècle suivant, saint Gal, qui fut depuis évêque de Clermont, en fut

(1) Amabilis, presbyter ex nobili apud Arvernos genere natus, admirabilis vir fuit sanctitatis. In Claromontensi ecclesia clericali militiæ adscriptus, cantoris munus primum maximo cum fervore sustinuit (Leçon IV de l'office de saint Amable, tirée du *Martyrologe de France*).

(2) TILLEMONT, t. XV, p. 413.

honoré dans sa jeunesse, en sortant du monastère de Cournon, et lorsqu'il n'était encore que dans les petits ordres. Saint Quintien le fit diacre à cette occasion, comme nous le verrons dans sa vie.

Le chantre, dans la première église, devait posséder en maître l'art de la psalmodie; il entonnait le premier les psaumes, conduisait les chœurs (1), et composait souvent lui-même la douce harmonie de leurs chants (2).

Il est probable que saint Amable fut élevé de bonne heure au sacerdoce, au moins son grand mérite et la sainteté de sa vie permettent-ils de le présumer. Cependant on sait qu'il n'accepta qu'avec douleur cette élévation, dont son humilité profonde ne lui permettait pas de se juger digne. Considérant avec raison que les ministres des autels doivent être non-seulement les plus saints des hommes, mais encore le propre soutien de leur sainteté, ainsi que des modèles de pureté pour toutes les conditions, Amable était saisi de crainte et de frayeur. Ce qui l'épouvantait encore davantage, c'était la conduite des âmes, charge bien faite, il est vrai, pour effrayer ceux qui craignent d'offenser Dieu.

Il était bien éloigné de la disposition de ces prêtres présomptueux, dont parle saint Grégoire-le-Grand, qui, pouvant à peine se soutenir eux-mêmes, ont la hardiesse de s'offrir pour porter les autres; et qui, succombant sous leurs petits fardeaux, osent bien se charger des péchés des autres, dont le poids est si terrible (3).

Cependant, comme il faisait voir en lui, par la pureté de ses mœurs, un modèle vivant de la sagesse divine et de

(1) Psalmorum hic modulator et phonascus, ante altaria, fratre gratulante, instructus docuit sonare classes (SIDON. APOLL., lib. IV, ép. 11, ad Petreium).

(2) Et in sono eorum dulces fecit modos (Leçon III de l'office de saint Amable).

(3) Nimis dementes nostri temporis sacerdotes qui conversatione infirmi sunt, temeritate fortes (GREG., *Reg.*, lib. VI).

la sainteté sacerdotale, les habitants de Riom l'ayant demandé pour la conduite de leur Église, l'évêque d'Auvergne, probablement saint Rustique, le leur envoya comme pasteur, et le força de se charger du joug pesant et dangereux de la conduite des âmes (1).

Aux dignités de curé de Riom, et à celle de chantre de la cathédrale du diocèse, qui n'imposait point résidence, comme nous l'avons déjà dit, Amable joignait encore, selon quelques auteurs, la dignité ou plutôt les fonctions d'abbé dans sa propre paroisse; non qu'il eût véritablement des religieux sous sa charge et qu'il en fût abbé, cette supposition n'est pas même vraisemblable, puisque saint Grégoire de Tours, qui était de Riom, n'en parle pas, mais parce qu'il était le chef d'ecclésiastiques qui se soumettaient volontairement à sa direction. Il est assez naturel de supposer, comme l'a fait un savant Oratorien (2), que le pasteur et les autres ecclésiastiques qui desservaient alors l'église de Riom, désirant imiter la vie exemplaire et cénobitique des religieux, dont plusieurs monastères étaient déjà établis dans quelques parties de l'Auvergne, et principalement dans la capitale, se soient réunis volontairement en forme de communauté, dont naturellement Amable fut reconnu pour chef. On a vu, plus tard, saint Chrodegand, évêque de Metz et neveu du roi Pépin, réunir ainsi en communauté les clercs de son église cathédrale, et leur donner une règle qu'il leur fit observer.

Nous devons donc considérer saint Amable comme revêtu de trois dignités distinctes : la première, celle de chantre de la cathédrale du diocèse, où il allait à certaines époques pour en exercer les fonctions; la deuxième, de pasteur de

(1) Cumque sapientiæ divinæ et sacerdotalis sanctimoniæ vivum moribus exemplar in se proderet, Ricomagensis oppidi incolis expetitus, ad eorum ecclesiam ab episcopo missus est (Quatrième leçon de l'office tirée du *Martyrologe de France*).

(2) Le P. THOMASSIN, *Discip.*, part. III, l. I, c. 2.

Riom et de chef d'un troupeau considérable de fidèles; la troisième, de celle de directeur d'un certain nombre d'ecclésiastiques vivant sous une règle, et qui lui obéissaient comme ses disciples. On conçoit que ces deux dernières fonctions devaient l'obliger à résider presque constamment à Riom, et que ses absences de cette ville ne pouvaient être que courtes et temporaires.

Ce fut alors que les grandes vertus dont Dieu s'était plu à orner ce saint pasteur, se développèrent avec plus d'éclat. Mais plus son humilité le portait à les dérober aux yeux des hommes, plus Dieu permettait qu'elles se manifestassent.

Les nombreux miracles qu'il commença à opérer dès qu'il fut fait pasteur de Riom, trahissaient malgré lui sa sainteté personnelle, et en faisaient un objet d'amour et de vénération pour tout le monde.

Saint Grégoire de Tours dit qu'il commandait aux serpents même durant sa vie, et qu'il possédait en outre le rare privilége de chasser le démon (1); ce qui devait provenir de sa grande humilité, rien n'étant plus propre à mettre en fuite ce prince du monde, que de se placer en opposition avec son esprit d'orgueil.

Saint Amable passait souvent les jours et les nuits en oraison, sachant, par l'exemple des plus grands saints, que l'on apprend mieux encore à connaître Dieu par la méditation que par l'étude. Il conservait avec soin les paroles du Seigneur dans son cœur : *In corde suo Domini eloquia abscondebat;* il s'en nourrissait, il les faisait germer et fructifier. C'est à cette source féconde qu'il puisait principalement les instructions salutaires qu'il donnait à son troupeau.

(1) Serpentes etiam vivens in carne consueverat miro imperio abigere vel perimere (Greg. Turon., de *Glor. Confess.*, cap. 33 ; — *Martyr. Gallic*). — Quidam demoniaco spiritu pleni et energumeni curati sunt confitentes sancti Amabilis virtutem (M. S. R).

C'était dans l'église de Saint-Gervais et Saint-Protais, les premiers patrons de Riom, que saint Amable allait d'ordinaire pour prier. C'est là qu'il disait à Dieu, dans toute l'effusion de son cœur : *Seigneur, qui avez voulu que je portasse le nom d'Amable, bannissez de mon cœur la tiédeur, qui ferait que je ne vous aimerais qu'à demi, et répandez-y une grâce si abondante, que je puisse vous aimer entièrement.*

Le zèle qui lui faisait souhaiter que tout l'univers ne fût qu'un temple, où le feu de la charité sacrifiât tous les cœurs au Seigneur, le porta à faire bâtir à ses frais deux églises, l'une à l'honneur de saint Jean-Baptiste, et l'autre à celui de saint Bénigne, martyr du deuxième siècle. Il les orna convenablement et y plaça plusieurs saintes reliques, qu'il avait apportées de divers pays dans les voyages qu'il y avait faits, mais sur lesquels son histoire ne nous donne aucun détail. Les mémoires manuscrits de sa vie n'en donnent quelques-uns que sur le voyage qu'il fit à Rome, suivant la coutume de ce temps-là, où les ecclésiastiques de tous les rangs, et même les évêques, se rendaient en pèlerinage au moins une fois dans leur vie, pour se prosterner et prier aux tombeaux des saints apôtres.

Au sujet du pèlerinage de saint Amable à la ville éternelle, on a raconté, dans d'anciennes légendes, et l'on a répété depuis dans des livres beaucoup plus sérieux, deux faits que nous omettrons de rapporter ici. La vie du saint curé de Riom a été remplie de tant d'actions miraculeuses, sur lesquelles la plus sévère critique n'a jamais élevé aucun doute, qu'il nous a paru au moins inutile, pour ne pas dire davantage, de la surcharger de faits qui sont plutôt du domaine du sirvente des anciens jours, que de celui de l'hagiographe consciencieux de notre siècle (1). Nous

(1) L'histoire du rayon de soleil, sur lequel on dit que saint Amable plaça son man-

avons cru, en écrivant cet ouvrage, que la meilleure manière de faire honorer et respecter les saints, était de dégager l'histoire de leur vie des faits qui pourraient y avoir été introduits, quoique bien certainement sans intention coupable, par une trop grande crédulité, et qui répugnent souvent à la foi la plus robuste et la mieux assurée.

En passant par Milan, à son retour en Auvergne, saint Amable vit le grand saint Ambroise, qui lui donna des reliques de saint Gervais et saint Protais, qu'il avait découvertes depuis peu. Comme on avait trouvé *beaucoup de sang* dans leur cercueil, on le recueillit avec du plâtre, et c'est principalement par ce sang que Dieu répandit le nom de ces deux martyrs, tant en France que dans le reste de la chrétienté. Les reliques que saint Amable rapporta de Milan, parmi lesquelles on voyait une portion de ce plâtre, furent déposées par lui dans l'église de Riom qui leur était dédiée.

Favorisé de tant de grâces, notre saint s'appliqua plus que jamais à en témoigner à Dieu sa reconnaissance par une infinité de bonnes œuvres, parmi lesquelles se faisaient remarquer son inépuisable charité et la manière délicate avec laquelle il répandait dans le sein des pauvres ses grandes richesses. Mais c'était surtout dans le saint sacrifice de la messe que l'ardeur de sa piété se faisait connaître, effrayé qu'il était de la grandeur des mystères qui s'opéraient par le ministère du sacrificateur indigne que Dieu daignait employer pour descendre sur nos autels.

C'était alors que son cœur se brisait de douleur, et que son visage, tout baigné de larmes, resplendissait d'une

teau et ses gants comme sur *une perche d'or*, est empruntée mot pour mot à la vie de saint Déicole, ce qui ne la rend pas plus vraisemblable. Voyez à ce sujet BOLLANDUS t. II, p. 202, et les *Études hist.* de Châteaubriand, t. III, p. 216. — Nous ne dirons rien de la boite remplie de reliques envoyée à saint Amable par Jésus-Christ, et apportée par un ange.

douce lumière, semblable au feu sacré qui brille sur la figure céleste des anges et des chérubins (1).

Heureux, mille fois heureux, les fidèles qui assistaient aux mystères sacrés célébrés par un aussi saint prêtre! C'était pour eux un céleste avant-coureur des joies du ciel et du bonheur des élus.

Saint Amable était déjà vieux, *senuerat jam*, lorsque Dieu, voulant couronner une aussi sainte vie, lui fit connaître par une révélation qu'il n'avait plus que quelque temps à vivre.

Il assembla aussitôt ses disciples et leur communiqua le message du Seigneur, les exhortant à observer toutes les règles de conduite qu'il leur avait données, à aimer Dieu par-dessus toutes choses et à s'aimer les uns les autres.

Ses disciples, désolés, le cœur plein d'amertume et le visage baigné de larmes, écoutaient les paroles qui sortaient de sa bouche, comme si Dieu même leur avait parlé. Où trouverons-nous, lui disaient-ils, un pasteur charitable pour nous conduire dans la voie du salut? Où trouverons-nous un père comme vous, qui gouvernez vos enfants avec tant de tendresse et d'amour?

Amable leur adressa quelques paroles de consolation, et après leur avoir donné à tous le baiser de paix, il les engagea à retourner dans leurs demeures (2).

Après le départ de ses disciples, il fut saisi d'une fièvre très-violente, qui lui causait de fort grandes douleurs. Il les supportait avec patience et résignation; et à mesure que son corps s'affaiblissait, il cherchait à fortifier son âme par le chant des hymnes et des psaumes (3). Lorsqu'il célébrait

(1) In tremendo missæ sacrificio, Deo corpus et sanguinem Christi faciens, cordis contritione, et lacrymarum imbre, totus igneus divino amore, sæpe sæpius videbatur (M. S. *et Brev. Clarom. S. Offic. Amab.*, *lect.* 5).

(2) Totus in Domino fixus, deprecabatur eos ut redirent in domos suas cum pace, dans eis osculum pacis et benedicens (M. S. R).

(3) Cum corpus deficeret, ille Domino psalmos et hymnos cantabat (M. S. R.).

ainsi les louanges de Dieu, une joie toute céleste brillait sur ses traits, annonçant la sincérité de sa foi et la grandeur de son espérance au moment suprême de la mort. Après s'être muni du saint Viatique, couché sur la cendre et le corps couvert d'un cilice, il vit venir à lui les esprits bienheureux, qui reçurent avec joie son âme et l'accompagnèrent en chœurs au séjour céleste.

Ainsi passa de la terre au ciel le bienheureux saint Amable, le 1er jour de novembre de l'année 475, sous le pontificat de saint Simplice, la quatrième année de l'épiscopat de saint Sidoine, la première de la domination d'Euric, roi des Goths, sur l'Auvergne, Childéric, père de Clovis Ier, étant roi d'Austrasie.

Le bruit de la mort du saint pasteur se répandit bientôt dans la province, et l'on accourut de toutes parts, dans la ville de Riom, pour assister à ses funérailles; le clergé et le peuple de la capitale, les religieux et un nombre infini de personnes de l'un et de l'autre sexe, venus de toute l'Auvergne, accompagnèrent sa pompe funèbre, portant tous un cierge à la main. Son corps fut inhumé par ses disciples et ses concitoyens dans l'église de Saint-Bénigne, que lui-même avait fait bâtir (1).

II.

Les miracles qui se manifestèrent au tombeau de saint Amable aussitôt après sa mort, devinrent bientôt si éclatants, que les infirmes et les affligés y accouraient en foule implorer son assistance, avec une confiance qui ne fut jamais ou bien rarement trompée. C'est ce qui donna naissance à la fête que les habitants de Riom ont coutume de

(1) Convenerunt clerus et populus civitatis Claromontensis: monachi quoque et multitudo promiscui sexûs... et sepelierunt eum in basilica sancti Benigni, quam ipse construxerat, in medio scilicet ecclesiæ (MM. SS. R. et P. Surius).

célébrer avec une grande solennité et à laquelle assiste constamment un immense concours de peuple de toutes les parties de la province,

Saint Grégoire de Tours, qui naquit à Riom, environ un demi-siècle après la mort de saint Amable, rapporte trois miracles arrivés à son tombeau, deux desquels ont eu lieu en sa présence. Le duc Victorius, qui gouverna l'Auvergne au nom du roi des Goths, depuis l'année 475 jusqu'en 484, et dont nous avons déjà parlé dans la vie de saint Sidoine, passant un jour à cheval devant le tombeau de saint Amable, et dédaignant d'en descendre pour y faire sa prière, sentit tout à coup son cheval devenir immobile, et il ne put le faire passer outre, quelque effort qu'il fît pour cela, jusqu'à ce qu'il se fut humilié devant les reliques du serviteur de Dieu, comme il était de son devoir de le faire : *Ligavit tumidum*, *absolvit humiliatum*, dit l'archidiacre Just dans son histoire manuscrite de saint Amable. Le P. Sirmond dit que cet événement arriva à Riom : *Victorius apud Ricomagum nostrum... divino miraculo compulso obtemperavit.*

Les deux autres miracles, dont saint Grégoire de Tours ne dit que quelques mots, quoiqu'il en eût été témoin, sont ceux d'un possédé délivré du démon, ainsi que celui d'un criminel devenu raide comme du fer, pour avoir pris saint Amable à témoin d'un parjure, et rendu à son premier état après l'aveu sincère de son crime (*De Glor. Confess.*, c. 33).

L'ancien manuscrit de la vie de saint Amable, écrit au neuvième siècle par Just, l'archidiacre, et cité constamment dans l'histoire de ce saint par M. Chevalier, chanoine de Riom, rapporte que saint Gal, deuxième du nom, qui fut depuis évêque d'Auvergne, n'étant alors qu'archidiacre de Saint-Avol, et voyant les grands prodiges que Dieu opérait tous les jours au tombeau de saint Amable par son inter-

cession, ainsi que la protection singulière dont il favorisait les fidèles de sa ville épiscopale qui allaient l'invoquer dans leurs besoins, résolut de faire construire une chapelle en son honneur, pour y transférer ses reliques (1). Après en avoir conféré avec des personnes pieuses, il fit élever un magnifique sépulcre dans le haut de l'église de Saint-Bénigne de Riom, où le saint était enterré, et que le vulgaire appelait déjà de son nom. L'histoire nous apprend que cette chapelle était ornée de plusieurs peintures fort remarquables, et que sur le pavé, composé de marbres très-rares, on lisait ces mots artistement arrangés dans un travail en mosaïque de diverses couleurs : *Gallus archidiaconus hoc fieri jussit*: L'archidiacre Gal a fait faire cet ouvrage. — L'historien Just, qui nous donne ces détails sur le monument élevé à saint Amable par la piété du saint archidiacre, nous apprend également que ce monument n'existait déjà plus lorsqu'il en écrivait l'histoire, ayant été probablement détruit du temps des ravages des Normands (2).

La translation du corps de saint Amable du milieu de l'église de Saint-Bénigne, où il avait été placé 174 ans auparavant, dans la chapelle érigée par saint Gal (649), se fit avec beaucoup de solennité. Le concours du peuple fut extraordinaire, et saint Gal consacra cette chapelle au nom du saint dont on venait d'y déposer les reliques (3).

On montrait encore, au commencement du dix-huitième siècle, au milieu de l'église de Saint-Amable, l'endroit où le corps de ce saint avait été primitivement déposé après sa mort; une crosse abbatiale était gravée sur la pierre qui le recouvrait.

(1) Sicut sol radiis mundum, ita locum in quo S. Amabilis requiescit, gloriosis illustrat miraculis (M. S. R. — *Martyr. Gallic*).

(2) Quandiu illæsa permansit illa structura. (*Martyr. Gallic.*).

(3) S. Gallus fabricam illam speciali devotione illius nomini dedicavit (*Martyr. Gallic.*).

Lorsque saint Gal eut été élevé à l'épiscopat, il canonisa saint Amable en exposant ses reliques à la vénération publique, suivant l'usage de ce temps; celui de recourir à Rome pour la canonisation des saints, ne fut sagement établi que longtemps après.

Les anciens mémoires ne nous apprennent rien de plus sur saint Amable, jusqu'au siége du château de Riom, arrivé en l'année 1060. L'auteur du manuscrit fut témoin oculaire de ce siége, et en rapporte des détails très-circonstanciés, dont nous abrégerons la plus grande partie.

C'était pendant la guerre que Guillaume VIII, comte d'Auvergne, et son fils Robert, faisaient à Etienne, cinquante-deuxième évêque de Clermont. Le comte d'Auvergne assiégeait le château de Riom; et après avoir fait combler le fossé, qui était large et profond, il ordonna de tenter l'escalade. L'évêque Etienne s'était réfugié dans une autre de ses places de guerre, où il apprit l'état de détresse dans lequel se trouvait réduit le château de Riom. Le saint prélat se mit aussitôt en prières et implora le secours du grand serviteur de Dieu, le bienheureux saint Amable, en faveur de sa ville natale, menacée de destruction par les ennemis de l'Eglise, lui promettant de faire bâtir une belle église en son honneur, s'il écoutait favorablement sa prière. — A peine l'eut-il achevée, qu'il vit arriver deux courriers en toute hâte, qui lui apprirent la défaite totale et la fuite des ennemis. — Au moment où ceux-ci se préparaient à donner l'assaut ordonné par le comte d'Auvergne, après avoir rempli les fossés de fascines, les assiégés ne trouvèrent d'autres moyens de le repousser, que de jeter sur les fascines une grande quantité de torches allumées qui les embrasèrent en un instant. Mais il s'éleva tout à coup un furieux vent de bise, qui, poussant les flammes vers le château et la ville, les menacait d'une ruine entière. Dans ce moment de détresse, les assiégés, voyant que tous les secours humains les abandonnaient,

implorèrent celui de leur saint protecteur.—Un prêtre nommé *Rayamfride*, fit prendre dans l'église les reliques de saint Amable, et les portant avec respect sur les murailles, il les opposa à l'impétuosité des flammes, qui tournèrent aussitôt toute leur fureur contre les assiégeants, malgré le vent qui leur était contraire, en dévorèrent une partie et délivrèrent ainsi la place de leur attaque.

En apprenant ces consolantes nouvelles, le saint évêque rendit à Dieu d'humbles actions de grâce et réitéra le vœu qu'il avait fait d'élever une église en l'honneur de saint Amable. Ce vœu fut exécuté peu de temps après. L'église nouvelle fut construite près du château, sur l'emplacement de celle que saint Amable avait lui-même fait bâtir, et qu'il avait dédiée à saint Bénigne. Elle était en voie de construction vers l'an 1062, à l'époque où l'auteur du manuscrit de Riom écrivait l'histoire de saint Amable. Cette église avait toujours été desservie par des prêtres séculiers, jusqu'à l'année 1077, qu'elle fut donnée aux chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin. Ce fut Durand, cinquante-troisième évêque de Clermont, qui opéra ce changement. Le premier abbé régulier fut saint Pierre de Chavanon, fondateur de l'abbaye de Pébrac, mort le 8 mars 1080 dont nous aurons plus tard occasion de parler. Il eut pour successeur Bernard de Halez, décédé en 1092, Robert, et ensuite Bernard de Chanat, qui mourut en 1118, après vingt-cinq ans de possession.

Pendant l'espace d'environ 400 ans que ces chanoines réguliers dirigèrent l'église de Riom, ils avaient constamment donné aux fidèles de cette ville l'exemple d'une vie saintement monastique. Religieux et curés tout à la fois, ils n'oubliaient rien, tout en donnant le temps nécessaire à la prière, pour remplir dignement les obligations de véritables pasteurs. Aussi les comtes et les évêques d'Auvergne, les papes même, édifiés d'une aussi sainte conduite, leur firent-

ils des dons considérables, principalement dans le douzième siècle. Aimeric, cinquante-sixième évêque d'Auvergne, donna à Eustache, alors abbé et ex-chanoine de Saint-Amable, les églises d'Yssac-la-Tourette, de Bonneval, de Villaret, de Cereis, de Vitrac, et de Saint-Hippoyte. Ce don fut confirmé en 1168, par Etienne VI, son successeur, en présence de Guillaume Dauphin.

Les chanoines n'avaient rien oublié pendant ce long espace de temps, pour faire rendre aux reliques vénérées de saint Amable tout l'honneur et le respect qui leur étaient dus, en raison des nombreux miracles qu'elles opéraient. — Ils firent faire en 1473, pour les renfermer, une châsse grande et magnifique d'argent ciselé, du poids de cent trente-sept marcs, qui fut retouchée à deux fois différentes par d'habiles ouvriers. Cette châsse est devenue, en 1793, la proie des révolutionnaires.

Cependant le temps, qui détruit les meilleures institutions, et surtout ce malheureux esprit d'indépendence introduit par la prétendue Réforme du seizième siècle, dans tous les rangs de la société civile et religieuse, amenèrent du relâchement dans le monastère, qui fut encore augmenté par la substitution des abbés commendataires aux abbés réguliers. — Les chanoines, lassés de la vie monastique, sollicitèrent leur sécularisation, qui fut enfin prononcée, après maints débats, par le pape Paul III, en 1548, mais qui ne reçut son exécution qu'en 1570, en raison des difficultés qu'on y opposa. L'abbaye forma dès lors une église collégiale, composée d'un doyen, d'un chantre, d'un prévôt, d'un curé et de dix chanoines, avec six chanoines semi-prébendés, dont les canonicats étaient affectés aux enfants de chœur. Ces bénéfices étaient sacerdotaux, et la collation en appartenait au corps; le doyenné seul était à la nomination du roi. Il devait y avoir douze prêtres de chœur, dont le plus ancien avait l'expectation de la cure de Saint-

Cassy, desservie à l'Hôtel-Dieu de Riom. Par cette même bulle, les fêtes de saint Amable qu'on célébrait les 10 octobre et 1er avril, furent transférées aux 18 octobre et 11 juin. Jacques de Chalencon était alors abbé de Saint-Amable, et l'abbaye lui fut laissée à titre de commende. Cet état de choses a subsisté jusqu'à la révolution.

Il n'y avait autrefois dans la ville de Riom, à proprement parler, qu'une seule cure, celle de Saint-Amable, mais il existait deux églises paroissiales et deux curés : l'un, qui en faisait les fonctions sous le titre de prieur dans l'église de Saint-Jean, qui administrait les sacremens de baptême et de mariage seulement, et à qui appartenaient les droits de sépulture des enfants morts avant l'âge d'un an ; l'autre avait le surplus des fonctions curiales, qu'il exerçait dans l'église de Saint-Amable. — Outre ces deux curés, il y avait encore celui de Saint-Cassy, dont le titre était contesté, qui faisait les fonctions curiales dans l'intérieur de l'Hôtel-Dieu.

La bulle de sécularisation donna lieu à quelques contestations entre les anciens religieux et la ville ; elles furent terminées par une transaction en 1554. — Les religieux délaissèrent à la ville les reliques de saint Amable et autres : elles reçurent en 1783 un précieux accroissement, par le don que madame la duchesse de Narbonne, descendue de la maison de Chovance, ainsi que saint Amable, fit à l'église de ce nom d'une portion de la vraie croix, renfermée dans une capse d'un travail très-recherché ; elle tenait cette relique de madame Adélaïde de France, à qui le pape Benoît XIV l'avait envoyée.

Rien n'est mieux constaté que les nombreux miracles opérés depuis près de quatorze siècles par l'invocation de saint Amable et par l'application de ses reliques. — Outre ceux cités par saint Grégoire de Tours et dont il a été témoin, l'archiprêtre Just, qui a écrit la vie de ce saint dans le commencement du douzième siècle, en rapporte un grand

nombre ; l'abbé Faydit, qui l'a traduite, et qui n'était point crédule, assure avoir été témoin de plusieurs, dont il était impossible de douter. Chevalier, chanoine de Riom, qui publia en 1701 une nouvelle vie de saint Amable, cite des procès-verbeaux et des procédures juridiques de l'évêque de Clermont, qui constatent beaucoup de miracles arrivés dans les quinzième, seizième et dix-septième siècles, et qu'il est impossible de révoquer en doute. Une dent du saint, richement enchâssée, qu'on appliquait sur les morsures des serpents les plus venimeux, les guerissait à l'instant. Cette précieuse relique se perdit le 5 août 1646, et toutes les recherches pour la retrouver ayant été infructueuses, on résolut d'ouvrir la châsse pour en tirer une nouvelle dent. Cette ouverture eut lieu le 2 mai 1650 : les restes du saint furent trouvés dans un état parfait de conservation, et on referma la châsse après en avoir extrait une autre dent, nullement cariée ni altérée, qu'on fit enchâsser dans un tuyau d'or, à laquelle Dieu communiqua la même vertu qu'à la première.

En 1844, pendant une nuit du carême, des voleurs s'introduisirent dans l'église de Saint-Amable ; ils brisèrent la châsse du saint et enlevèrent le reliquaire qui contenait la dent qu'on faisait honorer aux fidèles, le jour de la fête. Ils emportèrent la statue de bronze doré, qui était placée sur la châsse. Quant aux reliques, qui se trouvaient enveloppées, en trois paquets, de linges scellés par des rubans du sceau épiscopal, apposé à plusieurs endroits, de manière à ce qu'on ne pût enlever aucune parcelle de ces reliques, sans en briser quelqu'un, les voleurs les laissèrent sur le pavé de l'église.

M. Fournial, curé de la paroisse, averti de cette profanation, dès le point du jour, recueillit avec respect ces précieuses reliques, les plaça sur l'autel, où elles furent soigneusement gardées jusqu'à l'arrivée d'un des vicaires généraux

du diocèse. On fit restaurer l'ancienne châsse, on se procura un reliquaire semblable à celui que les voleurs avaient enlevé, dans lequel le vicaire général plaça une autre dent du saint. Il remit aussi dans la châsse les trois paquets qui contenaient les ossements, avec le procès-verbal, qu'il avait dressé en présence de M. le curé et des membres de la fabrique.

« On serait infini, dit Chevalier dans la vie de saint Amable, » après de nombreuses citations de guérisons miraculeuses, » si l'on voulait rapporter tous les miracles que l'expérience » nous fait voir chaque jour touchant la guérison des morsu- » res des serpents et d'autres bêtes venimeuses, par la vertu » de la dent de saint Amable. » Ce que nous venons de rapporter est plus que suffisant; car, comme le dit Sulpice Sévère, « celui que la vue d'un petit nombre de miracles ne rend pas meilleur, ne le deviendra pas non plus en en voyant un plus grand nombre : *Ad excitandam virtutum æmulationem cui paula non sufficiunt, multa non proderunt* (Page 94). » — Les reliques de saint Amable ont également montré différentes fois tout le pouvoir qu'elles possèdent pour éteindre les flammes des incendies, ainsi que pour délivrer les possédés et les maléficiés. On cite entre autres faits merveilleux, celui de la famille et des domestiques de M. de Chouvigny de Blot, seigneur de Durbise, affligés de maléfices en l'année 1653, qui furent tous miraculeusement guéris par l'application de la relique de saint Amable, à la suite des nombreuses prières qui furent faites dans les communautés de Riom et par les ecclésiastiques de cette ville. Louis d'Estaing, évêque de Clermont, assisté de Jacques Pereyret, vicaire général, homme d'un grand savoir et d'une grande habileté, suivit et constata lui-même les progrès étonnants de cette guérison et en fit le sujet d'actions de grâces, dans un mandement qu'il publia à cet effet en l'année 1660.

La dévotion à saint Amable était autrefois répandue, non-seulement en Auvergne, mais dans toutes les provinces voisines. On accourait visiter ses reliques du Berry, du Bourbonnais, du Nivernais, du Forez, du Lyonnais; et le jour où l'on célébrait sa fête, attirait à Riom un concours considérable d'étrangers. Aujourd'hui encore, malgré l'indifférence presque générale qui règne dans toutes les classes de la société, malgré la tiédeur de la foi, que n'ont pu ranimer les grands et nombreux miracles dont Dieu nous rend témoins chaque jour sur la scène du monde, et que ne peuvent ou ne veulent pas apercevoir les indifférents ni les endurcis, saint Amable est encore, au moins en Auvergne, un des élus de la hiérarchie celeste auxquels s'adressent le plus de vœux et de prières, un des amis de Dieu dont l'intercession est le plus souvent sollicitée; en un mot,

Un des saints dont le peuple a gardé la mémoire.

Saint Bernard a exprimé en trois mots la vie du prêtre dans son saint ministère : *verbum, exemplum et oratio.* — Saint Amable prêcha avec assiduité la parole de Dieu aux fidèles confiés à ses soins, il les édifia par la pratique de toutes les vertus, et le temps qui n'était point consacré aux fonctions du ministère, il eut soin de l'employer à la prière. —La religion reprendrait bientôt toute son influence sur les peuples, si, à l'exemple du saint dont nous écrivons la vie, chaque pasteur des âmes se montrait aussi fidèle à les instruire par des prédications assidues, à les édifier par l'exemple de ses vertus, et à attirer sur elles par des *prières fréquentes* les grâces dont elles ont besoin.

III.

Quoique l'archidiacre Just, historien du commencement du douzième siècle, dont rien ne peut faire soupçonner

l'impartialité ni la véracité, ait écrit que saint Amable était mort et avait été inhumé à Riom, dans l'église de saint Bénigne, qu'il avait fait bâtir; quoique le récit de cet historien s'accorde avec la tradition constante du pays, un des écrivains les plus remarquables qu'ait produits la capitale de l'Auvergne, Savaron, a prétendu que saint Amable était mort et avait été inhumé à Clermont, dans l'église de Sainte-Madeleine-de-Cros; il convient néanmoins que le corps de ce saint fut transféré à Riom, au milieu du onzième siècle. Baillet et le père Ruinard l'ont écrit également sur l'autorité de Savaron, et sans approfondir davantage le plus ou moins de vérité de son assertion.

Étranger à l'Auvergne, que nous habitons depuis plusieurs années, nous n'avons aucune des préventions qui pourraient faire soupçonner notre impartialité dans l'examen d'un point d'histoire qui a longtemps divisé et divise encore les savants de ce pays. — Que saint Amable soit mort à Riom ou à Clermont, sa vie n'en est pas moins sainte à nos yeux, et il aura toujours de nous droit aux mêmes respects. Mais ce qui importe par-dessus tout à l'historien, c'est de chercher et de dire la vérité; nous avons donc examiné avec attention les pièces du procès pendant depuis deux siècles et demi devant le public éclairé, et à défaut de preuves évidentes, qui sont difficiles à rencontrer dans une affaire qui date d'aussi loin, nous avons essayé de découvrir quel était celui des deux adversaires qui étayait ses assertions sur les probabilités les plus raisonnables.

Précisons d'abord l'attaque, nous examinerons ensuite la défense.

Jusqu'au moment de la publication *des Origines de Clermont*, en l'année 1607, par le président Savaron, personne n'avait encore disputé, au moins publiquement, à la ville de Riom, qui avait vu naître saint Amable, l'honneur d'avoir vu mourir celui qui avait été pendant si longtemps

son premier pasteur. — A la suite de ses *Origines*, le docte président donna en même temps au public un traité en latin, intitulé *De ecclesiis et altaribus quæ in Claromonte consistunt*, qu'il dit avoir tiré fidèlement, *bona fide*, de deux manuscrits dont l'un était conservé dans les archives des Bénédictins de Saint-Allyre, et l'autre dans celles de Notre-Dame-du-Port, de Clermont. Ce traité *Des églises* est divisé en deux livres, auxquels Savaron a ajouté beaucoup de notes fort instructives pour l'éclaircissement du texte. Mais il s'est particulièrement attaché au nombre XII du premier livre, dans lequel il est dit que *le corps de saint Amable repose dans l'église de Saint-Hilaire: In ecclesia S. Hilarii, ad altare S. Hilarii, ubi S. Amabilis in corpore quiescit.* Ici les notes de Savaron ont entièrement pour but de prouver que saint Amable est en effet mort à Clermont, qu'il y a été enseveli, et que tout ce qui est rapporté de contraire dans l'histoire manuscrite de ce saint est apocryphe, et qu'on ne doit y ajouter aucune foi.

Avant d'examiner quel degré de confiance on peut accorder aux manuscrits de Saint-Allyre et du Port, ainsi qu'à *la bonne foi* de l'auteur des *Origines* sur cette matière, il ne sera point inutile de rappeler ici la rivalité qui a constamment existé depuis plusieurs siècles entre les deux capitales de l'Auvergne, entre Riom et Clermont, *Romæ æmula Carthago*, rivalité qui a survécu à cette centralisation révolutionnaire qui a soumis la France à Paris, et qui a éteint dans presque tous les cœurs français ce patriotisme de cité qui était le plus sûr garant des libertés de la nation. Cette rivalité était portée au plus haut point à l'époque où Savaron écrivait ses *Origines*. Il n'y avait pas si longtemps que Clermont avait enlevé à Riom ses tribunaux et ses bureaux de finances, que la justice d'Henri IV lui avait cependant rendus; y a-t-il donc rien d'étonnant qu'après avoir vainement cherché à lui ravir ses plus beaux priviléges dans l'ordre

civil, Clermont ait tenté de lui enlever son influence dans l'ordre religieux, en prétendant que si les Riomois avaient l'avantage de posséder à présent le corps de saint Amable, les Clermontois avaient celui de l'avoir possédé les premiers pendant cinq à six cents ans, et de s'en être généreusement dessaisis en faveur de leurs rivaux? — Cet argument prend une nouvelle force, lorsqu'on considère que Savaron était le premier moteur de toutes ces spoliations, et celui sur qui se reposait principalement la ville de Clermont; et que ce fut dans la chaleur des contestations qui existaient entre ces deux villes, à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle, que cet auteur mit au jour sa nouvelle opinion sur la mort et la sépulture de saint Amable, opinion fondée entièrement sur les quelques mots que contient à ce sujet le *Traité des églises.*

Cependant l'authenticité et même l'existence du manuscrit duquel Savaron prétend avoir extrait ce traité, a été chaudement contestée. L'abbé Chevalier, auteur d'une vie justement estimée de saint Amable, assure avoir fait les plus vives instances auprès des religieux possesseurs de ce manuscrit, soit de vive voix, soit par lettres, afin d'en obtenir communication, sans avoir été assez heureux pour y parvenir. — Le pillage révolutionnaire, qui a jeté dans le public les trésors littéraires des couvents et des abbayes, n'a point non plus fait découvrir l'existence de ces précieux manuscrits, dont personne que Savaron n'a jamais assuré avoir eu connaissance. Au reste, de l'aveu même des Bénédictins de Saint-Allyre, leur manuscrit n'était pas l'original de l'auteur inconnu du *Traité des églises*, mais seulement une copie fort ancienne, et l'on sait quelle foi on peut ajouter aux copies d'un manuscrit, surtout pour ce qui concerne les noms propres. On pourrait citer à ce sujet de nombreuses erreurs. — Une méprise de cette nature pouvait se glisser d'autant plus facilement sous la plume d'un copiste,

en parlant des églises de Clermont, que parmi le grand nombre de saints qui y sont enterrés, il peut y en avoir quelques-uns dont le nom ait beaucoup de ressemblance avec celui de saint Amable.

Nous ne nous occuperons ici que du manuscrit de Saint-Allyre, sur lequel Savaron avoue lui-même qu'il s'est appuyé *principalement*, *præsertim*, ayant jugé convenable de supprimer les propres termes du manuscrit de Notre-Dame-du-Port, qui ne lui étaient sans doute pas favorables. On peut raisonnablement conclure de l'omission volontaire faite par Savaron, que le manuscrit de Notre-Dame-du-Port ne pouvait que détruire ce que faisait celui de Saint-Allyre, ou l'affaiblir considérablement.

Il nous semble que, sans renouveler une controverse depuis longtemps épuisée, et même en admettant, ce qui est fort peu probable, que le manuscrit de Saint-Allyre ait existé, et qu'il contenait sur saint Amable les termes rapportés par Savaron, ces termes mêmes peuvent être interprétés d'une tout autre manière que ne l'a fait le savant auteur des *Origines*. Nous ne croyons donc pas nous écarter de la vérité en disant que, dans le cas dont il s'agit ici, les termes *In ecclesia S. Hilarii*, *S. Amabilis in corpore quiescit*, ne signifient pas que le corps de saint Amable repose dans l'église de Saint-Hilaire, mais seulement qu'on y conserve quelques-unes de ses reliques, expression que j'ai souvent rencontrée sous la plume des hagiographes, qui sont assez sujets à prendre la partie pour le tout. — Lorsque MM. de Sainte-Marthe, par exemple, disent dans leur *Gallia christiana* que le corps de saint Gal II, évêque de Clermont, repose dans l'église de Saint-Amable, *Gallus II quiescit in æde S. Amabilis*, nous savons tous parfaitement que cela signifie qu'il y a effectivement dans cette église quelques reliques de ce saint évêque, qui a été enterré dans l'église de Chantoin, et non pas qu'il repose dans l'église de Saint-

Amable (1). — Passons aux autres preuves de M. Savaron, plus spécieuses peut-être en apparence, mais aussi peu solides au fond que la première.

L'une d'elles est fondée sur ce que saint Grégoire de Tours dit en parlant de saint Amable : *Fuit in Arverna urbe admirabilis sanctitatis quidam Amabilis, civitatis Ricomagensis presbyter.* Admettons avec Savaron qu'il faille traduire cette phrase : Il y avait dans la ville d'Arverne un personnage d'une sainteté admirable, nommé Amable, qui était curé de Riom ; sommes-nous donc obligé d'en conclure, comme il le fait, que cette expression *Fuit in Arverna urbe*, se rapporte à la sépulture de ce saint personnage, et que, parce qu'il a habité Clermont dans sa jeunesse, comme chantre de la cathédrale, il avait dû nécessairement y mourir dans un âge fort avancé et y être enterré, plutôt qu'à Riom, sa ville natale, et dans sa paroisse, dont il était depuis longtemps pasteur ? — Une pareille thèse ne nous paraît pas soutenable. Elle le sera bien moins encore, si, comme l'ont pensé Chabrol, Chevalier, plusieurs autres écrivains, et comme nous le croyons nous-même, on rend au mot *urbe* l'acception qu'il doit avoir dans cette circonstance. On voit que nous ne sommes pas le seul à avoir remarqué que Grégoire de Tours a employé souvent le mot *urbs*, ainsi que celui de *civitas*, pour signifier une province ; il dit ailleurs : *Thigernum castrum urbs Arverna.... In hujus Arvernæ urbis territorio quod adjacet Thigernensi castello*, ce qui ne veut pas dire sans doute que le château de Thiers fût à Clermont, mais dans la province d'Auvergne. Il s'exprime de la même manière sur une sainte qui vivait à la campagne, *in urbe Arverna*, et cela dans le chapitre qui suit immédiatement celui dans lequel il parle de saint Amable. Dans un

(1) Voyez sur l'authenticité des manuscrits de Saint-Allyre et du Port, Appendice, n° XVIII.

autre endroit, après avoir parlé des provinces de Touraine et de Poitou, il ajoute : *in supradictis urbibus*, dans les provinces sus-mentionnées; aussi croyons-nous bien fermement que le sens naturel de ces mots : *Fuit in urbe Arvernâ admirabilis sanctitatis quidam Amabilis*, *civitatis Ricomagensis presbyter*, signifient qu'il y avait *en Auvergne* un personnage d'une grande sainteté, nommé Amable, qui était curé de Riom, ce qui nous semble beaucoup plus rationnel que le sens que lui attribue Savaron.

On doit naturellement supposer qu'un curé vénéré de ses ouailles, comme l'était saint Amable, a été enterré dans la paroisse et dans une église qu'il avait fait construire ou réparer, à moins qu'il ne fût mort dans des lieux éloignés, ce qui ne peut être ici le cas, quand bien même il serait mort à Clermont, qui n'est qu'à deux lieues de Riom.

De ce que l'ancien auteur de la vie de saint Amable dit que la grande réputation de sainteté attira un vaste concours du clergé et des habitants de Clermont à ses funérailles, Savaron en conclut qu'il a été enterré dans cette ville. Il nous semble qu'il aurait dû prendre à ce sujet des conclusions toutes différentes, puisque, si ce saint était mort à Clermont, le concours des habitants de cette ville n'aurait eu rien de remarquable. En poursuivant ce raisonnement, nous ferons nous-même remarquer que, si l'ancien historien de saint Amable n'a point parlé du clergé ni du peuple de Riom, pas même des disciples du saint, qui devaient nécessairement former la partie la plus considérable de sa pompe funèbre, c'est que, la cérémonie ayant lieu chez eux, ils étaient censés y être, au lieu qu'il fallait faire mention des habitants de Clermont et des autres étrangers qui y assistaient par des motifs de gratitude et de religion.

C'est pourtant sur des raisonnements aussi peu fondés, sur des titres aussi incertains et sur des citations aussi improprement interprétées, que Savaron, consultant plutôt son

cœur que son esprit, avait basé l'injuste revendication au moyen de laquelle il prétendait faire croire au public des choses dont personne n'avait entendu parler avant lui, et qui étaient contraires à la croyance commune de plusieurs siècles. On ne doit pas être surpris qu'il ait trouvé de nombreux partisans parmi ses concitoyens, flattés d'enlever à la ville ducale un des plus beaux fleurons de sa couronne (1).

Le manuscrit de Just, qui est certainement le meilleur guide pour la vie de saint Amable, a été attaqué à outrance, non seulement par les écrivains clermontois qui ont soutenu l'opinion de Savaron (2), mais encore pas un Riomois, l'abbé Faydit qui avance dans ses remarques sur Virgile et sur Homère, que l'ouvrage de Just ne mérite aucune attention; que, selon Grégoire de Tours, saint Amable fut inhumé à Clermont (3), et que le manuscrit *De ecclesiis*, cité par Savaron, a été reconnu comme authentique avant lui. Il est juste d'ajouter, par compensation, que le docte abbé soutient fortement, dans ses éclaircissements sur la vie de saint Amable (4), que ce saint est mort à Riom et a été enterré dans l'église de Saint-Bénigne. Il est impossible, comme on le voit, de se contredire plus complétement.

L'église actuelle de Saint-Amable, construite vers la fin du douzième siècle (1077), et consacrée en 1120, sous Aymeric, cinquante-sixième évêque d'Auvergne, est du nombre de celles que les archéologues nomment églises de transition.—

(1) La terre d'Auvergne, *terra Arverniæ*, érigée en duché par le roi Jean, en faveur de son fils Jean, duc de Berry, et qui se composait de la partie de la province confisquée par Philippe-Auguste après la conquête : *Riom, capitale de ce duché*, était le chef-lieu de toute la province pour l'administration et pour la convocation du ban et de l'arrière-ban.

(2) Feu M. Gonod traite ce manuscrit d'apocryphe, sans en donner aucune raison, dans la vie d'Aymeric, cinquante-sixième évêque de Clermont. Cette tache n'est pas la seule qu'il serait nécessaire de faire disparaître de la chronologie des évêques, dans le rituel du diocèse.

(3) Il n'en dit pas un mot.

(4) Neuvième éclaircissement, p. 280.

Au douzième siècle, lorsque l'architecture romane et byzantine perdit de son prestige et de son élégance, l'architecture de transition prit naissance, et des changements notables vinrent modifier le style de celle qui l'avait précédée, sans cependant changer complétement le style des monuments religieux. Des colonnettes hardies, des rosaces éclatantes et de grandes croisées, remplacèrent les proportions simples et sévères de l'architecture romane.

Dans l'église de Saint-Amable, la nef, qui est la partie la plus ancienne, se rapproche beaucoup de celle des églises romanes. On y retrouve des piliers flanqués de colonnes sur trois de leurs faces, tandis que la face opposée à la grande nef est nue. Les nefs latérales sont étroites et élevées. Les galeries supérieures sont couvertes par une voûte en quart de cercle. Les arcades inférieures ont une forme ogivale très-prononcée, sans apparence de réparations; elles reposent sur des colonnes d'un style byzantin très-ancien, et sont surmontées par une galerie dont les arcades cintrées portent des colonnes également byzantines, et du même style que les premières. La voûte de la nef est ogivale en berceau, ainsi que celle du transept sud. L'ornementation de cette grande nef se réduit aux sculptures des chapiteaux, du reste d'un travail rude, de larges feuilles grossièrement épannelées, qui caractérisent les premiers débuts de l'art byzantin. — Le chœur, du style gothique primitif, a été refait en entier au treizième siècle. Il est garni dans tout son pourtour de boiseries dont les sculptures font l'admiration des connaisseurs.

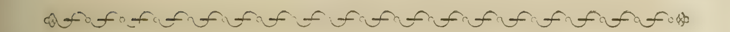
L'église a été augmentée et réparée en 1746; dans les années postérieures, il y a été ajouté des chapelles collatérales du côté du midi. La forme du chœur a été changée et mise à la romane; l'autel, placé sous le dôme du transept, est riche et bien orné; mais la grille qui le sépare de la nef en est un peu trop rapprochée. On a muré la porte méri-

dionale, et on a élevé un nouveau portail à l'occident du goût le plus disgracieux.

La porte du transept sud, actuellement murée, est de la plus belle époque du byzantin fleuri; elle a conservé ses colonnes, sur lesquelles retombent les tores de ses archivoltes. L'arcature cintrée, très-élégante, et les archivoltes garnies de billettes, portent encore des traces de peintures et de dorures qui semblent être de l'époque. Un pilier, qui partage cette porte en deux ventaux, a été placé au quinzième siècle.

Comme toutes les églises de Riom, où l'on en comptait seize à l'époque de la révolution, l'église de Saint-Amable a été entièrement dévastée. La flèche en pierre qui surmontait la tour fut renversée. On a essayé vainement depuis de la reconstruire; mais un plan nouveau, adopté pour la complète restauration de cette ancienne basilique, est en ce moment en voie d'exécution, sous l'habile direction de M. Cohadon, curé de cette paroisse, et tout nous fait espérer que ce plan, sagement conçu, sera terminé dans peu d'années.





SAINT ABRAHAM, ABBÉ ET CONFESSEUR; SAINT VOLUSIAN, SAINT EUSTACHE ET SAINT PERPET, ÉVÊQUES DE TOURS.

(15 Juin.)

DURANT l'épiscopat de saint Sidoine, et deux ans environ après le décès de saint Amable, mourut à Clermont saint Abraham, dont saint Grégoire de Tours et saint Sidoine ont tous deux écrit l'histoire. Ce saint, dont la piété fut longtemps la consolation des fidèles de Clermont et de leur évêque, naquit sur les bords de l'Euphrate, dans les pays sujets au roi de Perse. Il s'y éleva de son temps une grande persécution contre les Chrétiens, qui commença en 420 sous le roi Ildegerde,

et qui continua au moins pendant trente ans, sous Yarane et Ildegerde II.

Abraham, qui était fort attaché à la religion de Jésus-Christ, se retira en Egypte, soit pour fuir la persécution, comme le faisaient un grand nombre de Persans, soit pour y visiter les saints ermites qui peuplaient alors les solitudes de la Thébaïde. — Mais il tomba entre les mains des persécuteurs des Chrétiens, qui avaient placé des gardes sur les routes pour arrêter les fuyards. Il fut fouetté cruellement, parce qu'il confessa courageusement Jésus-Christ, et renfermé ensuite dans une prison, où il demeura cinq ans chargé de chaînes, qui ne le serraient guère, en raison de sa maigreur et du peu de nourriture qu'on lui donnait. Ce fut ainsi qu'il eut part à la gloire des martyrs, et qu'il acquit le titre de confesseur. — Saint Grégoire de Tours rapporte qu'un ange le tira de sa prison; mais saint Sidoine se contente de dire qu'il s'échappa par adresse de la puissance du roi de Perse.—Il renonça ensuite à sa patrie, comme l'avait fait autrefois le patriarche Abraham, et conçut le désir de visiter les contrées occidentales. Voyageant seul et sans s'arrêter dans les grandes villes, où il ne séjournait jamais, la Providence le conduisit jusqu'à Clermont. Abraham se contenta pour demeure d'une cabane couverte de chaume, sa vertu lui ôtant toute pensée d'ambition et de vanité. Il arriva dans cette ville en 470, sous l'évêque Éparque. — Cependant, quoique étranger et dans un grand état de pauvreté, il fut bientôt recherché de tout le monde et contraint d'accepter le fardeau pénible de la conduite du monastère de Saint-Cyriaque, qu'on a nommé depuis Saint-Cirgues, et plus correctement Saint-Cyr. Ce saint est le martyr dont on célèbre la fête le 16 juin avec sainte Juliette, sa mère. Abraham, élevé à la dignité du sacerdoce, fit construire l'église de ce monastère, qui est depuis devenu une paroisse, qui était, je crois, avant la révolution, celle du village de

Durtol. Il célébrait tous les ans avec grande solennité la fête de cette église et de saint Cyr, son patron; il y invitait le saint évêque Sidoine et le duc ou comte Victorius qui gouvernait alors l'Auvergne, au nom d'Euric, roi des Visigoths, et qui témoignait un grand respect pour Abraham. C'est le même Victorius dont le cheval fut frappé d'immobilité devant le tombeau de saint Amable, ainsi que nous l'avons rapporté.

Saint Abraham mourut dans un âge fort avancée, au monastère de Saint-Cirgues, après avoir rendu son nom célèbre dans toute l'Auvergne par des actions dignes de celui dont il portait le nom, et par divers miracles que Dieu accorda à la fermeté de sa foi et à la pureté de sa vie. On cite entre autres celui où Dieu multiplia une fois le vin qui allait manquer dans son monastère, au moment d'un grand repas qu'il donnait à l'évêque et au gouverneur le jour de la fête de saint Cirgues (1).

Lorsque saint Abraham fut près de mourir, dit saint Sidoine, Victorius vint le visiter, et se pencha, pâle et fondant en larmes, sur son visage, pour l'embrasser et le prier de se souvenir de lui devant Dieu. Après sa mort, le comte voulut se charger de toute la dépense de ses funérailles, et ne laissa de cette manière à Sidoine, que le soin d'honorer sa mémoire par quelques vers d'une épitaphe que le saint évêque composa plutôt pour satisfaire l'affection qui les avait unis, que dans le dessein de célébrer les mœurs, les actions et les vertus de ce grand serviteur de Dieu (2).

Saint Abraham fut enterré sous l'unique autel de l'église de son monastère, où son corps était encore en 950, d'après le traité *De Ecclesiis*, publié par Savaron. Saint Grégoire de Tours dit qu'il se faisait divers miracles à son tombeau. La

(1) Greg. Turonn., *Hist. Fr.*, l. II; c. 21.
(2) Sid., l. VII, ép. 17, p. 208.

fontaine qui n'est qu'à quinze ou vingt pas de l'église de Saint-Cirgues, porte encore le nom de ce saint abbé, et s'appelle communément *la fon de Saint-Abraham* (1).

Ce fut ce saint abbé, instruit à l'école des anachorètes de la Thébaïde, qui introduisit dans l'Arvernie le monachisme oriental, avec sa discipline et son organisation. Cette introduction d'une vie plus austère, d'une règle plus étroite, d'un divorce plus complet avec le monde, exalta jusqu'à l'enthousiasme les âmes les plus ardentes et les plus dévorées de l'amour de la perfection. Dès lors, les premiers monastères, qui n'étaient que de simples associations de Chrétiens fervents, commencèrent à décroître et à dépérir, et on les abandonna bientôt pour la cellule du reclus ou le rocher de l'ermite (2).

Après la mort de saint Abraham, qui eut lieu en 478, Auxanius fut établi abbé du monastère de Saint-Cirgues. Mais comme saint Sidoine savait qu'il était d'un caractère timide et plus propre à obéir qu'à commander, il chargea de la haute direction de l'abbaye saint Volusian, son coadjuteur ou coévêque, homme d'un mérite éminent, qui appartenait à une famille sénatoriale de la ville d'Auvergne. Il lui envoya l'épitaphe qu'il avait faite à sa prière, en l'honneur du saint abbé, l'engageant en même temps de se charger du monastère et de le régir par la règle de Lérins ou celle de Grinni. « Auxanius, ajoutait saint Sidoine, » sera abbé du monastère, et vous serez *l'abbé de l'abbé.* » Ce qui voulait dire que Volusian serait abbé de premier ordre, tandisque Auxanius ne le serait que du second,

(1) Fons limpidus non procul ab ecclesia cohabitar, qui vulgò vocatur, *la fon de saint Abraham*, in quem malo more merguntur infantuli plus æquo quiritantes, mense decembri in summo hyemis accentu, ut ejaculatus sistant. Porro quirites, tuque præsul puræ vindex religionis, hanc anilem superstitionem puerulis illis exitialem atque peremptoriam avertite; inde natum (ut inaudivi) quod Abraham abigat Braman (si ita fari liceat) id est quiritatum et infantium ploratum.

(2) Voyez à ce sujet la *Notice sur Chantoin*, par M. l'abbé Cohadon.

comme cela se pratiquait alors à l'égard des évêques et des coévêques.

Le mot abbé (*abbas*), en langue hébraïque, signifie père, et en effet l'abbé était regardé comme le père, le protecteur et l'appui des religieux qui lui étaient soumis. Ce nom, qui est un terme de respect, nous semble avoir tiré son origine d'un âge avancé et d'une vertu éminente; car, dès le quatrième siècle, de simples anachorètes étaient appelés abbés, lorsqu'ils étaient parvenus à une extrême vieillesse, et qu'ils se faisaient remarquer par une piété extraordinaire. Saint Benoît veut « que l'abbé soit instruit de la loi de Dieu, » qu'il soit prudent et discret, qu'il montre en tout l'exem» ple, et qu'il soit l'exécuteur de la règle pour la faire gar» der fidèlement (1). »

Dès l'origine des monastères, chaque communauté fut gouvernée par un abbé; et dans le cinquième siècle, il y avait un supérieur général qui avait l'intendance sur plusieurs monastères, sous le nom d'exarque ou d'archimandrite (2). En un mot, l'abbé était le supérieur d'un monastère de religieux réguliers ou séculiers, érigé en abbaye ou en prélature.

Saint Volusian, après avoir gouverné pendant dix-huit ans le monastère de Saint-Cirgues, avec beaucoup de sagesse, fut appelé à succéder, en 496, à saint Perpet, sur le siége épiscopal de Tours.—Trois évêques, natifs de la cité d'Auvergne, furent ainsi successivement élus pour occuper ce siège, et s'y rendirent également illustres par leurs grandes vertus, ce qui prouve de quel saint renom jouissait déjà l'église d'Auvergne. Le premier de ces prélats fut saint Eustache, cinquième évêque de Tours, de race sénatoriale, doué d'une grande sainteté et mort en 466. — Il fut rem-

(1) Vide *Reg. S. Bened.*, c. 1, De *Offic. div.*

(2) Voyez Fleury, *Hist. des six premiers siècles de l'Eglise*, *Hist. Eccl.* t. VIII, p. 8.

placé sur le siége de saint Gatien par saint Perpet (*Perpetuus*), sixième évêque, son parent, sorti comme lui d'une famille sénatoriale de la ville d'Auvergne. Saint Perpet employa sa grande fortune à faire rebâtir l'église de Saint-Martin, et ce fut lui qui fit élever la châsse de ce grand saint sous la voûte de l'édifice. Il fit ensuite bâtir les églises de Saint-Pierre et de Saint-Saturnin de Tours, et mourut le 14 septembre 496. Il était contemporain de saint Sidoine, qui lui adressa la neuvième épître du livre VII de ses œuvres.

Saint Volusian, son parent, qui lui succéda l'année même de sa mort, possédait comme lui de fort grands biens. Soupçonné par les Visigoths, maîtres de la Touraine, d'être du parti de Clovis, il fut exilé à Toulouse, où il eut à souffrir mille tyrannies de la part de ses ennemis. Il y mourut le 18 juin 503, après sept ans d'épiscopat. Son corps reposait à Foix, dans l'abbaye de son nom. Rurice, évêque de Limoges, lui a adressé la dernière de ses épîtres, et saint Sidoine, qui le traitait de frère, lui en adressa plusieurs.

Peu d'années après la mort de saint Abraham, on plaça auprès de ce saint abbé les corps des saints Just et Silicien, confesseurs, dont on ignore la vie ; tout ce que l'on en sait, c'est que l'antiquité les a reconnus pour saints.



SAINT APRUNCULE (APRUNCULUS), DOUZIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE.

(9 Mars.)

Ainsi qu'il l'avait annoncé à son lit de mort par une permission toute particulière de Dieu, saint Sidoine eut pour successeur Apruncule, évêque de Langres, que la haine que lui portaient les Bourguignons avait forcé d'abandonner son diocèse. En ces temps-là les succès du jeune Clovis avaient rendu les Francs aussi célèbres que redoutables; et les peuples fatigués désiraient les avoir pour maîtres. Les Bourguignons, leurs rivaux, croyant qu'Apruncule leur était favorable,

persécutèrent ce prélat, qui leur était devenu suspect, et leur haine parvint au point qu'il y eut ordre de le tuer secrètement. Apruncule en ayant été averti à Dijon, où il était alors, s'échappa de cette ville en se faisant descendre de nuit par la muraille.

Il vint en Auvergne demander un asile à saint Sidoine, avec lequel il avait été en commerce de lettres, et bientôt après il fut élevé, par le suffrage du peuple et du clergé, sur le siége épiscopal de la province, l'an premier du règne de Clovis, sous le pontificat du pape Félix, et Zénon l'Isaurique étant empereur d'Orient.

Comme saint Sidoine était mort le 29 août (488 ou 489), et qu'on fait le 9 mars suivant la fête de la réception d'Apruncule, il semble qu'il y a eu vacance de six à sept mois, ce qui n'est pas difficile à croire, attendu qu'il fallait faire changer d'évêché et de province au nouvel évêque, chose fort rare et plus difficile encore en Occident qu'en Orient. C'était un cas tout à fait particulier et en dehors de la règle ordinaire, les canons défendant expressément les changements d'évêché. Il ne faut donc point s'étonner que les évêques aient consulté et délibéré longtemps avant d'autoriser celui-ci. Car d'après la manière dont s'exprime saint Grégoire de Tours au sujet d'Apruncule, il paraît bien certain qu'il fut reconnu évêque titulaire d'Auvergne, et non pas qu'il gouverna ce diocèse comme un évêque étranger peut administrer une église qui n'a point d'évêque.

Nous ne voyons pas si c'est de Langres ou de Clermont qu'Apruncule était évêque, lorsque Rurice, évêque de Limoges lui écrivait des lettres que nous avons encore, et qui prouvent en faveur de sa vigueur épiscopale. Du reste, on ne dit rien de ce qu'il a fait à Langres ainsi qu'en Auvergne. Saint Grégoire de Tours l'appelle Apruncule de Dijon, soit qu'il fût né dans cette ville, soit que les évêques de Langres s'y fussent retirés après l'incendie de cette ville en 451 par

Attila. On les appelait indifféremment alors évêques de Langres ou de Dijon.

Saint Apruncule mourut vers l'année 491, et fut inhumé dans l'église de Saint-Etienne, aujourd'hui Saint-Eutrope. Saint Grégoire de Tours lui donne le titre de saint et de bienheureux, et l'Église d'Auvergne l'honore encore aujourd'hui en cette qualité.



SAINTE GEORGE, VIERGE.

(15 Fevrier.)

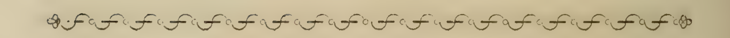
SAINT Grégoire de Tours rapporte que durant l'épiscopat de saint Apruncule il décéda dans la ville d'Auvergne une sainte fille nommée Georgia (George), qui pour ne point être forcée par le mariage de manquer à la fidélité qu'elle avait promise à Dieu, se retira dans une solitude assez voisine de la ville, où elle passait ses jours à jeûner et à mortifier son corps, afin de sanctifier son âme et de se préparer au bonheur incompréhensible de la vie céleste.

Sainte George mourut jeune encore, vers l'année 490. Le saint historien qui a écrit sa vie, raconte que, tandis qu'on portait en terre le corps de cette vierge plus pur et plus beau que la fleur du lys, une troupe de blanches colombes, voltigeant autour du convoi, accompagnèrent ses funérailles, se perchèrent sur le toit de l'église, et y demeurèrent jusqu'à ce qu'on eut achevé l'office divin et mis cette relique virginale dans le sein de la terre; puis elles reprirent leur vol à travers la nue et disparurent dans l'immensité des cieux. C'était sans doute une légion d'anges descendus du séjour céleste, pour honorer par leur présence les obsèques de cette jeune épouse de Jésus-Christ.

Son sépulcre en marbre blanc se voyait autrefois dans l'église de Saint-Cassy, avec cette épitaphe, que Savaron a rapportée dans ses *Origines:*

Hoc jacet in tumulo sacrata Georgia Christi,
Et devota bonis, mente fida merito,
Ob quam magna patrem premeret cum turba procerum,
Illa Deum legit feliciore toto.

Le tombeau de sainte George fut ouvert en 1531, par ordre et en présence de l'évêque Guillaume Duprat, qui donna la tête de cette sainte aux religieux de Saint-Allyre. Il le fut une seconde fois, le siècle suivant, en présence de messire Louis d'Estaing, évêque de Clermont. Une partie des ossements qui s'y trouvèrent furent recueillis par les bénédictins de Saint-Allyre et par le clergé de Saint-Cassy. Le surplus, placé dans un reliquaire d'argent, fut remis dans le tombeau. Cette ouverture, dit Savaron, renouvela envers cette sainte la dévotion des fidèles de la province, qui continuèrent à visiter ses reliques le jour de sa fête, qui se célèbre le 15 de février. Depuis cette époque, l'église de Saint-Cassy a été appelée plus communément du nom de Sainte-George, que ses restes conservent encore.



SAINT EUPHRAISE (EUPHRASIUS), TREIZIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE.

EUPHRAISE était un saint homme qui fut élevé en l'année 491 au siége épiscopal d'Auvergne, après la mort de saint Apruncule, l'an second du pontificat du pape Gélase, sous l'empire d'Anastase, la dixième année du règne de Clovis, Apollinaire, fils de saint Sidoine, étant comte ou gouverneur de la ville d'Auvergne. L'an 507, Euphraise donna généreusement l'hospitalité à saint Quintien, évêque de Rodez, que les Goths avaient chassé de son siége, sous prétexte de son

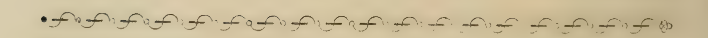
attachement aux Francs. Il envoya un de ses prêtres, nommé Paulin, assister au concile d'Agde, qui se tint en 506, et il assista lui-même, en 511, avec saint Quintien, à celui d'Orléans.

Chargé de mérites et d'années, saint Euphraise quitta ce monde l'année 515, après vingt-cinq ans d'épiscopat, pour aller recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus (1).

(1) Nous avons placé saint Euphraise au cinquième siècle, quoiqu'il soit mort dans le sixième, son épiscopat ayant commencé en 491.

Voir sur saint Euphraise, GRÉGOIRE DE TOURS, lib. 2, *Vit. patr.*, le *Bréviaire de Clermont*, celui du Puy, 10 novembre, et SAVARON, *In Euphrasio.*





SAINT MART, ABBÉ.

(19 avril.)

Vers la fin du cinquième siècle et sous l'épiscopat de saint Euphraise, vivait un saint prêtre, nommé Mart ou Martius, noble Gallo-Romain, natif de la ville d'Auvergne, homme d'une grande piété, frugal, charitable et de mœurs fort austères. Désirant fuir le monde pour mieux travailler à son salut, il se retira à l'entrée du vallon solitaire de Royat, et se creusa de sa propre main, sous un rocher, une grotte où il établit sa demeure. Cette grotte était située au pied de la montagne

sur laquelle s'éleva depuis le château de Waiffre, qu'on appelle encore vulgairement *les Greniers de César* ou *le puy du Châtel*. Le solitaire s'était taillé dans le roc des siéges, une table ainsi qu'un lit, sur lequel il se reposait sans autre matelas ni couverture que ses habits, et il ne se nourrissait que des aumônes que la charité des personnes pieuses lui fournissait.

En échange de tant de saintes mortifications et de tant de prières qu'il lui adressait sans cesse, Dieu donna à ce zélé serviteur le pouvoir des guérisons miraculeuses, de sorte qu'avec un seul signe de croix, ou bien avec un peu d'huile qu'il bénissait, Mart apaisait les plus violents accès de fièvre, guérissait les pestiférés, chassait les démons du corps des possédés, et faisait une infinité d'autres choses merveilleuses, qui attiraient près de lui un grand concours de peuple pour en obtenir des soulagements. Plusieurs même des personnes qui avaient été témoins de ces merveilles, embrassèrent la vie monastique, de manière qu'il eut bientôt autour de lui un nombre assez considérable de religieux pour former une communauté qu'il instruisait et dirigeait dans la voie du salut.

Peu après la conquête franque, entre 512 et 525, saint Mart fonda, près de la grotte qu'il habitait, un asile monastique dans lequel se retirèrent grand nombre de personnes de distinction résolues à vivre désormais dans le Seigneur. Comme la plupart des premiers monastères occidentaux, celui fondé par saint Mart, n'était en réalité qu'une spacieuse et complète *villa romaine*, dans laquelle les gens aisés qui avaient quitté le monde retrouvaient la plupart des souvenirs de leur existence passée; de manière qu'à l'abri de tous les désordres auxquels la société civile était en proie, ils purent se croire encore revenus aux beaux jours de la civilisation.

Ce monastère acquit une si grande réputation, qu'on le

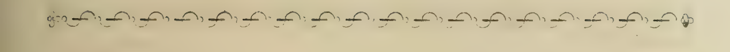
nommait le *monastère arverne*, et il renferma pendant longtemps tout ce qu'il y avait de plus noble et de plus distingué dans ce pays (1).

On raconte que saint Mart avait un voisin qui entrait souvent dans son jardin à la faveur de la nuit et dérobait tout ce qu'il contenait. Une nuit, cependant, après avoir rempli son sac de fruits et de légumes, il essaya de sortir comme il avait fait précédemment; mais il lui fut impossible de retrouver la porte. — Le saint, qui avait passé toute la nuit en prières, ayant appris par révélation ce qui se passait au jardin, appela le frère jardinier un peu avant le jour, et lui dit d'y courir bien vite, parce qu'un bœuf y était entré pendant la nuit et y avait fait quelques dégâts. Au lieu du bœuf, le jardinier trouva le voleur, tellement embarrassé dans des broussailles qu'il ne pouvait s'en dépétrer.—Le religieux, après l'avoir dégagé de ses entraves, lui chargea sur les épaules le sac des légumes qu'il avait volés, lui ouvrit la porte et lui dit : Ne craignez rien, mon ami, notre supérieur m'a commandé de venir vous assister : allez en paix, et ne revenez plus ici !...

Ce saint prêtre continua jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans la vie de mortifications qu'il avait embrassée. — Quand il eut atteint cet âge, son âme alla recevoir dans le ciel la couronne qui lui était réservée, et son corps fut enterré dans l'église de son monastère, où il se fit de grand miracles à son tombeau longtemps après son départ de ce monde.

Le monastère de Saint-Mart n'échappa point aux ravages causés par la guerre qui s'éleva au neuvième siécle, entre les princes Carlovingiens et les ducs d'Aquitaine. Relevé dans le siècle suivant, il devint par la suite (douzième siècle) un prieuré soumis à l'abbaye de Saint-Allyre.

(1) Greg. Turon., *de Vit. Patr.* c. 14; Dufraisse, p. 455.



SAINT AGRÈCE, OU AGRICIE, QUATORZIÈME ARCHEVÊQUE DE SENS.



(13 Juin.)

CLERMONT fut la patrie de saint Agrèce; il descendait de l'illustre race des Agrèces, qui ont été, sous les empereurs romains, comtes ou gouverneurs de cette ville (1).—Belleforêt rapporte qu'il fut le successeur de saint Ambroise, treizième évêque de Sens; il le place au rang des saints et dit qu'il mourut en 487, et fut enseveli à Sens, dans le monastère de Saint-Gervais (2).

(1) SAVARON, *Orig.*, p. 34 et 283.

(2) BELLEFORET, p. 335, col. 1, et DÉMOCHARES, *De divino missæ sacrificio; Vie des saints d'Auvergne*, par le P. Branche, p. 404.

La liste des saints d'Auvergne l'appelle saint évêque et confesseur ; elle met sa fête au treizième jour de juin. C'est tout ce que nous avons pu recueillir touchant ce saint personnage.



SAINT ALEXANDRE, CONFESSEUR, ET SAINTE GALLE, VIERGE.

(3 Mai.)

On lit au trente-sixième chapitre de la *Gloire des Confesseurs* de saint Grégoire de Tours que parmi la grande multitude de sépulcres de saints et de saintes qu'on voyait de son temps dans l'église de Saint-Vénérand, à Clermont, il y en avait un qui était assez élevé et qui avait pour épitaphe : *Sanctæ memoriæ Gallæ*, ce qui annonçait qu'une sainte de ce nom reposait dans ce tombeau.

On en voyait un autre, en allant de l'église de Saint-

Allyre à celle de Saint-Vénérand, où était enseveli un religieux du nom d'Alexandre. On connut bientôt le grand crédit dont ce religieux jouissait auprès de Dieu par le nombre de guérisons qui s'opéraient à son tombeau. On raconte que les malades qui pouvaient recueillir un peu de poussière de ce tombeau, et qui buvaient l'eau dans laquelle ils la mêlaient, recouvraient presque toujours la santé; et le nombre en était si grand, que du temps de saint Grégoire on avait déjà percé la pierre à force de la racler. Savaron parle de ces deux saints au livre *Des églises*, ainsi que Molan dans son abrégé du martyrologe d'Usuard (1).

(1) Voyez le P. Branche, p. 293.



SAINT DIZAINT OU DIZANCE (DIZANTIUS DICENTIUM), ÉVÊQUE ET CONFESSEUR, ET SAINT ADRIEN, CONFESSEUR.

(25 Juin.)



QUOIQUE les hagiographes ne soient pas d'accord sur le temps où vivait saint Dizaint, que la ville d'Ardes, ancienne capitale du duché de Mercœur en Auvergne, reconnaît pour son patron, et dont elle possède les précieuses reliques, cependant, d'après ce qu'en racontent Baronius, Démocharès et Belleforêt, il paraît certain que ce saint florissait vers la fin du cinquième et au commencement du sixième siècle, sous le règne de Clovis Ier. Suivant ce que rappor-

tent ces deux derniers écrivains, saint Dizaint fut fait évêque de Saintes en 470, du vivant de Victor II, sixième évêque de Metz, élevé à cette dignité en 453. Ils ajoutent que ce prélat célébra la messe à la sollicitation de Victor à l'autel de Saint-Étienne de Metz, après avoir préalablement réparé, par la seule vertu de son attouchement, cet autel, qui était rompu en deux morceaux. Ce fut également saint Dizaint qui administra le baptême à l'Arien Barbas, qui avait refusé de le recevoir de la main de Démétrius, évêque de sa secte. L'on rapporte à cette occasion que le prélat schismatique, ayant osé changer la forme de ce sacrement ordonnée par Jésus-Christ, l'eau dont il voulait se servir s'évanouit lorsqu'il la toucha. Cet évènement arriva, selon Baronius, l'an 506, et l'an 504, suivant Sigibert. Les mêmes hagiographes rapportent aussi que saint Dizaint fit le voyage de Rome à l'époque où les Lombards envahirent l'Italie, ce qui arriva en l'année 500 de notre ère (1).

Saint Dizaint naquit en Saintonge, de parents illustres par leur noblesse; son père se nommait Dioscore et sa mère Marine. Il fit voir dès sa jeunesse la profonde vocation qu'il avait pour les choses saintes. — Nuit et jour en oraison, il n'en sortait jamais que par contrainte, et l'on rapporte que souvent son corps, attiré vers le ciel par la ferveur de son esprit, s'élevait de plusieurs coudées au-dessus de terre.— Il se vouait aux plus grandes privations et pratiquait avec une grande rigidité le jeûne et l'abstinence. Aussi Dieu permit-il, en récompense de ses grandes vertus, que les mets qu'on enlevait de sa table, l'attouchement de ses mains, le maniement de ses habits, eussent des vertus miraculeuses pour guérir les maladies et pour chasser les démons du corps des possédés.

(1) Voyez sur saint Dizaint Baronius, *Ann.* 506, p. 209, col. 6; Demochares, lib. II, *De divino missæ sacrificio*, c. 17; Belleforet au *Traité de Xaintonge*, au *Catalogue des évêques*.

L'évêché de Saintonge était demeuré vacant pendant l'espace de sept ans, durant lesquels on avait tenu soixante-douze assemblées, sans pouvoir parvenir à l'élection légitime d'un évêque d'une capacité requise pour une aussi importante dignité, tant elle était alors vénérée. Enfin, on rapporte que, Dizaint s'étant rendu à Saintes, poussé par quelque inspiration divine, et s'étant présenté dans le lieu où l'on procédait à l'élection, on vit un ange prendre sur le grand autel, qui était dédié à la Vierge, une crosse qu'il lui présenta, en le faisant asseoir sur le siége épiscopal, annonçant ainsi à l'assemblée la volonté de Dieu, à laquelle chacun s'empressa de se soumettre en proclamant Dizaint évêque de Saintonge.

Aussitôt après son élévation, Dizaint devint un modèle de toutes les vertus qui doivent accompagner la dignité épiscopale. Il se distinguait surtout par une grave modestie, une grandeur sans ostentation, un esprit élevé, un courage à toute épreuve. Non-seulement ses discours et sa piété édifiaient tout son diocèse, mais ses doctes et saintes exhortations étaient écoutées et suivies dans toute l'Église gallicane, dont il était un des ornements.

Saint Dizaint fut le fléau des Ariens, dont l'hérésie était soutenue et propagée par les Goths et les autres envahisseurs de la Gaule, qui l'avaient depuis longtemps embrassée. Ces peuples, qui ne s'appliquaient qu'à la guerre et n'avaient aucune connaissance des lettres, ne savaient de la religion que ce que leur en apprenaient leurs docteurs, profondément infestés de l'arianisme, auquel ils s'étaient convertis vers la fin du quatrième siècle, pour se rendre favorable l'empereur Valens, qui soutenait cette hérésie. Les Goths avaient réclamé en 376 la protection de cet empereur, lorsque, chassés de leur pays par les Huns, ils demandèrent à se retirer sur les terres de l'empire. Une fois Ariens, les Goths communiquèrent leur hérésie aux Gépides, aux Van-

dales et même aux Bourguignons, qui devinrent hérétiques de Catholiques qu'ils étaient auparavant.

On sait qu'une des principales erreurs des Ariens, était de rejeter la consubstantialité des trois personnes de la Trinité. — Dieu voulant sans doute par un miracle récompenser le zèle de notre saint évêque, qui défendait avec toute l'Église l'égalité des trois personnes, permit qu'un jour, qu'il célébrait la messe dans l'église de Vaison, trois gouttes d'eau de même grosseur et aussi limpides que le cristal, descendissent visiblement sur l'autel, et, se réunissant ensuite, formassent un magnifique diamant qu'on enchâssa dans une croix d'or, enrichie déjà de plusieurs pierres précieuses, qui s'en détachèrent aussitôt, comme si elles étaient saisies de respect.—On reconnut dans ces trois gouttes égales réunies en une seule, une manifestation évidente du mystère de la Trinité, manifestation dirigée contre l'erreur des Ariens. Saint Grégoire de Tours, au chapitre XIII de la *Gloire des martyrs*, rapporte un miracle semblable arrivé à Nantes en 461, qui donna bien de la confusion aux hérétiques d'alors.

Cependant toutes les grandes qualités dont le prélat avait été doué par le Ciel, loin de lui attirer les bénédictions de ses diocésains, comme elles auraient dû le faire, les rendirent ses ennemis les plus implacables, et ils n'eurent point de repos qu'ils ne l'eussent chassé de son siége.— Le prélat persécuté se réfugia à Tours, auprès du tombeau du grand saint Martin, où il s'accomplissait tant de merveilles, que toute la Gaule accourait le visiter.

Saint Dizaint établit sa retraite tout près de l'église que ce prélat avait fait bâtir en l'honneur du prince des apôtres, dans laquelle, étant un jour en prières, il eut une révélation qui lui annonçait la ruine générale et prochaine de cet évêché, celle des Gaules tout entières, ainsi que des peuples qui les avaient asservies.—Dizaint ayant découvert cette

révélation aux évêques assemblés à Metz, ils décidèrent que, pour apaiser la colère de Dieu, ce saint évêque serait délégué à Rome de la part du pays, comme étant le plus homme de bien de l'assemblée, pour aller visiter le tombeau des saints apôtres, afin que, par leur intercession, Dieu différât le châtiment que tant de peuples avaient mérité, et qu'il leur accordât le temps nécessaire pour faire pénitence. Dizaint accepta de bon cœur cette grande mission, dans l'intention de rendre le bien pour le mal à ceux qui l'avaient persécuté. On raconte que Dieu, voulant donner à son serviteur la preuve qu'il agréait son entreprise, permit qu'à son entrée dans la ville de Rome, les cloches sonnassent d'elles-mêmes, et qu'une étoile extrêmement brillante apparût sur la ville éternelle. Dans ses fréquentes oraisons au tombeau des deux grands apôtres, Dizaint eut un ravissement en esprit dans lequel il vit saint Pierre, qui lui assura que Dieu, qui avait été plusieurs fois sur le point de sévir contre le peuple pour lequel il priait avec tant de zèle, s'était laissé apaiser par l'intercession de saint Etienne, premier martyr, en faveur de l'Église de Metz et de celle de Tours, qui l'avaient si généreusement accueilli dans son exil. On raconte qu'en signe de ce pardon céleste le saint reçut une clef, divinement forgée de la main de cet apôtre.

Saint Dizaint, à son retour de Rome, fut fait prisonnier en Italie par les Lombards, qui l'eussent maltraité, si le Ciel n'eût fait paraître sa sainteté par un rayon de lumière qui le suivait partout. Parmi les faits extraordinaires que rapporte le légendaire qui a écrit sa vie, il est dit qu'un jour accablé de lassitude, le saint se coucha à l'ardeur du soleil, et qu'aussitôt il apparut un aigle qui, étendant une de ses ailes sur son visage, le protégeait contre l'ardeur du jour, tandis qu'il se servait de l'autre comme d'un éventail pour le rafraîchir. Il dit aussi qu'en ce voyage, saint Dizaint rendit la vie à quelques enfants mort-nés, pour donner le

temps de leur administrer le baptême.—Heureux le siècle où toutes ces choses merveilleuses, pieusement racontées, nourrissaient la foi et la piété des fidèles, qui les croyaient, parce qu'ils reconnaissaient que rien n'est impossible à la volonté de Dieu lorsqu'il veut faire connaître sa puissance ! — Un miracle, nous l'avons déjà dit, est un événement contraire aux lois de la nature ; cependant ce miracle, quelque extraordinaire qu'il soit, ne change rien à l'ordre établi : c'est une exception, et voilà tout. La grâce qu'un prince accorde à un criminel, ne détruit pas la loi qui punit le crime ; de même aussi la résurrection d'un mort n'empêche pas que tous les hommes ne soient soumis à la nécessité de mourir ; et parce qu'un homme marche une fois sur les eaux, la loi de la pesanteur des corps n'en souffre aucune atteinte.

Au retour de son voyage de Rome, saint Dizaint fit part aux évêques assemblés à ce sujet des révélations qu'il avait eues en visitant les saints lieux. Il prit ensuite la route de son diocèse pour y prêcher la pénitence, ou, à son défaut, pour annoncer la ruine du pays. Mais ses malheureux diocésains demeurèrent dans leur impénitence première ; le saint les quitta pour la dernière fois, emportant dans son exil les reliques de son église, et vint de nouveau se fixer à Tours, où il vécut encore assez longtemps, dans la pratique des plus grandes vertus.

Enfin, un jour qu'il célébrait la sainte messe, un ange, dit-on, l'avertit que son heure était venue. — Le sacrifice terminé, il se disposa promptement à bien mourir ; et le peuple, en étant averti, accourut à sa cellule, où il le contemplait élevant les yeux au ciel, recommandant à Dieu son âme, qui peu après partit de ce monde pour aller en paradis. On dit qu'un ange apparut aussitôt qu'il fut mort et couvrit son corps avec un voile de soie. Ce qu'il y a de certain, c'est que de nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau,

qui fut pendant longtemps en grande vénération dans la Gaule.

La tradition nous apprend que les reliques de saint Dizaint furent portées de Tours à Ardes, par saint Adrien, sans qu'on puisse préciser l'époque de cette translation. Ce saint confesseur se plut tellement dans cette solitude, qu'on nommait alors le désert d'Ardes (*desertum Argidonsis*), qu'il voulut y finir ses jours, et qu'il y mourut en odeur de sainteté, ainsi qu'il parut par les guérisons miraculeuses qui s'opérèrent devant ses reliques et devant celles de saint Dizaint, devenus les deux patrons tutélaires de la paroisse d'Ardes.—Ils y ont été constamment vénérés depuis lors, et cette vénération a survécu à la grande crise révolutionnaire qui a détruit tant d'anciens et pieux souvenirs.

Conservées précieusement pendant la révolution par des personnes pieuses qui les ont rendues à l'église, les reliques de saint Dizaint et de saint Adrien ont échappé à la rapacité et à l'impiété des Vandales républicains de 1793. Les deux vieilles châsses en bois de noyer doré et argenté, qui les contenaient depuis un temps immémorial, furent remplacées en 1633, sous l'épiscopat de Joachim d'Estaing, quatre-vingt-sixième évêque de Clermont, par deux autres châsses, également en noyer, dont le bois est encore aujourd'hui aussi frais que le premier jour. On conserve également, dans l'église d'Ardes, une petite parcelle de la sainte éponge avec laquelle on présenta à boire à Notre-Seigneur sur le Calvaire, une parcelle de la vraie croix, une du saint sépulcre et une de la couronne d'épines; le tout est renfermé dans le même reliquaire. Ces précieuses reliques sont *encore de nos jours*, en grande vénération, non-seulement dans la paroisse d'Ardes, mais dans toutes les paroisses environnantes. La confiance ne peut être ni plus grande ni plus générale; plusieurs personnes ont assuré

qu'on avait obtenu des miracles par l'intermédiaire de ces reliques (1).

L'église d'Ardes appartient au style gothique ; elle fut bâtie au douzième siècle, par des religieux venus de la Chaise-Dieu dans le désert d'Ardes. Elle est d'un fort beau modèle. Il n'y avait dans le principe qu'une seule nef, dans la longueur de laquelle régnait de chaque côté un cordon en pierre qui servait de banc, et dont on voit encore quelques restes.—Il y a un peu plus de deux cents ans que plusieurs chapelles très-irrégulières ont été successivement ajoutées ; le clocher actuel paraît être de la même date que les deux chapelles à la suite desquelles il se trouve placé.

On allait autrefois tous les ans en procession à une fontaine, située près d'une promenade de la ville, du côté de Blesle, qu'on appelle encore la fontaine de saint Dizaint. Elle est aujourd'hui moins fréquentée, et ce refroidissement de ferveur s'explique par l'affaiblissement de la foi. On y lave les enfants faibles de constitution, et l'on prétend qu'ils acquièrent des forces à la suite de ce bain, qui, s'il n'est pas miraculeux, paraît être au moins salutaire.

(1) Voyez Appendice, n° XIX.





SAINT PAULIAN OU PAULIEN, SIXIÈME ÉVÊQUE DU VELAY.

(24 Février.)

D'APRÈS la chronologie la moins fautive des évêques du Velay, chronologie adoptée par le P. Caillau (1), Rorice Ier succéda à saint Marcellin, et Eusèbe à Rorice, comme évêque des Vélaunes : leur épiscopat a dû remplir la plus grande partie du cinquième siècle. Vers la fin de ce siècle et pendant la première partie du sixième, vivait saint Paulien, qui se distingua avec tant d'éclat dans la charge pastorale, que l'antique ville de

(1) *Gloires de Notre-Dame du Puy*, page 312 et suiv.

Ruessium, capitale du Velay, abandonna son nom pour prendre celui de cet illustre évêque. Ses reliques reposaient dans une crypte très-antique sous le grand autel de l'église qui porte son nom, avec cette inscription : « Ici repose celui qui a donné le nom à ce temple et à cette ville, et de plus cette urne renferme deux saints (1). »

Hic jacet huic templo qui nomen fecit et urbi :
Insuper hæc sanctos continet urna duos.

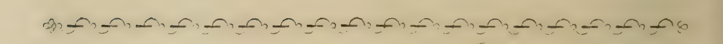
Après la translation du siége épiscopal de Saint-Paulien au Puy, par saint Vosy, l'ancienne *Ruessium* fut souvent appelée *civitas Vetula*, comme l'a prouvé le père Mabillon (*Act. Sancti Bened.*, part. 4). On sait que le mot *civitas* s'employait alors pour désigner une ville épiscopale; ayant cessé de l'être, Saint-Paulien fut appelée *Vetula*, l'Ancienne, par opposition à la nouvelle cité devenue la résidence de l'évêque. Le moine *Fulco* dit que Bernard, archevêque de Vienne, assembla un concile à Saint-Paulien dans le neuvième siècle; cependant il n'en est point parlé dans la collection des conciles.

L'ancien nom de Saint-Paulien, *Revesio*, *Ruessio* ou *Ruessium*, a précédé celui de *Velavi urbs* que lui donne Grégoire de Tours. Les Vélaves furent pendant plusieurs siècles soumis aux Auvergnats, et c'est peut-être par ce motif que le surplus de leur pays, formant depuis longtemps une contrée particulière dépendante du Languedoc, la ville de Saint-Paulien, leur ancienne capitale, est néanmoins restée annexée à la province d'Auvergne jusqu'au changement territorial opéré par la révolution française. Cette ancienne dépendance de l'Auvergne a dû exister pour le spirituel comme pour le temporel, après l'établissement du christianisme, et ce n'a été que subséquemment, comme nous

(1) Saint Valentin et saint Albin.

l'avons dit dans la vie de saint Georges, qu'un évêque indépendant a dû avoir été établi dans le Velay, par le Saint-Siége, seule autorité compétente pour enlever ce pays à la juridiction de l'évêque d'Auvergne, sans le soumettre à celle d'aucun métropolitain. Nous traiterons ce sujet plus amplement dans la vie de saint Vosy.





FIN DU CINQUIÈME SIÈCLE.



Es pieux évêques et tous ces saints personnages, dont nous venons d'écrire l'histoire, vécurent au milieu des dernières convulsions de l'empire romain, qui s'abîmait alors sous ses propres ruines, au moment même où s'élevait le nouvel empire fondé par le grand Clovis. — Après quatorze siècles de la plus glorieuse existence, nous avons vu nous-mêmes cet ancien empire de Clovis et de Charlemagne, devenu depuis longtemps le royaume des fils de saint Louis, s'écrouler à son tour sous les coups redoublés de la révolte

et de l'impiété révolutionaire, mille fois plus destructives que les myriades de Barbares qui renversèrent le trône des Césars. Alors le monde se refaisait sous l'influence bienfaisante du christianisme ; aujourd'hui le cynisme des mœurs a ramené dans la société, en annihilant le sens moral, une sorte de barbares, qui sont les barbares de la civilisation moderne.—Propres à détruire, comme étaient les Vandales et les Goths, ils n'ont pas comme eux la puissance de fonder une société nouvelle.—Ceux-ci étaient les énormes enfants d'une nature vierge ; ceux-là sont les avortons monstrueux d'une nature dépravée (1).

(1) Ecrit en 1849.



CATALOGUE DES ÉVÊQUES DU VELAY

PENDANT LE CINQUIÈME SIÈCLE.

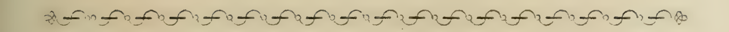
Saint Marcellin, troisième évêque.

Renommé par la pureté de ses mœurs et l'éclat de ses miracles, il devint le patron tutélaire de l'église de Monistrol, où ses reliques furent transportées de Saint-Paulien par saint Norbert. Bernard de Chastine y établit un chapitre en 1309. Sa fête se célèbre le 7 des ides de juin (7 juin). Voyez la vie de ce saint, page 189.

Rorice Ier, quatrième évêque *(Roricius)*.

Eusèbe, cinquième évêque.

La date de leur épiscopat est inconnue; on sait seulement qu'ils vivaient dans le cinquième siècle.



CHRONOLOGIE

DES RITS, CÉRÉMONIES, ORDRES RELIGIEUX, PRINCIPALES HÉRÉSIES, PERSÉCUTIONS ET REMARQUABLES ÉVÈNEMENTS DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE, PENDANT LE Ve SIÈCLE.

(Ann. 404.) — Vigilance attaque le culte des saints et de leurs reliques, le célibat et la vie monastique.

(Ann. 429.) — Hérésie de Nestorius, qui soutient deux personnes en Jésus-Christ.—Mort de saint Augustin durant le siége d'Hippone par les Vandales.

(Ann. 439) — Persécution des Vandales.

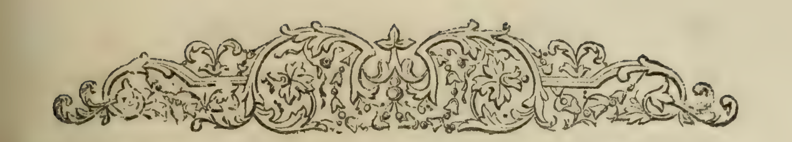
(Ann. 477.) — Eutychès prétend qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ.

(Ann. 469.) — Institution des Rogations par saint Mamert, évêque de Vienne.

(Ann. 483 et suiv.) — Bannissement de 4976 confesseurs d'Afrique, presque tous infirmes, par Hunneric, roi arien.—Le même roi persécute les Catholiques, et cette persécution a donné beaucoup de martyrs à l'Église.

(Ann. 499.) — La foi de Jésus-Christ s'établit dans l'Artois par les soins de saint Vaast, premier évêque d'Arras.

SIXIÈME SIÈCLE.



SIXIÈME SIÈCLE.

L'ÉGLISE ET LA GAULE AU SIXIÈME SIÈCLE.



Au commencement du sixième siècle, une ère nouvelle venait de s'ouvrir pour la Gaule, qui n'était pas encore la France, mais qui allait bientôt le devenir. — Le jour de Noël de l'année 496, Clovis, l'époux encore païen de la catholique Clotilde, était venu accomplir à Reims le vœu solennel qu'il avait prononcé sur le champ de bataille de Tolbiac,

où la victoire fut le fruit d'une prière, et où saint Remy avait conféré le baptême au jeune koning des Francs Saliens.

Chefs et soldats suivirent l'exemple du nouveau Constantin, et les Francs devinrent, dès ce moment, les plus fermes soutiens de l'Eglise. Pour concevoir l'importance de ce grand événement, il faut se représenter quel était, au moment où il s'accomplit, l'état moral et religieux des Gaules. L'empire romain avait fui dans l'Orient; la Gaule et toutes les provinces de l'Occident, privées désormais de l'appui des légions romaines, et n'ayant aucunes forces militaires nationales, par suite du système proconsulaire des Romains, se trouvaient, depuis la chute de l'ancienne maîtresse du monde, à la merci du premier envahisseur; mais une société aussi civilisée que l'était la société gauloise au quatrième et au cinquième siècle, ne s'éteint pas subitement au souffle de la conquête. Aussi la société gallo-romaine, lettrée, éloquente et religieuse, se maintint-elle debout devant la force brutale et toute guerrière des Barbares, luttant de force morale et de pensée contre les hordes armées du Nord. Il eût sans doute peu importé à cette société défaite, à laquelle de ces races étrangères elle eût été obligée d'obéir, pourvu que cette race, satisfaite de ravir aux vaincus la domination matérielle, leur eût laissé la liberté de culte et de pensée. Mais il n'en fut point ainsi dans la Gaule asservie: car à peine les Visigoths et les Bourguignons furent-ils établis dans leurs conquêtes, qu'ils se mêlèrent, en véritables Barbares, dans les querelles religieuses et philosophiques, et voulurent forcer à embrasser l'arianisme, qu'ils professaient, cette société religieuse qui était restée fidèle au catholicisme. De là, leur chute; car à peine les évêques de l'est et du midi des Gaules virent-ils le chef des Francs converti à la foi catholique, qu'ils usèrent de toute leur influence pour faciliter l'extension de ses conquêtes. Le bap-

tème de Reims avait aplani toutes les voies, et bientôt le roi des Français, quittant Soissons, où il avait résidé jusqu'alors, vint établir à Paris le siége de son nouvel empire, c'est-à-dire au centre de provinces toutes romaines.

Quelque temps après, Clovis reçut d'Anastase Ier, empereur d'Orient, une couronne et les titres de patrice, de consul et d'auguste. Il en revêtit solennellement les insignes dans l'église de Saint-Martin de Tours, et cette cérémonie, sans importance apparente, contribua puissamment à lui rendre plus amie la masse de la population. Les Gallo-Romains, le voyant combattre les Barbares décoré des premières dignités de l'ancienne Rome, se crurent revenus au temps de la splendeur romaine, et lui décernèrent volontairement le titre de *Libérateur des Gaules*.

Après avoir vaincu les Bourguignons, Clovis tourna ses armes contre les Visigoths, avec le dessein de les chasser entièrement de la Gaule. Il fut puissamment secondé dans cette expédition par les évêques, qui furent les véritables promoteurs de cette croisade contre les Ariens, à laquelle prit part une partie de la population gauloise. La bataille de Vouillé décida de son triomphe, et proclama la suprématie des Francs.

A dater de cette mémorable journée, commence réellement le royaume de France; et pour récompenser l'Église de l'appui qu'elle lui avait prêté, ainsi que de la levée faite à son influence, Clovis fit élever sur le mont Lucotius, aujourd'hui la montagne Sainte-Geneviève, à Paris, une basilique dédiée à saint Pierre et saint Paul. Ce qui contribua beaucoup à l'affermissement du pouvoir de ce monarque, c'est qu'il se trouvait être le seul roi catholique d'Occident et même d'Orient, tous les autres étant tombés dans les erreurs de l'arianisme. Cet avantage tout providentiel lui valut l'appui du clergé et de la société gallo-romaine, ainsi que la stabilité de son règne. C'était avec raison qu'on appela

longtemps la France *le royaume des évêques*, car ils avaient puissamment contribué à sa fondation.

Après la victoire de Vouillé, Clovis fit de riches présents aux églises de Saint-Hilaire de Poitiers et de Saint-Martin de Tours. Il écrivit ensuite aux évêques d'Aquitaine pour les autoriser à réclamer tout ce que ses soldats pouvaient avoir pris aux églises et aux monastères, malgré les défenses qu'il avait faites au commencement de la guerre : tout devait être rendu, pourvu que les évêques attestassent par serment la vérité des réclamations faites à ce sujet par le clergé séculier et régulier de la province. On voit par là que les soldats de Clovis n'en étaient déjà plus à lui disputer le vase de Soissons.

Le concile d'Orléans, tenu en 511, compléta la vie de Clovis, puisqu'il fut une sorte de réalisation des conventions tacites passées depuis Tolbiac entre le koning des Francs et le clergé catholique.

Déjà ce monarque, reconnaissant de tout ce qu'il devait au pouvoir ecclésiastique, avait fait élever plusieurs églises, qu'il avait richement dotées. Dans le concile d'Orléans, il fit au clergé plus que de grandes libéralités, car il lui concéda des droits parmi lesquels le principal fut le droit d'asile reconnu aux églises ; les évêques lui accordèrent en échange le droit de régale, droit qui faisait rentrer au fisc les revenus d'un bénéfice laissé sans maître pendant la vacance du bénéfice. Clovis ne comprit sans doute ce droit que comme un impôt que le clergé lui accordait sur ses biens. Pour obtenir l'agrément du Saint-Siége, le roi franc fit don au pape saint Symmaque de la couronne que lui avait envoyée l'empereur d'Orient, couronne qui forma depuis la première des trois dont se compose la tiare pontificale.

Après ce concile, qui fut le premier de l'Eglise gallicane, la mission providentielle de Clovis se trouva remplie : il avait vaincu ses plus puissants ennemis et cessé d'être ko-

ning franc, pour devenir le premier roi de France; il avait jeté les bases d'un contrat politique entre sa tribu guerrière et la société gallo-romaine représentée par le clergé; c'était bien assez pour un chef barbare, si récemment sorti de ses forêts.

Comme il n'avait plus rien à faire sur la terre, Dieu le retira de ce monde, le 27 novembre 511, à l'âge de quarante-cinq ans, après trente années de règne. Ses restes, ainsi que ceux de la pieuse reine Clotilde, furent déposés dans l'église de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, qu'il avait fait bâtir. Depuis lors, le temps et les révolutions ont fait disparaître les deux tombes royales. Une seule est restée debout dans ce temple où reposait le fondateur de la monarchie française, celle d'une simple bergère, de sainte Geneviève, patronne de Paris, décédée dans l'année qui suivit la mort de Clovis. Elle avait vécu sous le règne de ce prince, qui avait eu pour elle une considération si particulière, que souvent il lui avait accordé la liberté de beaucoup de prisonniers et la vie de plusieurs criminels.

Un fait qui se rapporte à Clovis, nous servira à faire remarquer combien a de vie tout ce qui tient à la vérité religieuse. Jusqu'à la révolution qui a tout détruit en France, on célébrait chaque jour, pour le repos de l'âme de notre premier roi, une messe dans l'église où il avait été enterré. Combien de fois, dans l'espace de treize siècles, la société avait-elle changé de lois, d'opinions, de mœurs! Et à travers toutes ces ruines, qui s'était jamais souvenu du grand Clovis? Un prêtre priant sur un tombeau.

Nous verrons, en traitant de la vie des évêques d'Auvergne du sixième siècle que l'Église a placés au rang des saints, la part que prit cette province aux événements qui précédèrent et qui suivirent l'expulsion des Visigoths et la conquête définitive des Francs. L'histoire de tous les évêques de cette époque se lie intimement avec celle de la

Gaule entière, dans laquelle ils occupaient alors le premier rang.

Presque immédiatement après la conquête, les évêques et les chefs des grandes corporations ecclésiastiques prirent place parmi les leudes du roi. Les leudes, antrustions ou fidèles, avaient succédé aux compagnons des chefs germains, et c'est par eux qu'a commencé la société féodale du moyen âge.

Lorsque les Barbares envahirent la Gaule, la puissance du clergé restait seule debout au milieu des ruines de l'empire ; elle grandissait même chaque jour. L'établissement des Francs dans les Gaules, loin de porter atteinte à cette puissance, ne servit qu'à l'accroître et à la rendre plus solide. Il ne pouvait guère en être autrement; car le clergé formait la seule classe du peuple ancien qui eût crédit auprès du peuple nouveau, et la seule portion de l'aristocratie nouvelle qui fût étroitement liée avec le peuple ancien ; il devint donc naturellement le lien qui réunit les deux peuples. D'un côté, c'était aux évêques que s'adressait la population gallo-romaine pour traiter avec les Barbares ; et les prélats passaient leur vie à voyager, à négocier, comme étant non pas les seuls capables, mais les mieux placés pour se faire entendre dans les intérêts de l'Église et de l'État. De l'autre, c'était à eux que recouraient les Barbares pour donner à leur domination quelque ombre de régularité, et même pour rédiger leurs propres lois. Le haut clergé devint ainsi le médiateur de toutes les querelles, et chaque jour son pouvoir reçut quelque nouvelle sanction. Il exerça, par ce moyen, une grande influence sur la formation de la société et de ses institutions, et il l'exerça, parce que, seul au milieu d'une domination anarchique et sauvage, il s'était présenté au nom d'une force morale, proclamant seul une loi protectrice et obligatoire pour tous, parlant seul des faibles aux forts, des pauvres aux riches, et ne réclamant le pouvoir

ou l'obéissance qu'en vertu d'un devoir ou d'une croyance, et non point au nom de la richesse ou de la force brutale. Tel fut le secret de la puissance qu'acquit le clergé dès les premiers siècles de la monarchie, puissance qu'il a constamment employée à l'amélioration de la condition des peuples et aux progrès de l'esprit humain.

Mais quelle est ici-bas l'institution qui ne soit pas quelquefois faussée et détournée de son véritable but par les passions humaines? Après que les évêques eurent pris place parmi les leudes du roi, ceux-ci vinrent à leur tour prendre place parmi les princes de l'Église, et recherchèrent avidement l'épiscopat dont ils convoitaient les grands avantages. De leur côté, les rois barbares, à peine convertis, s'efforcèrent d'envahir le droit de nommer aux évêchés, se prévalant tantôt de celui que leur conféraient les donations qu'ils avaient faites au clergé, tantôt de la nécessité imposée aux évêques d'obtenir la sanction royale. Souvent encore l'ambition des candidats venait seconder la leur, et l'on vit plus d'une fois celui qui n'espérait pas obtenir les suffrages du clergé et du peuple d'une cité épiscopale, s'adresser au roi, en recevoir une nomination souvent achetée, et la force soutenait ensuite ce qu'avait fait l'intrigue ou la faveur. Quelquefois encore, par un singulier mélange de l'élection ecclésiastique ou populaire et de la nomination royale, le roi conférait un évêché avec l'assentiment formel des évêques présents à la cour, ou bien les habitants d'une cité s'adressaient au monarque pour le supplier de nommer un candidat qu'ils lui désignaient, et le roi accédait à leur vœu.

L'histoire des évêques d'Auvergne nous offre quelques événements de cette nature. La vie de saint Quintien, l'un de ces prélats, et celle d'Apollinaire, son compétiteur, nous fournissent l'occasion de rapporter le plus remarquable.

APOLLINAIRE, QUATORZIÈME ÉVÊQUE, ET SAINT QUINTIEN (QUINTIANUS), QUINZIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE.

(10 Novembre.)

Saint Quintien, qui avait été, comme nous l'avons vu, chassé par les Goths du siége de Rodez, et qui s'était réfugié en Auvergne, fut élu pour évêque par le clergé et le peuple après la mort de saint Euphraise. Etranger à la province, sa grande piété et l'austérité de ses mœurs lui avaient mérité les suffrages des habitants de la ville épiscopale, mais il trouva un puissant compétiteur dans Apollinaire, fils de saint Sidoine, qui jouissait en Auvergne d'une grande influence,

tant par son mérite personnel que par l'illustration et les richesses de sa famille. Saint Sidoine avait pris le plus grand soin de l'éducation de son fils et il lui proposait à suivre les meilleurs exemples. Il lui recommandait surtout de fuir les personnes qui étaient sujettes à tenir des propos déshonnêtes, car il croyait impossible qu'ils ne fussent pas aussi déréglés dans leurs mœurs que dans leurs expressions, puisque les paroles sont l'image du cœur dont elles émanent.

Ses instructions portèrent longtemps leur fruit, car il eut la joie de voir que son fils paraissait aimer la chasteté et qu'il fuyait ceux qui ne l'aimaient pas. Il l'instruisit également dans les sciences et dans les lettres, sans qu'il y fît néanmoins de grands progrès; ce qui ne l'empêcha pas de devenir un homme remarquable et digne d'occuper les hautes dignités auxquelles l'appelait sa naissance.

Cependant, poussé sans doute par un attachement irréfléchi, Appollinaire accompagna en Italie le duc Victorius, ce lieutenant d'Euric, roi des Visigoths, dont nous avons parlé dans la vie de sainte Amable, lorsqu'il fut chassé d'Auvergne à cause de ses crimes.—Victorius ayant été massacré à Rome, par suite de la continuation de ses débauches, on arrêta en même temps Apollinaire, qui fut conduit à Milan, où il demeura en exil, sans être, à ce qu'il paraît, gardé avec une bien grande surveillance, puisqu'il s'échappa de cette ville, traversa les Alpes à cheval et revint en Auvergne.

Quoique nous ayons des lettres de Rurice, évêque de Limoges, et de saint Avite de Vienne, qui vantent l'éloquence et les vertus d'Apollinaire, il semble néanmoins qu'il se faisait plus d'honneur de l'éloquence de son père que de celle qu'il pouvait avoir acquise, et qu'il s'occupait plus des armes que des lettres.—Ce fut lui, en effet, qui commanda en 507 les nombreuses troupes de l'Auvergne,

à la bataille de Vouillé (1), où elles furent presque toutes taillées en pièces, après avoir, ainsi que leur chef, combattu avec beaucoup de valeur : l'élite de la noblesse auvergnate périt dans cette bataille. Quant à la vertu d'Apollinaire, c'est par ses actions qu'il en faut juger, et quelque grande qu'elle ait pu paraître à Rurice et à saint Avite, sa liaison avec Victorius ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

Apollinaire avait épousé Placidine, qui paraît avoir été fille d'Arcade, parent de saint Avite de Vienne ; il en eut un fils, qui porta aussi le nom d'Arcade, qui était sénateur d'Auvergne, mais qui déshonora cette dignité par sa trahison envers son pays, comme nous aurons occasion de le rapporter.

Quoi qu'il en soit, après la mort de saint Euphraise et l'élection de saint Quintien, Placidine et Alcime, sœur d'Apollinaire, allèrent trouver ce saint vieillard, pour le prier de se départir de son élection en faveur de leur frère et époux. Elles lui représentèrent qu'il avait déjà été honoré de l'épiscopat, et que, s'il permettait qu'Apollinaire eût le même honneur, il se ferait gloire et devoir de lui obéir en toutes choses. Le saint évêque, qui n'avait point encore été intronisé, leur répondit comme il le devait à sa dignité, qu'il n'avait rien à donner, puisqu'il n'avait aucun pouvoir, mais qu'il serait toujours satisfait, si l'Église d'Auvergne voulait continuer à le nourrir et à le laisser s'occuper de la prière.—Sur cette sage et modeste réponse, ces deux femmes ambitieuses conseillèrent à Apollinaire d'aller

(1) Ou Vouglé. — On ne comprend pas comment M. Imberdis, auteur d'une *Histoire des guerres religieuses en Auvergne*, a pu écrire que la bataille de *Voclade* (lisez *Vouillé*) *où périt glorieusement le fils du grand Sidoine*, et gagnée par Clovis, etc. (page 37). Comment M. Imberdis pouvait-il ignorer qu'Apollinaire, fils de Sidoine, après avoir commandé les Arvernes à cette mémorable bataille, devint quelques années après le quatorzième évêque d'Auvergne ? Au reste, M. Fauriel, professeur au collége de France, a commis la même erreur dans son *Histoire de la Gaule méridionale.* Cette erreur a été reproduite récemment par M. de La Force, dans le huitième numéro de la *Statistique du département du Cantal.*

solliciter du roi Thierry l'évêché d'Auvergne, et il l'obtint, en effet, au moyen des grands présents qu'il fit au roi et aux gens de sa cour.—Mais Dieu ne permit pas qu'il jouît longtemps du titre d'évêque, car après avoir abusé pendant trois ou quatre mois de cette sainte dignité, il passa de ce monde dans l'autre, en l'année 515.

Ce récit prouve assez clairement que le fils de saint Sidoine était fort éloigné de l'humilité de son père, et surtout de sa sainte frayeur à l'égard de l'épiscopat. Il est inconcevable, d'après cela, que Savaron, le P. Branche et quelques autres auteurs qui ont su ou qui auraient dû savoir toutes ces choses (1), aient pu qualifier Apollinaire de saint, sur la seule autorité, non pas d'Adon de Trèves, mais des additions que Baronius a faites à son martyrologe, et que ces hagiographes mal instruits aient placé au 26 septembre un saint Apollinaire évêque de Clermont. Ils auraient pu apprendre dans saint Grégoire de Tours, que l'ancienne Église d'Auvergne ne le regardait point du tout comme un saint, mais comme un ambitieux et un simoniaque, dont les bréviaires ni les martyrologes de cette Église ne font aucune mention. Cependant il n'est pas moins étonnant qu'un personnage qui a joué un rôle aussi important dans l'histoire d'Auvergne ait été aussi mal connu et aussi faussement apprécié par les historiens de son pays

Dieu, qui s'était hâté de le chasser d'un siége où s'étaient assis tant de saints évêques, ne laissa pas impunie l'ambition coupable qu'avaient montrée sa femme et sa sœur. La trahison d'Arcade, qui était neveu de l'une et fils de l'autre, ayant excité contre elles l'indignation publique, elles furent reléguées à Cahors, après avoir été dépouillées

(1) Ferrar., p. 380.—Saussaye, p. 134.—*Gall. Christ.*, t. III. p, 523.— Sanar., p. 50.—Le P. Branche, p.555.

de leurs biens. Les saints mêmes refusèrent les honneurs qu'elles avaient voulu leur rendre, car après qu'elles eurent commencé une magnifique église, sous le nom de saint Antolian, martyr, ce saint déclara dans une vision qu'il ne souffrirait point qu'elles l'achevassent (1).

Aussitôt après la mort d'Apollinaire, Thierry, roi des Francs, ordonna de mettre saint Quintien à sa place. *C'est lui*, dit-il, *qui a été chassé de la ville de Rodez, pour l'affection qu'il nous a portée ; il est juste qu'il soit évêque d'Auvergne, en récompense de son attachement.*—Et aussitôt il envoya des ordres pour convoquer les pontifes et le peuple, qui installèrent Quintien évêque d'Auvergne. Cet évêque fut un modèle de patience et de charité. Il eut beaucoup à souffrir des persécutions d'un mauvais prêtre, nommé Procule, trésorier de son église, qui lui fit mille outrages et le priva de ses revenus, jusqu'à ce que les magistrats de la ville, indignés de son insolence, mirent un terme à ses exactions. Cet usurpateur périt misérablement quelque temps après. Le saint évêque, en apprenant le châtiment de son persécuteur, ne dit autre chose que ce qu'il avait appris de saint Paul en une semblable occasion : « Ce trésorier m'a » bien tourmenté ; que Dieu le lui rende selon ses œuvres : » *Alexander ærarius multa mala mihi ostendit : reddat* » *illi Dominus secundum opera sua* (2. Timoth., cap. 4). » Ce qui n'a pas empêché M. Michelet de représenter saint Quintien, non-seulement comme un ennemi personnel des Apollinaire, en faveur desquels il avait résigné l'évêché d'Auvergne, mais encore d'accuser ce vertueux prélat d'avoir livré aux Francs, par trahison, *le château de Clermont*, comme le prix de la mort de Procule. —Cet indigne prêtre fut en effet tué par ces mêmes Francs à l'autel de l'église du

(1) Le P. Branche, dans la *Vie de saint Antolian*, raconte cette vision d'une tout autre manière. Il fait aussi d'Apollinaire un *saint* dont le temps, dit-il, *nous a ravi les bonnes actions*. On peut faire beaucoup de saints à ce prix-là !

château dont ils s'étaient emparés. Ce château n'était point celui de Clermont, qui ne fut point attaqué, le roi Thierry ayant ordonné, en considération de saint Quintien, que personne ne fût lésé, jusqu'à huit milles de cette ville : « *Ne* » *ullus ab octavo urbis milliario lœderetur* (1).

Au reste, voici comment saint Grégoire de Tours raconte la trahison et la mort de Procule :

« Les ennemis s'emparent du château de Lovolautrum (2), et tuent misérablement à l'autel de l'église, le prêtre Procule, qui avait fait autrefois une injure à saint Quintien..... C'est par l'esclave de Procule lui-même que les assiégés, en sûreté, sont livrés aux mains des ennemis. »

M. Michelet a lu bien certainement ce passage dans saint Grégoire ; il l'a lu, et il n'a pas honte de dire que la forteresse où devait être massacré l'ennemi de Quintien, et qui était située au moins à plus de trois lieues (huit milles) de Clermont, lui *semble* avoir été livrée par ce prélat, qui n'a pas quitté cette ville.

Nous allons rapporter les évènements qui donnèrent lieu à cette première invasion des Francs en Arvernie, où ils causèrent de grands désastres.

Après la mort de Clovis, l'Auvergne échut en partage à Thierry, roi de Metz ; quelques historiens ont même prétendu qu'il en avait toujours eu la possession depuis la conquête qui en fut faite à la suite de la défaite de Vouillé. Peu après cet événement, la nouvelle se répandit que Thierry avait été tué dans une bataille contre Hermainfroy, roi de Thuringe. Le sénateur Arcade, fils d'Apollinaire et de Placidine, était l'auteur de ce faux bruit. Aussitôt Childebert, frère de Thierry, entra en Auvergne avec une armée afin de s'en rendre maître, quoique Thierry eût un

(1) Greg. Tur. *Vitæ Patrum*, c. n° 2.

(2) Le plus grand nombre des écrivains qui ont traité ce sujet pensent que *Lovolautrum* était Vollore, situé sur les limites de l'Auvergne et du Forez.

fils qui devait lui succéder. D'accord avec Arcade, Childebert s'empara par surprise de la ville d'Auvergne; mais il en sortit précipitamment, dès qu'il apprit que la mort de Thierry n'était qu'une fausse nouvelle.

Thierry, fort irrité contre l'Auvergne, vint en 532, avec de grandes forces, assiéger la capitale.—Durant tout le siége, Quintien jeûnait, priait et faisait le tour des remparts de la ville, en procession et en chantant des psaumes. Dieu exauça ses prières en changeant d'une façon étrange le cœur du monarque.—Thierry était chaque nuit visité par des songes terribles, et ne pouvait goûter un instant de repos. Dans une de ces nuits d'insomnie, pendant laquelle il menaçait de détruire la ville d'Auvergne, Chilping, l'un des principaux officiers, lui disait en lui montrant la ville assiégée : « Les murs de cette cité sont très-forts et remparés de » boulevards inexpugnables; et, afin que Votre Majesté » m'entende mieux, je parle des saints et de leurs églises » qui environnent les murailles de cette ville, outre les mi- » racles de leurs évêques qui vous sont assez connus, et » qui obtiendront facilement le secours du Ciel contre vos » armes, si vous les punissez injustement. »

A ces paroles, la colère du roi se calma : il reçut la ville à merci par l'intervention de son évêque, pardonna le passé et se contenta d'exiger des otages pour répondre de l'avenir. Le traître Arcade s'était enfui à Bourges; ce fut alors que Thierry relégua à Cahors la mère et la tante de ce sénateur, et qu'il confisqua leurs biens. —Cependant Grégoire de Tours rapporte que ce roi fit brûler ensuite le château de la ville, ainsi que ceux de Thiers, de Vollore et de Murols. Ses sujets d'Austrasie vécurent à discrétion dans la province. Ces barbares ne laissèrent aux malheureux habitants que le sol de la terre qu'ils ne pouvaient emporter. Thierry alla ensuite assiéger Meriolacum, que l'on croit être Chastel-Marlhac; quoique la place fût très-forte et

pour ainsi dire imprenable, la garnison se racheta par une forte rançon (1).

Saint Grégoire de Tours rapporte comme un fait miraculeux que lors de la prise et de l'incendie du château et de l'église de Thiers par les soldats de Thierry, les reliques de saint Symphorien, évêque d'Autun, qui y étaient conservées, s'élevèrent du milieu des flammes et parurent en l'air comme une brillante étoile.

Deux ans après, le saint évêque alla recevoir au ciel la couronne que ses belles et saintes actions lui avaient méritée. Il mourut le 10 novembre 532, dans un âge avancé, après avoir été dix-sept ans évêque d'Auvergne. Il fut enterré dans l'église de Saint-Etienne, d'où ses reliques ont été transférées dans celle de Saint-Genès; elles y ont été grandement honorées pendant bien des siècles, et y ont opéré beaucoup de guérisons miraculeuses (2).

On remarque que ce vertueux prélat n'eut jamais de respect humain pour les grands, ni de mépris pour les petits. Il honorait les haillons d'un mendiant comme la robe d'un sénateur. Dès qu'il entendait un pauvre à sa porte, il disait à ses clercs : *Allez vite lui porter à manger, c'est peut-être Jésus-Christ lui-même.* Comme il accordait tout aux pauvres, le Seigneur ne refusait rien à ses prières. C'est ce qui parut avec éclat dans une grande sécheresse qu'il fit cesser par son intercession. Saint Quintien joignait à la piété la science propre d'un évêque, car il était fort versé dans les saintes lettres.

Ce saint est le patron de la ville d'Aigueperse, et sa mémoire y est en grande vénération : il n'est pas de famille

(1) M. de Valois et le P. Daniel, pensent qu'Olliergues est Meriolacum ; dom Ruinart se déclare pour Chastel-Marlhac; l'abbé Faydit et Chabrol se décident pour Murols. Je pense que si *Lovolautrum* est Vollore, Olliergues doit être l'ancien *Meriolacum.*

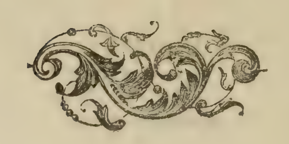
(2) Voyez sur saint Quintien, Greg. Tur., *Hist.*, liv. III; *Vitæ Patrum*, c. 4; Lecointe, *Ann. Eccl. Franc.*

mille qui ne compte plusieurs de ses membres portant son nom. La fête en est célébrée avec beaucoup de solennité et un concours nombreux, malgré la saison avancée où elle se trouve placée (10 novembre) (3).

L'église d'Aigueperse, qui appartient au style de transition, présente dans son architecture deux ordres différents. Le chœur, l'abside, le chevet et le transsept, datent de 1535 et sont construits dans le style ogival tertiaire, avec colonnettes et galeries au-dessous des grandes croisées : l'abside et les branches de croix présentent plus particulièrement de l'intérêt.

La nef et les bas-côtés, d'une construction beaucoup plus récente (1730), sont du style grec, et font regretter que l'église n'ait point été continuée sur le plan primitif. Le chœur a la longueur de la nef principale. Les nefs latérales, qui en font le tour, en sont séparées par six colonnes ; cinq chapelles absidiales s'y réunissent.

(3) Dans la dernière visite que M. Gannat, vicaire général, a faite à l'église paroissiale d'Aigueperse, il fut constaté que la châsse de saint Quintien contenait des reliques authentiques, dont plusieurs portent le nom du saint auquel elles ont appartenu ; d'autres sont innommées, quoique munies du sceau épiscopal. Ces dernières sont attribuées à saint Quintien par les anciens de la paroisse, qui prétendent que le nom a dû être enlevé pendant la révolution : rien cependant ne prouve la certitude de cette assertion.



SAINT POURÇAIN OU PORTIEN (PORTIANUS), ABBÉ ET CONFESSEUR.

(4 Novembre.)

Tous les auteurs qui ont écrit la vie de saint Pourçain s'accordent à dire qu'il vivait sous l'épiscopat de saint Quintien. Il était esclave, mais ses éminentes vertus le sortirent de la basse condition où la Providence l'avait placé, afin sans doute qu'elles brillassent dans le monde avec plus d'éclat.—Il commença très-jeune à s'attacher aux exercices de piété, et quoiqu'il eût un maître fort difficile à contenter, il se dirigeait souvent vers un monastère du voisinage pour y faire ses dévotions et

pour prier l'abbé qu'il lui procurât sa liberté, afin qu'il pût se dévouer entièrement au service de Dieu, ce qui fâchait beaucoup son maître. Celui-ci, l'ayant un jour surpris comme il allait faire sa prière au monastère, le saisit par le collet et le ramena par force à la maison ; mais aussitôt il fut pris d'un éblouissement accompagné de douleurs insupportables, ce qui lui causa une grande frayeur.

Cet homme fit promptement appeler l'abbé, confessa la faute qu'il avait commise, en empêchant son serviteur de se consacrer à Dieu, et le lui remit pour en disposer à sa volonté. « Priez le Seigneur pour moi, mon père, ajouta-t-il, et tâchez d'obtenir qu'il me pardonne et qu'il me rende la vue, puisque j'accomplis sa volonté en donnant la liberté à cet esclave. »—L'abbé dit à Pourçain de faire le signe de la croix sur son maître, en retour de la liberté qu'il venait de lui accorder. Le saint n'eut pas plus tôt obéi, que le maître recouvra la vue, et que ses douleurs se calmèrent à l'instant même (1).

Pourçain, ayant ainsi obtenu la liberté, s'appliqua avec tant d'assiduité à l'étude, qu'il se mit bientôt en état de recevoir les ordres sacrés ; et après avoir exercé quelque temps le sacerdoce avec édification, il fut fait abbé du monastère, ce qui ne fit qu'augmenter son humilité, loin qu'il se trouvât enorgueilli d'une dignité qui contrastait autant avec sa première condition.

Ce saint abbé ayant appris que Thierry, roi d'Austrasie, arrivait, comme nous l'avons vu, en Auvergne avec une grande armée, afin de punir les Auvergnats de leur infidélité envers lui, alla le trouver auprès d'Artonne où il était alors campé.—Comme il y arriva de grand matin, il entra, en attendant que le roi fût levé, dans la tente de Sigivald,

(1) *In territorio Arvernensi sancti Portiani abbatis, qui sub Theodorico rege miraculis claruit.* (Martyr. Rom. 24 nov.)

général de l'armée royale, qui le recut avec beaucoup de courtoisie, connaissant la grande réputation dont il jouissait dans le pays. — Et comme le saint lui représentait les calamités qui devaient suivre la vengeance du roi contre l'Auvergne, Sigivald l'interrompit pour le presser de déjeûner avec lui. Pourçain s'en excusa, en disant qu'il n'avait pas terminé son office et qu'il voulait saluer Sa Majesté avant de rien prendre. Le général le pria de donner au moins sa bénédiction au vin qu'il allait boire. — Le saint y consentit, et n'eut pas plus tôt fait le signe de la croix sur la bouteille, qu'elle vola en éclats, et le vin se répandit par terre, en même temps qu'il en sortit un gros serpent qui effraya fort toute la compagnie.—Le général et les officiers admirèrent grandement le pouvoir miraculeux que possédait ce bon abbé et lui rendirent mille grâces de les avoir ainsi préservés du danger qu'ils avaient été sur le point de courir, en buvant ce vin empoisonné. Ce miracle étant venu aux oreilles du roi, il se leva aussitôt et alla au devant du saint vieillard, qu'il traita avec les plus grands égards. L'auteur d'où nous tirons ce récit (1), rapporte que Thierry pardonna à la ville d'Auvergne à la considération de saint Pourçain, ainsi qu'à saint Quintien, son évêque, qu'il avait résolu de bannir du pays.—Cette version diffère un peu de celle que nous avons racontée dans la vie de saint Quintien; toutes deux, cependant, peuvent être véritables, car il est bien permis de supposer que l'admiration du monarque franc pour les vertus de saint Pourçain, a pu contribuer, aussi bien que les prières du saint évêque d'Auvergne et les remontrances de Chilping, à désarmer la colère du roi.

Notre saint vécut longtemps dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, édifiant les fidèles par la piété et par l'austérité de ses mœurs.—Le démon, qui est le plus grand

(1) *Theat. vitæ hum.*, vol. 13, liv. I, p. 1870.

ennemi des saints, essaya bien souvent de le détourner de cette vie d'abstinences et de prières, par des visions qui troublaient ses veilles et le jetaient dans de grandes terreurs ; il en fut même pendant longtemps tellement tourmenté que saint Protais, ermite, qui vivait reclus au monastère de Combronde, qu'on appelait alors *monasterium Candidobrense*, ayant appris les cruelles épreuves auxquelles le démon soumettait le saint abbé, l'envoya visiter par un de ses religieux, afin de lui donner du courage et de lui recommander l'oraison fréquente et le signe de la croix, comme le remède le plus efficace contre les tentations du malin esprit.

Saint Pourçain continua ces pieux exercices jusqu'au moment de sa mort, et partit de ce monde plein de jours et de mérites, pour aller jouir dans le ciel du fruit de ses vertus. Son tombeau fut honoré d'un grand nombre de miracles (1).

Saint Pourçain a donné son nom à l'une des treize principales villes de la basse Auvergne, qui fait maintenant partie du département de l'Allier. Il nous paraît probable qu'elle doit son origine au monastère, dont saint Pourçain était abbé, et qu'elle n'est pas le lieu appelé *Pocrinium* dans la Table Théodosienne, comme le prétend le géographe Sanson. Car au temps où furent composées ces tables, Saint-Pourçain n'avait point cette dénomination, qu'il n'a prise que du nom du saint abbé, qui vivait sous Thierry, cent cinquante ans plus tard. D'ailleurs, suivant la Table Théodosienne, *Pocrinium* était à trente lieues gauloises de Bourbon (*Aquæ Burbonis*), dont Saint-Pourçain n'est éloigné que de dix lieues. *Pocrinium* est plutôt Périgny-sur-Loire, comme le croyait d'Anville.—Le monastère dont saint Pourçain fut abbé, appelé en latin *Miradense sancti Portiani*,

(1) Greg. Tur., *Vit. Pat.*, cap. 5. Le P. Gonon, célestin, en son Appendice de Pères de l'occident. — Martyr. Rom. — Baronius.

avait été fondé dans le cinquième siècle, et fut confirmé par Charlemagne dans le huitième.—Il perdit le titre d'abbaye dans le neuvième, et devint un prieuré qui fut réuni à l'abbaye de Tournus de l'ordre de Saint-Benoît. On ne connaît que quatre abbés : saint Pourçain, mentionné par Grégoire de Tours; Grilon, sous Charles-le-Chauve; et Etienne, qui fit la translation des restes de saint Pourçain. Il fut depuis sécularisé, mais le prieuré demeura régulier. Il a été mis en 1645 sous la réforme de saint Maur, et uni en 1660 à la congrégation de Saint-Lazare. On compte parmi les prieurs qui ont gouverné ce monastère des hommes de la plus grande distinction, entre autres Henri de Sennecey, et un grand nombre de cardinaux, archevêques et évêques.

Ce prieuré devait gîte au roi, et saint Louis l'y perçut en 1254, à son retour de la Terre-Sainte. L'histoire fait mention que le droit fut réglé à 75 livres, dont 50 pour les bourgeois et 25 pour le prieur.



SAINT CALAIS, ABBÉ ET CONFESSEUR.

(1er Juillet.)

I.



ANS les premières années du sixième siècle, au temps où saint Quintien était évêque d'Auvergne, vivait un homme d'une grande sainteté; il se nommait Carilèphe ou Carilète, mais il est plus connu sous celui de saint Calais, qui a survécu aux deux autres.—Calais était né dans la ville d'Auvergne, de parents illustres, sages, religieux et amis de la vertu, qui l'élevèrent dès son enfance dans l'amour et la crainte de Dieu. Remis de bonne heure entre les mains des reli-

gieux de l'abbaye de Menat, pour y être instruit dans la piété et les lettres, il avait crû si promptement en sagesse devant Dieu et devant les hommes, qu'il avait été admis, fort jeune encore, à embrasser la vie monastique.

Que l'abbaye de Menat, située entre la Sioule et la Bouble, ait été fondée, comme le prétendent quelques personnes, sur les ruines d'un monument du culte druidique, c'est une assertion qu'il serait aujourd'hui difficile de prouver. Sans aucun doute, si l'on se reporte au temps où la vallée de Vaver, à présent la vallée des mines, était inculte et comme perdue au milieu des forêts qui couvraient alors les coteaux qui l'environnent, on retrouvera bien un de ces lieux solitaires et sauvages où les druides aimaient à offrir à Teutatès leurs sanglants sacrifices; mais cela ne suffit point pour qu'on puisse assurer qu'ils y aient effectivement élevé des autels; et, entre une vague tradition qui l'affirme d'une part, et de l'autre le silence des écrivains, ainsi que l'absence de tout témoignage matériel, on ne peut hésiter longtemps à se prononcer.

Quoi qu'il en soit, et bien qu'on ignore les noms des fondateurs de l'abbaye de Menat, ainsi que l'époque précise de sa fondation (1), toujours est-il sûr qu'elle a dû devancer la fin du cinquième siècle. On en trouvera la preuve dans différentes circonstances de la vie de saint Calais.

Parmi les religieux avec lesquels Calais aimait le plus à s'entretenir des choses célestes, il en était un, nommé Avit, d'une naissance ordinaire, qui s'était retiré, jeune encore au monastère de Menat, et qui en était alors le cellérier ou l'économe, charge qui suppose des années et de l'expérience. Ce fut particulièrement à ce religieux, qui paraissait goûter le plus ses paroles, que Calais fit part du dessein qu'il avait de s'éloigner de son pays et de ses

(1) Saint Grégoire de Tours en fait mention, *De Vit. Patr.*, c. 12.

parents, pour aller servir Dieu dans quelques forêt où il ne pourrait avoir aucun commerce avec les hommes. Ce projet une fois arrêté, ils sortent tous deux du couvent et se retirent vers saint Mesmin, abbé de Micy, dans le voisinage d'Orléans, homme d'une rare sainteté et d'une grande réputation, qui les recut avec bienveillance et leur découvrit les moyens qu'il employait pour se perfectionner dans la vie spirituelle. Après les avoir initiés dans l'ordre de la prêtrise, il les renvoya avec sa bénédiction (1). Cette abbaye de Micy a été pendant longtemps une pépinière de saints solitaires (2).

Ces deux saints personnages demeurèrent quelque temps ensemble dans une profonde solitude de l'Orléanais, appelée depuis la celle de saint Avit; enfin, saint Calais, qui croyait ne pouvoir trop s'éloigner de la société des hommes, quitta saint Avit de son consentement, et se retira dans une vaste forêt, située dans le Maine, accompagné de Bomer, son parent, et de Gal, son compagnon.

Ces trois ermites vécurent pendant plusieurs années dans ce désert, où ils n'avaient d'autre société que celle des animaux des forêts. On raconte qu'un buffle, malgré le caractère sauvage de cet animal, se rendit si familier avec saint Calais, qu'il se laissait toucher par lui avec autant de privauté qu'aurait pu le faire un bœuf domestique (3). Le saint avait coutume de répéter, lorsqu'il le caressait: « Cet animal nous amènera la visite d'un grand personnage, qui arrivera ici quelque jour transporté de colère, et que Dieu rendra plus doux qu'un agneau avant qu'il se sépare de nous. » En effet, le roi Childebert I[er], fils du grand Clovis,

(1) Comme nous avons la date certaine de la mort de saint Mesmin, qui eut lieu le 15 décembre 520, et que saint Calais et saint Avit n'ont pas été les premiers moines de l'abbaye de Menat, on est obligé de reconnaître que la fondation de cette abbaye remonte au-delà des premières années du sixième siècle.

(2) Voyez Appendice, n° XX.

(3) Le buffle est une espèce de bœuf sauvage.

qui était alors dans le Maine, ayant entendu parler de la beauté et de la force de ce buffle, voulut se donner le plaisir de le chasser. Il se rendit à la forêt qu'habitaient nos ermites, précédé de l'équipage royal, et aussitôt après l'arrivée du monarque, les limiers et les dogues de la meute furent lancés à la recherche de la bête, qu'ils débusquèrent de son fort, aux cris des piqueurs et au bruit des trompes et des cors. Le buffle, après avoir tenté une résistance inutile, en menaçant les limiers de ses cornes, prit sa course à travers la forêt, se dirigeant en toute vitesse vers la cellule de saint Calais, son refuge habituel. La meute le suivit, en faisant retentir de ses aboiements les échos de la forêt; mais arrivés près de la bête, dogues et limiers s'arrêtent effrayés, sans oser l'approcher, malgré les cris et les provocations des veneurs étonnés. — Childebert, averti de ce qui se passait, accourut au galop de son cheval, et tomba dans un étonnement mêlé de colère, en apercevant sa meute épouvantée, reculant devant le buffle réfugié sous la protection des saints ermites. « Qui êtes-vous, leur dit le prince d'une voix courroucée, et qui vous rend assez audacieux pour troubler ainsi les plaisirs du roi? » Le bon prêtre Calais, se souvenant que Jésus-Christ a recommandé la patience à ses serviteurs, comme une des plus grandes vertus, s'approche du roi, et lui dit avec une grande humilité : « Nous sommes, Sire, de pauvres ermites venus du pays d'Aquitaine, où nous avons abandonné la pompe et les richesses mondaines, pour chercher des biens qui, n'étant point assujettis au changement ni à la corruption, durent autant que l'éternité. Nous serions désolés d'importuner personne dans ce monde, et encore moins Votre Majesté, près de laquelle nous ne nous considérons que comme de faibles vermisseaux. Nous prions le roi de nous excuser, si nous osons lui offrir, ainsi qu'à sa suite, une collation frugale pour le rafraîchir :

quoique pauvres, nous possédons encore un peu de vin, qui sera suffisant, avec la grâce de Dieu, pour désaltérer Votre Majesté et tous ceux qui l'accompagnent. »—« Je ne me soucie de vous ni de votre vin, répartit brusquement le roi ; délogez au plus tôt d'ici, ou vous sentirez bientôt les effets de ma juste colère. » Childebert se retira, en disant ces paroles, mais il n'eut pas plus tôt perdu de vue la cellule des ermites, que Dieu, voulant mettre au jour les mérites de son serviteur, rendit le cheval du roi tellement rétif, que les éperons ni les coups ne purent le faire avancer un seul pas. Sur ces entrefaites, un comte de la suite du roi se hasarda à lui dire qu'il était à craindre qu'il n'eût peut-être trop rudement offensé ces bons ermites, qui semblaient être de grands serviteurs de Dieu. « De tels gens, ajouta-t-il, qui ont le pouvoir d'arrêter le soleil, peuvent à plus forte raison rendre votre cheval immobile, ou le faire marcher, s'ils le veulent. » Le roi, éclairé par cet avertissement, ordonna au comte d'aller sur-le-champ faire ses excuses à saint Calais. L'ermite, après avoir écouté le messager, et avoir envoyé mille bénédictions vers le Ciel, lui dit d'avertir le roi qu'il pouvait en toute sûreté mettre la bride sur le cou de son cheval, qui lui obéirait comme il l'avait fait précédemment. Le comte n'eut pas plus tôt rendu ce message au roi, que le cheval reprit sa course vers la cellule de l'ermite et ne s'arrêta que lorsqu'il fut en sa présence. Childebert, honteux de la colère qu'il avait montrée, descend de cheval, et se prosternant, les larmes aux yeux, devant l'homme de Dieu, lui demande pardon de sa faute. Le saint le relève l'embrasse avec bonté et le supplie de prendre en bonne part et de graver profondément dans son cœur la courte admonition que Dieu lui ordonnait de lui adresser : « Souvenez-vous, Sire, ajouta » saint Calais, que si vous avez le commandement sur les » autres hommes, vous avez au-dessus de vous un roi

» qui régit et gouverne les cieux, et qui tient en même temps
» dans sa main puissante et votre cœur et vos états. Il est
» donc de votre devoir de chercher à connaître et de faire
» sa volonté, de crainte qu'il ne vous dépouille de l'éclat qui
» vous environne, qu'il n'enlève de dessus votre tête la
» couronne qui la pare, et que d'un roi puissant et redouté
» il ne fasse de vous le plus abject des esclaves.—Souvenez-
» vous, Sire, que vous avez cela de commun avec vos vas-
» saux, c'est que comme eux vous êtes né d'une femme,
» et qu'en recevant l'être d'elle, vous en avez en même
» temps reçu la faiblesse ; que vous avez eu besoin comme
» eux d'être racheté par le propre sang de Jésus-Christ,
» homme Dieu, médiateur et rédempteur des hommes, et
» que le baptême, ainsi que les autres sacrements, ne vous
» sont pas moins nécessaires qu'au dernier de vos sujets.
» Enfin, Sire, que Votre Majesté ait toujours dans son sou-
» venir l'avertissement que Dieu vous donne par la bouche
» de son serviteur, de rendre à ses sujets prompte et bonne
» justice, d'être clément et miséricordieux, car la clémence
» et la vérité, qui sont le fondement de la justice, font la sû-
» reté du monarque et celle de ses états. »

Ainsi que l'eau, tombant goutte à goutte, perce insensiblement les rochers les plus durs, ainsi les paroles du solitaire, tombant comme une douce rosée sur le cœur du roi, l'attendrissent et le frappent d'étonnement, comme si Dieu eût occupé toutes les puissances de son âme. Childebert, qui était naturellement juste, humain et fort religieux, promit au saint prêtre d'observer exactement les sages avertissements qu'il avait entendus de sa bouche, et lui permit de prendre dans la forêt autant de terre qu'il jugerait nécessaire pour bâtir un vaste monastère, ainsi que les domaines requis pour l'entretien et la nourriture des religieux. Le monarque accepta gracieusement la collation qu'il avait auparavant refusée, et Dieu permit que le vin que

contenait la bouteille des bons ermites, quoique en petite quantité, fût suffisant pour donner à boire à toute la cour, sans qu'il diminuât le moindrement, quoique plusieurs en aient bu à plusieurs reprises, ce qui émerveilla et édifia grandement le roi et toute sa cour.

Cet évènement mit tellement au jour les rares mérites de saint Calais et de ses compagnons dans le pays du Maine, qu'on accourait près d'eux de toute la province, pour être témoin de la sainteté de leur vie, qu'il était plus facile d'admirer que d'imiter, d'autant plus qu'ils pratiquaient les jeûnes les plus austères, qu'ils s'adonnaient aux veilles, aux oraisons, aux disciplines et à toutes sortes de saints exercices, quelque pénibles qu'ils pussent être. Le père, surtout, se distinguait des autres religieux par un genre de vie encore plus sévère : il était constamment vêtu d'un gros cilice, couchait sur la terre couverte d'un peu de cendres, marchait pieds nus pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver, ne buvait que de l'eau, ne prenait qu'une fois tous les deux jours quelques herbes ou quelques légumes pour toute nourriture, et se livrait sans cesse à un travail pénible, ne cherchant de repos que dans la lecture des bons livres.

Poussées par le désir d'imiter une manière de vivre aussi angélique, beaucoup de personnes de diverses conditions vinrent se ranger sous la discipline de saint Calais, et le nombre des religieux s'accrut tellement, qu'il fut contraint de bâtir plus tôt qu'il ne l'avait pensé un monastère assez vaste pour les loger. Dieu témoigna bientôt, d'une manière éclatante, combien il approuvait ce saint établissement ; car, comme on en creusait les fondations, on découvrit un trésor qui fut non-seulement suffisant pour payer toutes les dépenses de la construction de ce vaste édifice, mais encore pour subvenir pendant longtemps à celles de la nourriture des pèlerins qui venaient en grande affluence visiter le nouveau monastère, le père ayant remontré à ses

religieux que le Ciel ne leur avait pas révélé ce trésor pour leur seul usage, mais aussi pour l'employer à l'entretien des pauvres.

Cette sainteté de vie se manifesta bientôt par un grand nombre de miracles : Calais guérissait les infirmités par la seule imposition de ses mains, et chassait les démons par la force de ses exorcismes ou par la vertu de ses prières.

La reine Ultrogothe, femme de Childebert, sage et pieuse princesse, ayant appris de la bouche du roi les merveilles que Dieu faisait éclater en considération des mérites de son fidèle serviteur, envoya prier saint Calais d'agréer qu'elle vînt le visiter, afin de recevoir sa sainte bénédiction et de lui assigner les rentes qu'il croirait nécessaires à l'entretien de tel nombre de religieux qu'il jugerait convenable. Mais le saint, craignant que cette visite ne causât du trouble et du scandale parmi ses religieux, remercia affectueusement la reine de sa bonne volonté, la suppliant en même temps de ne point prendre la peine de venir le visiter, d'autant plus que Dieu lui enverrait du haut des cieux la bénédiction qu'elle désirait recevoir de la main de ses serviteurs : il la pria encore de trouver bonne la promesse qu'il avait faite de ne jamais permettre, de son vivant, à aucune femme, de quelque condition qu'elle fût, d'entrer dans son monastère. Et quant aux rentes qu'elle lui offrait, il l'en remerciait très-humblement, d'autant que la vie religieuse, que ses frères et lui professaient, les dispensait de la possession des richesses de ce monde. La reine accueillit cette réponse avec bonté, et rendit depuis lors à ces bons religieux tous les services qu'il fut en son pouvoir de leur rendre.

Enfin, ce grand et saint confesseur, voyant approcher l'heureux terme où tous ses maux devaient finir, prit ses dispositions pour munir dignement son âme du saint viatique, fit à ses disciples une harangue pleine de salutaires

avertissements et partit de ce monde, joyeux comme celui qui verrait les cieux ouverts et Jésus-Christ l'attendant pour recevoir son âme au nombre des bienheureux. Saint Calais fut enterré près du grand autel de l'église qu'il avait fait bâtir, en présence d'une grande multitude de personnes accourues de toutes parts pour assister à ses funérailles. Il mourut le 1er juillet, Childebert Ier régnant encore, c'est-à-dire vers le milieu du sixième siècle (1).

II.

Ces évènements se passèrent sous l'épiscopat de saint Innocent, septième évêque du Mans, qui mourut vers l'année 557. Le Maine, alors le pays des Cénomans, avait été évangélisé, vers la fin du troisième siècle, par saint Julien, que l'on croit avoir été disciple de saint Gatien, premier évêque de Tours.

Saint Calais ne fut pas le seul qui édifia par son exemple et par ses vertus les habitants du Maine. —Un grand nombre de pieux solitaires, instruits et formés, comme l'avait été saint Calais, sous la discipline de saint Mesmin, abbé de Micy, vinrent dans le Maine, et peuplèrent en quelque sorte les solitudes et les forêts de ce vaste diocèse. La plupart d'entre eux joignaient à la vie contemplative l'exercice des fonctions du ministère et de la prédication. Saint Innocent leur facilita les moyens de fonder des établissements religieux, qui portent encore aujourd'hui leurs noms. Saint Ulpace, saint Bomer, saint Ulmer, s'établirent sur les bords de la rivière de Braye; saint Constantian, saint Fraimbault, saint Front ou Domfront, saint Gault, saint Léonard, s'enfoncèrent dans les solitudes du Passais, dans les forêts de Nuz et de Concise. Alternativement anachorètes et mission-

(1) Childebert mourut en 558.

naires, ils édifiaient les peuples par l'austérité de leur vie, et les éclairaient par leurs prédications. Ils contribuèrent à adoucir l'âpreté des mœurs des Cénomans, en leur rendant aimable, par leur exemple, la morale de l'Évangile. Le caractère de la vraie vertu est d'être utile aux autres. — Il faudrait, dit Bacon, être un Dieu ou une bête, pour se suffire constamment à soi-même, et s'isoler dans une solitude absolue.

De tous les établissements religieux, celui fondé par saint Calais acquit dans peu d'années une grande célébrité. Bâti sur les bords de la rivière Anille (*Anisola*), il prit d'abord le nom d'Anisole et devint, même avant la fin du sixième siècle, une école déjà célèbre. Chilpéric, roi de Soissons, mari de Frédégonde, qui se mêlait de vers et de théologie, voulant exclure du trône son fils Mérovée, qui avait épousé Brunehaut, le fit enfermer dans le monastère d'Anisole, pour y recevoir les instructions nécessaires à son admission dans le sacerdoce : *Ut ibi*, dit Grégoire de Tours, *sacerdotali erudiretur regula* (1). Les monastères, à cette époque, devinrent des asiles où se réfugièrent les restes encore précieux des sciences et des arts. La règle de saint Benoît qui, dans le sixième siècle, passa de l'Italie dans la Gaule et y éclipsa toutes les autres, commande expressément l'étude et l'établissement d'une bibliothèque dans chaque monastère. C'est là qu'on conservait les livres des siècles antérieurs, dont on avait soin de renouveler les exemplaires; et sans les bibliothèques monastiques, il ne nous resterait peut-être aucun ouvrage des anciens auteurs.

Au septième siècle, saint Siviard fut abbé d'Anisole et y écrivit la vie de saint Calais. Il s'acquit la réputation d'homme très-versé dans toutes sortes de connaissances,

(1) Lib. V, c. 14. Ce prince, s'étant enfui du monastère d'Anisole, fut enveloppé dans Thérouanne par les gens de Chilpéric, et se fit donner la mort par Guilère, son ami, ann. 577.

doctissimus in cunctis salutaribus disciplinis (1); ce qui nous porte à croire qu'on s'appliquait sérieusement aux lettres dans son monastère.

Ainsi qu'il est arrivé de la plupart des établissements religieux, celui d'Anisole vit bientôt se grouper autour de ses murailles des habitations nombreuses, qui finirent par devenir une ville qui prit avec le monastère auquel elle devait son origine, le nom de son saint fondateur.—Saint-Calais est depuis un demi-siècle le chef-lieu d'un des arrondissements du département de la Sarthe; et le nom d'un humble ermite venu d'Auvergne, après avoir quitté le monde et la fortune pour vivre ignoré dans la solitude d'une forêt du Maine, a survécu à tous les changements et aux nombreuses révolutions qui ont agité l'Europe depuis treize siècles.

Honneur donc aux hommes de la prière, qui ont autrefois défriché la plus grande partie de l'Europe! A coup sûr, si les moines n'étaient point venus, et qu'on eût attendu les sociétés d'agriculture de notre prétendu siècle de lumière, nos champs les plus fertiles seraient encore des marais; l'homme irait encore à la chasse de l'homme dans ces déserts, où, durant tant de siècles, la civilisation chrétienne, florissant et s'épanouissant au souffle de la prière, a vu couler ses plus beaux jours.

Nous ne pouvons mieux terminer le récit de la vie de saint Calais, qu'en rapportant ce qui advint de saint Avit, le compagnon avec lequel il avait quitté l'abbaye de Menat, pour aller vivre avec plus d'austérité loin de la société des hommes. Nous l'avons laissé dans la solitude, où il continua à demeurer, après que saint Calais se fut retiré dans une des forêts du pays des Cénomans. Il y acquit bientôt une si grande réputation de sainteté, qu'elle parvint jusqu'au

(1) Boll., 1er mars, p. 65, 66.

roi Childebert, qui, par respect pour saint Avit, fit bâtir une église au lieu qu'il habitait, et lui donna des revenus pour son entretien et celui de ses religieux. Quelque temps après, il fut fait abbé de Portèse, dans le pays Chartrain, où il couronna sa vie par une infinité de bonnes et saintes actions; et après avoir plusieurs fois prédit le moment auquel son âme devait être séparée de son corps, il mourut et fut enterré le 26 de janvier, à Orléans, où l'on bâtit une fort belle église en son honneur (1).

(1) Voyez sur saint Calais et saint Avit, le P. Branche, *Vies des saints d'Auvergne*, p. 455 et 456; Usuard; Pierre de Natale, liv. III, c. 3; et liv. VI, c. 37; *le Martyrologe de Saint-Benoît*, 1er juillet; les *Annales des Bénédictins*.



SAINT PATRICE, CONFESSEUR. — SAINT ALCHIME-AVIT, ARCHEVÊQUE DE VIENNE, CONFESSEUR.

(31 Octobre.—1er Février.)

QUELQUE temps après la mort de saint Quintien, Patrice, qui appartenait à l'illustre famille sénatoriale des ***Patrici*** d'Auvergne, désirant renoncer complètement au monde, alla prendre l'habit de religieux dans le monastère de Saint-Pourçain, où il donna des marques de sa sainteté par son obéissance, sa charité et ses manières affables envers les autres religieux; mais voulant mener la vie d'anachorète, qu'il regardait comme plus parfaite encore que la vie cénobitique, Patrice

se retira avec deux religieux de Mirande, appelés Germain et Germanien, oncle et neveu, dans la forêt de Gentilly en Nivernais. Ils y trouvèrent un vieux temple païen dans les débris duquel ils s'établirent, et ils y pratiquèrent toutes sortes de bonnes œuvres. Leurs vertus attirèrent près d'eux tant de fidèles que leur pauvre cellule devint par la suite un grand monastère, qui se peupla de religieux sous la discipline de saint Patrice, dont Dieu fit connaître la sainteté par de grands miracles jusqu'à sa mort, arrivée le 31 octobre de l'an 535.

Saint Alchime *(Sextus Alcimus Avitus)*, neveu de l'empereur Avitus, fut élu archevêque de Vienne après Isichus, son père, frère de cet empereur. Adon de Vienne, un de ses successeurs, rapporte qu'Alchime brilla sur ce siége autant par sa doctrine que par sa grande piété; il l'appelle dans ses écrits *Virum eloquentia et sanctitate præcipuum.* Ce prélat travailla fortement contre les Ariens, et il eut le bonheur de faire abjurer leurs erreurs à Sigismond, roi de Bourgogne. Alchime présida en 517 le concile d'Epaume et celui de Lyon; il a laissé plusieurs ouvrages, nobles productions de son esprit et monuments éternels de sa gloire, qui ont été imprimés avec des notes par le Père Sirmond. Ce saint prélat mourut à Vienne le 1er février 525; son épitaphe se trouve dans la bibliothèque des Pères. — Saint Apollinaire, son frère, évêque de Valence, se montra pendant toute sa vie digne de la grande piété de son père Isichus et de la saine doctrine de son frère.

Ainsi l'Église d'Auvergne, gouvernée pendant le sixième siècle par des évêques d'une éminente vertu, eut encore l'honneur insigne de fournir à d'autres Églises des prélats aussi distingués par leur piété que par les vastes connaissances de leur esprit.

SAINT ÉMILIAN, CONFESSEUR, ET SAINT BRACH, ABBÉ ET CONFESSEUR.

Du temps de saint Quintien vivait aussi saint Emilian, natif d'Auvergne, qui, ayant reconnu le peu de contentement qu'il pouvait tirer des biens terrestres, renonça volontairement au rang que sa naissance devait lui procurer dans le monde, et se réfugia au fond des forêts qui se trouvaient alors dans le voisinage de Pontgibaud, afin de se livrer avec plus de loisir à l'amour de Dieu, et de s'appliquer de toutes les forces de son âme à la méditation des choses célestes.

Ce saint défricha quelques coins de terre pour y semer un peu de blé et des légumes qui servaient à sa nourriture, et qu'il assaisonnait avec de l'eau et du sel, vivant en toute façon comme le plus rigide anachorète. Toujours seul au milieu des forêts, Emilian ne conversait qu'avec Dieu, de la présence duquel il ne s'écartait jamais, et à qui il avait en-entièrement donné son cœur, ses sens, ses passions et ses affections. Il avait fait un si complet divorce avec les habitudes humaines, qu'on aurait pu dire qu'il avait oublié qu'il était homme, car il n'avait d'autres compagnons que les hôtes farouches des bois qu'il habitait, qui le suivaient familièrement et paraissaient avoir un grand attachement pour sa personne.—Un jour il arriva qu'un sanglier vivement poursuivi par une meute nombreuse, conduite par un jeune chasseur appelé Brachion, se réfugia dans le petit enclos du bon ermite et s'y arrêta comme dans son fort. La meute affamée, loin de l'y attaquer, n'osa en franchir la faible barrière, et se tint constamment à une assez grande distance de l'animal qu'elle poursuivait avec tant d'ardeur avant qu'il eut pénétré dans cet asile. Le chasseur, fort étonné, crut qu'il y avait quelque chose de merveilleux dans cette aventure, et il en fut encore plus convaincu, après avoir conversé pendant quelque temps avec le saint solitaire. Il se retira rempli d'admiration, et le sanglier reprit tranquillement sa route à travers la meute, « sans » faire plus d'estat, dit le légendaire, de la présence des » chiens, qu'il en eust faict de celle d'un lapin, et sans » qu'aucun des dogues s'opposât à son passage. »

Cet évènement se passait en 533, l'année qui suivit l'expédition de Thierry en Auvergne, où ce monarque avait laissé Sigevald pour gouverneur. Le jeune chasseur que nous avons nommé Brachion, était natif de la Thuringe et l'un des officiers du gouverneur. Saint Émilian, ayant remarqué combien ce seigneur avait paru frappé du fait merveilleux

dont il avait été témoin, n'avait rien négligé dans la conversation qu'il avait eue avec lui pour l'engager à quitter la vie mondaine et dissipée qu'il menait, afin de se consacrer à Dieu, qui venait de se montrer à lui par un évènement surnaturel, puisque c'est de Dieu et non des hommes qu'il faut espérer notre bien et notre gloire, ainsi que nous l'a appris un grand apôtre : *Qui gloriatur in Domino glorietur.*

Les paroles du saint ermite avaient produit un effet salutaire sur l'esprit du jeune favori de Sigevald, et il avait un instant senti la nécessité de vaincre ses passions et de changer de vie. Mais ces mêmes passions, dont l'empire est si grand sur le cœur de l'homme, surtout dans la jeunesse, lui livrèrent de si furieux combats, qu'il perdit longtemps l'espérance de pouvoir l'emporter sur elles. Enfin la grâce, sans laquelle il n'y a rien de possible en pareil cas, ayant opéré en lui, il prit en secret une ferme résolution de se vouer au sacerdoce ; et n'osant pas y travailler publiquement, dans la crainte que Sigevald n'y mît obstacle, il se levait deux ou trois fois dans la nuit, se prosternait avec humilité et adressait à Dieu de ferventes prières, pour lui demander son aide et pour obtenir du ciel une faveur qu'il n'osait solliciter des hommes. Et comme il n'avait pas encore appris à lire et qu'il ignorait « la manière de bien dresser ses oraisons, » il s'avisa de faire écrire quelques mots sur une feuille de papier ; et lorsque les ecclésiastiques venaient au palais du gouverneur, il abordait les plus jeunes et les priait de lui faire lire sa leçon ; il apprit de cette manière à lire en très-peu de temps.

Après la mort de Sigevald, tué par ordre de Thierry, qui arriva sur ces entrefaites, Brachion songea sérieusement à quitter le monde, pour consacrer sa vie à son divin Créateur. — Il crut ne pouvoir se remettre en meilleures mains qu'entre celles de saint Emilian, qui lui avait le premier enseigné la voie du salut. Il fit deux ans de noviciat sous la

conduite de ce saint anachorète, apprit tout le psautier par cœur, et s'accoutuma si facilement aux jeûnes et aux privations, que son directeur le destina dès lors à le remplacer après sa mort, dans la conduite de son ermitage, quoiqu'il y eût déjà dans ce petit monastère des religieux qui avaient une plus longue habitude que lui de la solitude.

Quelque profonde que fût cette solitude, elle ne put cependant mettre Brachion à l'abri des persécutions des gens du monde; son frère, ayant appris sa retraite, l'y poursuivit et voulut le contraindre à quitter la vie cénobitique et à se marier, ce qu'il refusa de faire avec la plus grande persévérance.—Enfin, après la mort de saint Émilian, décédé dans la quatre-vingt-dixième année de son âge, Brachion prit courageusement la direction de l'ermitage, qu'il éleva bientôt au rang d'un grand monastère, avec l'assistance de Ranichilde, fille de Sigevald, qui lui fit don de plusieurs terres pour l'entretien de ses religieux. Brachion en fonda encore deux autres en Touraine; après quoi, étant revenu en Auvergne, il fut choisi pour rétablir la discipline dans l'abbaye de Menat, où le relâchement s'était introduit par la négligence de l'abbé.

Saint Brachion mourut en 576, et dut avoir pour successeur dans le gouvernement de l'abbaye de Menat, saint Bravy, originaire de la Bretagne; car il est dit de ce dernier qu'il mourut sous le pontificat de l'évêque saint Avit, premier du nom. Or, ce prélat occupa le siége d'Auvergne de 571 à 594; c'est donc dans cet intervalle, et par conséquent à la suite de saint Brachion, que doit être placé saint Bravy. L'église paroissiale de Pionsat, en Combraille, est dédiée à saint Bravy, qui y est honoré d'un culte tout particulier (1).

(1) Voyez sur saint Emilian et saint Brach, Greg. Tur., *Vit. Patr.*, lib. V, chap. 22; le P. Ben. Gonon, *Vies de Pères de l'occident*, chap. 22.

SAINT GAL Ier, SEIZIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE.

(1er Juillet.)

Saint Gal, premier du nom, était de la famille sénatoriale des Gal, une des plus illustres de l'Auvergne ; son père se nommait George. Léocadie, sa mère, descendait de Vectius Epagatus, martyrisé à Lyon sous Marc-Aurèle, en l'année 179. Cette famille était peut-être la plus noble et la plus recommandable qui fût dans la Gaule : *ut in Galliis nihil inveniatur esse generosius atque nobilius*, dit saint Grégoire de Tours.

A peine sorti de l'adolescence, et tandis que ses parents

s'occupaient à lui chercher un parti sortable parmi les filles de la noblesse, Gal quitta la ville d'Auvergne à leur insu, et se rendit au monastère de Cournon, où l'abbé l'admit, à sa prière, au nombre des novices. Cependant, comme il ne voulait pas lui donner l'habit sans le consentement de son père, le vertueux sénateur répondit : « C'était mon fils aîné, » c'est pourquoi je voulais le marier ; mais si Dieu l'appelle » à son service, que sa volonté soit faite et non la mienne. » Il lui fit prendre ensuite les ordres mineurs, jugeant à l'excellence de sa conduite qu'il serait un jour un grand serviteur de Dieu. Ce jeune religieux montra bientôt des dispositions au-dessus de son âge ; il abhorrait les paroles oiseuses, fuyait les jeux qu'aime ordinairement la jeunesse, et s'exerçait aux austérités, à l'oraison et à la lecture des saintes Écritures. Entre tous les dons que lui avait prodigués la nature, il en avait reçu une voix si harmonieuse qu'elle ravissait l'oreille et le cœur. Un jour saint Quintien, l'ayant entendu psalmodier, en fut si charmé, qu'il voulut l'avoir pour chantre de sa cathédrale. Il lui conféra en conséquence l'ordre de diacre, qu'on donnait ordinairement aux premiers chantres, et il voulut en outre lui enseigner la théologie et devenir le directeur de sa vie spirituelle.

Il y avait à peine quelques années que Gal était placé sous l'égide de saint Quintien, que le roi Thierry et la reine Suavegotte, sa femme, ayant entendu vanter la grande beauté et la douceur angélique de sa voix, voulurent l'avoir auprès d'eux : ils le firent venir à Trèves, où ils résidaient, et le traitèrent avec autant d'affection que s'il eût été leur propre fils. — On rapporte qu'un jour que le jeune chantre avait suivi le roi à Cologne, il aperçut un temple d'idoles situé près des murailles de la ville, où les infidèles continuaient à offrir des sacrifices. Poussé par un saint zèle, Gal, accompagné d'un seul homme, alla mettre le feu aux quatre coins de ce temple et se sauva ensuite dans le palais du roi,

où il fut poursuivi par les idolâtres, qui vinrent réclamer la punition de celui qui avait incendié leur temple.

Le roi calma par des paroles pleines de douceur la fureur de ces infidèles, leur remontra l'abus de leurs superstitions et les renvoya ensuite. Ils ne furent pas plus tôt retirés, que Gal éclata en plaintes et en regrets amers contre lui-même, de ce qu'il s'était enfui, plutôt que d'avoir attendu courageusement les effets de la colère de ces païens, et souffert le martyre de leurs mains, en les appelant à la connaissance du vrai Dieu. Il fut longtemps à se consoler de ce qu'il nommait une lâcheté, qu'il condamnait de toutes ses forces, chaque fois que cette action lui venait à la mémoire.

Dieu permit que saint Gal se trouvât en Auvergne lorsque le saint évêque Quintien quitta ce monde, et que, par un esprit prophétique, il eût connaissance et annonçât lui-même qu'il le remplacerait sur le siége épiscopal de cette province, ainsi qu'il le déclara à un ecclésiastique nommé Vincent, dans la maison du prêtre Impétrat, son oncle, tandis que le peuple était assemblé pour procéder à l'élection d'un nouvel évêque. Gal ajouta que Vincent lui-même le conduirait au palais épiscopal avec le cheval de l'évêque défunt; ce qui irrita tellement cet ecclésiastique, que, cédant à un premier mouvement de colère, il adressa mille injures à saint Gal et le poussa avec une telle violence contre un lit, qu'il en demeura longtemps incommodé.

Son oncle Impétrat, témoin des difficultés qui s'élevaient pour la nomination du successeur de saint Quintien, lui conseilla d'aller trouver le roi Thierry, dont il possédait si puissamment les bonnes grâces, pour lui donner avis de la mort du prélat, afin qu'il pourvût à l'évêché vacant, comme il le jugerait utile au bien de l'église.—Saint Gal y consentit et trouva, lorsqu'il arriva à la cour, une requête des habitants de la ville de Trèves qui le demandaient au roi pour remplacer leur évêque Apruncule, mort depuis peu de jours.

Il y rencontra également quelques mauvais ecclésiatiques de la ville d'Auvergne qui étaient venus offrir au roi une grande somme d'argent afin d'obtenir son *placet*, pour l'évêché de cette ville, qu'ils ne rougissaient pas de chercher à acheter à beaux deniers comptants, comme cela se pratiqua malheureusement trop souvent pendant ce siècle. Le roi, qui préférait l'honneur de l'Eglise et les vertus de saint Gal, qu'il aimait, à l'argent de ces simoniaques, nomma saint Gal à l'évêché d'Auvergne, lui donna deux évêques pour l'en mettre en possession, lui fournit les frais nécessaires à son premier établissement, et après avoir nommé saint Nicet évêque de Trèves, il congédia rudement les simoniaques, qui le quittèrent remplis de confusion.

Ce fut en l'année 532, sous le pontificat du pape Boniface II, que saint Gal fit son entrée dans la ville d'Auvergne, où on le reçut au chant des psaumes et aux applaudissements de tout le peuple, à ceux même de l'ecclésiastique Vincent, qui l'avait frappé et injurié, et qui vint à sa rencontre avec le cheval de saint Quintien, richement harnaché, pour le conduire au palais épiscopal, ainsi que saint Gal le lui avait prédit. Le nouvel évêque fit bientôt admirer son humilité, sa charité, ainsi que sa grande patience, en supportant sans se plaindre les injures d'un prêtre qui s'emporta jusqu'à le frapper.

Une autre fois, comme ce saint prélat s'occupait à faire préparer les agapes ou banquet, qu'on avait encore l'habitude de célébrer dans quelques églises (1), un prêtre, qui était de l'ordre des sénateurs, se laissa tellement aller à son insolence, qu'il chercha par les plus noires calomnies, à

(1) On appelait *agapes*, dans la primitive Eglise, les repas en commun qui précédaient la sainte communion. Des hommes de tous les rangs y mangeaient ensemble en signe de l'amour fraternel qui doit unir les Chrétiens. Les agapes furent généralement abolies dans le quatrième siecle, quoique plusieurs églises en aient conservé plus longtemps l'usage. (Voyez à ce sujet Appendice, n° XXI.)

souiller la réputation de son vénérable évêque. Cependant étant revenu à lui, ce prêtre demanda pardon au saint, qui le lui accorda du meilleur de son cœur, après l'avoir averti du tort qu'il faisait à sa conscience, en inventant de semblables calomnies; il finit en lui annonçant qu'en réparation d'une si grande faute, Dieu l'avait déclaré incapable de jamais occuper aucune prélature dans son église. Cette prédiction reçut bientôt son accomplissement; car ayant été nommé et reçu évêque de Mende, au moment où il allait être mis en possession de cet évêché, il s'éleva un si grand orage contre lui, que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, qu'il put sortir du Gévaudan la vie sauve (1).

Selon le témoignage de Grégoire de Tours, saint Gal arrêta par ses prières les progrès d'un incendie qui menaçait de consumer toute la ville, et préserva l'Auvergne d'une maladie contagieuse qui désolait les provinces voisines vers l'année 546.

Saint Gall assista au second, au quatrième et au cinquième concile d'Orléans, tenus dans les années 536, 545 et 552.

En l'année 535, quinze évêques des Gaules (2), présidés par Honorat, archevêque de Bourges, tinrent un concile dans la ville d'Auvergne, du consentement de Théodebert, fils de Thierry et roi d'Austrasie; l'assemblée eut lieu dans l'église cathédrale. Après avoir prié pour le roi et pour le salut des peuples, ces évêques firent seize canons : voici la substance des principaux : « II. On ne doit pas faire de l'épiscopat l'objet de son ambition; le mérite seul doit y faire parvenir...... Un évêque ne sera ordonné que par l'élection du clergé, des citoyens, et du consentement du métropolitain.... IV. Défense aux clercs de recourir à la protection des grands pour se soustraire à l'autorité des évêques. VI. Ceux

(1) Il se nommait Evodius. Voyez le *Gabalum christianum*, p. 168.

(2) Ceux d'Auvergne, de Langres, Limoges, Reims, Trèves, Lodève, Rodez, Cha-, Cologne, Viviers, Metz, Verdun, Windisels.

qui auront favorisé ou approuvé le mariage d'un Chrétien avec une Juive, ou d'un Juif avec une Chrétienne, seront excommuniés. XII. Défense d'épouser la veuve de son frère, la sœur de sa femme, sa cousine germaine et la veuve de son oncle. » Ce qui prouve combien l'autorité des évêques était alors grande et respectée, c'est que les défenses faites par le XIIe canon du concile de Clermont, s'adressaient directement aux rois Théodebert et Clotaire, fils de Clovis, dont le premier, quoique marié à Visigarde, fille de Vacon, roi des Lombards, avait épousé une dame nommée Denterie, qu'il avait enlevée dans une guerre contre les Visigoths. Clotaire, de son côté, par un double inceste, avait épousé la veuve de son frère Clodomir, sœur de sa propre femme, puis ensuite Valdetrade, veuve de Thibaud, son petit neveu. Les grands, qui suivent facilement le mauvais exemple des rois, se croyaient tout permis et n'avaient aucun respect pour le lien sacré du mariage.

Le roi Théodebert, excommunié par le concile, écrivit au pape Vigile, au sujet des mariages incestueux et adultères. Mais il en recut une réponse sévère, et saint Césaire fut chargé par le pontife de tenir la main à ce que ceux qui avaient contracté de pareils mariages fussent séparés. Force resta à l'Église dans cette scandaleuse affaire; Théodebert répudia Denterie, et Clotaire fut contraint de renvoyer Valdetrade.

On voit par les canons de ce concile combien sont anciennes la plupart des défenses ordonnées par l'Église, défenses qui n'avaient été que renouvelées dans ce concile de Clermont. Quelques auteurs le placent à tort en l'année 541.

En l'année 549, dix des quatre-vingts évêques qui venaient de tenir le concile d'Orléans (1), s'assemblèrent dans la ville

(1) Ceux de Vienne, de Trèves, de Bourges, d'Eause, de Chalon-sur-Saône, de Besançon, de Martigny en Valais, de Glandève, d'Aix et de Digne.

d'Auvergne, qui dépendait alors de Théodebald, successeur de Théodebert, et y confirmèrent seize des vingt-quatre canons du quatrième concile d'Orléans. Voici le sommaire des principaux « III. Défense aux évêques, prêtres et diacres, de recevoir chez eux des femmes étrangères, même celles qui seraient attachées au service de leurs parents. IV Qu'un clerc ou ministre de l'autel qui se marie, soit déchu de son rang et déposé de ses fonctions, mais non privé de la communion. VI. Défense aux évêques d'ordonner aucun esclave, contre la volonté de son maître. X. Qu'aucun évêque ne soit ordonné que de la volonté du roi, et d'après l'élection du clergé et du peuple. XIII. On doit excommunier quiconque oserait retenir, dérober, acheter ou aliéner les biens des églises, des monastères et des hopitaux (1). » Les quinzième et seizième canons de ce même concile d'Orléans, prouvent combien le paganisme était vivace encore, surtout parmi les Francs, et que les anciens fidèles en conservaient eux-mêmes quelques restes. Le dernier, qui défend le serment sur la tête des animaux, fait allusion sans doute à une idole représentant une tête de bœuf que l'on a trouvée dans le tombeau de Childéric. Une constitution du roi Childebert, publiée en 549, sous l'épiscopat de saint Gal, à la sollicitation des évêques, ordonne la destruction de toutes les idoles consacrées au démon ; défend sous des peines sévères les débauches nocturnes auxquelles le peuple se livrait au mépris de la loi de Dieu, ainsi que les profanations des fêtes de Pâques, de Noël, et autres solennités, par des danses, des chants et des bouffonneries.

Le saint évêque était déjà arrivé dans un âge assez avancé, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre si maligne, qu'elle ne lui laissa pas un membre sans douleur, et que la barbe et les

(1) SIRMOND, *Conc. antiq. Gall.*, p. 289; LABBE, Conc., t. V, p. 400, D. CEILLER, t. XVI, p. 741.

cheveux lui tombèrent.—Enfin, après de grandes souffrances, Dieu l'avertit qu'il fallait dans trois jours quitter ce monde, et il se disposa aussitôt à une bonne mort. Il assembla le peuple de la ville, administra le sacrement de l'autel à ceux qui étaient disposés à le recevoir, l'ayant préalablement reçu lui-même ; et le troisième jour, qui était le dimanche, après avoir chanté avec une sainte expression de tendresse le psaume *Miserere meî*, il dit adieu à toute l'assistance et partit joyeusement de ce monde, le 1er juillet de l'année 554, dans la 65me année de son âge et la 22me de son épiscopat. Son corps, déposé dans l'église cathédrale, fut, suivant la coutume, couvert de gazon, en attendant la venue des évêques, qui arrivèrent le quatrième jour et l'ensevelirent avec une grande magnificence dans l'église de Saint-Laurent. — Tout le peuple le pleura comme un père ; les Juifs mêmes ne purent lui refuser des larmes, et portèrent des torches pour honorer ses funérailles. Les reliques de ce saint furent, en 1285, transférées dans l'église du Port, par l'évêque Guy de la Tour, et placées sous le maître autel.

Saint Grégoire de Tours était neveu de saint Gal, et fils de sa sœur Léocadie. Saint Gal fut le premier maître de ce grand évêque, qui a écrit fort au long sa vie, au cinquième livre de son *Histoire des Français* et au chapitre sixième de la *Vie des pères ;* saint Fortunat a fait son épitaphe (1).

(1) Greg. Tur., *Hist.* l. IV, c. 5; *Vitæ Patrum*, c. 6.



SAINT FLORET, CONFESSEUR, ET SAINT LUPICIN, RECLUS.

SAINT FALE, OU PHALE (FIDOLUS, OU FIDULUS), ABBÉ ET CONFESSEUR.

Ces trois saints vivaient au commencement de l'épiscopat de saint Gal, qui fut si fertile en grands et saints personnages. — Quelques auteurs prétendent que saint Floret avait été chorévèque de Clermont, dans le temps où les Goths infestèrent une partie de l'Aquitaine de l'hérésie d'Arius ; nous n'en avons trouvé aucunes traces dans les diverses chronologies des évêques d'Auvergne de cette époque. Sa légende rapporte qu'il fit le voyage de Rome avec Clorius, abbé de Saint-Amant

de Rodez. A son retour, il s'arrêta à Verceil en Piémont, où il rendit la vue à un aveugle, qui se lava les yeux avec l'eau dont le saint s'était servi à la messe. Saint Floret se rendit ensuite au château d'Estaing, en Rouergue, berceau de l'illustre famille de ce nom, qui appartenait alors à l'abbé Clorius; il y guérit un paralytique avec du pain bénit. Il mourut en ce château le 1er juillet vers l'année 550, et fut enterré dans l'église d'Estaing. Il y a en Auvergne une paroisse, autrefois prieuré, du nom de Saint-Floret, dans l'ancien archiprêtré d'Issoire.

Le bienheureux Lupicin, reclus, fut un personnage d'une grande sainteté, très-persévérant surtout dans les œuvres de Dieu. Il demandait l'aumône à la porte des personnes pieuses, pour pouvoir secourir ses semblables. Parvenu au milieu de sa carrière, il trouva dans le bourg de Berbezit, situé dans le voisinage de Brioude, de vieilles masures, dans l'une desquelles il se renferma, afin de se retirer entièrement de la vue des hommes, ne recevant qu'un peu de pain et d'eau tous les trois jours par une petite fenêtre. Le saint reclus chantait pendant la nuit des psaumes à la louange de Dieu; et souvent, pour affliger son corps, il mettait sur son col une grosse pierre, plaçant en même temps sous son menton, un bâton fourchu à pointes aiguisées, afin de s'empêcher de dormir. De telles mortifications ayant altéré sensiblement sa santé, cassé par la vieillesse et se sentant près de mourir, Lupicin fit ouvrir la porte de sa cellule, appela ses voisins, les embrassa, fit avec eux son action de grâces, et s'étant couché par terre, il rendit son âme à Dieu en présence du peuple qui pleurait sa mort. La vénération qu'il inspirait était si grande, que les habitants de Berbezit et une dame du voisinage se disputèrent la possession de ses restes

mortels, que les habitants voulaient enterrer dans leur église. Mais la dame fit enlever le corps par ses gens, et le fit transporter avec beaucoup d'honneur, par le clergé à l'église de Trizac, *in vicum Transaliciensem*, où ils sont demeurés depuis lors (1).

Ce fut du temps de saint Gal que mourut saint Fale, qui était né dans la capitale de l'Auvergne, sous le règne de Clovis Ier.—Fait prisonnier et emmené captif à Troyes en Champagne par les soldats de Thierry, roi d'Austrasie, lorsqu'il porta la guerre en Auvergne, sous l'épiscopat de saint Quintien, saint Fale fut racheté par saint Aventin, abbé de Troyes, divinement inspiré dans cette occasion à l'égard du jeune esclave auvergnat, auquel il donna bientôt l'habit religieux dans son abbaye.

Animé par les grands exemples de vertu qu'il voyait briller dans la personne du saint abbé, son supérieur, saint Fale parvint à un si haut degré de sainteté sur la terre, que Dieu ayant retiré à lui saint Aventin, les religieux le mirent à sa place et en firent leur abbé. L'évêque de Troyes, qui était alors saint Vincent, l'éleva par la suite à la dignité de son coévêque, ce qui a donné lieu à l'auteur du martyrologe romain de lui donner le titre d'évêque, quoique Bède et Adon ne le qualifient que de prêtre de Troyes.—Saint Fale mourut le 16 mai de l'année 540 ou environ ce temps-là; sa mémoire est toujours fort vénérée dans la Champagne.

(1) MENARD, *Martyrologe* de *Saint-Benoît* au 16 mai; ancien man. de Clairvaux; BARONIUS, dans ses notes, au 16 mai.

SAINT MARIAN, CONFESSEUR.

(19 Août.)

Il ne faut pas confondre ce vénérable ermite avec un autre saint Marien, religieux de l'abbaye de Saint-Germain-d'Auxerre, tous deux natifs de la ville de Bourges, et ayant vécu dans la première moitié du sixième siècle, comme le rapporte Ménard dans son *Martyrologe de Saint-Benoît*.—Celui dont nous écrivons la bien courte histoire, après avoir passé dans sa ville natale une partie de sa jeunesse et s'être dégoûté des embarras du monde, se retira dans la forêt d'Entraigues en

Combrailles, qui est en partie du ressort de l'Auvergne et est situé sur la route d'Évaux à Montluçon.

Il y vécut pendant quarante ans, dans la contemplation des choses célestes, livrant son corps à toute sorte de mortifications, ne vivant que de miel et de pommes qu'il cueillait dans la forêt, ou que les gens du pays lui apportaient, et ne buvant que de l'eau de la petite rivière qui coule encore aujourd'hui tout près de l'endroit où fut autrefois son ermitage. C'est ce qu'on lisait dans l'office de ce saint qu'on faisait autrefois au couvent d'Evaux, en tout conforme à ce qu'en rapporte saint Grégoire de Tours, au chapitre 81 de la *Gloire des confesseurs.*

Hic eremi cultor totus,
Melle pastus, aquâ potus,
Ovis vestitus vellere,
Abjecto rerum pondere,
Per quater undenos annos
Hic complevit dies suos.

Les habitants du pays, attirés par la sainteté de la vie que ce bon ermite menait dans ce lieu solitaire, le visitaient en foule; et comme un jour on ne le trouva plus dans son ermitage, on suivit sa trace jusqu'au bord de la rivière, où il avait coutume de venir puiser de l'eau à genoux pour son service. Enfin, on le trouva sous un pommier, étendu raide mort, ce qui donna sujet au peuple de croire qu'il était tombé de l'arbre, en essayant d'y cueillir des pommes pour sa nourriture, quoiqu'il n'y eût extérieurement sur sa personne aucune apparence de blessure. On porta son corps à Évaux, où, l'ayant lavé et revêtu de ses habits, il fut enseveli avec pompe, accompagné du peuple et du clergé, auprès de la muraille de l'église de Saint-Pierre. Il y demeura jusqu'en 1300, qu'il fut placé derrière le grand autel, dans une châsse recouverte d'argent doré, sur quatre piliers de

pierre de Volvic, par ordre du révérend Pierre du Port, évêque de Limoges.

Evahon, maintenant Évaux, autrefois capitale de la seigneurie de Combraille, est une ville fort ancienne, dont le monastère remonte au-delà du neuvième siècle : les rois lui ont accordé des lettres de confirmation et l'ont pris sous leur protection. Il appartenait aux chanoines réguliers de saint Augustin, de la congrégation de France, et avait le titre de prévôté. La mense prévôtale, ainsi que les droits de patronage en dépendants, avaient été réunis à la sainte chapelle de Riom, quoique le prévôt d'Evaux fût vassal de l'évêque de Limoges et non du comte d'Auvergne.

Les reliques de saint Marian, pliées dans du linge empoissé, avaient été placées dans quatre petits coffrets; on conservait sa tête à la sacristie dans un reliquaire d'argent, pour satisfaire à la dévotion du peuple, qui y allait faire ses prières et implorer son assistance dans ses besoins.—O chose admirable que le pouvoir de la religion sur l'esprit des hommes! Depuis plus de douze siècles, de grands rois, de grands seigneurs ont vécu et sont morts après avoir rempli la terre de leurs noms; des évènements extraordinaires ont changé plusieurs fois la face des empires, et cependant la mémoire de toutes ces choses a passé comme l'ombre dans l'esprit des peuples; tandis que celle d'un pauvre ermite, dont les restes inanimés furent trouvés, il y a treize cents ans, gisant sous un pommier, sur les bords solitaires d'un ruisseau, est toujours vénérée, et son nom, saintement invoqué, console encore le cœur des fidèles dans leurs afflictions (1).

(1) Greg. Tur., *Glor. confess.* c. 81; *Bernard de la Guionie* en ses *Chroniques*; Menard, *Annot. du Martyrol. de Saint-Benoît; Martyr. Rom.*, au 19 août.

CAUTIN (CAUTINUS), DIX-SEPTIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE.



N schisme qui causa de grands troubles dans l'Eglise d'Auvergne et attira la colère de Dieu sur cette province, suivit de près la mort de saint Gal. Le peuple et le clergé s'étant assemblés pour donner un successeur au saint évêque, voulaient élire Caton, que ses longs services dans le sacerdoce, sa grande assiduité aux offices de la nuit et du jour, ainsi que son inépuisable charité, recommandaient au choix des fidèles. Néanmoins ces bonnes qualités étaient obscurcies

chez cet ecclésiastique par le sentiment de sa supériorité, qui le rendait vain et orgueilleux.

La bonne opinion qu'il avait de lui-même, lui fit mépriser dans cette circonstance le conseil de ses amis, ainsi que celui des évêques qui étaient venus assister aux funérailles de saint Gal, et il commença à disposer des emplois et des revenus de l'église, comme s'il en était déjà le suprême dispensateur. Ce même orgueil lui fit un jour parler avec beaucoup trop de hauteur à l'archidiacre Cautin, qui était venu se jeter à ses pieds pour lui demander pardon des démêlés qu'ils avaient eus ensemble, réclamant sa seule bonne grâce et s'engageant à lui faire obtenir du roi l'épiscopat. Caton, se défiant de lui, le renvoya avec mépris. L'archidiacre, jugeant par ce procédé de ce qu'il devait attendre de Caton, s'il était fait évêque, quitte en secret la ville et se rend en toute hâte à Metz, auprès du roi Théodebald, auquel il apprend la mort de saint Gal, en le suppliant de lui donner son agrément pour l'évêché et promettant de remplir cette dignité avec honneur.—Le roi lui accorda sa demande, et ordonna qu'il fût sacré par les évêques qui étaient présents à la cour, contrairement aux canons des conciles, qui voulaient qu'un évêque fût ordonné dans sa province et par son métropolitain. Le roi lui donna en outre plusieurs de ses chapelains et de ses officiers pour l'accompagner et le mettre en possession de l'évêché d'Auvergne. Ces officiers se hâtèrent de procéder à l'intronisation du nouvel évêque; et les députés de Caton étant arrivés trop tard en cour, on leur répondit que le roi avait déjà pourvu à la vacance de l'évêché, ce qui prouve combien le pouvoir temporel avait déjà à cette époque empiété sur le pouvoir spirituel, et cherché à placer l'Église sous sa dépendance. Cette usurpation de pouvoirs de la part de l'autorité royale, produisit un schisme qui dura pendant la vie des deux compétiteurs, entre lesquels le clergé et le peuple s'étaient

divisés. Cautin, appuyé par le roi et par le comte Eulalius, tenait son siége dans la cathédrale; Caton, soutenu par Chramme, fils de Clotaire, roi de Soissons, qui résidait alors en Auvergne, ne voulant rien céder à Cautin, avait placé le sien dans l'église de Saint-Pierre *in Castello.* Sa vie exemplaire et les vertus qu'on ne pouvait lui refuser, l'avaient fait reconnaître par une bonne partie du clergé et du peuple, nonobstant les défenses de Cautin. L'élection de ces deux compétiteurs, ayant une origine différente, la conduite de l'un fut également différente de celle de l'autre. Celui qui devait sa dignité contestée au choix du peuple et du clergé, s'appliquait ostensiblement aux fonctions de son ministère, offrait tous les jours le saint sacrifice pour le salut de ses ouailles; tandis que celui que la puissance et la faveur avaient élevé sur le siége épiscopal d'Auvergne, s'adonnait à la débauche, à la rapine et à l'usure. Les Juifs, qui étaient alors fort nombreux dans la ville, étaient plus considérés par lui que les Chrétiens.

Cependant Chramme, fils de Clotaire Ier, commettait de grandes violences en Auvergne, où il soutenait hautement le rival de l'évêque Cautin; il contraignit même ce prélat à se réfugier pour un certain temps dans l'église de Saint-Julien de Brioude, asile que nul n'aurait osé violer. Cautin, crut pouvoir se débarrasser de son rival, en engageant le roi Clotaire à le nommer à l'évêché de Tours. Caton fut élu en effet, d'après les ordres du roi, et le clergé de Tours lui envoya des députés, pour le prier d'agréer son élection. — Mais cet homme orgueilleux et rusé remit à quelques jours la réponse qu'il devait leur donner; et au jour dit, lorsqu'ils vinrent la réclamer, une troupe de mendiants qu'il avait réunis à sa porte, se mit à crier : *Père charitable, pourquoi abandonnez-vous vos enfants? Si vous nous quittez, qui nous nourrira, comme vous avez fait jusqu'à présent?* Se tournant alors vers les députés, Caton leur dit : *Vous voyez,*

mes frères, combien je suis aimé de ces pauvres gens : je ne puis me résoudre à les abandonner.

Cet hypocrite espérait, par ses artifices et par le crédit de Chramme, enlever à son rival l'évêché de Clermont. Mais e clergé de Tours, instruit du refus de Caton, choisit Euphrone pour évêque, et députa vers Clotaire pour obtenir la confirmation de cette élection. Le roi répondit : *J'avais commandé qu'on élût le prêtre Caton ; pourquoi a-t-on méprisé mes ordres ?* Les députés répartirent : *Il a refusé ce siége.* En ce moment arriva Caton lui-même, pour prier le roi de le nommer au siége d'Auvergne, à la place de Cautin. Clotaire rejeta sa demande avec mépris. Caton, trompé dans son attente, déclara qu'il acceptait le siége de Tours, auquel l'avaient appelé les vœux du peuple et du clergé. Mais le roi répondit à cette nouvelle demande qu'il était indigne de gouverner une Eglise qu'il avait méprisée. S'étant ensuite informé de ce qu'était Euphrone, et ayant appris qu'il était neveu de saint Grégoire de Langres : *C'est une grande et illustre famille, dit-il; que la volonté de Dieu et de saint Martin soit faite.* Et il donna ses ordres pour qu'on procédât à l'ordination. On voit par tout ce que nous venons de rapporter que Cautin et Caton n'étaient pas plus dignes l'un que l'autre de la haute dignité à laquelle ils prétendaient.

Tant de péchés et de scandales attirèrent la colère du Ciel sur la malheureuse Auvergne, qui fut avertie par divers prodiges que le jour de la punition approchait.

Il arriva qu'un jour de fête solennelle, une alouette, étant entrée dans la cathédrale, éteignit avec une vitesse surprenante, en les frappant de ses ailes, les cierges qui étaient allumés dans l'église ; cette alouette ayant ensuite pénétré dans la sacristie, les sacristains la tuèrent, au moment où elle allait éteindre la dernière lampe. Un oiseau de la même espèce éteignit pendant la nuit suivante, tous les cierges dans l'église de Saint-André, qu'on avait allumés pour l'office

de matines. Quelque temps après, on vit distinctement trois soleils au-dessus de l'horizon; ils paraissaient obscurcis et comme couverts d'un voile lugubre. La terre trembla en divers endroits; une comète apparut dans le ciel pendant une année entière, et plusieurs autres signes jetèrent l'épouvante dans l'esprit des peuples.—Bientôt après, la peste, qui avait déjà dévasté plusieurs provinces, commença à se faire sentir en Auvergne et y causa les plus affreux ravages. Ils furent si considérables, qu'on aurait de la peine à les croire, s'ils n'avaient été racontés par saint Grégoire de Tours, qui en fut témoin oculaire (1). Cette contagion fut si violente qu'elle emportait dans deux à trois jours les personnes qui en étaient atteintes, et qu'on ne put jamais connaître le nombre de celles qui en moururent, tellement il fut considérable.—Un jour de dimanche, on essaya de compter les corps qui furent portés dans l'église de Saint-Pierre; il s'en trouva trois cents. Si les autres paroisses avaient eu chaque jour autant de morts, à proportion, cela prouverait combien la ville était grande et peuplée à cette époque, ainsi que la violence du fléau. Il dura pendant près d'une année, et enleva vers la fin de sa durée, les deux compétiteurs à l'évêché de Clermont, dont la fin fut aussi différente que l'avait été leur vie.—Caton, pendant tout ce temps d'affliction et de misère, n'abandonna jamais son troupeau; il administrait les sacrements aux malades, ensevelissait les morts et offrait tous les jours le saint sacrifice pour leur salut. Il est donc à présumer qu'après tant de travaux, il changea cette misérable vie pour une meilleure. Cautin, au contraire, croyant se préserver du mal qui sévissait si cruellement sur son peuple, s'enfuit, pour s'en garantir, de château en château et de

(1) Les symptômes de la maladie, d'après saint Grégoire de Tours, se rapportent à la peste. La mort était presque subite. Des plaies livides naissaient aux aines et aux aisselles; une grande prostration survenait, et les malades mouraient le second ou le troisième jour, après l'apparition de ces points gangreneux (Greg. Turon., lib. IV, c. 32).

village en village.—La solennité de Pâques approchant, il rentra dans la ville, croyant que la peste avait cessé, et il en mourut le jour du vendredi saint de l'année 571. Le schisme dont la nomination de Cautin fut l'origine, avait duré pendant dix-sept ans.—Ayant eu, tandis qu'il était archidiacre à Issoire, la révélation de la gloire dont saint Austremoine jouissait dans le ciel, il ordonna des prières en son honneur et rendit son sépulcre recommandable par l'institution de sa fête. Mais il s'égara de la bonne voie lorsqu'il devint évêque, et on vit dans sa personne la réalisation de ce proverbe, que *les honneurs changent souvent les mœurs*. Les historiens l'accusent d'avoir fait renfermer dans un caveau (*in pace*) de l'église de Saint-Cassy, pour y mourir de faim, un prêtre de noble race, nommé Anastase, qui n'avait pas voulu se dépouiller en sa faveur d'un fonds de terre qu'il avait reçu en présent de la reine sainte Clotilde. Anastase s'échappa miraculeusement et alla réclamer la protection de Clotaire, qui maudit la cruauté de Cautin.—On prétend que ce fut lui qui excommunia le comte Eulalius, gouverneur de l'Auvergne, accusé d'avoir tué sa mère, parce qu'elle le reprenait de ses débauches; mais je pense avec Savaron que cet acte de justice et de fermeté a été accompli par saint Avit, son successeur. Une action qui lui fait véritablement honneur, c'est d'avoir continué le vœu de son prédécesseur d'aller à pied en procession avec son clergé à Saint-Julien de Brioude, pour assister à la fête de ce grand martyr (1).

C'est vers le milieu du sixième siècle et sous l'épiscopat de Cautin, que l'on doit placer la fondation du monastère de Randan (*monasterium Randanense*), existant du temps de saint Grégoire de Tours, et dont cet historien parle fort longuement.—Il est digne de remarque que les savants au-

(1) Greg. Turon., *Hist.*, lib. IV, c. 5 à 31; Savar., p. 121.

teurs de *la Gallia christiana*, Hugues Dutemps, ni Dufraisse, ne font nulle mention de ce monastère dans la partie de leurs ouvrages consacrée à l'Église d'Auvergne.

Saint Grégoire de Tours, né dans cette province et par conséquent le témoin le plus irrécusable qu'on puisse invoquer pour ces temps reculés, prouve que, dès 570, c'est-à-dire 27 ans après la mort de saint Benoît (1), le monastère de Randan existait, et que déjà il était célèbre par la vertu de ses religieux.

Cet historien, racontant, dans le 4e volume de son ***Histoire des Francs***, la grande mortalité qui se déclara en Auvergne, en cette même année 570, et qui fut annoncée, comme nous l'avons vu, par de si étonnants prodiges, donne des détails curieux sur le monastère de Randan. Nous croyons devoir rapporter ce passage en son entier, en raison de l'intérêt que présentent les faits qui y sont racontés.

.... « Il y avait alors à Randan, monastère de la province d'Auvergne (2), un prêtre d'une éminente vertu, » nommé Julien, homme d'une grande abstinence, qui n'u- » sait ni du vin ni d'aucun ragoût, portant en tout temps » un cilice sous sa tunique, le premier aux veilles et assidu » à l'oraison, qui, sans peine, guérissait les possédés, ren- » dait la vue aux aveugles, et chassait les autres maladies » par l'invocation du saint nom de Dieu et le signe de la » croix. A force de rester debout, il avait les pieds malades » d'une humeur; et comme on lui demandait pourquoi il » demeurait ainsi plus que ne le permettait la force de son » corps, il avait coutume de dire, par un jeu d'esprit : Mes » jambes me font besoin; et tant que la vie accompagnera

(1) Saint Benoit mourut en 543.

(2) Saint Grégoire se sert ici, comme il le fait souvent, du mot *urbs*, pour signifier la province, mot qu'il ne faut pas traduire par *cité*, comme l'ont fait à tort plusieurs historiens. Nous avons déjà fait la même remarque dans la vie de saint Amable.

» mon corps, par la bonté de Dieu, leur support ne me
» manquera pas.—Nous l'avons vu une fois, dans la basi-
» lique de saint Julien, martyr, guérir un possédé seule-
» ment par ses paroles. Lors de cette contagion, plein de
» jours et de vertus, il passa de ce monde au repos éternel.

» Alors aussi passa de cette vie à l'autre l'abbé de ce
» même monastère, et il fut remplacé par Sannialphe,
» homme vivant tout entier de simplicité et de charité, qui
» souvent lavait lui-même les pieds des étrangers, et les
» essuyait de ses mains.—Il conduisait le troupeau qui lui
» était confié, non par la crainte, mais par des exhortations
» suppliantes. Il avait coutume de raconter que, dans une
» vision, il avait été conduit auprès d'un fleuve de feu, dans
» lequel venaient tomber une foule de gens qui couraient
» sur ses bords comme un essaim d'abeilles : les uns y
» étaient jusqu'à la ceinture, les autres jusqu'aux aisselles,
» plusieurs jusqu'au menton, et ils criaient avec beaucoup
» de gémissements, à cause de la violence de la brûlure.
» Sur le fleuve était placé un pont si étroit, qu'à peine
» pouvait-il contenir la largeur du pied d'un homme. Sur
» l'autre rivage paraissait une grande maison toute blanche
» par dehors; et lorsqu'il demanda à ceux qui étaient avec
» lui ce que cela voulait dire, ils lui répondirent : « Celui
» qui sera trouvé lâche et mou à conduire le troupeau con-
» fié à ses soins, sera précipité du haut de ce pont; celui
» qui s'y appliquera avec exactitude, passera sans danger,
» et arrivera plein de joie dans la maison que tu vois sur
» l'autre bord. » —Entendant ces paroles, il se réveilla, et
» se montra depuis plus sévère envers les moines. »

Saint Grégoire raconte ensuite l'histoire merveilleuse d'un jeune religieux, qui se faisait remarquer par son humilité et sa sainteté, et qui, ayant été placé à la garde d'une grande quantité de blé qu'on avait mis sécher au soleil, fut tout-à-coup surpris par un orage qui s'avançait rapidement vers le

monceau de grains. Le jeune moine, renonçant alors à tout autre soin, se mit aussitôt en oraison, priant Dieu qu'il ne descendît pas une goutte de cette pluie sur le froment ; et tandis que il priait prosterné à terre, les nuages s'ouvrirent et la pluie tomba en abondance autour du monceau, sans mouiller un seul grain de ce blé. Les autres moines et l'abbé, étant accourus pour venir ramasser le grain, furent témoins de ce miracle, et aperçurent de loin le jeune moine prosterné sur le blé et priant avec ferveur. L'abbé se prosterna également pour remercier Dieu ; et après la pluie passée, il appela le gardien et voulut qu'il fût battu de verges, en lui disant d'un air sévère : « Il te convient, mon » fils, de croire humblement, en crainte et service de Dieu, » non de te glorifier par des prodiges et des miracles ; » et il ordonna qu'il fût renfermé sept jours dans sa cellule et qu'il y jeûnât comme un coupable, afin d'empêcher que ceci n'engendrât en lui une vaine gloire, ou quelque autre obstacle à sa vertu (1).

Ce témoignage bien positif lève tous les doutes sur le siècle où a dû être fondé le monastère de Randan. La tradition locale confirme le récit de saint Grégoire de Tours, en attribuant aux religieux le défrichement des terres et des landes, ainsi que la construction d'un ancien bâtiment, qu'on voyait encore, il y a peu d'années, près du château moderne, sur l'emplacement qui fait aujourd'hui la cour d'honneur, et qu'on appelait indistinctement *le monastère ou le vieux château*. On y trouvait une chapelle souterraine, ou crypte, qui servit longtemps de tombeau aux premiers seigneurs de Randan. Ce bâtiment n'a été complétement détruit qu'en 1822.

Le passage que nous venons de citer, manque à plusieurs

(1) Guizot, mémoires ; Grég. de Tours, t. I, p. 188, 191 ; *Collect. des Hist.*, par dom Bouquet ; Grégoire de Tours, t. II, p. 219.

des manuscrits de saint Grégoire de Tours, et entre autres à celui de la bibliothèque de Clermont. C'est sur l'exemplaire du monastère du mont Cassin, qu'il a été relevé par dom Bouquet (1). Une note qui accompagne l'édition latine, dit que le couvent fut détruit, sans désigner l'époque de cette destruction : « *Monasterium Randanense destructum est, at vicus vulgo Randan nomen retinet.* »

(1) Dom Bouquet, *ut supra.*



SAINT AVIT Ier, DIX-HUITIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE.

(20 Septembre.)

APRÈS la mort de Cautin et de Caton, son compétiteur, le clergé et le peuple élurent pour évêque Avit, fils d'un des principaux sénateurs de la ville d'Auvergne. Le nouvel élu alla trouver à Metz le roi Sigebert, qui confirma son élection, et le fit sacrer par les évêques qui étaient alors auprès de lui. On voit combien les rois francs, à peine devenus chrétiens, savaient déjà s'affranchir des lois de l'Église.

Avit était pieux et savant; les austérités, les veilles et la

prière étaient ses plus chères délices. Il se montra constamment digne de l'épiscopat par un zèle prudent et par la pratique de toutes les vertus. Il s'appliqua particulièrement à la conversion des Juifs, qui étaient fort nombreux dans son diocèse. Un d'entre eux, touché des discours du saint évêque, demanda le baptême et le reçut à Pâques. Mais comme ce néophyte marchait processionnellement vêtu de blanc, depuis l'église Saint-Allyre, où était le baptistère, jusqu'à la cathédrale, un autre Juif lui jeta de l'huile fétide sur la tête. Le peuple, indigné, voulait lapider le coupable; mais le pontife l'en empêcha. Le jour de l'Ascension, le peuple se porta en foule à la synagogue et la démolit entièrement (1). Avit profita de cet événement pour engager les Juifs à se convertir et à reconnaître Jésus-Christ dans les oracles des prophéties; après trois jours de réflexion, plus de cinq cents vinrent demander le baptême, qu'ils reçurent le jour de la Pentecôte. En contemplant tous ces nouveaux Chrétiens, dont les pères avaient attaché Jésus-Christ sur la croix, marchant en procession, vêtus de blanc et un cierge à la main, le saint évêque éprouva un si grand contentement qu'il en versa des larmes de joie et en rendit mille grâces au Seigneur. Saint Avit était en si haute faveur auprès de Childebert, roi de Metz, auquel appartenait l'Auvergne, qu'il obtint de ce prince que les églises de Clermont seraient à l'avenir exemptes des gros subsides qu'elles étaient obligées de payer, pour qu'il leur fût permis de faire publiquement leurs cérémonies (2).—Au commencement de son épiscopat, saint Avit fit réparer l'église de Saint-Antolian, qui tombait en ruine, et quelque temps après il fit bâtir à Thiers celle de Saint-Genès, martyr, dont le corps avait été trouvé peu

(1) Cette synagogue était située dans le faubourg de Fontgiève ou *Font-Juive*, fontaine des Juifs, au quartier de Saint-Cyrgues, qu'on appelait ordinairement le faubourg des Gras.

(2) Greg. Turon., *Hist.*, t. IV, c. 35; t. V, c. 11.

de temps auparavant par un laboureur, comme on l'a vu précédemment, aussi frais et vermeil que s'il venait de répandre son sang. Cette église, par la dévotion des peuples pour ce saint martyr, est devenue depuis un célèbre chapitre, ainsi que nous l'avons rapporté dans la vie de saint Genès et de saint Sirénat.

Saint Avit fit aussi bâtir, dans sa ville épiscopale, l'église de Notre-Dame-du-Port, qui s'appelle ainsi parce qu'anciennement, entre cette paroisse et le monastère de Chantoin (1), avant que la ville eût été ruinée et mise dans l'abrégé circuit qu'elle a présentement, il y avait au devant de cette église, du côté de l'orient, une place qu'on appelle *le Port*, *quia erat juxta aggerem (sive agrum) publicum* (2), qui était le lieu où l'on apportait toutes les marchandises et provisions pour la nourriture et le service des habitants. Ce port ou marché était à peu près grand comme celui de la place de Jaude, et s'étendait depuis l'église bâtie par saint Avit jusqu'à la porte de la cité qui était vis-à-vis Chantoin.

L'église du Port est regardée comme la plus ancienne de Clermont, quoiqu'elle ne le soit réellement pas, puisqu'il existait avant sa construction un grand nombre de basiliques bâties par saint Austremoine et par saint Urbic, son successeur. Mais on la dit des plus anciennes, parce que, après la destruction des églises de Clermont par les Normands, en 853, elle fut la première qu'on rebâtit vers l'année 870, et parce que les autres ne le furent que dans les siècles suivants.

C'est aussi pour cette raison que pendant longtemps, on appela cette église Sainte-Marie principale (3), parce

(1) Aujourd'hui les Carmes-Déchaux.

(2) C'est la route de Riom qu'on appelait alors la chaussée de Clodius.

(3) Principalem ecclesiam appellari anonymus auctor vitæ sancti Aviti putat, atque prædictam basilicam principalem appellari placuit, vel quia inter cæteras, quæ per episcopatum in honorem S. Dei genitricis constructæ, videbatur principatum tenere, vel

qu'ayant été rebâtie plus tôt que les autres, elle eut l'honneur pendant quelques années de recevoir pour y officier l'évêque et les chanoines de la cathédrale, qui ne fut réédifiée pour la troisième fois qu'en 940.—Cet honneur lui fit obtenir le premier rang entre les collégiales, quoiqu'elle ne soit que la dernière par la date de sa fondation.

Saint Avit dota de ses propres biens la nouvelle église, plus mal partagée en revenus que ses aînées, qui avaient eu la meilleure part des dîmes, dans la distribution qui en fut faite par les évêques sur la fin du cinquième siècle ou au commencement du sixième. Les chanoines de la cathédrale, pour seconder la piété et le zèle de leur évêque, la dotèrent également d'une portion de leur patrimoine, aux conditions que la première dignité de cette collégiale serait remplie par un chanoine, ou un autre ecclésiastique de la mère église, *de gremio matris ecclesiæ*, et qu'elle lui paierait une certaine redevance.

L'église du Port est une des plus belles de celles d'architecture *romano-byzantine*, dont on compte environ 85 dans le diocèse de Clermont. Les plus remarquables sont, après celle du Port, celles de Saint-Paul d'Issoire, de Saint-Nectaire, d'Orcival et de Saint-Saturnin; viennent ensuite celles de Manglieu, de Mauzac, d'Ennezat, de Chauriat, de Volvic et de Royat, ainsi que le baptistère du Chambon.—Ces églises se composent généralement de trois nefs inégales, terminées circulairement du côté de l'est, et d'une espèce de nef transversale, appelée transept, qui donne à ces édifices la forme d'une croix. Les plus grandes, comme celles du Port, d'Issoire, de Mauzac, ont été élevées sur des cryptes. Les églises à une seule nef du même style, sont très-nombreuses dans

quia in eàdem civitate tunc temporis Ecclesia ad gloriam Matris Dei fabricata inveniri nullo modo poterat. Verumtamen hæc ecclesia non principalis, at ecclesia S. Mariæ principalis appellari videtur (SAVARO, *De sanctis Ecclesiis*, etc., p. 14).

les campagnes d'Auvergne; quelques-unes n'offrent qu'un simple rectangle, terminé par une abside circulaire.

On remarque dans presque toutes ces églises que l'axe de l'abside, au lieu d'être le prolongement de l'axe de la nef, forme avec celui-ci un angle quelquefois assez sensible. Nous pensons que c'est au symbolisme qu'il faut attribuer cette déviation, comme une imitation représentant la position du corps de Jésus-Christ sur la croix, l'inclinaison de sa tête au moment où il rendit le dernier soupir. C'est presque toujours du côté du nord que l'on remarque cette déviation, qui est très-sensible dans l'église d'Issoire et dans celle d'Aigueperse (1).

Saint Avit fut le fondateur du monastère et de l'église de Volvic, dont nous aurons occasion de parler plus en détail dans la vie de saint Priest.

Quelques historiens ont, comme nous l'avons dit, attribué à l'évêque Cautin l'excommunication du comte Eulalius, accusé du meurtre de sa mère. Cependant Savaron pense que « l'ordre des temps et la chronologie » doivent faire placer cette excommunication sous l'épiscopat de saint Avit. Nous adoptons d'autant plus volontiers l'opinion du savant auteur des *Origines de Clermont*, que l'histoire nous apprend qu'Eulalius fut constamment l'ami et le protecteur de Cautin, et qu'il le soutenait ouvertement contre Caton, son compétiteur. Voici, sur l'origine de cette affaire, les détails que nous trouvons dans Grégoire de Tours, qui fut presque contemporain de l'événement.

Eulalius, comte ou gouverneur d'Auvergne, donnait dans des excès qui ne sont malheureusement que trop communs chez les jeunes gens de haute naissance. Sa mère, femme vertueuse, crut devoir lui adresser à ce sujet de fréquentes

(1) Voyez au neuvième siècle la description détaillée de cette église, dans la vie de saint Sigon.

réprimandes, qui changèrent en une haine profonde l'amour qu'il aurait dû ressentir pour elle. Cette tendre mère, qui passait les nuits en prières dans l'oratoire de sa maison, fut trouvée étranglée dans le cilice qu'elle revêtait pour prier ; et son fils ayant été accusé de ce parricide, l'évêque crut devoir le séparer de la communion des fidèles. Cependant, le jour de la fête de saint Julien, martyr, qu'on célébrait en Auvergne avec beaucoup de solennité, le comte se présenta devant l'évêque, se plaignant qu'on l'eût excommunié sans avoir été entendu. Le prélat lui permit d'assister à la messe, comme les autres fidèles ; mais lorsque Eulalius s'approcha de la sainte table, l'évêque lui dit d'un ton sévère : « Comte, » le bruit populaire t'accuse de parricide ; quant à moi, » j'ignore si tu as commis ou non le crime, et j'en remets » la justice à Dieu et au glorieux saint Julien. Si tu te sens » en état de communier, comme tu le dis, approche-toi, » prends une portion de l'Eucharistie et porte-la à ta bou- » che ; Dieu sera juge de ta conscience. » Le comte prit l'Eucharistie, communia et se retira.

Eulalius avait pour femme Tétradie, qu'il négligeait, en raison des liaisons qu'il entretenait avec des femmes d'une condition inférieure, et qu'il accablait même quelquefois de mauvais traitements. Réduite aux plus dures extrémités, elle profita d'une absence que fit Eulalius, pour s'enfuir de la maison conjugale, avec Virus, neveu de son mari, qui la confia au duc Didier, dans l'intention de l'épouser plus tard. Tétradie avait emporté or, argent, vêtements et tout ce qu'il y avait de plus précieux dans la maison de son mari. Eulalius, indigné de l'outrage que lui avait fait son neveu, le poursuivit et le tua *dans les défilés des vallées d'Auvergne*. Didier, qui venait de perdre sa femme, ayant appris la mort de Virus, épousa Tétradie. Le comte, de son côté, enleva une religieuse d'un monastère de Lyon et commit plusieurs autres crimes. Enfin, l'indignation publique fut soulevée à

un tel point par ces honteux scandales, que les évêques et les grands de l'Auvergne, du Rouergue et du Gévaudan, s'assemblèrent en synode sur les confins de ces trois provinces pour prononcer sur la conduite de ces grands coupables. Tétradie se fit représenter par Agynus ; mais Eulalius se présenta lui-même pour accuser sa femme. Comme il se bornait à réclamer les effets précieux enlevés de sa maison, on décida que Tétradie lui restituerait le quadruple de ce qu'elle avait emporté ; les enfants qu'elle avait eus de Didier furent déclarés bâtards ; enfin, il fut décidé qu'après avoir restitué ce qu'elle avait emporté à son mari, Tétradie aurait la faculté de revenir en Auvergne, jouir sans trouble des biens qu'elle tenait de la succession de son père. Ce jugement, qui peint bien les mœurs et les lois de l'époque, fut aussitôt exécuté ; il fut rendu en l'année 585, la neuvième du règne de Childebert (1), dix-neuvième roi d'Austrasie.

De tels désordres et de tels scandales réveillèrent le zèle des évêques, qui se réunirent à Paris en 614, au nombre de soixante et dix-neuf et convinrent de plusieurs réglements qui furent sanctionnés et promulgués par le roi lui-même pour l'exécution des canons qui avaient été négligés depuis fort longtemps.—L'année suivante, 586, saint Sulpice, évêque métropolitain de Bourgès, réunit ses suffragants dans la cité d'Auvergne, et y termina un ancien différend entre Innocent, évêque de Rodez, et Ursicin, évêque de Cahors, au sujet de quelques paroisses, dont les deux prélats se disputaient la juridiction (2).

Le zèle du saint évêque Avit ne fut arrêté que par son trépas, qui arriva le 20 août 594. Il fut enterré dans son église de Notre-Dame-du-Port, où sa mémoire est encore

(1) GREG. TURON., *Hist.*, liv. X, c. 8 ; SAVARON, *Orig. de Clerm.*, p. 54. Les uns croient que ce synode eut lieu à Saint-Urcise, les autres à Marvejols, en Gévaudan.
(2) GREG. TUR., *Hist.*, liv. IV, c. 35, etc.

fort honorée. Sa fête fut transférée au 20 septembre par Rençon (XIe siècle), évêque de Clermont, en raison de la célébration de la fête de l'Assomption de Notre-Dame, que ce prélat avait établie dans son diocèse (1).

L'événement suivant, arrivé vers la fin de l'épiscopat de saint Avit, est une preuve de la grande vénération dans laquelle était déjà, à cette époque reculée, parmi les fidèles, une image de la sainte Vierge, conservée dans l'église Cathédrale, à laquelle on attribuait plusieurs faits miraculeux. Saint Grégoire de Tours rapporte à ce sujet que des captifs enchaînés dans la prison de la ville d'Auvergne, ayant adressé de ferventes prières à la Mère du Sauveur, furent miraculeusement délivrés, leurs chaînes s'étant rompues et les portes de la prison s'étant ouvertes d'elles-mêmes.—Ces captifs, se voyant en liberté, se réfugièrent dans la Cathédrale, où le comte Eulalius les fit reprendre de vive force, sans respect pour cette église, qui était un lieu d'asile considéré jusque-là comme inviolable. Le comte les fit charger de nouvelles chaînes, qui se rompirent une seconde fois, ce qu'on attribua aux prières de saint Avit ainsi qu'à l'innocence des prisonniers, qui fut pleinement démontrée par la suite. Depuis cet événement, l'image de la Vierge dont nous parlons reçut le nom de ***Notre-Dame des Prisonniers*** ou ***de la Prison***, ***Beata Maria de carcere.*** Nous pensons que c'est la même dans laquelle l'évêque Etienne II *enserra*, en l'année 960, de saintes reliques qu'il avait rapportées de Rome, ce qui la rendit beaucoup plus précieuse, ajoute Savaron, qui rapporte ce fait dans ses ***Origines de Clairmont.***

Nous aurons encore plusieurs occasions de parler de cette image vénérée ainsi que de la grande dévotion à la Vierge, qui a existé de tout temps dans l'église Cathédrale de

(1) Grég. Tur., *Hist.*, liv. IV, c. 35; liv. V, c. 11.

Clermont, cette église ayant constamment porté le nom de Notre-Dame, quoique ses patrons aient toujours été saint Vital et saint Agricole, dont les reliques étaient conservées sur le maître autel.

Sous l'épiscopat de saint Avit, une nouvelle épidémie s'était déclarée, dix ans après celle qui avait fait sous celui de Cautin de si affreux ravages à Clermont; cette épidémie parut à la suite de troubles atmosphériques et de circonstances physiques tellement remarquables que nous croyons devoir les rapporter.

En l'année 580, la cinquième du règne de Childebert, roi de Metz et de Bourgogne, des pluies qui durèrent douze jours consécutifs causèrent en Auvergne un nouveau déluge, et la Limagne fut inondée à un tel point, qu'un grand nombre de champs ne purent être ensemencés. La Loire et l'Allier, ainsi que leurs nombreux affluents, grossirent tellement, qu'ils dépassèrent des limites qu'ils n'avaient jamais atteintes. Beaucoup de troupeaux périrent; beaucoup de cultures furent anéanties; un grand nombre d'édifices furent couverts par les eaux. Le Rhône, sortant de ses rives, emporta tout ce qu'il rencontra dans son cours rapide, et détruisit une partie des murs de la ville de Lyon. Enfin, les pluies s'arrêtèrent, et vers le mois de septembre les arbres commencèrent à fleurir.

Dans le cours de la même année, on vit en Touraine, un matin et peu d'instants avant le jour, une grande lueur traverser le ciel et aller se perdre vers l'orient; au même moment, un bruit semblable à celui de la chute d'un arbre fut entendu dans un espace de plus de cinquante milles. La ville de Bordeaux fut ébranlée par un tremblement de terre, dont les effets se firent ressentir jusqu'en Espagne. Des maisons et des granges pleines de récoltes prirent feu subitement, sans qu'on pût assigner à ces incendies qu'une cause surhumaine. — Enfin, pour terminer cette

série de calamités, la ville de Bourges fut frappée par la grêle et celle d'Orléans presque entièrement dévorée par les flammes.

Une grave maladie ne tarda pas à succéder à ces perturbations, et à se répandre dans la plus grande partie de la France; l'Auvergne en fut particulièrement affectée. Ainsi que dans l'épidémie qui sévit en ce moment dans plusieurs provinces (1), les malades étaient saisis d'une fièvre violente, accompagnée de vomissements, de crampes, de douleurs de reins et de pesanteurs de tête. Les gens simples attribuaient cette maladie, comme le peuple le fait encore aujourd'hui pour le choléra, à un poison subtil jeté dans les sources et les fontaines; et ce qui les confirmait dans cette opinion, c'est que l'usage des plantes que les anciens employaient comme contre-poison, procurait presque aussitôt un notable soulagement.

La maladie commença à sévir en Auvergne dans le mois d'août; elle exerça d'abord ses ravages parmi les enfants; un grand nombre succombèrent; plus tard elle atteignit de grands personnages du temps. Le roi Chilpéric en fut gravement malade, et ses deux fils devinrent victimes de la contagion. Enfin, la reine Austrilgide, femme de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, paya sa dette au terrible fléau; cependant, avant de rendre le dernier soupir, cette méchante princesse, cédant à une idée infernale, exigea du roi son mari qu'il fît mettre à mort les médecins qui l'avaient traitée. Le roi eut la faiblesse de céder à cette exigence criminelle, et de les faire périr tous les deux par l'épée. — Mais comme si ce crime eût réveillé le courroux céleste un instant assoupi, l'année suivante, il y eut de nouveaux troubles dans l'air, de nouveaux dérangements dans les saisons, qui furent suivis de nouvelles épidémies.

(1) Octobre 1854. Le choléra avait fait dans Clermont même un assez grand nombre de victimes.

Dans le mois de janvier de l'année 582, survinrent des pluies torrentielles, accompagnées de violents coups de tonnerre ; des fleurs se montrèrent aux arbres au milieu de cette saison rigoureuse ; une comète apparut entourée d'un cercle noir, qui ne la rendait que plus scintillante. Il en sortait un rayon d'une longueur prodigieuse qui ressemblait à la trace prolongée d'un vaste incendie. A Paris, une pluie de sang *véritable* (1), se détachant de la nue, tomba sur les vêtements de plusieurs personnes qui rejetèrent avec horreur des habits maculés de semblables souillures. Tous ces prodiges furent suivis d'une nouvelle épidémie qui porta la désolation dans un grand nombre de provinces, parmi lesquelles l'Auvergne ne fut malheureusement point épargnée (2).

La guerre, la famine, la peste et les autres maladies ont été considérées dans tous les siècles comme des fléaux dont Dieu se sert souvent pour punir les peuples coupables et pour les rendre meilleurs. Les hérésiarques, les usurpateurs sont également des fléaux de Dieu, auxquels il faut joindre ces conquérants fameux, que les peuples dans leur fol aveuglement saluent presque toujours du titre de grands hommes.

(1) In Parisiaco verò termino, verus sanguis ex nube defluxit, etc. (Greg. Tur.).
(2) Greg. Tur., *Hist.*, lib. V, 33, 34, 35.





SAINT VALERY, OU VALERIE, ABBÉ ET CONFESSEUR.

(1er Avril.)



ALERY naquit en Auvergne, vers l'année 572, sous l'épiscopat de saint Avit Ier. Sa première occupation fut de garder les brebis de son père ; cependant il trouvait encore le temps d'apprendre les bonnes lettres à son insu. Lorsqu'il eut acquis quelque instruction, il se retira près d'un de ses oncles, abbé du monastère d'Antoin, où il se fit religieux contre la volonté de ses parents. Comme il n'avait eu d'autre désir, en embrassant la vie monastique, que de s'avancer

plus facilement dans la voie de la perfection, il alla peu de temps après trouver saint Machaire, évêque d'Auxerre, qui l'admit avec empressement au nombre de ses religieux, parmi lesquels il vécut quelque temps d'une manière tout-à-fait angélique. Mais parce que le chemin de la vertu, quelque difficile qu'il puisse être, n'est jamais fatigant pour ceux qui le suivent avec courage et persévérance, saint Valery résolut de tenter un nouvel effort pour approcher de plus près encore de la perfection de la sainteté. A cette fin, ayant attiré et converti un gentilhomme appelé Bobie ou Lobo, ils s'en allèrent de compagnie au monastère de Luxeuil, en France (1), pour y vivre sous la discipline de saint Colomban, dont la réputation de sainteté était parvenue jusqu'à eux.

Né dans la province de Leinster, en Irlande, vers l'année 540, Colomban fit de bonne heure d'excellentes études. La nature l'avait doué, du reste, de toutes les qualités de l'esprit et de tous les agréments de la figure. Craignant les attraits de la volupté et voulant se dérober aux vains plaisirs que le monde lui promettait, il se retira, sous la conduite d'un saint vieillard nommé Silen, dans le monastère de Bangor. Il passa ensuite en Angleterre, et de ce royaume dans les Gaules, accompagné de douze religieux de sa nation.—Un vieux château ruiné dans les solitudes des Vosges,

(1) En France ; c'est ainsi que s'exprime sous saint Louis Vincent de Beauvais, dans son *Miroir historial* (*Speculum historiale*). Après la mort de Clovis, par le partage que firent ses fils de son vaste royaume, la France commença à être divisée en *Oosterrich* ou partie orientale, et par corruption Austrie et Austrasie ; et en *Westrich* ou partie occidentale, et par corruption Neustrie. L'Austrasie comprenait tout ce qui est entre la Meuse et le Rhin, et même en deçà de la Meuse, Reims, Chalon, Cambrai et Laon. Elle comprenait de plus l'ancienne France, et tous les peuples subjugués au-delà du Rhin, comme les Bavarois, les Allemands, et une partie des Thuringes. La Neustrie s'étendait depuis la Meuse en deçà jusqu'à la Loire. L'Aquitaine, et par conséquent l'Auvergne, qui en faisait partie, ni la Bourgogne, n'étaient comprises sous le nom de *France*, pas même lorsqu'elles eurent été conquises, non plus que la Bretagne, au moins la basse, qui était un état indépendant. On disait encore en Auvergne, au dix-septième siècle, aller en France, lorsqu'on en sortait en traversant la Loire.

fut sa première retraite. Mais bientôt une foule de disciples s'étant présentés à lui, il bâtit, vers l'an 600, un monastère dans un endroit plus commode, à Luxeuil, dans l'ancienne Franche-Comté, alors le pays des Séquanais, et un autre à Fontaine, en Bourgogne. Thierry II, roi de ce dernier pays, l'exila à Besançon, à la sollicitation de Brunehaut, son aïeule, à laquelle le saint abbé donnait vainement des avis salutaires, avec une franchise dont elle était offensée. Colomban passa ensuite en Italie, et y fonda l'abbaye de Bobbio, où il mourut le 21 novembre 615, après avoir vu s'accomplir la terrible prophétie qu'il avait faite, touchant la réunion de toutes les couronnes de France sur la tête de Clotaire II, par la mort violente de ceux qui les possédaient, ou qui étaient appelés à les recueillir.

Saint Colomban ne fut pas longtemps à discerner les grandes qualités dont Dieu avait doué saint Valery; et pour éprouver davantage sa vertu, il lui donna d'abord à remplir une des plus humbles occupations du monastère, en le chargeant du soin du jardin. Valery accepta joyeusement cet emploi, et Dieu permit que, pendant tout le temps qu'il en resta chargé, le jardin fût délivré des nombreux insectes qui causèrent de grands ravages dans les jardins voisins.— Les religieux, étonnés, attribuèrent ce bienfait à la grande vertu de leur jardinier, tansdis que Valery le rapportait entièrement aux mérites de ceux qu'il servait. Au bout de quelques mois, saint Colomban l'admit au nombre de ses religieux, et il fut d'autant plus porté à le faire, qu'il avait souvent remarqué en s'approchant de lui une odeur douce et agréable; cette singularité était moins étonnante, lorsqu'on considérait que ce vertueux jeune homme avait constamment vécu dans un état de pureté de corps et d'esprit qui approchait de celle des anges.

Quelque temps après que saint Valery se fut enrôlé dans la milice de Jésus-Christ, un des religieux du monastère,

nommé Virandonelle, fut inspiré du Ciel d'aller à la conquête des âmes et de prêcher l'Evangile aux gentils, dont le nombre était encore fort grand dans quelques parties du nord de la Gaule. Il choisit pour compagnon Valery, dont il connaissait le courage et la grande vertu. Ce dessein ayant été approuvé par saint Colomban, les deux missionnaires évangéliques, après avoir reçu la bénédiction de leur supérieur, quittèrent Luxeuil et se dirigèrent vers le pays des *Ambiani*, qu'on a nommé depuis la Picardie. Après avoir parcouru longtemps cette province, en prêchant la parole de Dieu à ses habitants, nos saints religieux se fixèrent dans un lieu appelé Leucanée, que le roi Clotaire II leur donna, et qui était situé à l'embouchure de la Somme dans la mer Océane. Ce fut là qu'ils jetèrent les premiers fondements d'un monastère de la règle de Saint-Benoît, devenu depuis fort célèbre. Mais Valery, sachant par expérience que Dieu se communique plus facilement à ses serviteurs dans la solitude que dans la compagnie des hommes, se bâtit une cellule un peu à l'écart des autres religieux, où il passa le reste de ses jours dans une grande sainteté et une grande austérité de vie, qu'il savait accorder avec une rare humilité, beaucoup de chasteté et de modestie. Jamais il ne montait en chaire pour instruire le peuple, jamais il ne chantait les louanges du Seigneur, sans que ses yeux ne se remplissent de larmes; elles étaient dues à la profonde sensibilité de son cœur, ainsi qu'au respect qu'il ressentait pour la parole de Dieu et pour tout ce qui touchait aux choses saintes.—On raconte que parmi les bêtes farouches, celles qui fuient le plus le commerce des hommes, remarquaient sans doute en lui tant de mansuétude et de douceur, qu'elles venaient prendre dans ses mains leur nourriture et se laissaient toucher par lui comme si elles eussent été privées. Saint Valery se plaisait dans l'austérité de la vie et dans les mortifications volontaires; il n'avait d'autre lit que quelques roseaux, sur

lesquels il se reposait quand il était trop accablé de fatigue. Il prenait un peu de nourriture le dimanche, qui lui suffisait pour une bonne partie de la semaine; ne buvait que de l'eau, et ne goûtait au vin que lorsqu'il en était pressé par les personnes avec lesquelles il se trouvait et par motifs d'obéissance. Il passait des nuits entières en prières, souvent au milieu des broussailles, dans les vallons les plus écartés, lorsqu'il pouvait se dérober à ses frères. — Il avait pour tout vêtement une tunique et un chaperon. Sa figure, ordinairement d'une pâleur extrême, s'animait et ses joues se coloraient d'un pur vermillon, lorsque Dieu avait rendu la santé à quelque malade ou fait quelque autre merveille à la suite de ses prières. Dieu le permettait sans doute, afin qu'on pût reconnaître à ce signe que cette grâce était accordée en considération des mérites de son serviteur. Enfin, l'intégrité de sa vie et l'amour que le Seigneur lui portait, parurent par la multitude des miracles que Dieu fit en témoignage de sa vertu, pendant son séjour dans ce monde, dont nous citerons quelques-uns.—On raconte que se rendant un jour à Amiens, saint Valery vit le corps d'un homme qui avait demeuré longtemps au gibet, et auquel la vie fut rendue par la prière qu'il en fit au Seigneur.

Une dame fort charitable, lui ayant envoyé par son valet quelques pains, avec deux bouteilles de vin, le commissionnaire infidèle ne lui rendit qu'une bouteille, avec une partie du pain, ayant caché le reste sur le chemin. Le saint l'avertit charitablement de ne point boire de ce vin, ni manger de ce pain dérobés, à cause qu'un serpent venimeux avait empoisonné le pain et s'était glissé dans la bouteille. Le voleur, surpris de cette nouvelle, se trouva bien confus; mais il le fut encore davantage quand il vit que la chose était telle que le saint la lui avait dite. Touché de repentir, il demanda pardon à Dieu de sa faute, et en fit une sincère pénitence.

Un jour d'hiver, comme saint Valery se retirait avec ses compagnons vers son monastère, il entra dans la maison d'un prêtre, qu'il trouva à s'entretenir avec le juge du lieu, de sujets licencieux et impudiques, ce qui le choqua tellement qu'il voulut d'abord se retirer; cependant, avant de le aire, il crut bon d'avertir avec douceur ces deux hommes que le Seigneur devait nous demander compte au jour du jugement de toute parole oisive qui serait sortie de notre bouche. Mais cet avertissement amical, au lieu de calmer les deux interlocuteurs, ne fit que les exciter à continuer eur sales discours. Le père, voyant leur obstination, les quitta en leur disant d'un ton sévère : Nous étions entrés chez vous poussés par la rigueur du froid, afin de nous y réchauffer un peu ; mais l'impudence de vos discours nous force d'en sortir sans l'avoir fait, plutôt que de prêter l'oreille à des paroles aussi criminelles que celles que vous n'avez pas honte de proférer devant nous. A peine le saint abbé était-il sorti, que ces deux hommes ressentirent les effets de la punition divine : le prêtre, comme le plus coupable, devint aveugle au même instant, et le juge fut atteint d'une gangrène qui lui dévora les parties honteuses et causa sa mort dans peu de jours. Il est vrai que, se sentant touchés de la main de Dieu, ces deux pécheurs donnèrent quelques signes de repentir, avant d'aller rendre compte à Dieu de leurs actions criminelles. Saint Valery quitta ce monde vers l'année 620, laissant après lui la renommée d'un grand saint et d'un bienfaiteur de l'humanité.

Sur la plage autrefois déserte de Leucanée, où un pauvre berger d'Auvergne était venu vers la fin du sixième siècle, planter une croix et bâtir une église à Jésus-Christ, s'élevèrent bientôt de nombreuses habitations, qui prospérèrent à l'ombre des murs protecteurs du monastère du saint missionnaire. Ces habitations devinrent par la suite une ville commerçante qui prit le nom de son fondateur.

Saint-Valery reçut pendant longtemps les vaisseaux de toutes les parties du monde. Ce fut de son port, que Guillaume-le-Conquérant partit, le 30 septembre 1066, avec 1100 voiles et cent mille hommes, pour la conquête de l'Angleterre. Quoique un peu déchue, cette ville est encore opulente, et il entre chaque année trois ou quatre cents navires dans son port (1).

(1) Voyez sur saint Valery BARONIUS en ses notes, 1er avril; TRITHÈME, lib. III, *De Viris illustr.*, cap. 77; le P. BRANCHE, au 1er avril.



SAINT LÉOBARD, SAINT CALUPAN, SAINT FRAMBALD ET SAINT YVOINE, ERMITES ET CONFESSEURS.

(18 Janvier.)

Le sixième siècle fut un de ceux pendant lesquels on vit dans la Gaule un plus grand nombre de saints personnages.—Les monastères ne suffisant plus à contenir tous ceux qui quittaient le monde pour vivre dans la retraite, beaucoup d'entre eux cherchèrent dans de plus profondes solitudes cette vie contemplative qui unit l'homme avec Dieu et lui donne un avant-goût des délices célestes. Les grottes et les forêts se peuplèrent d'ermites, qui édifiaient les peuples par l'austérité

de leurs mœurs, et qui cherchaient la voie du ciel par la mortification et la prière. De ce nombre fut saint Léobard, qui naquit en Auvergne, sous le règne de Charibert et de Chilpéric, rois de France, et sous l'épiscopat de saint Avit. Il était d'une fort honnête famille, et après qu'il eut terminé ses études, ses parents le fiancèrent à une personne de sa condition, espérant qu'il serait l'appui de leur vieillesse, puisque leur fils aîné ne leur donnait pas tout le contentement qu'ils devaient en espérer. Les fiançailles étaient à peine terminées que le père et la mère de Léobard moururent à quelques jours de distance l'un de l'autre. Ce malheureux événement lui permit de suivre son inclination, qui était de fuir les plaisirs mondains et de vivre dans la retraite (1).

Après avoir été visiter son frère, qu'il trouva dans un état si complet d'ivresse, qu'il ne le reconnut pas et qu'il lui refusa l'entrée de sa maison, Léobard reprit le chemin de l'habitation paternelle, qu'il quitta peu de temps après, bien résolu de faire un divorce complet avec le monde.—Il se rendit d'abord à Tours, pour y visiter le tombeau de saint Martin, où l'on accourait alors de tous les coins de l'Europe, en raison des merveilles qui s'y opéraient.—Il y fit quelque séjour; et passant ensuite la Loire, il se retira dans une grotte voisine du monastère de Marmoutier, creusée dans les rochers qui bordent le fleuve en cet endroit, et qu'avait quittée, il y avait fort peu de temps, un ermite nommé Alaric.—Là il parvint dans peu de temps à un si haut degré de sainteté, par la pratique de toute sorte de vertus, ainsi qu'à un tel point d'humilité, qu'il fut bientôt en grande vénération dans tout le pays.—Comme sa grotte était peu spacieuse, il résolut de travailler à l'agrandir en brisant lui-

(1) Saint Grégoire de Tours remarque que le bienheureux Léobard n'était pas de ceux qui cherchaient à plaire aux Barbares, en laissant flotter épars les anneaux de leurs cheveux : *Dimissis capillorum flagellis barbarum plaudebat* (*De Vit. Patrum*).

même les parois du rocher. — Ce rude travail servait en même temps à mortifier son corps, et il joignit à cette mortification le jeûne, l'oraison, le silence et la lecture des divers offices, qu'il récitait nuit et jour en l'honneur de Dieu et des saints.

Léobard continua durant vingt-cinq ans cette rigoureuse manière de vivre, et devint d'une telle maigreur, qu'il avait à peine figure humaine.—Mais en raison de tant d'austérités, Dieu lui accorda le don des miracles, de manière qu'il guérissait avec sa seule salive les plaies les plus invétérées, et éteignait les ardeurs de la fièvre avec le signe de la croix.

Enfin, exténué par tant de travaux, de jeûnes et de macérations, le saint ermite prédit au mois de décembre qu'il mourrait avant les fêtes de Pâques, ce qui se réalisa ponctuellement.—Un jour de dimanche, il dit à son compagnon de lui préparer quelque chose à manger, parce qu'il sentait une extrême débilité d'estomac. Lorsque tout fut prêt, le saint lui dit : Sortez, et allez voir si la messe est finie. Cet homme obéit, et rentrant presque aussitôt, il trouva le corps de Léobard étendu sur la terre, les yeux fermés et ne donnant aucun signe de vie. Le frère, tout effrayé, courut vite au monastère chercher les religieux, qui lavèrent le corps, le couvrirent de ses habits et le placèrent dans le tombeau qu'il avait lui-même construit dans sa cellule, tandis que son âme bienheureuse allait prendre place dans les tabernacles éternels. Le corps de ce saint ermite fut longtemps après porté dans l'église de Saint-Paul de Clermont.

(3 Mars.)

Ce fut encore sous l'épiscopat de saint Avit Ier, si fertile en saints personnages, que vécut le bienheureux Calupan, auquel deux localités de la haute Auvergne se disputent encore aujourd'hui l'honneur d'avoir servi d'asile. Les uns placent l'ermitage dans lequel il termina ses jours dans une de ces curieuses grottes à plusieurs étages qui se trouvent au-dessus des hameaux de Fraisse-Haut et de la Veyssière, dans la paroisse de Bredons, près de la ville de Murat.

Les autres, et ce sont, je crois, les mieux informés, disent qu'étant entré fort jeune au monastère de Méallet (*Meletum*) dans le voisinage de Mauriac, il s'y exerçait principalement à la pratique de l'humilité chrétienne, et vivait dans une si austère abstinence, qu'il ne pouvait plus observer les exercices ordonnés par la règle, ce qui mécontentait beaucoup le supérieur et les autres religieux, qui lui reprochaient souvent sa nourriture, le regardant comme étant indigne de manger, puisqu'il ne voulait pas travailler. Calupan fut si sensible à ces reproches, que, pour n'être à charge à personne, il se retira dans un vallon voisin du monastère, où il établit sa demeure dans une grotte d'un accès difficile, que l'on visite encore de nos jours, qui avait sans doute autrefois servi de retraite en temps de guerre aux habitants du voisinage; aujourd'hui même, on ne peut y monter que par une échelle. Calupan y éleva un petit oratoire, pour y offrir ses prières à Dieu; et souvent, tandis qu'il était en oraison, des serpents descendaient sur sa tête et s'entortillaient autour de son col, sans lui faire aucun mal.

Saint Grégoire de Tours raconte que ce solitaire fut un jour visité par deux énormes dragons, dont l'un, en se dressant, vint placer sa gueule contre la bouche du saint

ermite, qui, sans s'effrayer de ses sifflements, chassa de sa présence ces envoyés de Satan par le seul pouvoir du signe de la croix.

Calupan ne mangeait, et fort rarement encore, qu'un peu de poisson qu'il prenait dans une petite rivière qui coulait au pied de son ermitage; il n'y joignait que le pain qu'on lui envoyait du monastère, et ne buvait que l'eau qui tombait goutte à goutte du rocher dans un petit réservoir qu'il avait pratiqué dans sa demeure.

Quoiqu'il ne sortît jamais de sa retraite, l'éclat de sa sainteté attirait à son ermitage grand nombre de fidèles qui venaient de fort loin lui demander des prières pour la guérison de leurs maux. Il ne se montrait jamais au public, se contentant d'étendre la main par une petite fenêtre, après avoir prié pendant quelques instants, et de donner aux assistants sa bénédiction avec le signe de la croix.

Cet humble ermite reçut un jour dans sa retraite la visite de saint Avit, évêque de Clermont, accompagné de saint Grégoire de Tours, qui était alors son archidiacre. Cet historien a écrit la vie de saint Calupan, et rapporte avoir appris de sa bouche beaucoup du particularités, et avoir vu beaucoup de choses qui lui donnent une grande idée de sa sainteté. Il reçut pendant cette visite le diaconat et la prêtrise des mains de saint Avit, dans la grotte même où il faisait sa demeure. — Enfin, après avoir vécu de longues années comme un ange sur la terre, il alla rejoindre les bienheureux dans le ciel, et jouir avec eux de la présence de Dieu pendant l'éternité (1).

(1) Voyez sur saint Calupan, Grégoire de Tours, *Hist.*, liv. V, c. 9, *et Vit. Patr.*, c. 11; Surius, au troisième jour de mars; Savaron, dans la vie de saint Avit; *le Martyrol. de Saint-Benoît*, ainsi que l'histoire manuscrite d'Auvergne de M. Teillard, curé de Virargue, nº 117 de la bibliothèque de Clermont.

(23 Août.)

Voici encore un pieux solitaire à ajouter à tous ceux qui vécurent jadis sur la terre d'Auvergne, ainsi qu'à la nombreuse liste de ses saints. Frambald, Auvergnat de nation, noble d'origine et fort savant dans la connaissance des lettres hébraïques, grecques et latines, s'étant promptement aperçu de l'inconstance et de la méchanceté des hommes, dit adieu à ses parents et leur abandonna toutes les prétentions qu'il pouvait avoir sur leur riche héritage.

Décidé à vivre désormais dans la plus profonde retraite, il se retira dans les vastes solitudes de la forêt de Javron, afin d'employer le reste de ses jours à la prière, ainsi qu'à la méditation des choses célestes. Il se logea dans une cabane qu'il construisit de ses mains, avec des branches qu'il arrachait aux arbres avec beaucoup de peine. Il demeura longtemps dans cette forêt, entièrement inconnu au monde, vivant de fruits sauvages et buvant de l'eau des ruisseaux. Enfin, l'éclat de ses vertus le fit découvrir, et bientôt on accourut près de lui de tous les endroits de la province.— Il donnait à ceux qui le visitaient des préceptes salutaires qui étaient souvent suivis de grands miracles, car il chassait les démons du corps des possédés et rendait la santé aux malades. Il parvint ainsi à une grande vieillesse, et mourut le 23 août de l'année 570, la première de l'épiscopat de saint Avit, et sous le règne de Childéric, roi de France. Saint Frambald eut un disciple nommé Constance, d'une sainteté plus admirable qu'imitable, accompagnée également du don des miracles. Suivant le martyrologe de Saint-Benoît, saint Frambald et son compagnon furent pendant quelque temps disciples de saint Maximin, évêque d'Orléans.

Quoiqu'on ne soit pas bien certain du siècle où il a vécu, nous croyons devoir placer ici saint Yvoine, confesseur. Originaire de Languedoc, il vint en Auvergne et s'y arrêta dans un lieu fort sauvage des environs d'Issoire, qu'on appelait alors *Pierre-Encise*; il y finit ses jours dans une retraite exemplaire par les austérités et les mortifications qu'il y pratiqua. Son corps ayant été enseveli dans ce lieu, il a été appelé Saint-Yvoine, et l'on y a bâti une église en son honneur.



SAINT GRÉGOIRE, DIX-NEUVIÈME ÉVÊQUE DE TOURS.

(1er Avril.)

Dans la même année que mourut saint Avit (594), l'Eglise gallicane perdit une de ses plus grandes gloires, saint Grégoire de Tours, le père de l'histoire de France et l'un des hommes les plus remarquables de son temps, soit comme homme d'état, soit par la sainteté de sa vie. — La ville de Clermont, constante rivale de celle de Riom, lui a disputé la gloire d'avoir vu naître saint Grégoire de Tours, comme elle lui a disputé l'honneur d'avoir vu mourir saint Amable

et d'avoir possédé la première les précieuses reliques de ce saint personnage. Cependant les écrits mêmes de saint Grégoire de Tours semblent prouver qu'il était de Riom, puisqu'il paraît qu'il l'habitait constamment ainsi que ses parents dans sa jeunesse. Lorsqu'il rapporte le miracle qui arriva dans cette ville le jour de saint Polycarpe, il dit qu'il assistait à la grand'messe avec sa mère, qui en fut également témoin; on réitérait autrefois chaque année, à Saint-Amable, la mémoire de cet événement.

Dans le chapitre suivant du livre *Des miracles*, il parle de celui qui eut lieu dans la même ville, la veille ou la nuit de Noël, par l'intercession de saint Amable; et il ajoute que, s'étant couché et endormi, malgré la solennité de la fête, il fut réveillé jusqu'à trois fois, par un homme inconnu, qui finit par lui donner un soufflet, en lui disant qu'il devait l'exemple un jour pareil; il ajoute qu'aussitôt il retourna à l'église, ce qui prouve bien qu'il habitait Riom.

On voit dans une autre partie du même livre, qu'il alla dans la chapelle de Marsat, pour y célébrer les vigiles de la sainte Vierge, dont on y conservait les reliques, et que la nuit étant très obscure, la chapelle fut tout-à-coup éclairée par une vive lumière; ce qui suppose ou qu'il y venait de Riom, qui en est distant d'une demi-lieue, ou qu'il avait à Marsat une maison de campagne, comme l'a cru l'abbé Faydit. Voilà bien quelques circonstances qui prouvent que saint Grégoire habitait Riom, tandis qu'il n'en existe aucune qui autorise à croire qu'il habitait Clermont, encore moins qu'il y était né, comme le prétend Savaron, sans en apporter la moindre preuve. Aussi tous les historiens modernes ont-ils restitué ce grand homme à la ville de Riom.

Georgius Florentinus, qui prit plus tard le nom de Grégoire, naquit le 30 novembre de l'année 539, d'une famille sénatoriale et l'une des plus illustres de l'Auvergne. Son père se nommait également Georgius; Armantaria, sa mère,

était petite-fille de saint Grégoire, évêque de Langres (1).— Il était très-jeune lorsqu'il perdit son père, et il fut alors placé sous la tutelle de sa mère, qui lui rendit ses biens dès qu'il fut en âge de les régir, et se retira en Bourgogne, son pays natal. Il parle d'un voyage qu'il fit pour l'aller voir.

Georgius avait été remis fort jeune par ses parents, entre les mains de saint Gal, évêque d'Auvergne, son oncle maternel, qui l'éleva dans la pratique de la vertu et lui fit enseigner les sciences divines et humaines. Il fit sous ce grand maître tant de progrès en savoir et en sagesse, que saint Nizier, évêque de Lyon, oncle de sa mère, l'ayant eu quelque temps pour disciple, annonça qu'il serait un jour une des plus fermes colonnes de l'Église. — Après la mort de saint Gal, son jeune élève passa sous la direction de saint Avit, successeur de Cautin, qui, voulant perfectionner une éducation si bien commencée, le remit à des maîtres aussi éminents par leur science que par leur vertu.

Bien jeune encore, la sainteté qu'il devait montrer dans un âge plus avancé, brillait déjà dans ses actions.—Voyant son père affligé d'une maladie dangereuse, il fut divinement inspiré d'écrire le saint nom de Jésus et de le placer en secret sous le chevet du malade, qui guérit bientôt au grand étonnement des médecins.—Deux ans après il guérit encore son père d'une fièvre violente, qui allait le conduire au tombeau, en lui faisant sentir le foie rôti d'un poisson, comme le fit autrefois le jeune Tobie, d'après la révélation qu'il en avait eue de Dieu.

Nous avons déjà rapporté, dans la vie de saint Allyre, comment Grégoire lui-même fut miraculeusement guéri d'une fort grave maladie, en se faisant porter devant le tombeau de ce saint évêque, où il promit à Dieu de prendre

(1) Cette famille, une des plus riches et des plus puissantes des Gaules, avait fourni avant la fin de sixième siècle, dix-sept évêques à l'Eglise, savoir : quatorze à Tours, deux à Langres, et un à l'Auvergne.

les ordres sacrés, aussitôt que la santé lui aurait été rendue. Il tint ponctuellement sa promesse ; et une fois élevé à l'honneur du sacerdoce, sa jeunesse fut celle d'un pieux et studieux lévite. Il ne fréquentait d'autre compagnie que celle des doctes et saints personnages qui abondaient alors dans la ville d'Auvergne, afin de recueillir d'eux, comme les abeilles le font des fleurs, le miel de la vraie dévotion pour en nourrir et en embellir son âme.

Grégoire fut toute sa vie d'une faible santé et sujet à de fréquentes maladies. Dans l'une de ces rechutes, où les médecins étaient à bout de science, Grégoire, qui mettait constamment toute sa confiance en Dieu, voulut entreprendre le voyage de Tours, pour y visiter le tombeau de saint Martin. A peine fut-il à deux journées de la ville d'Auvergne, où il résidait alors, que, la fatigue augmentant la maladie, on voulut lui faire rebrousser chemin ; mais il refusa d'y consentir, espérant que Dieu suppléerait au défaut de ses forces, ce qui eut lieu réellement : car étant arrivé au terme de son pèlerinage, il y reçut la santé aussi subitement que miraculeusement ; et le prêtre Armentaire, qui l'accompagnait, recouvra l'usage de l'odorat, qu'il avait depuis longtemps perdu.

Il avait une dévotion si ardente dans l'efficacité des saintes reliques, qu'il n'en était jamais dépourvu, et Dieu lui fit voir plus d'une fois combien son zèle à cet égard lui était agréable.—Allant un jour de Bourgogne en Auvergne, il fut surpris d'une si furieuse tempête mêlée d'éclairs et de tonnerres, que toute sa suite se croyait perdue. Le saint, déployant les reliques qu'il portait sur lui, les présenta avec confiance et dévotion du côté où soufflait la tempête ; à l'instant même la nue se fendit en deux et laissa le chemin sec et libre à Grégoire et à ses compagnons de voyage.—Grégoire ressentit en ce moment un mouvement d'orgueil dont il fut puni à l'instant même, car son cheval broncha et le jeta par

terre. Grégoire reconnut aussitôt sa faiblesse et en demanda pardon à Dieu. Il vécut depuis ce moment dans la plus grande humilité, attribuant, comme il devait le faire, toute la gloire des choses miraculeuses dont il était témoin à celui-là seul qui le mérite.

Saint Eufroy, évêque de Tours, étant décédé en l'année 573, la douzième du règne du roi Sigebert, qui tenait sa cour à Reims, notre saint fut élu pour le remplacer et prit à cette occasion le nom de Grégoire. Lorsqu'il apprit son élection, il voulut s'y soustraire par la fuite, s'estimant indigne de cette haute dignité. Mais l'autorité du roi, les prières de la reine Brunehaut, qui d'Arienne s'était faite Catholique, et plus encore les supplications du peuple et du clergé, l'obligèrent à accepter l'épiscopat.

Le diocèse de Tours ressentit bientôt les bons effets de l'heureux choix qu'on venait de faire. Grégoire, en pasteur vigilant, visitait son troupeau, l'instruisait et le catéchisait, travaillait à la réformation de son clergé, à la pacification des troubles, à l'extirpation des hérésies et à la conversion des Juifs. — Il s'occupait à réparer les églises et il embellit de belles peintures de la vie de saint Martin la cathédrale que ce saint avait fait bâtir. Il fit lui-même élever de nouveaux temples, veilla à ce que le service divin fût célébré avec la décence requise, et que la parole de Dieu fût annoncée avec la plus grande solennité. Il avait un don spécial et surnaturel de discernement, qui lui fit connaître que Senoch, abbé d'un monastère de son diocèse, se laissait aller facilement au penchant de l'orgueil, dont il le guérit par ses sages avertissements. Il délivra saint Léobard des embûches du démon, qu'il lui découvrit lorsqu'elles lui étaient encore cachées.—Il s'adonnait avec une telle ardeur aux exercices de la pénitence, que sa santé en était souvent altérée. Sachant bien alors toute l'impuissance des remèdes naturels, il avait recours aux remèdes spirituels;

et saint Martin, qu'il implorait souvent à ce sujet, obtenait pour lui de Dieu la force de continuer ses mortifications.

Grégoire, devenu évêque, se trouva par sa haute position de patricien et de prélat gaulois, mêlé, sans avoir ambitionné cet honneur, à toutes les affaires politiques de son temps: car les successeurs de Clovis étaient demeurés fidèles à cette maxime de leur auteur, qui consistait à entourer le pavois mérovingien du prestige et de l'appui attaché au suffrage et à la coopération des pontifes orthodoxes. Saint Grégoire de Tours vécut à cette époque funeste de nos annales où deux reines que l'histoire a accusées de grands crimes, excitèrent par leur jalousie les haines sanglantes que la rivalité avait fait naître parmi les petits-fils du grand Clovis. Brunehaut, l'une de ces reines, a été cependant diversement jugée par les historiens; et s'il ne faut peut-être pas croire tout le bien que Fortunat, le grand pape saint Grégoire et notre saint lui-même en ont dit, il est également juste de se mettre en garde contre tout le mal qu'en ont raconté Aimoin, Adon et Frédegaire. Les plus habiles écrivains conviennent aujourd'hui que la calomnie la plus atroce fabriqua les crimes dont elle fut accusée. Des auteurs contemporains, qui étaient bien instruits, fournissent des preuves de sa piété et de son innocence. — La mémoire du Brunehaut se conserve encore dans plusieurs ouvrages publics que le temps a respectés; et sans parler des églises, des monastères qu'elle a fondés, il y a encore dans la Flandre et dans la Picardie de superbes chaussées, ainsi que de grandes levées en Bourgogne, qui portent le nom de cette reine.

Nous croyons donc qu'il est injuste de blâmer saint Grégoire de Tours, comme l'ont fait quelques modernes, de sa prédilection pour la reine Brunehaut, prédilection toute fondée sur les services qu'elle rendit à la religion. Lorsque le fils de Frédégonde fit mettre cette malheureuse reine à la

torture pendant trois jours avant de lui infliger une mort affreuse, ce ne fut certainement pas pour la punir de ses adultères, puisqu'elle avait près de quatre-vingts ans. Si elle avait fait mourir dix rois (ce qui est prouvé faux, dit Châteaubriand), il eût été plus juste de lui faire un crime des princes qu'elle avait mis au monde, que de ceux dont elle avait délivré la France.

Quant à Frédégonde, elle fut constamment l'ennemie acharnée de saint Grégoire de Tours, que Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, ainsi que Sigebert Ier, roi d'Austrasie, employèrent souvent dans leurs négociations comme dans leurs querelles. — Il encourut la haine de Chilpéric Ier, roi de Soissons, *l'Hérode et le Néron de son âge*, ainsi que celle de Frédégonde, en donnant asile dans l'église de Saint-Martin de Tours au duc Gontran-Boson, leur ennemi, qu'il refusa de leur livrer. Cette haine augmenta, lorsque, malgré le pouvoir de Frédégonde, qui lui fit offrir une somme considérable, il ne voulut pas se prêter à la condamnation du vertueux, mais trop facile saint Prétextat, évêque de Rouen, contre lequel Chilpéric avait convoqué à Paris un concile qui le condamna sur ses propres aveux (1). Comme le roi s'était contenté d'exiler Prétextat dans une île de la côte de la Basse-Normandie, Frédégonde termina l'affaire en le faisant assassiner.

Elle accusa, plus tard, saint Grégoire de Tours, sur la déposition d'un prêtre nommé Riculfe, d'avoir tenu contre elle des discours calomnieux. Il fut jugé dans un synode d'évêques tenu à Braine, en 580, où le roi Chilpéric avait alors une résidence. Les prélats décidèrent *que la déposition*

(1) Prétextat, craignant les suites d'un commerce scandaleux, maria en 576 Mérovée, fils de Chilpéric, avec Brunehaut, sa tante, persuadé que le cas était assez grave pour autoriser une telle dispense; mais le concile de Paris, en 577, en jugea autrement. En tout cas la dispense était nulle, puisque les évêques ne peuvent dispenser à volonté dans les lois de l'Eglise universelle.

des personnes inférieures aux évêques ne devait pas être reçue contre eux, et que l'évêque de Tours serait simplement tenu à prêter trois serments, ou un serment sur trois autels, lorsqu'il aurait célébré la messe : Grégoire souscrivit à cette sentence.

Après avoir raconté cet événement dans le cinquième livre de son *Histoire des Francs*, il fait un tableau énergique de la vengeance divine planant sur la tête coupable des rois. « Lorsque le synode de Braine fut terminé, dit-il, je ne » voulus pas m'en aller sans avoir dit adieu au bienheu- » reux évêque Sauve et l'avoir embrassé. J'allai le chercher, » et le trouvai dans la cour de la maison de Braine. Nous » étant un peu éloignés pour causer, il me dit : Ne vois-tu » pas au-dessus de ce toit ce que j'y aperçois? — J'y vois, » lui dis-je, un petit bâtiment que le roi a dernièrement » fait élever. — Il reprit : N'y vois-tu pas autre chose? » — Je n'y vois rien autre chose, lui répondis-je. — Et » lui, poussant un profond soupir : J'y vois, ajouta-t-il, » le glaive de la justice divine levé et suspendu sur cette » maison. Et véritablement les paroles de l'évêque ne fu- » rent pas menteuses, car vingt jours après moururent les » deux derniers fils du roi. »

En 587, Grégoire de Tours, devenu médiateur entre Childebert et Gontran, fut l'auteur du célèbre traité d'Andelot, qui rendit pendant quelque temps la paix à la France déchirée.

L'an 590, saint Grégoire-le-Grand fut assis sur la chaire de saint Pierre; et, comme il avait depuis longtemps témoigné combien il aimait et vénérait le saint évêque de Tours, ce prélat saisit cette occasion pour aller visiter les tombeaux des saints apôtres, et faire personnellement la connaissance du nouveau Pontife, qui le reçut avec la plus grande joie. Il le conduisit lui-même aux saints tombeaux, et il arriva dans cette visite une chose assez remarquable.

Le pape étant d'une haute stature et ayant le visage grave et plein de majesté, tandis que notre Grégoire était fort petit et d'une figure assez mélancolique, le Saint Père, en le considérant, en prit occasion d'admirer intérieurement la bonté de Dieu, qui avait logé tant de talents et de vertus dans un si petit corps, le saint évêque, à qui Dieu révéla la pensée du Pontife, se tournant alors vers Sa Sainteté, lui dit avec un ton de douceur angélique : « C'est Dieu qui nous a faits, saint Père, et non pas nous-mêmes : *Ipse fecit nos, et non ipsi nos.* » Cette répartie, faite si à propos à la pensée du Pape, confirma davantage le Pontife dans l'opinion qu'il avait de la sainteté de ce prélat, qu'il congédia après l'avoir comblé de présents et d'honneurs, tant pour lui que pour son église.

Ce grand évêque, après avoir gouverné pendant vingt et un ans l'église de Tours, en donnant l'exemple d'une sainteté nonpareille, quitta ce monde le 17 novembre de l'année 594, âgé de cinquante-cinq ans. Il avait ordonné, par humilité, qu'on l'enterrât dans le cimetière commun et dans un lieu où tout le monde pût fouler sa tombe ; mais le clergé, considérant l'éminence de ses mérites, l'ensevelit, à la gauche de saint Martin, dans un sépulcre de marbre. L'Église le mit au nombre des bienheureux, la Gaule au rang de ses plus grands évêques, et la postérité voit justement en lui le père de notre histoire nationale. « Il avait, dit un grand écrivain protestant, le double patriotisme de la religion et du pays : en lui se manifestait cette vertu épiscopale, cette importance politique, qui transportait alors à l'évêque la puissance du sénateur romain, et offrait à la race vaincue une protection respectée contre les violences de la conquête (Guizot, *Notice sur Grégoire de Tours*). »

Grégoire de Tours a laissé de nombreux écrits : lui-même en donne le catalogue à la fin de sa grande histoire : « J'ai écrit, dit-il, dix livres d'*histoires*, sept de *miracles*, un de

la *Vie des Pères ;* j'ai commenté dans un traité un livre de Psaumes ; j'ai écrit un livre d'*heures ecclésiastiques.* » Son principal ouvrage est son *Histoire ecclésiastique des Francs*, titre qui révèle le secret de l'état social à cette époque. Ce n'est pas l'histoire distincte de l'Église, ce n'est pas non plus l'histoire civile et politique seule, qu'a voulu retracer l'écrivain ; l'une et l'autre se sont offertes en même temps à sa pensée, et tellement unies qu'il n'a pu songer à les séparer. Le clergé gaulois et les Francs, c'était alors en effet toute la société, la seule du moins qui prît part aux événements et pût prétendre à une histoire. Le reste de la population vivait misérable, inactif et ignoré.

L'histoire de Grégoire de Tours s'étend jusqu'à l'an 591, et se divise en dix livres. Le premier est un résumé assez confus de l'histoire ancienne universelle, surtout sous le rapport religieux ; il se termine à la mort de saint Martin de Tours, en 397. Cette dernière partie renferme cependant des détails intéressants sur l'établissement du christianisme dans les Gaules, et ce qu'il rapporte à ce sujet est encore ce que nous avons de plus certain sur cette importante époque de nos annales.

Le second livre s'étend de la mort de saint Martin de Tours à celle de Clovis. Le conquérant mérovingien nous apparaît dans toute la vérité de son caractère. Rien de plus intéressant que le récit de sa conversion. On est cependant fâché de la froideur avec laquelle l'historien raconte les cruautés que le catéchumène de saint Remy exerça sur les membres de sa famille.

Le troisième livre se termine à la mort de Théodebert, roi d'Austrasie, en 547.

Le quatrième embrasse la suite des événements, jusqu'à la mort de Sigebert Ier, roi d'Austrasie, assassiné en 575, prince accompli, et dont le tombeau est à Saint-Médard de Soissons.

Le cinquième contient les cinq premières années du règne de Childebert II, roi d'Austrasie, de 575 à 580.

Le sixième finit à la mort de Chilpéric, en 584.

Le septième est consacré à l'année 587.

Le huitième commence au voyage que fit Gontran à Orléans, en juillet 585, et finit, en 586, à la mort de Leuvigilde, roi des Visigoths d'Espagne, qui avait renoncé à l'arianisme.

Le neuvième s'étend de l'an 587 à 589.

Le dixième, enfin, s'arrête, pour l'histoire politique, au moment où Frédégonde, en butte à la haine des Francs, vient se mettre sous la protection de Gontran; et, pour l'histoire ecclésiastique, en 591, à la mort de saint Yrieix *(Aredius)*, abbé et fondateur du monastère autour duquel s'est élevée la ville de ce nom en Limousin.

Après avoir parlé d'une disette et d'une contagion qui, cette année, désolèrent la Touraine et une partie de la Bretagne, il termine par une chronique des dix-neuf évêques de Tours, lui compris. C'est là qu'il donne l'énoncé de ses ouvrages.

La préface qui est en tête de ces dix livres, est fort remarquable : « L'étude des lettres périt parmi nous, dit-il;
» on ne trouve personne qui puisse raconter dans des écrits
» les faits d'à présent.

» Voyant cela, j'ai jugé à propos de conserver, bien qu'en
» un langage inculte, la mémoire des choses passées, afin
» qu'elles arrivent à la connaissance des hommes à venir.
» Je n'ai pu taire ni les querelles des méchants, ni la vie
» des gens de bien. J'ai été surtout excité, parce que j'ai
» souvent entendu dire à mes contemporains que peu
» d'hommes comprennent un rhéteur faisant le philoso-
» phe, tandis que la parole d'un homme simple et sans art
» se fait entendre d'un grand nombre. »

Comment, après un aveu aussi modeste et d'aussi excel-

lentes intentions, peut-on reprocher avec équité à saint Grégoire de Tours la rudesse de son langage, peu soigné et souvent incorrect? — Il a écrit de bonne foi et avec impartialité ; sans son secours et son zèle, on ignorerait complètement notre origine. Il mérite donc toute notre reconnaissance pour nous en avoir conservé le souvenir. On lui a reproché aussi injustement une crédulité quelquefois poussée trop loin, sans vouloir faire attention que les faits surnaturels qu'il raconte, dont beaucoup sont revêtus de la plus complète authenticité, étaient du goût de son temps. C'était encore le siècle des faits merveilleux, dont Dieu se servait pour affermir son Église au milieu des hérésies qui l'attaquaient de toutes parts. Il faut à chacun son lot, lorsqu'il s'agit d'écrire l'histoire, et l'on avouera sans peine qu'un sceptique eût été mal choisi pour raconter des miracles. Du reste, il est à cet égard au niveau de tous les auteurs ses contemporains; quant aux critiques qui lui ont attribué une sorte d'insensibilité pour les mœurs de ses contemporains, ils auraient dû, entre autres morceaux du même genre, lire plus attentivement le début de son cinquième livre : « Il me pèse, dit le vénérable historien, » d'avoir à raconter les vicissitudes des guerres civiles qui » écrasent la nation et le royaume des Francs, et, chose » cruelle ! nous ont déjà fait voir ces temps marqués par le » Seigneur pour d'affreuses calamités, le frère livrant le » frère, le père livrant le fils, etc. » — On trouvera dans peu d'historiens des tableaux plus énergiques d'indignation patriotique à la vue des crimes impunis dont le nombre était si grand à cette époque, qu'on en rencontre à chacune des pages que nous a laissées l'Hérodote gaulois.

Saint Grégoire, en terminant l'*Histoire des Francs*, conjure les copistes de ne point altérer son ouvrage. Cet historien avait à redouter des ennemis beaucoup plus dangereux que les copistes, mais il ne les soupçonnait pas :

c'étaient ces perfides commentateurs dont nous avons parlé dans la préface de cet ouvrage, qui, tout en feignant de respecter le *saint*, dénaturent le sens des phrases de l'historien et le revêtent d'un masque vraiment hideux. Parmi ces commentateurs de notre époque, nous citerons particulièrement MM. Ampère et Fauriel (1), dont l'infidélité ne s'est point bornée à nous conter de fabuleuses anecdotes ecclésiastiques et littéraires sur le sixième siècle, mais qui ont fait du saint évêque de Tours un théologien dont tout le savoir se réduisait à deux ou trois des plus triviales injures, un prélat sacrifiant aux tyranniques caprices des rois les règles de la discipline ecclésiastique, un historien qui ne rougissait pas d'applaudir et de sanctifier les crimes les plus affreux.

Fort heureusement, cependant, tous les appréciateurs sérieux n'ont point montré un rigorisme si farouche à l'égard du saint évêque de Tours : M. Augustin Thierry, par exemple, est l'admirateur enthousiaste du père de notre histoire nationale, et nous sommes heureux d'avoir rencontré la même justice et la même sympathie dans un illustre écrivain qui, comme saint Grégoire, appartient à l'Auvergne : « Ce qu'on remarque toujours dans l'*Histoire* » *des Francs*, dit M. de Barante, c'est un caractère de » bonne foi et un jugement libre et courageux des princes » faibles ou féroces, qui mêlaient alors leurs noms aux » malheurs de la France (2). »

Le jugement impartial de M. de Barante et celui de M. Augustin Thierry, suffisent à nos yeux pour détruire complétement les insinuations hypocrites des deux commentateurs infidèles.

(1) Ampère, *Hist. litt.*, t. II.—Fauriel, *Hist. de la Gaule*, t. III.
(2) *Biographie universelle* de Michaud, article *Saint Grégoire de Tours*.

SAINT DÉSIDÉRAT, OU DÉSIRÉ, DIX-NEUVIÈME ÉVÊQUE D'AUVERGNE.

(14 Février.)

DÉSIDÉRAT était un prêtre d'une très-sainte vie, lorsqu'il fut choisi par le clergé et par le peuple pour succéder à saint Avit. — Il est dit dans les leçons de son office qu'il s'acquitta très-dignement de tous les devoirs d'un saint évêque. Il décéda le 11 février de l'année 615, et fut enterré près du monastère de Saint-Allyre, où, dans la suite, on bâtit une église en son honneur, qui fut détruite par les Sarrasins avec plusieurs autres, l'an 729 ou 730.

SAINT VOSY (EVODIUS OU VOSIUS), SEPTIÈME ÉVÊQUE DU VELAY. TRANSLATION DU SIÉGE ÉPISCOPAL DU VELAY DE SAINT-PAULIEN AU PUY.

(12 Novembre.)

I.

On ne sait rien de certain sur la naissance et l'origine de saint Evode, que l'on appelle communément saint Vosy. — Les divers historiens de l'Église du Velay disent qu'il était natif de cette province, ce qui est fort probable; qu'il était d'une naissance illustre et qu'il possédait de grandes richesses. Ils ajoutent que l'éclat seul de ses éminentes vertus le fit choisir pour remplacer saint Paulien, après le décès de ce prélat. Quant à l'époque de son épiscopat, nous n'hésitons

pas à la placer, ainsi que l'a fait le P. Cailleau, et longtemps avant lui le savant abbé Le Bœuf, vers l'an 560, au lieu de la faire remonter à l'année 250, comme l'ont fait Odo de Gissey, Théodore, le P. Branche, ainsi que tous les partisans d'une antiquité fabuleuse, faussement attribuée par eux à l'Église du Velay, ainsi qu'à l'ancienne basilique dont saint Vosy fut le fondateur.

Nous ne croyons point nuire à la gloire de Notre-Dame du Puy en plaçant son origine vers la fin du sixième siècle, et en retranchant trois siècles à l'époque de sa fondation; treize cents ans sont une antiquité fort respectable, et nous croyons qu'il y a peu de pèlerinages en Europe qui puissent faire remonter leur origine à une date aussi reculée.

Nous avons rapporté, dans la vie de saint Georges (1), la vision mystérieuse qui fit connaître à ce prélat les destinées futures de la basilique qui devait être élevée en l'honneur de la Reine des anges, sur le mont Anis, au pied du rocher de Corneille. Le même prodige paraît s'être renouvelé sous le pontificat de saint Vosy, qui, par suite de ce nouvel avertissement, se détermina à transférer son siége épiscopal, de Saint-Paulien, au lieu désigné dans la vision céleste. Voici ce que racontent les légendaires au sujet de cette translation.

« Une dame originaire de Ceissac, baronnie située proche du Puy, relevant des vicomtes de Polignac, et peut-être, comme plusieurs le pensent, issue de cette illustre famille, était attaquée d'une paralysie, qui ne lui permettait pas de faire un mouvement, ainsi que d'une fièvre qui dévorait ses entrailles. Nul autre soulagement ne pouvait adoucir ses peines que la pensée de Marie, en laquelle elle avait une douce et entière confiance. Poussée par une inspiration céleste, elle se fait un jour porter sur la montagne et dans

(1) Voyez au IV[e] siècle, page 184.

l'enceinte sacrée, autrefois entourée par saint Georges d'une haie dont le temps avait respecté l'existence. Arrivée dans ce saint lieu, elle veut être déposée sur la pierre où s'était opérée la première guérison miraculeuse ; elle s'y endort, et durant son sommeil la Vierge lui apparaît au milieu des chœurs des anges, la prend par la main, et lui dit avec une voix pleine de douceur : « Vous êtes guérie, ma fille, et entièrement délivrée des maux qui vous mettaient à de si » rudes épreuves ; vos prières ont été entendues de mon » Fils, et les accents de votre piété ont été agréables à mes » oreilles. Allez à Vosy, mon serviteur et votre évêque ; » dites-lui, de ma part, qu'il ne manque pas de jeter » au plus tôt les fondements d'un édifice, où j'accorderai » aux supplications de la piété le soulagement des malades » et la consolation des affligés, selon la prédiction faite au » bienheureux Georges, son illustre devancier, qui, surpris » par la mort, n'a pu consommer ce grand ouvrage. C'est » ici la montagne que j'ai choisie entre mille, pour donner » une audience favorable à ceux qui viendront m'y présenter leurs demandes et leurs requêtes. » — La vision céleste disparut, après avoir prononcé ce paroles. »

Saint Vosy était en prières, lorsqu'il fut informé de cet événement. Le pieux prélat, voulant agir avec prudence et éviter toute illusion, commença par consacrer avec tout son peuple trois jours à la dévotion et à la pénitence ; le quatrième, il s'achemina en procession vers le lieu où devait s'élever le temple auguste, dédié à la Mère du Sauveur. — A peine le peuple fut-il rangé sur la place déjà consacrée par deux miracles, que l'évêque, saisi d'un saint transport, tomba à genoux, et s'écria comme un autre Jacob : « *Quam terribilis est locus iste ! Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli* (1) : Que ce lieu est terrible ! C'est ici la mai-

(1) Gen. XXVIII, 17.

son de Dieu et la porte du ciel ; » puis il annonça que là serait le trône de la miséricorde divine, et que de toutes parts on viendrait à ce glorieux pèlerinage, pour offrir des vœux et recueillir des bénédictions. — La piété des fidèles s'est chargée de vérifier cet oracle, prononcé il y a treize siècles par la bouche de saint Vosy ; car jamais lieu de prières n'a joui d'une plus constante faveur, et n'a vu s'accomplir plus de faits merveilleux que cette église appelée, dès les premiers temps, *la Chambre Angélique.*

Un ancien lectionnaire (1) de la cathédrale du Puy affirme que, cette fois, comme la première, l'emplacement destiné à l'église fut recouvert d'une couche épaisse de neige, dont la présence inattendue remplit d'étonnement tous les spectateurs.

Après s'être ainsi assuré de la volonté divine, saint Vosy se rendit à Rome pour faire approuver par le Souverain Pontife le changement de son siége, et solliciter la concession de plusieurs grâces. Le Pape qui gouvernait alors l'Église romaine, lui fit l'accueil le plus favorable, et lui donna de nombreuses et vénérables reliques, destinées à relever la gloire du temple futur (2). Ce Pape voulut même lui adjoindre, comme vicaire apostolique, saint Scrutaire, que l'on croit avoir été revêtu de la dignité de sénateur et qui était fort versé dans l'art de l'architecture.

De retour dans son diocèse, saint Vosy mit avec ardeur la main à l'œuvre ; et afin de pouvoir surveiller plus efficacement le grand travail qu'il entreprenait, il dressa des tentes au milieu des ateliers, et y fixa sa demeure. De toutes parts arrivèrent bientôt des bras et des offrandes pour aider à la

(1) Terme de liturgie pour signifier un recueil de leçons.

(2) Voyez l'abbé LEBOEUF, *Hist. de l'Ac. des inscript.*—ARNAUD, *Hist. du Velay.*—Le P. STE-MARTHE.—DOM VAISSETTE et le P. CAILLEAU, *Histoire des Gloires de N.-D. du Puy.* Le pape qui régnait lorsque saint Vosy se rendit à Rome, n'était point Callixte I[er], mais Pélage I[er] ou Jean III.

construction de l'édifice sacré, de manière qu'en quelques années ce temple, magnifique pour l'époque où il fut construit, élevait dans les nues son faîte majestueux. En même temps de nouvelles habitations se groupaient chaque jour autour de ses murailles, et il s'y forma bientôt une ville qui s'est toujours montrée digne de sa céleste origine par la piété de ses habitants, et par le courage qu'ils ont mainte fois déployé pour la défense de la religion.

L'édifice étant terminé, il ne restait plus qu'à en faire la consécration et la dédicace. Saint Vosy crut devoir, dans cette occasion solennelle, recourir une seconde fois à ce siége apostolique, qui est le centre de l'unité. Accompagné de Scrutaire, il se met en route pour la ville éternelle. Mais à peine les deux voyageurs ont-ils fait un quart de lieue et sont-ils arrivés au village de Corsac sur le bord de la Loire, qu'ils voient venir à eux deux vénérables vieillards, couverts de vêtements plus blancs que la neige, qui les abordent, et leur apprennent qu'ils étaient envoyés de Rome par le Saint-Père à l'évêque du Velay, pour lui remettre de précieuses reliques, qu'ils lui délivrèrent à l'instant, renfermées dans deux coffrets, avec ordre de les porter nu-pieds à l'église du mont Anis, où ils allaient les précéder. Quant à la dédicace de ce temple, ajoutèrent les deux vieillards, ne vous en mettez point en peine : Dieu y a déjà pourvu, et elle se fait aujourd'hui par la main des anges. Les prodiges qui frapperont vos yeux et vos oreilles à votre arrivée, seront de sûrs garants de la vérité de nos paroles. En achevant ces mots, les deux messagers célestes s'évanouirent, afin de montrer au prélat et à son compagnon qu'ils étaient plus que des mortels.

On peut juger avec quel empressement nos deux saints, chargés de leurs trésors, regagnèrent la montagne bénie. Aussitôt le peuple, averti, se range en longues files pour venir à leur rencontre, et les airs retentissent d'hymnes et

de cantiques d'allégresse. Mais, ô prodige! à l'approche du temple sacré, les cloches sonnent, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes, des milliers de cierges rayonnent autour du sanctuaire, et l'autel paraît encore humecté de l'huile céleste qu'une puissance invisible y a répandue (1).

II.

Rien de plus merveilleux sans doute que cette pieuse légende de Notre-Dame du Puy, répétée de siècle en siècle par tous les historiens qui ont parlé de la fondation de cette sainte église. Néanmoins, tout en admettant l'existence de ces faits miraculeux, il y aurait peut-être quelque moyen de les faire accorder avec ce que les rares documents historiques de cette époque reculée, nous permettent de considérer comme une des causes *naturelles* de cette translation du siége épiscopal du Velay, de la ville de ***Ruessium***, dans celle d'Anis (***Anicium***), que tout nous porte à croire avoir existé longtemps avant cet événement, contrairement à l'opinion qui fait du mont Anis une *montagne stérile et déserte*, ainsi que le rapportent les légendaires.

Il nous paraît peu vraisemblable, pour ne pas dire impossible, que l'utilité de la magnifique position du mont Anis, comme place de défense et lieu d'asile pour une population considérable, ait échappé à la sagacité d'un peuple guerrier, comme l'étaient les Vélaunes, exposé non-seulement aux attaques de ses voisins, mais à celles plus redoutables encore des Romains, qui menaçaient à chaque instant l'indépendance des nations gauloises, depuis surtout qu'ils

(1) Voyez à ce sujet le P. Oddo de Gissey, le frère Théodore, le P. Cailleau (*Gloires de N.-D. du Puy*). On rapporte des miracles semblables dans la consécration des églises de Saint-Denis, de Sainte-Croix d'Orléans, de Figeac en Quercy, d'Aubrac en Rouergue, de N.-D. de Doms d'Avignon.

gouvernaient en maîtres dans la *Gallia braccata*, voisine du Velay, qu'ils avaient nommée la province romaine.

A défaut de documents historiques sur ce sujet, les savants ont consulté les antiquités lapidaires de la ville du Puy, documents moins certains peut-être que les premiers, mais desquels on peut néanmoins tirer de puissantes inductions sur l'existence d'une ville gallo-romaine au pied ou sur le versant de la montagne d'Anis, que nous croyons avoir été la *Gergovia*, ou l'une des *Gergovias* des Vélaunes (1).

Des hommes érudits ont donc traité des antiquités de la ville du Puy dans plusieurs dissertations savantes, et l'on n'est pas médiocrement surpris de voir le savant abbé Lebœuf, auteur de l'une de ces dissertations, prétendre que les débris de monuments trouvés sur l'emplacement de cette ville provenaient des ruines de ***Ruessium***, l'ancienne capitale de la Vellavie. Cette opinion, il est vrai, n'a été admise par aucun des autres écrivains qui ont traité la même question. « Comment peut-on raisonnablement admettre, dit judi-
» cieusement M. Aymard (2), que cette foule de débris
» grands et petits, simples pierres d'appareil et pierres
» sculptées, inscriptions, etc., encastrés dans les murs des
» églises de Notre-Dame et de Saint-Jean, proviennent
» d'une localité éloignée? D'ailleurs, des exhumations suc-
» cessives faites à la place du Fort, à l'évêché, à la cathé-
» drale, ont produit depuis quelques années de nouveaux
» et précieux documents pour l'histoire locale. Ce sont des
» fûts de colonnes, des bases, des chapiteaux et d'autres
» membres d'architecture dont les proportions et les riches

(1) Quelques critiques ont cru que le mot *Gergovia* était un mot générique dont les Gaulois se servaient pour désigner une place forte, une citadelle, un lieu de refuge. Les Boïens du Bourbonnais avaient aussi leur *Gergovia*.

(2) *Recherches sur des inscriptions inédites ou peu connues*, par M. Aymard, inspecteur des monuments historiques, etc.

» sculptures attestent la présence antique de somptueux » édifices publics (1). »

Outre les débris des monuments publics, on a découvert et on découvre encore assez souvent des inscriptions privées, ainsi que des pierres funéraires, au moins en aussi grand nombre que sur l'emplacement de ***Ruessium;*** il nous semble qu'il est difficile de ne pas reconnaître, dans ces épitaphes qui mentionnent des particuliers et des dignitaires vellaviens, les vestiges laissés par une population parvenue à un haut degré de civilisation, qui résidait autour du mont Anis pendant l'ère gallo-romaine; il serait possible même que la ville habitée par cette population ait été la capitale des Vellaviens antérieurement à la conquête et à l'occupation de leur pays par les Romains, occupation à laquelle nous attribuons toute l'importance acquise à cette époque par la ville de ***Ruessium***, qui s'appela depuis Saint-Paulien.

En effet, les troupes romaines chargées de la garde du Velay, ainsi que de la partie de l'Arvernie qui lui est limitrophe, ne pouvaient sans imprudence s'établir dans la position d'*Anicium*, placée au milieu de montagnes alors couvertes de forêts, où elles couraient le danger d'être attaquées à l'improviste par un ennemi qui avait une connaissance intime de ce pays accidenté, où l'on est plus que dans tout autre exposé aux surprises. Aussi partout on a vu les légions romaines s'établir dans des positions découvertes dominant un vaste horizon, d'où la vue s'étendait au loin. Telle était la position de ***Ruessium***, de laquelle les légions pouvaient contenir et surveiller en même temps une partie de l'Auvergne, ainsi que leurs possessions vellaviennes. Cette ville, devenue le séjour des troupes d'occupation et

(1) Voyez sur ce sujet *l'Histoire générale du Languedoc* par dom de Vic et dom Vaissette; *l'Histoire du Velay*, par M. Arnaud; l'ouvrage de M. Mangon de la Lande sur les *Antiquités de la Haute-Loire*, ainsi que la quatrième livraison de *l'Ancien Velay*, par M. F. Mandet.

du gouvernement civil de la province, devait être naturellement celui de l'évêque ou du coévêque qui était la prinpale autorité ecclésiastique, lorsqu'elle fut établie. Ainsi se trouve expliqué, d'une manière qui nous paraît assez naturelle, le choix qu'on fit de cette petite ville, pour la résidence de l'évêque, lorsqu'il s'agit d'en établir un.

D'ailleurs, à l'époque où l'on peut présumer avec quelque apparence de raison que fut créé cet évêché, c'est-à-dire *au plus tôt* vers la fin du quatrième siècle, il est plus que probable qu'*Anicium* avait été détruit, au moins en partie, dans quelques-unes des nombreuses irruptions que firent les Barbares vers la fin du troisième et pendant le quatrième siècle. On doit se rappeler qu'en l'année 265, les Allemands (*Allemani*), commandés par Chrocus, passèrent comme un torrent dévastateur sur l'Auvergne, où ils commirent d'affreux ravages. L'histoire nous apprend que cette même année ils détruisirent *Anderitum* (Javols), capitale des Gabales, et martyrisèrent saint Privat, leur évêque, après avoir traversé le Velay pour se rendre dans le Gévaudan; nous pouvons donc en conclure que les villes vellaviennes qui se trouvèrent sur le passage de ces Barbares subirent le même sort qu'*Anderitum*, et qu'*Anicium* ne fut point épargné dans la destruction commune.

Lorsque Évodius, ou saint Vosy, succéda à saint Paulien, dont la ville de *Ruessium* venait d'adopter le nom, cette ville, située à l'extrémité septentrionale de la Vellavie, et étant même enclavée dans l'Auvergne (1), était mal placée pour continuer à être le séjour de la principale autorité ecclésiastique de cette province. Il fallait nécessairement à l'évêque du Velay une résidence plus centrale. Déjà du temps de saint Georges la volonté du Ciel s'était prononcée à cet

(1) Le Velay est souvent compris sous le nom d'Auvergne. On disait encore sous Charles VII et Louis XI *le Puy en Auvergne*.

égard, et le mont Anis avait été désigné, dans une vision céleste, comme un lieu où devaient s'accomplir de grands miracles; mais la mort du saint évêque l'avait empêché de réaliser son dessein. Cependant cette vision miraculeuse s'étant renouvelée deux siècles après, sous l'épiscopat de saint Vosy, ce prélat se mit, comme nous l'avons vu, à l'œuvre avec ardeur, et le siége épiscopal du Velay fut définitivement fixé dans la ville d'Anis, à la suite de l'érection de la chapelle ou *chambre angélique* au pied du rocher de Corneille.

Ces considérations tout historiques ne dérangent en rien, comme on peut le voir, l'ordre miraculeux établi par la Providence et manifesté par les faits les plus extraordinaires. — Que tous les miracles aient eu lieu ainsi qu'on le raconte, c'est ce qu'il est impossible de déterminer d'une manière certaine; mais ce qui ne saurait être contesté, c'est qu'il fallut sans doute quelque inspiration ou quelques faits surnaturels, indépendamment de la convenance du lieu, pour déterminer saint Vosy à transférer le siége épiscopal de la ville de Saint-Paulien, alors florissante, dans un endroit où il n'existait peut-être que les débris épars d'une ville détruite par les Barbares; c'est qu'en éloignant tout merveilleux de cette histoire, il n'est guère possible de concevoir comment les habitants de Saint-Paulien, longtemps capitale du Velay, purent consentir sans opposition et sans murmures à une translation qui les privait de tant d'avantages, en leur enlevant l'assistance journalière du premier pasteur (1); c'est que, dans ce cas, on ne voit plus aucun moyen d'expliquer le zèle ardent des fidèles à contribuer de toutes leurs facultés à l'érection de ce nouveau sanctuaire, ainsi que l'accroissement rapide de la piété publi-

(1) C'est sans doute après cette translation que la ville de Saint-Paulien fut surnommée *Civitas vetula*, la vieille, l'ancienne cité.

que envers l'auguste Souveraine honorée sur ce nouvel autel.

Quelque temps après l'établissement du siége épiscopal dans la ville d'Anis, qui acquit bientôt une grande importance, saint Vosy quitta cette vie pour une meilleure. Il fut enterré dans l'église qui a porté son nom, et qui a été jusqu'à la révolution une église collégiale.

III.

Treize siècles se sont écoulés depuis que le modeste oratoire bâti par saint Vosy a été choisi par la Vierge, mère du Sauveur, pour y dispenser ses bienfaits. — Élevé par la main des hommes et consacré par les chœurs des anges, ce temple est demeuré constamment l'objet de la vénération des fidèles; et comme l'avait annoncé son saint fondateur, il est encore aujourd'hui la maison du Seigneur et la porte du ciel, *domus Dei et porta cœli.*

L'abside carrée qui terminait l'église actuelle est évidemment la sainte chapelle, qu'on dit avoir été bénie par la main des anges. Son aspect simple et sévère, ses voûtes en plein cintre, l'absence de toute espèce d'ornements, attestent évidemment sa haute antiquité. La totalité de l'édifice comprenait uniquement, avant le dixième siècle, la chapelle ainsi que le clocher angélique, les transepts et les deux premières travées : le reste date des dixième et onzième siècles. On y remarque un progrès sensible dans la décoration, et tout y atteste une époque où l'art avait déjà pris plus de hardiesse et de développement. Cependant, malgré ces variétés et les embellissements toujours croissants dans les diverses parties de la sainte basilique, on observe partout la même disposition générale, ainsi qu'une grande harmonie dans l'ensemble. — Ce monument extraordinaire, et

peut-être unique dans la chrétienté par la hardiesse et la singularité de sa position, est bâti moitié sur une plate-forme de brèche volcanique, dépendante du rocher de Corneille qui le domine, et moitié sur un précipice profond, qui a été élevé à la hauteur du sol, par le moyen de fortes voûtes appuyées sur d'énormes piliers flanqués eux-mêmes de deux grosses colonnes byzantines. L'escalier qui conduit à ce temple, qu'on pourrait appeler aérien, commence à la suite d'une rue dont la pente est longue et rapide, et n'a pas moins de cent cinquante degrés, divisés en plusieurs paliers. Parvenu presque au sommet, on aperçoit, sur le revers de deux marches, un distique latin dont le sens était destiné à rappeler aux pèlerins qui visitaient ce lieu le respect et la pureté que demande de ses clients la Vierge révérée dans l'enceinte où ils allaient pénétrer : « Si vous n'évi- » tez point le péché, évitez de toucher ce seuil redoutable ; » car la Reine du ciel veut un culte exempt de toute souil- » lure :

Ni caveas crimen, caveas contingere limen,
Nam regina poli vult sine labe coli.

C'était sans doute dans cet endroit qu'était anciennement l'entrée de l'église. — Quelques marches plus haut, on arrive à la porte qu'on nommait autrefois la *porte Dorée*, par laquelle les évêques faisaient leur première entrée dans la sainte cathédrale. Au-delà de cette porte, on aperçoit un triple passage, dont le premier, qui se présente en face du visiteur, devait conduire primitivement à l'entrée du sanctuaire de la chapelle angélique bâtie par saint Vosy ; mais lorsque l'église eut été augmentée successivement de ce côté de quatre nouvelles travées, le passage du milieu, recouvert dès lors par une voûte souterraine, arrivait directement, par une dernière rampe, au milieu même de la basilique, où

l'on parvenait ainsi en sortant, comme de dessous terre, par une ouverture circulaire et horizontale (1). Un second et un troisième passages, plus modernes, conduisent par deux portes latérales au milieu des deux bas-côtés du nord et du midi.

Outre les trois entrées principales par où les pèlerins pénétraient dans l'intérieur de l'édifice, il y a encore deux autres portes déjà existantes du temps de saint Vosy, ouvertes aux deux extrémités latérales des bras de la croix. — Celle du nord, précédée d'un vestibule, était destinée à la réception des rois, des princes, des cardinaux; celle du midi, qu'on nomme encore aujourd'hui la *porte Papale*, était réservée uniquement au Souverain Pontife. Nous en donnerons la description dans la vie de saint Scrutaire.

Nous nous sommes borné pour le moment à indiquer, d'une manière bien incomplète encore, les parties de cette vaste basilique qui ont été bâties par saint Vosy et par ses successeurs, antérieurement au dixième siècle. Nous trouverons dans le cours de cet ouvrage plus d'une occasion de parler encore de cette belle cathédrale, l'un des monuments les plus complets que nous ait légués le moyen âge.

(1) Nous avons vu avec regret que ce passage avait été muré dans la dernière restauration exécutée par M. Mallay, architecte de Clermont.



SAINT SCRUTAIRE OU SCUTAIRE (SCRUTARIUS OU SCUTARIUS), HUITIÈME ÉVÊQUE DU VELAY.

(12 Novembre.)

Si l'on devait s'en rapporter à un manuscrit de la Bibliothèque du roi, qui avait appartenu, suivant l'abbé Lebeuf, à l'église du Puy, au dixième ou au onzième siècle, saint Vosy aurait eu pour successeur immédiat Aurelius, et non Scrutarius. Cependant le même écrivain cite une copie du *Martyrologe* d'Usuard, conservée parmi les manuscrits du chapitre et paraissant être également du dixième ou du onzième siècle, d'après lequel il y aurait eu entre Evodius et Aurelius deux

évêques, Scrutarius et Ermentarius, ainsi qu'on le voit dans la chronologie des évêques du Velay.

Cette question intéressante, qui se rapporte à l'un des points les plus obscurs des origines historiques de l'Église du Velay, a été discutée par plusieurs historiens, entre autres par dom Vaissette, Sainte-Marthe et l'abbé Lebeuf, qui ont tous émis une opinion différente. Nous croyons que, sans renouveler d'oiseuses discussions, il est possible d'approcher de la vérité, en rappelant ici ce que nous avons déjà rapporté dans la vie de saint Vosy, « que le père Oddo de Gissey, après avoir raconté de merveilleuses légendes sur la fondation de l'église du Puy et la translation du siége épiscopal de Saint-Paulien au mont Anis, associe à saint Vosy un autre personnage, Scrutaire, que toutes les inscriptions lapidaires nomment *Scutarius* (Scutaire) (1), sénateur ou fils de sénateur et architecte; l'historien ajoute que le pape qui régnait alors et que nous croyons être Pélage Ier ou Jean III, l'aurait envoyé de Rome pour aider de ses conseils le saint évêque dans la construction de la chambre ou chapelle angélique, avec le titre et les pouvoirs du Saint-Siége. Odo de Gissey dit encore qu'après la mort de saint Vosy, le clergé et le peuple élurent unanimement Scrutaire pour leur premier pasteur. »

Nous nous rangeons d'autant plus volontiers à cette opinion, que tout nous porte à croire que Scrutaire, ayant été le véritable architecte de l'édifice élevé sous sa direction, dut naturellement être porté à l'épiscopat par la reconnaissance des fidèles et du clergé, après la mort du prélat dont il avait été l'associé. Nous trouvons un témoignage de cette reconnaissance dans l'inscription que l'on voit encore aujourd'hui sur la face antérieure du linteau qui surmonte

(1) Nous croyons que le nom véritable est *Scutarius* (Scutaire), qu'on aura voulu légèrement altérer pour lui donner une teinte plus naturelle, une plus vive odeur de latinité.

la petite porte dite *Papale*, murée depuis longtemps, qu'on a ouverte, il y a quelques années, à la chapelle absidale sud de l'église Notre-Dame, et dont nous avons parlé dans la description du saint édifice.

On lit sur cette face les signes ordinaires de la religion chrétienne, le monogramme de Jésus-Christ (Ιησους Χριστος, I X et R réunis) (1), accompagné des lettres Α et Ω, symboles de l'éternité (*principium et finis*), et un souhait pieux qui est ainsi conçu : SCVTARI PAPA VIVE DEO, c'est-à-dire *Scutarius, évêque, vivez en Dieu!*

On sait que le titre de pape fut longtemps commun aux évêques et aux autres grands dignitaires de l'Église, et qu'il ne fut approprié au seul pontife romain, qu'au concile tenu à Rome l'an 1073, sous Grégoire VII, ainsi que le remarque Baronius, au premier jour de janvier, dans ses annotations sur le mot *Papa*.

Sous quelque rapport que l'on considère cette inscription, elle n'en est pas moins un témoignage de respect et de gratitude pour le saint évêque qui en est l'objet; elle est la seule de ce genre qui ait résisté, depuis la translation du siége épiscopal dans la ville d'Anis, aux ravages du temps et à la barbarie des hommes.—On lui a donné plusieurs interprétations : les uns ont voulu y reconnaître un vœu, fait du vivant même de saint Scrutaire, ce que dément le texte même de l'inscription; car le monogramme du Christ, où sont entrelacés *l'alpha* et *l'oméga*, démontre que, s'il ne s'agit pas d'un sépulcre, il s'agit au moins d'un homme qui a quitté ce monde, et que l'on espère devoir *vivre en Dieu* dans un repos éternel.—C'est donc à tort, selon nous, que le P. Cailleau a considéré cette pierre comme ayant été le couronnement du tombeau de saint Scrutaire.

(1) On fait remonter le premier emploi de ce monogramme à Constantin, qui le fit broder sur un étendard et l'employa ensuite dans ses diplômes.

Ce tombeau, découvert en 1791, sous l'autel même de l'église de saint Vosy, lors de sa démolition par les révolutionnaires, était en granit, formé d'un grand et beau vase antique en grès, d'un *labrum*, dont le linteau de la porte Papale n'a jamais été le couronnement. On y lit encore cette inscription : ***Sepulchrum sancti ac beatissimi Scutarii, hujus urbis epi...*** — Un marbre découvert dans la même église en 1712, portait cette autre inscription : ***Hic requiescit corpus sancti Evodii, primi ecclesiæ Aniciensis præsulis*** (1). —Ces deux tombes des deux évêques qui ont élevé de concert à la Vierge mère ce monument que le monde admire depuis tant de siècles, réunies dans la même église et presque confondues, prouvent suffisamment l'étroite connexité qui a dû exister dans la vie de ces saints personnages, que la mort n'avait pour ainsi dire point séparés. Quant à l'inscription de la porte Papale, sur le revers de laquelle existe une inscription païenne plus ancienne (2), il est évident que, soit qu'elle ait été placée après la mort de saint Scrutaire au-dessus des portes du temple qu'il avait bâti, comme une marque d'honneur à sa mémoire, soit qu'elle y ait été placée depuis dans le même objet, elle n'a jamais pu appartenir au tombeau découvert sous l'autel même de saint Vosy.

Nous laissons à de plus savants que nous le soin de faire ressortir de l'inscription de la porte Papale, des indications plus certaines sur la place que Scrutaire a dû occuper dans la chronologie des évêques. Nous croyons que l'on pourrait trouver dans l'étude paléographique de ce monument une nouvelle preuve que la conformation particulière

(1) Le marbre fut reconnu authentique par le P. Montfaucon et l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui jugèrent qu'il était des temps *carolins* (Arnaud, *Hist. du Velay*, t. II, p. 392).

(2) ADIDONI ET AVGVSTO SEX TALONIVS MVSICVS D S P P.
Adidoni et Augusto Sextus Talonius, musicus, de suâ pecuniâ posuit.
Adidon nous paraît être un génie particulier de la ville.

de quelques lettres (le P et l'A), remarquée dans l'écriture capitale d'un manuscrit antérieur au septième siècle, est également caractéristique en épigraphie lapidaire, et l'on trouverait peut être aussi dans les sygles symboliques qui rayonnent au centre du tympan une particularité observée au septième siècle. Nous nous contenterons de dire que cette digression n'a servi qu'à nous confirmer dans l'opinion que saint Vosy et saint Scrutaire ont non-seulement vécu dans le même siècle, mais que l'un a été le successeur immédiat de l'autre sur le siége épiscopal d'Anis. On ignore la date de la mort de saint Scrutaire, qui a dû avoir lieu, selon nous, vers la fin du sixième siècle.



SAINT AURÈLE Ier, SAINT ÉPIPODE, SAINT SUACRE, SAINT HERMENTAIRE SAINT AURÈLE II, SAINT BÉNIGNE, ÉVÊQUES DU VELAY.

(12 Novembre.)

IL n'est point parlé de saint Aurèle Ier dans la *Gallia christiana*, quoiqu'il en soit fait mention expresse dans le *Martyrologe du Puy*, où on lit : « La veille des ides de no- » vembre (le 12), la fête des saints évêques du » Puy, Vosy, Scrutaire, Aurèle, Suacre, Her- » mentaire et de beaucoup d'autres dont les noms » ignorés des hommes sont écrits au livre de vie ; et » comme ils se réjouissent ensemble dans les cieux, ainsi » sont-ils honorés dans un même jour par le peuple fidèle » sur la terre. »

L'erreur des auteurs de la *Gallia Christiana*, est sans doute venue de ce qu'il se trouve plus tard un autre évêque qui porte également le nom d'Aurèle.

Quant à saint Epipode, saint Suacre et saint Hermentaire, dixième, onzième et douzième évêque du Velay, ces trois saints prélats ne sont connus que par la mention honorable qu'en fait le ***Martyrologe du Puy***. La ***prose des saints du Velay*** en parle en ces termes :

Jam cum Hermentario,
Nobis et Suacrio
Dies hæc sit celebris.

Leurs reliques reposaient autrefois dans l'église de Saint-Vosy (1).

Saint Grégoire de Tours parle de saint Aurèle II, seizième évêque du Velay, dans le dixième livre de son ***Histoire***, chap. 25, à propos d'un imposteur qui, après avoir séduit une grande multitude de peuple, vint recevoir près du mont Anis, en 590, le châtiment de ses crimes, Aurèle étant évêque du Velay et ayant sa résidence au Puy, la sixième année du règne de Childebert, roi d'Austrasie, et la trentième de celui de Gontran, roi de Bourgogne. C'est la première époque fixée d'une manière certaine dans l'histoire des évêques du Velay. Voici en quels termes saint Grégoire parle de cet imposteur.

Un certain homme du Berry fut attaqué dans une forêt

(1) Faustin, treizième évêque du Velay, succéda à saint Hermentaire, Forbius à Faustin, et Flavien à Forbius. On ne connaît de ces évêques que leur nom.

par un essaim de guêpes et de taons, ce qui lui causa une telle frayeur, qu'il en devint à moitié fou, et se mit à courir de ville en ville, de village en village jusqu'en Provence.— Afin de mieux jouer le personnage qu'il voulait paraître, cet imposteur, plus pervers que fou, fit un pacte avec le diable, se vêtit de peaux de bêtes, et feignit une grande ardeur pour la prière. Il publiait partout qu'il était Jésus-Christ, et menait avec lui une femme qu'il avait baptisée du nom de Marie, et qu'il appelait sa sœur. Il se mêlait aussi de deviner, était magicien et sorcier, guérissait les diverses maladies par son seul attouchement, et se faisait adorer. Voulant passer pour charitable, il donnait aux pauvres tout ce qu'il avait, ou plutôt tout ce qu'il pouvait dérober aux autres. Au moyen de semblables artifices, il gagnait tellement le peuple, qu'il avait plus de trois mille hommes à sa suite, qui dansaient tout nus, et même quelques ecclésiastiques qui faisaient mille voleries. Il menaçait de mort les citoyens des villes, ainsi que les évêques, parce qu'ils ne voulaient pas l'adorer. Ce misérable entra dans le Velay, et campa avec sa bande devant les églises du Puy, se vantant qu'il en voulait principalement à l'évêque Aurèle. Ce saint prélat, étonné de ces menaces, dépêcha vers cet homme quelques bourgeois, pour s'enquérir de ce qu'il prétendait faire, en se présentant ainsi accompagné d'une troupe de vagabonds, en face des temples du Seigneur. Comme le chef de la députation s'avançait pour le saluer, l'imposteur commanda à ses gens de le saisir et de le dépouiller de ses vêtements, à moins qu'il ne se prosternât pour l'adorer. Mais ce valeureux citoyen, irrité d'une telle audace, tira son épée et la passa au travers du corps de ce mécréant, qui expira aussitôt. La vile canaille qui le suivait, s'enfuit épouvantée, persévérant néanmoins dans son erreur, et croyant toujours qu'il y avait en cet homme quelque chose de divin. La femme qui l'accompa-

gnait, ayant été mise à la question, confessa tous les sortiléges et les tromperies dont cet homme s'était rendu coupable. Telle fut la fin de cet imposteur.

On trouve dans une bien ancienne prose de l'église du Puy, l'éloge de saint Aurèle et celui de quelques-uns de ses prédécesseurs et successeurs.

Eorumdem successores,
Sui gregis zelatores,
Sanctum Hermentarium,
Suacrium laude dignum,
Aurelium et Benignum
Laudet plebs fidelium.

Saint Aurèle fut enterré dans l'église de Saint-Vosy.

Tous les historiens s'accordent à placer l'épiscopat de saint Bénigne vers l'année 596. Ce fut à sa sollicitation qu'un citoyen de la ville d'Anis, nommé Manant-Gras, et sa femme, hôteliers du logis de la *Tête de bœuf*, lui remirent la plus grande partie de leurs biens pour fonder l'hôpital de Notre-Dame, faisant ainsi les pauvres leurs héritiers, puisqu'il avait plu à Dieu de ne leur avoir point accordé d'enfants. Ce saint s'acquitta dignement de cette commission, et employa le reste de ses jours à l'exercice des bonnes œuvres. Les restes de saint Bénigne furent déposés dans l'église de Saint-Vosy, à côté de ceux de plusieurs de ses prédécesseurs. Cette église, après avoir été collégiale et même paroissiale, fut supprimée et démolie vers le milieu du dix-septième siècle. Son chapitre fut réuni à la collégiale et paroisse de Saint-Georges, en faveur des prêtres de Saint-Sulpice, à qui le séminaire du Puy avait été confié depuis peu.

FIN DU SIXIÈME SIÈCLE.



u milieu des guerres cruelles que se firent les descendants de Clovis pendant la seconde moitié du sixième siècle, l'Eglise gallicane conserva non-seulement la puissance qu'elle avait acquise sous les Gaulois, et les biens dont l'avait dotée le premier roi chrétien, mais cette puissance et ces biens s'augmentèrent encore par la libéralité des Francs.—Ces mêmes rois, dont la rivalité avait détruit l'unité du pouvoir fondé par Clovis, et qui avaient déchiré la France par

leurs discordes, firent de riches dotations aux églises épiscopales et aux monastères, sans doute en réparation de bien des crimes.

Ils en fondèrent un grand nombre, et ils entretenaient à leurs dépens les religieux qui étaient en grande réputation de piété, les visitaient, les appelaient à la cour, et témoignaient avoir une extrême confiance dans leurs prières; ils assistaient même quelquefois à leurs obsèques, allant à pied au convoi comme des personnes pieuses. Ces monarques encore barbares révéraient si fort les évêques, particulièrement ceux qui se recommandaient par leur piété, qu'ils refusaient rarement leurs sollicitations, et leur faisaient ordinairement tenir leurs enfants sur les fonts de baptême, de sorte que ces prélats étaient tout à la fois les parrains des nouveau-nés et les ministres du sacrement. Nous avons déjà parlé de l'autorité que les rois s'étaient arrogée sur la nomination des évêques, et des choix indignes qui en furent quelquefois le résultat; mais si quelques prélats déshonorèrent la dignité dont ils étaient revêtus, le plus grand nombre furent pour leur troupeau des objets d'édification, et ont laissé leur nom en vénération à tous les fidèles. — Parmi ces derniers, l'histoire cite avec éloge Gildard de Rouen, Aquilin d'Evreux, saint Avit de Vienne, saint Césaire d'Arles, Nicitius de Troyes, Félix de Nantes, Aubin d'Angers, Médard de Noyon, Fortunat de Poitiers, Edme de Bordeaux, et Germain de Paris; puis, vers la fin du même siècle, Sulpice de Bourges, Gal de Clermont, et saint Grégoire de Tours.

Beaucoup de saintes personnes illustrèrent également la vie monastique. Ce fut dans ce siècle (année 540), que saint Maur, disciple de saint Benoît, vint demeurer en France et y apporta sa règle, qui y fit tant de progrès, qu'elle abolit pour ainsi dire toutes les autres. Dans ces premiers temps, les moines restèrent sous l'autorité des évêques, et on ne

connaissait point encore ces exceptions accordées depuis par les papes, qui se multiplièrent si fort par la suite.

Le Saint-Siége avait dès lors un vicaire dans la Gaule, pour veiller sur les revenus en terres qu'il y posédait et qui étaient son patrimoine. C'était l'archevêque d'Arles, qui possédait, par ce titre, une espèce de juridiction ou plutôt de supériorité sur les dix-sept provinces dont se composait alors l'Église gallicane.

La question des images commença à faire du bruit en France dès le pontificat de Grégoire I[er]; car il réprimanda Serein, évêque de Marseille, de les avoir brisées, et le loua néanmoins d'avoir empêché le peuple de les adorer, puisqu'on ne doit aux saints qu'un culte de respect, et qu'ils ne peuvent être l'objet d'un culte divin. Saint Benoît disait déjà au quatrième siècle : « J'honore les » saints et je baise leurs images, parce que cette pratique » nous a été transmise par la tradition apostolique, et » que, bien loin d'être défendues, elles sont peintes dans » toutes nos églises *(Ep. 360, ad Jul. de imag)*. »

Il y eut dans ce siècle près de quarante conciles, dont quatre furent tenus en Auvergne. Les rois les convoquaient ou les permettaient, et les confirmaient par leurs édits, les prélats le requérant ainsi, afin que la puissance séculière leur aidât à mettre à exécution les décrets qu'ils faisaient touchant la discipline. Parmi ces conciles, nous avons déjà cité le deuxième d'Orléans (année 533), qui avait pour but d'abolir l'idolâtrie ; car nonobstant tous les soins que prenaient les prélats de faire abattre les temples et les autels des idoles, on en retrouvait encore de nombreux vestiges, surtout dans les campagnes.

De tous les conciles il n'y en eut qu'un seul, le deuxième d'Orange, où l'on s'occupa de dogmes, ayant traité à fond les questions de la grâce, suivant les sentiments de saint Augustin et ceux du Saint-Siége. Les autres furent

assemblés pour le jugement de différends particuliers, ou pour la discipline.

On apprend par la lecture de ces conciles, qu'il y avait en France une grande multitude de Juifs et de lépreux (il est probable que les Juifs y avaient apporté et propagé la lèpre). Les évêques prenaient soin de nourrir les lépreux, et défendaient aux Chrétiens toute espèce de communication avec les Juifs.

Les défenses de l'Église, touchant les degrés prohibés dans le mariage, furent d'abord différentes suivant les divers pays. Au commencement, dans quelques Églises, on défendait seulement d'épouser les deux sœurs ou les deux frères; mais le concile d'Agde, le troisième d'Orléans et plusieurs autres ensuite, étendirent ces défenses à la nièce, à la tante, à la veuve du frère et à celle de l'oncle, à la sœur de sa femme, aux cousins et cousines germaines.

Il y avait beaucoup d'églises qui jouissaient du droit d'asile, droit que les évêques mettaient tout leur pouvoir à conserver. Cette coutume avait passé du paganisme au christianisme; et dès le temps de Constantin, les églises chrétiennes étaient des lieux d'asile pour les malheureux poursuivis par la justice ou par la violence de leurs ennemis. Les rois francs consacrèrent aussi cet usage, qui devint très utile comme rempart contre la dévastation des siècles, après les migrations des peuples, qui avaient détruit toute sécurité; mais il eut souvent l'inconvénient de transformer les punitions civiles en punitions religieuses, ainsi que d'entraver le cours de la justice. — En France l'église de Saint-Martin de Tours était un asile inviolable.

Voici quelle fut l'origine des dîmes. Saint Augustin, avait commencé de porter les fidèles à donner le dixième de leurs biens pour la nourriture des pauvres, se fondant sur ce principe, que les Chrétiens étaient obligés à une plus grande perfection que les Juifs, qui l'avaient bien donné

aux lévites. Les prélats du deuxième concile de Tours, (année 565) exhortèrent le peuple à le payer à Dieu, et à imiter l'exemple d'Abraham, qui s'engagea spontanément à donner au grand prêtre Melchisédech, la dîme de tout le butin qu'il venait de faire sur les quatre rois qu'il avait vaincus. Les pères du second concile de Mâcon (année 585), ordonnèrent aux fidèles de payer la dîme, attendu que la loi divine obligeait le peuple à apporter le dixième de tous les produits de la terre dans les lieux saints. Les seigneurs temporels, à qui elles appartenaient primitivement, en donnèrent la plus grande partie aux monastères et la plus minime aux évêques et aux curés.

Il y avait peu de fêtes que l'on chômât dans toutes les églises, hormis Noël, Pâques et la Pentecôte, qui se célébraient partout. Les plus nobles du diocèse étaient obligés de venir les célébrer dans la ville épiscopale, et peu manquaient à ce devoir. Les curés de la campagne avaient la même obligation, comme aussi de se rendre au synode qui se tenait tous les ans à certain temps. Le roi solennisait ces fêtes en telle cité qu'il lui plaisait, et les évêques recherchaient cette faveur royale pour leur Église.

Il n'était point permis de faire de nouvelles cellules aux ermitages, ni de nouvelles congrégations de moines, sans la permission de l'évêque diocésain. Les abbés ne pouvaient s'éloigner de leurs monastères, et l'évêque pouvait les punir et même les destituer, s'ils refusaient de lui obéir.

Nous dirons en terminant ce résumé, que ce fut principalement dans le sixième siècle que se manifesta l'antagonisme de deux esprits opposés qui cherchaient mutuellement à se vaincre, ainsi que la lutte de deux peuples différents, non encore confondus, comme ils le furent par la suite. D'un côté, les Gaulois et le clergé, qui avaient pour eux le nombre, le savoir et une organisation appropriée aux

besoins de la société, cherchaient à faire prévaloir le droit sur la force, à maintenir la paix entre les princcs et à étouffer les haines particulières qui armaient les familles les unes contre les autres. — D'autre part, les Francs, aux mœurs desquels répugnait la civilisation gallo-romaine, ne demandaient point justice, mais se la faisaient eux-mêmes, et leur orgueil souffrait impatiemment de rencontrer chez les Gaulois vaincus, une supériorité de talents et souvent même de fortune, qui leur donnait dans le monde une considération qu'ils ne pouvaient obtenir eux-mêmes.— C'est dans Grégoire de Tours qu'il faut chercher les preuves nombreuses de cette rivalité de races, dont on retrouvai encore des traces profondes bien des siècles après qu'un même langage eut totalement confondu les deux peuples.



CATALOGUE DES ÉVÊQUES DU VELAY

PENDANT LE SIXIÈME SIÈCLE.

Saint Paulien, sixième évêque, fut si cher à son peuple, que *Ruessium*, l'ancienne capitale du Velay, où il siégeait, prit son nom pour honorer sa mémoire. Ses reliques reposaient dans une ancienne crypte, sous le grand autel de l'église dédiée à son invocation, avec celles de saint Valentin et de saint Albin. Sa fête se célèbre le 14 février. (Voyez sa vie, page 317.)

Saint Vosy, septième évêque, transféra son siége, vers l'année 560, de l'ancienne capitale au mont Anis, où il fit bâtir, sous l'invocation de la Vierge, la Cathédrale que nous y voyons encore. Sa fête, ainsi que celle des saints évêques du Puy, se célèbre le 12 novembre. (Voyez sa vie, page 429.)

Saint Scrutaire, huitième évêque, succéda à saint Vosy, dont il avait été le fidèle compagnon dans ses travaux. (Voyez sa vie, page 442.)

Saint Aurèle Ier, neuvième évêque, n'est point admis

par les auteurs de la *Gallia christiana*, quoique le *Martyrologe du Puy* en fasse mention. L'erreur est sans doute venue de ce qu'il se trouva plus tard un autre évêque du même nom.

SAINT EPIPODE, dixième évêque. SAINT SUACRE, onzième évêque. — Ces deux prélats ne sont connus que par les catalogues.

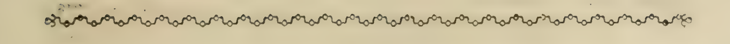
SAINT ARMENTAIRE ou HERMENTAIRE, douzième évêque, dont on conservait les reliques dans l'église de Saint-Vosy.

FAUSTIN, treizième évêque. Forbius ou Fortius, quatorzième évêque. — Ces deux prélats ne sont connus que par les catalogues.

FLAVIEN, quinzième évêque, qu'Oddo de Gissey nomme saint Flavien. Le même auteur dit que, sous ce prélat, Martel, évêque, dont on ignore le siége, ayant été décapité par des villageois idolâtres des environs de Polignac, porta sa tête entre ses mains jusqu'à la porte de la Cathédrale.

SAINT AURÈLE II, seizième évêque, siégeait en 591 et mourut en 595. C'est le seul des évêques du Velay dont parle saint Grégoire de Tours (lib. X, *Hist.*, cap. 25). Les reliques de saint Aurèle reposent dans l'église de Saint-Vosy. (Voyez sa vie, page 448.)

SAINT BÉNIGNE, dix-septième évêque. On lui attribue la fondation de l'hôpital; il dut monter sur le siége épiscopal en 596, et fut enseveli dans l'église de Saint-Vosy. (Voyez sa vie, page 450.)



CHRONOLOGIE

DES RITS, CÉRÉMONIES, ORDRES RELIGIEUX, PRINCIPALES HÉRÉSIES, PERSÉCUTIONS ET REMARQUABLES ÉVÈNEMENTS DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE, PENDANT LE VI[e] SIÈCLE.

(Ann. 506 et suiv.)—Fondation de plusieurs célèbres monastères de France.

(Ann. 516.)—Pierre d'Apamée se joint aux Iconoclastes ou briseurs d'images.

(Ann. 528)—Saint Benoît établit son ordre au mont Cassin.

(Ann. 530.)—Religieuses de Saint-Benoît, par sainte Scolastique, sa sœur.

(Ann. 540.)—Les Monothélites, branche des Eutychiens, ne reconnaissent qu'une volonté en Jésus-Christ, la volonté divine. Cette hérésie, qui fit beaucoup de bruit dans l'Eglise, et qui avait pour auteur Théodore, évêque de Pharos, en Arabie, fut condamnée en 680 par le concile de Constantinople.

(Ann. 542.)—La fête de la purification de la sainte Vierge es établie.

(Ann. 555.)—Fondation de l'abbaye de Saint-Vincent-les-Paris, depuis Saint-Germain-des-Prés, par le roi Childebert.

(Ann. 559.)—Fondation du monastère de Sainte-Croix de Poitiers, par sainte Radegonde, femme de Clotaire I[er].

(Ann. 577.) — Contestation en France pour savoir si on devait célébrer Pâques le 18 ou le 25 avril.

(Ann. 578.) — Origine des nappes de communion. — Ce fut dans le premier concile d'Auxerre, assemblé en 578, can. 25, qu'il fut défendu aux abbés et aux moines d'être parrains des enfants au baptême, et qu'il fut ordonné, can. 36, aux femmes de ne plus recevoir à l'avenir la sainte Eucharistie sur la main nue, mais de mettre sur leurs mains un voile appelé *dominical*, pour la recevoir dessus avant de *se communier*, comme c'était l'usage alors. De là sont venues les nappes de communion indifféremment pour les deux sexes.

(Ann. 580.) — Leuvigilde, roi goth et arien, persécute les Catholiques. Cette persécution fut si violente, qu'il fit mourir, en haine de sa foi, son propre fils, Hermonigilde.

(Ann. 596.) — La foi est portée en Angleterre par le moine saint Augustin. — Les litanies sont établies dans l'Eglise de France.

FIN DU TOME PREMIER.

APPENDICE.

NOTE I. — SUR LA MISSION DE SAINT CRESCENT.

Nous avons dit que rien n'est moins prouvé que la mission de saint Crescent dans les Gaules, car si saint Paul dit dans sa seconde épître à Timothée (en l'an 65), que Crescent est allé εις Γαλτιαμ *Galatiam*, l'ambiguité de ce mot, que l'on peut expliquer, en traduisant ou dans les Gaules ou dans la Galatie, province de l'Asie-Mineure, a soulevé de grandes difficultés parmi les interprètes. Nous ne rapporterons pas ici tout ce qui a été dit pour et contre à ce sujet, nous nous contenterons de faire observer que saint Irénée dit constamment *Galatiam* (Irén., liv. III, c. 14, p. 271), et notre Vulgate latine ne s'est jamais exprimée autrement : *Crescens in Galatiam, Titus in Dalmatiam, Lucas est mecum solus.* M. de Marca accorde la même chose de saint Chrysostome et de l'*Ambrosiaster* (Marc. ad Val., c. 3, p. 425). Il y a donc tout lieu de croire que c'est le véritable texte de saint Paul, comme l'a soutenu le P. Petau. Au reste, on n'a jamais trouvé en France aucune trace, même incertaine, de cette prétendue mission de saint Crescent, mission qui a pu s'appliquer aussi bien à la Gaule cisalpine qu'à celle qui est en deçà des Alpes.

Il en est de même du voyage de saint Paul en Espagne, et de l'assertion de quelques-uns, qu'il prêcha l'Evangile dans la Gaule en se rendant dans ce pays. Ce qui prouve que les Apôtres du Sauveur n'ont jamais évangélisé chez nous, c'est que Sulpice Sévère et les sept évêques français qui écrivirent au sixième siècle à sainte Radegonde, disent unanimement que *Dieu donna saint Martin à la France, afin qu'elle ne fût pas inférieure aux pays où saint Paul et les autres Apôtres avaient prêché.* On ne peut pas énoncer plus clairement que les Apôtres n'y avaient jamais annoncé la foi.

NOTE II. — SUR LA FONDATION DES PREMIÈRES ÉGLISES.

Suivant la table des évêques, Trèves, Lyon et Vienne seraient les premières villes des Gaules qui auraient reçu la foi. Quant à Trèves, on n'est point certain si elle y fut apportée après l'arrivée de saint Pierre à Rome en 45, ou quelques mois avant son martyre en 69, ou même si ce fut saint Lin ou saint Clément qui y envoyèrent saint Eucher. Cependant ce siége avait déjà eu vingt-six évêques lors du concile d'Arles en 314.

Après Trèves, selon Eusèbe, Sulpice Sévère et Grégoire de Tours, ce serait Lyon qui aurait reçu la foi en 150 par saint Pothin, disciple de saint Polycarpe et envoyé par lui.

NOTE III. — SUR L'INTRODUCTION DE LA FOI EN ANGLETERRE.

En Angleterre comme en France, on a cherché à faire remonter l'origine du christianisme dans ce pays, longtemps avant qu'il n'y ait été établi; néanmoius Lingard ne croit pas qu'il y ait eu d'établissements réguliers avant la fin du troisième siècle. Trois évêques anglais assistèrent au concile d'Arles en 314.

NOTE IV. — PASSAGE DE GRÉGOIRE DE TOURS SUR LA MISSION DES SEPT ÉVÊQUES.

Voici en entier le passage de saint Grégoire de Tours sur la mission des sept évêques dans les Gaules:

« Sub Decio imperatore multa bella adversus nomen christianum exoriuntur, et tanta strages de credentibus fuit, ut nec numerari queant... Sixtus, episcopus Romanæ Ecclesiæ, et Laurentius, archidiaconus, et Hippolytus, ob dominici nominis confessionem, per martyrium consummati sunt. Valentianus et Novatianus, maximi tunc hæreticorum principes, contra fidem nostram inimico compellente grassantur..... *Hujus tempore* septem presbyteri, episcopi ordinati, ad prædicandum in Gallias missi sunt, sicut historia passionis sancti Saturnini martyris denarrat; ait enim sub Decio et Grato consulibus..... Hi ergo missi sunt : Turonici, Gratianus episcopus; Arelatensibus, Trophimus episcopus ; Narbonæ, Paulus episcopus; Tolosæ, Saturninus episcopus; Parisianis, Dionysius episcopus; Arvernis, Austremonius episcopus; Lemovicinis, Martialis episcopus destinatus; de his vero beatus Dionysius, Parisiorum episcopus, diversis pro Christi nomine affectus pœnis, præsentem vitam gladio imminente finivit. Saturninus verò, jam securus de martyrio, dicit duobus presbyteris suis : Ecce jam immolor, et tempus meæ resolutionis instat (Lib. I, c. 28, *Hist.*).»

Les Bréviaires de Clermont et de Saint-Flour s'expriment ainsi à ce sujet :

« Sanctus Austremonius, Apostolorum Christi discipulus, temporibus Decii imperatoris cum aliis quamplurimis condiscipulis in Gallias missus, legitur ad prædicandum. »

NOTE V. — SUR L'INTRODUCTION DE LA FOI EN ESPAGNE.

De même que la Gaule fut évangélisée par sept évêques, l'Espagne reçut également la foi par le même nombre de prélats envoyés de Rome. Ces sept évêques sont : saint Torquat, saint Ctésiphon, saint Second, saint Indalice, saint Cécile, saint Esice et saint Euphraise. Quant à saint Jacques le majeur, qu'on a voulu considérer comme le premier apôtre de l'Espagne, il n'y a positivement rien qui autorise une semblable supposition. J'ai lu dans un auteur espagnol (Garciæ Loaisæ de Toletano primata dissertatio, conciliorum Labbeanorum, t. V), que dans le concile de Latran en 1215, sous Innocent III, l'archevêque de Compostelle se prétendant exempt de la primatie de Tolède, à cause que le corps de saint Jacques, apôtre d'Espagne, était dans son église, Rodrigue, très-savant archevêque de Tolède, lui soutint publiquement qu'il ne pouvait rapporter aucune preuve que saint Jacques fût jamais venu en Espagne, et que pour lui il n'en avait jamais rien lu, mais qu'il l'avait seulement ouï dire autrefois à de bonnes veuves et à quelques saintes religieuses, et l'archevêque de Compostelle n'eut rien à répliquer. Quant aux sept évêques d'Espagne, il y a aussi quelques écrivains qui les font venir du temps de saint Pierre; mais les hommes d'érudition, là comme chez nous, reconnaissent que l'Espagne n'a connu la foi que fort tard; et cependant, à l'époque de l'apparition du christianisme, ce pays était plus en rapport avec Rome que la Gaule, et depuis plus longtemps possédé par les Romains. Il n'y a rien de certain sur l'époque où la foi y a été introduite.

NOTE VI. — SUR L'AUTHENTICITÉ DES ACTES DE SAINT MARTIAL DE LIMOGES.

Il y a peu de saints sur lesquels on ait écrit des choses plus invraisemblables que sur saint Martial, qu'on a appelé fort improprement l'*apôtre des Gaules,* n'ayant jamais été que celui des Limousins. Il y a une vie de ce saint, attribuée à saint Aurélien, son successeur, et publiée avec les vies des Apôtres, qui porte le nom d'*Abdias Babylonius*. Elle est appuyée par deux lettres que l'on dit écrites par saint Martial lui-même, mais dont les savants ont porté un jugement fort désavantageux. On croit que cette vie est du dixième siècle, et les lettres d'un siècle après, sous le règne de Philippe Ier, du temps duquel on a commencé à en parler. On peut

voir ce qu'en dit le savant évêque du Bosquet (liv. I, c. 23, p. 40 et suiv.), ainsi que M. Descordes, chanoine de Limoges (liv. V, p. 50). Les partisans des actes apocryphes de saint Martial, qu'on cherche à réhabiliter en ce moment, peuvent consulter avec fruit Hugues du Temps (t. III, p. 24).

Il faut donc se contenter, sur saint Martial, de ce qu'en dit Grégoire de Tours (*Glor. Conf.*, p. 396; — *Hist. Franc.*, liv. I, p. 23); qu'il fut envoyé avec saint Denys et les autres, qu'il fut évêque de Limoges, qu'il y prêcha la vérité avec tant de succès, qu'il y abolit en partie le culte des idoles, et remplit la ville d'adorateurs du vrai Dieu. Il mourut en paix, et l'Eglise l'honore le 3 juin.

Les deux diocèses de Clermont et de Limoges, fondés à la même époque, ont eu pendant assez longtemps le même nombre d'évêques; pendant le même espace de temps, Rusticus, onzième évêque de Limoges, était contemporain de saint Sidoine, onzième évêque de Clermont.

NOTE VII. — DE CHATEAU-LAUDUN ET DE LA COLONNE MILLIAIRE DE VOLLORE.

Jusqu'a ce jour, les savants n'ont point été d'accord sur l'emplacement du lieu de Château-Laudun, mentionné dans les diverses hagiographies de saint Austremoine, comme étant le premier endroit où il s'arrêta à son entrée en Auvergne. Ce lieu, qui était situé, suivant les actes du saint missionnaire, dans le voisinage de Courpière, ne peut être, selon nous, que la ville actuelle de Lezoux, appelée en latin, dans les plus anciennes chartes, et même dans les ordonnances de la troisième race (Baluze, *preuves*, p. 696), *Laudosum*, *ou Castrum Laudosi*, qu'il n'est guère possible de traduire par un autre nom que celui de Château-Laudun. Lezoux fut en 978 le siége d'une viguerie, sous le titre de *Laudosensis vicaria* (Bal.) L'église paroissiale est sous le vocable de saint Pierre comme celle bâtie par saint Austremoine.

On voit encore, à trois cents pas de Vollore, et à une demi-lieue de Courpière, sur l'emplacement de l'ancienne voie romaine qui conduisait de Lyon à Limoges, une colonne qui fut élevée en l'honneur de l'empereur Claude, lorsqu'il revenait victorieux des Bretons, en l'an 45 de Jésus-Christ. On a placé une croix sur cette colonne, et l'on y va tous les ans en procession.

NOTE VIII.—SUR SAINT ANTOLIAN ET SAINT LIMINE.

On ne sait rien de particulier sur saint Antolian. Son nom se trouve le 6 février, dans le Martyrologe de saint Jérôme et dans beaucoup d'autres (Boll., 6 fév., p. 768). Grégoire de Tours parle

assez longuement d'une apparition de ce saint, et rapporte plusieurs choses d'une église bâtie en son honneur (Greg Tur., *Glor. Mart.* c. 65) qu'on trouve également dans le P. Branche, p. 193.

On avait, du temps de saint Grégoire de Tours, l'histoire de saint Limine, mais elle est perdue (Greg. Tur., *Glor. Conf.*, c. 36; Boll., 27 mars). Saint Grégoire ne nous en donne aucune particularité. Sa fête est marquée au 29 mars dans un manuscrit de Clermont, et la translation de son chef au prieuré de Thuret, au 13 mai. Le P. Branche raconte qu'on voyait autrefois au monastère de Chanteuge près Langeac, une châsse en bois de chêne *bien façonnée* sous le grand autel, dans laquelle étaient les ossements de saint Antolian et saint Cassy, ainsi que le disait l'ancien catalogue de cette église, où l'on faisait l'office double le 5 février.

NOTE IX. — SUR SAINT URSIN DE BOURGES.

Grégoire de Tours dit que saint Ursin fut ordonné évêque par les disciples des Apôtres envoyés dans les Gaules, qu'il fut le premier, qui prêcha la parole du salut dans la ville de Bourges, et qu'il en fut le premier évêque (*Hist. Franc.*, liv. I, c. 31). Les Bréviaires de Clermont disent, comme nous l'avons rapporté, qu'il fut envoyé par saint Austremoine en l'année 255. Il conserva ce siége vingt-sept ans. Saint Sévitian, qu'il avait nommé son successeur, le garda seize ans. La suite de ces évêques n'a point été interrompue. Le quinzième, nommé Simplice, fut métropolitain de Bourges, par le choix qu'en fit saint Sidoine, évêque de Clermont. On peut voir la manière dont se fit cette élection dans ses épîtres (liv. VII, ép. 5 et 9, *ad Perpetuum Turonensem*). Ces quatorze premiers évêques ont gardé la chaire de Bourges pendant 217 ans, Eulade, le dernier, étant mort en 472; ce qui prouve bien évidemment que saint Ursin ne fut envoyé qu'en 255, et qu'il n'était point le Nathanaël dont il est parlé dans l'Evangile; car s'il l'eût été, et qu'il fût monté sur le siége épiscopal de Bourges en 45, comme le disent Demochares, le docteur d'Espance, Vincent de Beauvais, Petrus Equilinus, Raphaël Volateranus et quelques autres, il aurait fallu qu'il fût resté 237 ans, c'est-à-dire jusqu'au 9 novembre de l'an 282, que Sévitian, qu'il avait nommé, lui succéda, ou qu'il y ait eu une vacance de plus de 200 ans. Les actes de saint Ursin, dont on trouve une copie peinte au dixième siècle à la bibliothèque royale, sous le n° 369, ont été condamnés en 1031 par le concile de Limoges.

NOTE X. — SUR SAINT CASSY ET SAINT VICTORIN.

L'histoire de saint Priest nous apprend qu'on tenait pour certain qu'une légion de martyrs, c'est-à-dire un grand nombre, avait répandu leur sang dans Clermont pour Jésus-Christ sous les princes

païens, et que saint Cassy et saint Victorin en avaient été les chefs les plus illustres. Saint Priest, étant diacre, travailla beaucoup à rechercher les reliques de tant de martyrs enterrés dans les champs, et à les transférer dans des lieux où ils pussent être honorés. Il voulut leur bâtir une abbaye dans ce dessein, mais il ne le put. Saint Avit, son successeur, transporta plusieurs de ces saints corps dans diverses églises. On honorait autrefois saint Cassy et saint Victorin dans l'abbaye de Manglieu (Bolland, 15 mai, p. 455). Il y avait à Clermont une église de Saint-Cassy, bâtie par saint Austremoine. Des monuments du dixième siècle nous apprennent que les corps de ces deux saints y étaient conservés (Bolland, ut supra).

Nous partageons l'opinion de dom Chevalier, qui pensait que les 6266 martyrs n'ont pas souffert en même temps, mais successivement, et que leur nombre ne se remplit qu'en un certain nombre d'années, dans l'étendue des persécutions de Valérien, Gallien, Aurélien, Maximin et Dioclétien. Cette opinion est fondée sur le sentiment de Grégoire de Tours, de saint Priest et des deux auteurs de ses actes; sur celle des martyrologes de Rome et d'Auvergne, qui ne parlent point de Chrocus, ainsi que sur celle d'Aimoin et d'Idace, qui ne lui attribuent aucun martyr.

NOTE XI. — SUR LES AUTEURS QUI ONT ÉCRIT LA VIE DE SAINT AUSTREMOINE.

Il paraît certain que saint Priest a écrit la vie de saint Austremoine, ainsi que celle de quelques autres saints évêques, ses prédécesseurs. Je pense que tout ce qui concerne saint Austremoine dans le manuscrit connu sous le nom de *manuscrit d'Issoire*, qui provenait de l'abbaye des Bénédictins de cette ville, a été tiré par ces religieux de l'ancienne histoire attribuée à saint Priest, qui est perdue. Hilduin, abbé de Saint-Denys au neuvième siècle, a également écrit la vie de saint Austremoine; elle n'est pas meilleure que celle de saint Denys du même auteur, intitulée *Areopagetica*. La vie de saint Austremoine a été écrite par Pierre le Vénérable, abbé de Cluny. Nous avons aussi *Acta sancti Austremonii* avec ceux de saint Denys et de saint Martial. Les Bréviaires de Clermont et de Brioude en parlent longuement dans son office (6 novembre), ainsi que dans ceux de saint Mary et de saint Cassy. On peut consulter aussi Belleforest au traité d'Auvergne, mais sans aucun fruit, car il est rempli d'erreurs, ainsi que Savaron *in Austremonio*. Il vaut beaucoup mieux s'en rapporter à ce que dit saint Grégoire de Tours, liv. I, c. 30, ainsi que Tillemont, dans ses mémoires, de l'apôtre de l'Auvergne. On peut aussi consulter avec fruit le P. Branche (*Vies des saints d'Auvergne*) au 6 novembre, et le P. Dominique de Jésus, quoiqu'ils se trompent évidemment sur l'époque de sa mission, et qu'ils donnent à ce saint comme à beaucoup d'autres, une origine fabuleuse.

NOTE XII. — AUTHENTICITÉ DE LA LA CHARTE DE PEPIN, PÈRE DE CHARLEMAGNE, EN FAVEUR DE L'ABBAYE DE MAUZAC.

L'original de cette charte, datée de l'année 764, la vingt-quatrième du règne de Pépin, était conservé avant la révolution dans les archives de Mauzac. Cet original pourrait peut-être se retrouver un jour dans les archives départementales, où furent jetées pêle-mêle les chartes des couvents. La cure de Mauzac possède une copie de cette charte, dont l'authenticité a été attaquée par plusieurs auteurs. Tous, y compris Chabrol (*Coutume*, t. IV, p. 392), venu le dernier, sont partis d'une base fausse, en supposant que cette charte a été donnée par Pépin, fils de Louis le Débonnaire, nommé roi d'Aquitaine en 817, tandis qu'elle l'a éte par Pepin dit le Bref, roi des Français et père de Charlemagne, qui monta sur le trône en 752. Ceci une fois admis, et les termes de la charte ne permettant pas de se méprendre à ce sujet, toutes les objections soulevées par ces auteurs tombent naturellement d'elles-mêmes. Cette charte a été reconnue authentique par le P. Lecointe (*Annales ecclesiasticæ Francorum*), et par les auteurs de la *Gallia christiana*. Quant à l'objection élevée par Chabrol, sur ce que cette charte est datée de la vingt-quatrième année du règne de Pepin, qui, dit-il, n'en a régné que seize, le savant auteur de la *Coutume* ne fait pas attention que Pepin a réellement commencé à régner en 740, ayant été, à la mort de Charles Martel, son père, arrivée cette année même, élevé sur le trône d'Austrasie et de Bourgogne, et son frère, Carloman, sur celui de Neustrie. Quoique Pepin n'ait réellement pris le titre de roi des Français (*rex Francorum*), qu'en 752, il n'y en avait pas moins vingt-quatre ans qu'il régnait, lorsqu'il donna en 764, la charte du rétablissement de l'abbaye de Mauzac. La coïncidence de ces dates est une des preuves les plus fortes en faveur de l'authenticité de cette charte. Un manuscrit publié par le P. Labbe dit qu'au mois d'avril 1177, les religieux de Mauzac supplièrent Robert, évêque de Clermont, de se transporter dans leur église, pour y vérifier les reliques du corps de saint Austremoine. L'évêque fit ouvrir en sa présence le vase où elles étaient déposées; on le trouva tel qu'il avait été fermé par le roi Pepin, avec des courroies sur lesquelles le sceau de ce prince et deux autres étaient empreints et bien conservés.

NOTE XIII. — SUR SAINT PRIVAT, PREMIER ÉVÊQUE DE MENDE, ET SUR L'ÉPOQUE OU IL A VÉCU.

Nous regrettons bien vivement que les précieux documents sur saint Privat et sur la fondation de l'Eglise gabalitaine, qu'a publiés récemment M. l'abbé Pascal, chanoine honoraire de Mende, dans

son *Gabalum christianum*, ne nous soient parvenus qu'après l'impression de la feuille qui contient la vie de ce saint évêque. Mieux instruits, nous nous empressons de rétablir l'exactitude des faits sur lesquels nous aurions pu avoir commis quelque erreur.

Suivant les autorités citées par le savant auteur du *Gabalum christianum*, parmi lesquelles se trouvent les Bollandistes, qui ont réuni dans leur excellent ouvrage un nombre immense de documents, M. l'abbé Pascal pense « *qu'on peut croire* que Sévérien fut » envoyé vers l'année 255, par saint Martial, évêque de Limoges, » pour évangéliser le pays des Gabales, et qu'après quelques années » consacrées à ce labeur apostolique, il fut emporté par la tem- » pête des persécutions, qui sévissait alors avec fureur dans toute » la domination romaine (p. 152). » Nous pensons comme M. l'abbé Pascal, qu'on peut croire toutes ces choses; mais nous ajoutons que Sévérien, qui en définitive a été rayé du propre des saints du diocèse de Mende en 1763, peut avoir le premier porté l'Evangile chez les Gabales, sans avoir été pour cela le premier évêque de ce pays, où il semble n'avoir fait, même d'après M. Pascal, qu'une fort courte apparition, et n'avoir laissé aucune trace de son prétendu épiscopat. Nous maintenons donc saint Privat comme premier évêque, et comme fondateur de l'Eglise du Gévaudan, d'accord en cela avec les autorités les plus respectables.

Quelques-uns de nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés d'apprendre comment M. l'abbé Pascal, qui est un homme de sens et de savoir, et dont l'ouvrage est rempli de sages remarques et de profonds raisonnements, a combattu l'innovation qu'un savant membre de la société de Saint-Sulpice a cherché récemment à introduire dans les vieilles croyances historiques du clergé gallican, sur l'époque où la religion chretienne a été définitivement établie dans les Gaules, en la faisant remonter au premier siècle au lieu du troisième, qui est la croyance commune à toutes les Eglises de France. M. Pascal tire un de ses plus forts raisonnements contre cette récente innovation, de la mission de saint Privat, martyrisé en 266 par les Allemands de Chrocus, fait rapporté et attesté par *tous* les écrivains ecclésiastiques. « En effet, dit le judicieux écrivain, s'il faut préférer » le témoignage de M. Fayon, s'appuyant sur une légende provençale, » à celui de saint Gregoire de Tours, père de notre histoire nationale, » et s'il est vrai que saint Sévérien et saint Privat sont les disci- » ples de saint Martial et de saint Austremoine *venus avec eux au* » *premier siècle*, il faudra croire que le siége épiscopal de Mende » date également du premier siècle de l'ère chrétienne, et qu'il y a » eu dès ce temps-là des disciples de Jésus-Christ dans le Gévaudan. » Mais en adoptant ce sentiment, comment pourra-t-on concilier le » martyre de saint Privat avec cette date? Les historiens sacrés et » profanes sont unanimes pour placer l'invasion des Allemands de » Chrocus vers le milieu du troisième siècle. Il faudra donc consi- » dérer comme un récit mensonger le martyre de saint Privat par

» ces mêmes Allemands, fait attesté, comme nous l'avons dit, par
» tous les auteurs ecclésiastiques. Ce n'est pas tout, continue
» M. l'abbé Pascal, si saint Privat a été évêque du Gévaudan au
» *premier* siècle, il faudra admettre une longue interruption entre
» cet évêque et saint Firmin, qu'on lui donne pour successeur,
» et qui n'apparaît dans l'histoire que vers la fin du troisième
» siècle (à la même époque que notre saint Urbique). Mais en sup-
» posant que les noms des successeurs de saint Privat se soient
« perdus, comment admettre que ceux des sept principaux siéges
» de France (Tours, Arles, Narbonne, Toulouse, Paris, Clermont
» et Limoges) aient éprouvé le même sort? Comment admettre qu'il
» en soit ainsi dans *cinquante* autres siéges de France, et qu'en
» plaçant la mission au premier siècle, il y ait *dans tous ces sié-*
» *ges* une lacune de plus de *deux cents ans*, qu'il est impossible
» de remplir par un seul nom d'évêque? » M. l'abbé Pascal cite en outre (*Gabalum christianum*, p. 367) la contradiction dans laquelle est tombé le célèbre André du Saussay, évêque de Toul, dans son martyrologe gallican. Cet hagiographe, qui fait venir en Auvergne saint Austremoine au premier siècle, le fait néanmoins mourir avec les saints Antolian, Limine et Victorin, à l'époque où Chrocus s'empara de la ville d'Augustonemetum, c'est-à-dire en 266. « Selon
» ce calcul, dit M. Pascal, saint Austremoine aurait été évêque de
» Clermont pendant 220 ans !...» Le savant auteur du *Gabalum christianum* conclut fort sagement et fort savamment de toutes ces choses, que saint Martial et saint Austremoine n'ayant fondé les églises de Limoges et de Clermont qu'au milieu du troisième siècle, leurs disciples, Sévérien et saint Privat, n'ont pu fonder que vers le même temps l'église de Mende.

NOTE XIV. — RELIQUES DE SAINTE FLAMINE A DAVAYAT.

Il paraît certain que tous les auteurs, et Savaron lui-même, qui ont parlé de la translation des reliques de sainte Flamine, de Davayat en l'église de Saint-Hilaire de Clermont, se sont trompés sur la quantité de ces reliques transportées dans cette dernière église. Celle de Davayat possède presque tout entier le corps de cette bienheureuse vierge, savoir : les os des bras et des jambes, quelques vertèbres, plusieurs côtes, plusieurs fragments du crâne, dont deux très-considérables, un doigt, une des mâchoires et une infinité de petits ossements.

Dans la châsse visitée en août 1851, par M. Brun, vicaire général, on a trouvé divers procès-verbaux constatant l'authenticité de ces pieux restes, entre autres, un de l'évêque Joachim d'Estaing, un de son frère Louis, et un de Massillon, constatant l'état de la châsse et des ossements, en avril 1730. Il est donc impossible de trouver des reliques plus authentiques que celles de sainte Flamine

de Davayat. Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. Rougeyron, curé de cette paroisse.

NOTE XV. — REMARQUES SUR LE NOMBRE SEPT.

Le nombre sept, sacré chez les païens, n'était pas moins révéré chez les Hébreux, et on le retrouve à chaque instant dans l'Ecriture sainte. C'est un des nombres premiers de l'arithmétique, en ce qu'il n'a pas d'autre diviseur exact que lui-même ou l'unité. Selon saint Augustin, c'est à cause que trois est le premier nombre impair, et quatre le premier nombre pair, que le nombre *sept*, qui est composé des deux, est pris souvent pour exprimer l'universalité de tous les nombres : *Totus impar primus numerus ternarius est, totus par quaternarius, in quibus duobus septenarius constat; ideo pro universo sæpe ponitur* (*De civit. Dei*, lib. XI, cap. 31). On s'en servait presque exclusivement dans la conversation et pour tous les nombres indéterminés, comme quand saint Pierre dit à Jésus : Si mon frère pèche contre moi, combien de fois, Seigneur, faut-il que je lui pardonne? Jusqu'à sept fois? Je ne dis pas jusqu'à sept fois, lui répondit le Sauveur, mais jusqu'à soixante et dix fois sept fois.

On affecta ce nombre dans les cérémonies religieuses : ainsi David fit immoler *sept* victimes dans la translation de l'arche ; les amis de Job sacrifièrent *sept* vaches et *sept* béliers ; il y avait *sept* branches au grand chandelier d'or. Le nombre sept est le nombre mystérieux dans l'Apocalypse ; il y a les *sept* chandeliers d'or, les *sept* étoiles, les *sept* anges, les *sept* lampes allumées par les *sept* esprits de Dieu, les *sept* sceaux, les *sept* montagnes, les *sept* têtes de la bête, les *sept* coupes pleines de la colère de Dieu. Ce même nombre sept s'est perpétué dans les dogmes et les cérémonies du christianisme, où il y a *sept* sacrements, *sept* péchés capitaux, *sept* psaumes de la pénitence. Le Pape saint Fabien divisa Rome en *sept* paroisses qu'il confia à *sept* diacres; il institua *sept* sous-diacres comme surintendants des *sept* notaires établis par son prédécesseur Antère, qui étaient chargés d'écrire les tourments des martyrs. A l'imitation des Apôtres qui avaient primitivement établi *sept* églises en Asie, le même Pape saint Fabien envoya, en 250, *sept* évêques dans les Gaules, pour y établir *sept* églises. *Sept* évêques ont été depuis également envoyés en Espagne avec la même mission. Le nombre sept ne paraît pas avoir été moins honoré dans les cérémonies païennes, où les autels, les victimes se comptaient par sept. La Grèce avait *sept* sages, et le monde sept merveilles. Les magiciens prétendaient que ce nombre avait la vertu d'évoquer les génies planétaires et de les contraindre à enfanter des prodiges.

L'origine du respect porté au nombre sept, ainsi que des vertus qui y étaient attachées, n'est pas douteuse chez les Juifs : elle dérivait de la tradition primitive de la création du monde. Ce nombre, selon

la remarque de Bossuet, est le signe de l'universalité, à cause des sept jours de la semaine, où la création de l'univers a été accomplie (1). Le sabbat, qui marquait le septième jour ou celui du repos, était sacré chez les Juifs. La septième année était aussi consacrée au repos de la terre, et les sept semaines de *sept* années, qui faisaient quarante-neuf ans, précédaient le jubilé qu'on célébrait à la cinquantième.

On a supposé que c'était en l'honneur des *sept* planètes alors connues, que les païens vénéraient le nombre *sept*, et comptaient comme les Juifs et comme nous le faisons encore aujourd'hui, par semaine de sept jours; mais cette semaine, ainsi comptée, fut anciennement usitée chez des païens, qui n'avaient pas la moindre notion d'astronomie. Dira-t-on que chez les peuples de l'Indoustan, comme chez les nations de l'Europe occidentale, chaque jour de la semaine est appelé du nom des *sept* planètes? Mais on comptait par semaine de sept jours avant la découverte des sept planètes, qui ne l'ont point été simultanément, et l'on a donné ensuite leurs noms aux jours de la semaine. Nous croyons donc que le respect pour le nombre sept a été chez toutes les nations un reste de la tradition primitive du travail de la création qui a survécu à toutes les altérations que tant de sièles d'idolâtrie avaient pu produire dans les premières croyances des hommes.

NOTE XVI. — SYMBOLISME DU CERF.

Le cerf paraît avoir été le symbole des fidèles fervents et avancés, de ceux surtout qui avaient préféré la philosophie du christianisme à celle de l'idolâtrie, par conséquent les fidèles, à une époque rapprochée du paganisme. C'est aussi dans les églises romanes et romano-byzantines, que le cerf est pris comme symbole. La fin du quatrième siècle étant l'époque de la construction des églises, il n'y aurait rien d'étonnant qu'il symbolisât les fondateurs pieux de ces saints édifices. C'est dans le *sanctuaire*, dans la partie la plus auguste du temple, que se trouve d'ordinaire ou du moins fort souvent, cet intéressant symbolisme.

Le cerf signifie les fidèles qui se vouent à la piété, et aussi les prédicateurs de l'Evangile. Ce mysticisme est tout fondé sur l'Ecriture sainte, dans les divers textes où il est parlé du cerf, surtout dans les Psaumes.

« Cervorum natura est ut plana et humilia deserant et montium ardua conscendant. Serpentes etiam de cavernæ flatu extractos occidunt. Sic et *sancti* terrena et infima deserunt, et ad cœlestia contendunt, ut in suâ *prædicatione* è cordibus hominum serpen-

(1) Voyez son commentaire sur le chapitre V de l'Apocalypse.

tis antiqui malitiam depellant (Remigii Antissiodorensis, monachi bened., sæcul. IX, *Expositio in Habacuc prophetam*, *in fine*).»

«Cervus cùm venerit ad loca spinosa et lutosa, transilit; sic et nos, si occurrat amor pecuniarum..., sic lutum luxuriæ..., transilire debemus. Cervus deserit valles et montes appetit; sic et nos deseramus terrena et cœlestia quæramus. Cervus quoque senescens serpentem devorat, et nimio ardore currit ad fontem, post cujus potum deponit pellem veterem et cornua, et rejuvenescit; sic et nos occidamus serpentem et curramus ad fontem (id est Christum), et deponamus veterem superbiam (Hildeberti, primùm Cœnomanensis episcopi, deindè Turonensis arch., *sermo* in illud Isaiæ, 35: Tunc aperientur oculi cæcorum [douzième siècle]).»

« Cervus significat fideles, qui serpentem devorant, id est diabolum, cùm nequitiam ejus ad laudem Dei convertunt (B. Brunonis, episcopi Herbissolensis, *Expositio in Psalterium*, ps. CIII, [onzième siècle]).»

« Cervi prædicatores significant, quos præparavit (Dominus), quandò illis Spiritum Sanctum dedit... Per cervos igitur sapientes intelliguntur, qui contemplatione alta conscendentes, superant et repellunt venenosas linguas hæreticorum (*Idem*, in ps. XXVIII-XXIX). »

« Per cervos ergo et bonos in sanctâ Dei Ecclesiâ prælatos et subditos fideles significari memento (Bestiaire manuscrit latin (1) de la Bibliothèque impériale, nº 2780, treizième siècle).»

«Cervi autem videntur intelligi qui in ipsâ philosophiæ suæ velocitate doctrinæ, non *multos* sed *unum* Deum invisibilem, immensum, inæstimabilem, omniumque creatorem, totum ubique mundum implentem, confessi sunt, qui et ipsi à sanctis *doctoribus rete prædicationis* in sinum Ecclesiæ capti sunt, qui in arduis vitæ morantur more cervorum, fontem aquarum potant, serpentes interimunt, et tanquam munda animalia ruminant. Hi sunt procul dubio cervi camporum et capreæ, animæ videlicet philosophorum conversæ ab infidelitate superstitionum (Angolemi, monachi Lexoviensis, IX sæcul., *Stromata in Canticum canticorum*, c. 2).»

« Et par les cerfs devons entendre
» Cels qui à Dieu se volent rendre,
» Car ils trouvent en la montainne
» Qui salvacion lor ensainnent.»
(*Bestiaire rimé* du treizième siècle, ms.).

«Les cerfs hantent volontiers es mons. Li mons sénéfient les Apostles, ce dit l'Ecriture et les prophètes. Et li cerfs sont li bon home et li féel qui, par les Apostles et par les prophètes, et par les prêtres, vienent à la conissance de Diou (*Bestiaire français* du treizième siècle, ms.).»

«Li cerfs signifient les martirs et les confessors qui (par) lor

(1) Ce n'est qu'une traduction du Bestiaire attribué à saint Jean-Chrysostome.

preschement.... parvindront à la congnoissance de Jhucrist (*Bestiaire* du quinzième siècle, ms.). »

Plusieurs Bestiaires, qui ne sont du reste que des traductions et commentaires du célèbre *Physiologos* dont le P. Cahier cherche avec grande sollicitude l'original grec, qui paraît avoir été composé au deuxième siècle, donnent conjointement au symbolisme que j'ai indiqué, ou isolément, un symbolisme différent : le cerf est, d'après eux, le symbole de Jésus-Christ ; mais ce symbolisme n'est pas fréquent quoique plus élevé.

« Annon et tibi velut capreæ et cervi quidam videntur, qui licet in corpore commorantes, corporis tamen evaserunt incommoda, et spirituali levitate pondera carnis penè non sentiunt ? (*Capreæ* désigne ceux *qui revelatâ facie gloriam Dei contemplantur ; cervi*, ceux qui, n'étant pas encore arrivés à ce degré de perfection, s'élèvent de vertu en vertu.) Cervi verò sunt ii, eo quod in eamdem imaginem transformantur à claritate in claritatem tanquam à Dei Spiritu, qui veterem deponentes hominem, novum induunt, eum qui creatus est in justitiâ et sanctitate veritatis, qui senescentem devotionem... in novum denuò fervorem reducunt, et perseverantiæ fastidia nesciunt reparatione frequenti (Gallaberti, abbatis, in Cant. Cantic. *serm.* 14, parmi les œuvres de saint Bernard.) »

Saint Augustin, dans son *Enarratio in ps. XLI*, interprète allégoriquement les propriétés du cerf, qu'il regarde comme le modèle des vrais fidèles.

Aponius, auteur du neuvième siècle, donne au cerf un symbolisme semblable à celui du moine Angolème, dont nous avons parlé (*Commentarium Aponii in Cantic. Cant.*, *l. IV*, *Magna Bibl. Patrum*, Coloniæ Agrippinæ).

« Itaque hæc ad cervum videntur pertinere : viam mandatorum velociter percurrere, dæmonum insidias semper suspectas habere, venena vitiorum audacter destruere... Talibus ergò cervis, taliterque præparatis, Dominus revelabit condensa, et reserabit Scripturarum profunda, allegoriarum opaca, sacramentorum mysteria (Richardi S. Victoris *Annotat. in ps.* 27.) »

Le cerf est encore le symbolisme de Jésus-Christ, mais plus rarement.

« De cervo... Physiologus dicit quia inimicus est draconis, et persequitur, (et) occidere eum vult. Dum fugerit draco ante eum et absconderit se in scissuris, velociter cervus vadit ad fontem, et implet viscera sua aquâ multâ, et veniens *vomens* post eum, turbatur draco ab aquâ, exit, et absorbet eum cervus. »

« (Cervus) itaque Dô J.-C. est, (qui) draconem magnum, diabolum (odit), et in inferiora terræ persecutus est eum. Et effundens de latere suo sanguinem et aquam, et effugavit draconem per lavacrum regenerationis et diaboli opera amputavit (Bestiaire latin ms.).

D'autres bestiaires latins et français ont aussi le symbolisme plus élevé, mais moins populaire et moins fréquent.

NOTE XVII. — PRIVILÉGES DE LA MAISON DE LA ROCHEBRIANT ET DE SES ALLIÉS.

Par suite d'une alliance entre la maison de la Rochebriant et celle de Bomparent, représentée aujourd'hui par la famille de Montluc de Falvard, la terre de Bomparent devint le patrimoine de cette dernière famille, qui la possède encore. Elle acquit en outre, par l'extinction de la ligne directe de la maison de la Rochebriant, dans la personne de la duchesse de Narbonne, le privilége dont jouissait depuis un temps immémorial l'aîné de la maison de la Rochebriant, d'accompagner à la procession la châsse de saint Amable, en occupant près d'elle une place d'honneur : la maison de Montluc en a joui jusqu'en 1789. Ce privilége étant purement honorifique, et n'étant point un privilége de caste, mais un témoignage de reconnaissance plutôt qu'un droit, nous ne voyons pas ce qu'il y aurait de contraire aux lois qui nous gouvernent en ce moment, à ce que l'aîné de la famille de Montluc accompagnât, avec l'agrément de l'autorité ecclésiastique, la châsse de saint Amable, comme le faisaient ses prédécesseurs. Ce ne serait, selon moi, de la part du clergé, qu'un nouvel hommage rendu à la mémoire d'un des plus grands saints dont s'honore l'Auvergne.

Il y a encore quelques familles, entre autres celle d'Aultier de Villemonteix, qui jouissaient, comme celle de Montluc, du privilége d'accompagner à la procession la châsse de saint Amable, comme alliées de celle de la Rochebriant.

La mémoire de saint Amable s'est tellement conservée dans la paroisse de Villossanges, qu'il n'y a pas un enfant qui ne sache que ce grand saint est né au château de Chovance, où l'on montre encore une fort belle croix en pierre qu'on dit avoir été plantée par lui. Une chapelle lui est dédiée dans l'église paroissiale, et une procession se faisait annuellement le 11 juin en son honneur. Il est à désirer que l'autorité ecclésiastique la rétablisse. Il y avait autrefois, sur un côté du vestibule du château de Chovance, une niche en forme de chapelle, contenant une belle statue de ce bienheureux. Mais la révolution ayant pénétré jusque dans ces montagnes, il ne reste plus maintenant que les ruines du château qui fut le berceau de saint Amable.

NOTE XVIII. — MANUSCRITS DE SAINT-ALLYRE ET DU PORT.

Comme nous avons l'intention de faire réimprimer, à la suite du dernier volume de l'*Histoire de l'Eglise d'Auvergne*, le livre *De Ecclesiis et Sanctis*, *etc.*, qui se trouve à la suite des *Origines de Clermont* du président Savaron, livre qui est devenu extrêmement

rare, nous renvoyons à ce volume nos observations sur les manuscrits de ce livre appelés *de Saint-Allyre et du Port.*

NOTE XIX. — RELIQUES CONSERVÉES DANS L'ÉGLISE D'ARDES.

En l'année 1842, M. Mercier, vicaire général du diocèse de Clermont, fit ouvrir les châsses qui se trouvaient dans l'église d'Ardes, lors de la visite archidiaconale qu'il fit dans cette paroisse. Tous les écrits qui étaient enfermés dans la châsse de saint Dizaint, furent soumis à l'examen du vicaire général. Après avoir constaté que les reliques contenues dans les deux châsses, étaient les mêmes que celles qui furent visitées sous l'épiscopat de Mgr Joachim d'Estaing en 1623, le grand vicaire les fit refermer et y apposa le sceau de l'évêché.

Voici ce qu'on trouva dans la châsse de saint Adrier, second patron de l'église, dont on ne rencontre le nom dans aucune hagiographie.

Dans une enveloppe des ossements on lit ces mots : *Hìc est pars ossium sancti Adrierii, qui detulit corpus sancti Dicentii in hunc locum qui vocatur Argidonsis. Visitatum à revdo. Domo Joachim d'Estaing, episc. Clarom.*, *anno* 1623. *Caput ejus extractum nobiliori capso demandandum.*

La fête de saint Adrier a été fixée au deuxième dimanche d'octobre par le même évêque Joachim d'Estaing.

NOTE XX. — MONASTÈRE DE MICY.

Il y avait autrefois dans cette abbaye, qui a été une pépinière de saints abbés et de saints solitaires, un bénitier de forme ronde avec cette inscription grecque sur le bord du bassin :

NYON ANOMHMATA, MH MONAN OΨIN

Ce qui peut se traduire en latin : *Lava delicta, non solum faciem ;* et en français : *Ne lave pas seulement ton visage, mais encore tes péchés.*

La même inscription existait autrefois au bénitier de Sainte-Sophie de Constantinople, ainsi qu'à celui de Saint-Etienne-des-Grès, à Paris.

NOTE XXI. — SOUVENIR DES AGAPES.

Il existait autrefois dans certaines églises, des souvenirs des *anciennes agapes.* A Marmoutier, les religieux offraient le lundi de Pâques au clergé de Saint-Martin de Tours, qui y venait en procession, une *petite agape* sous la forme de rafraîchissements.

A Notre-Dame de Paris, à la fin de la messe des nouveaux mariés, le prêtre bénissait du pain et du vin *pour agape*, dont mangeaient l'époux et l'épouse; le soir, le prêtre allait bénir le lit nuptial, l'époux et l'épouse étant assis dessus.

A Rouen, dans l'église de Notre-Dame de la Ronde, occupée autrefois par un chapitre, les chanoines et les autres ecclésiastiques *faisaient une agape* le jeudi saint après midi, dans une des chapelles, où on leur servait à boire dans d'anciennes coupes d'argent.

Dans toutes lés paroisses de la même ville, le jour de Pâques, à la sortie de la messe, on distribuait aux fidèles, au milieu ou vers le bas de la nef des églises, *une agape* d'oublies grandes comme les deux mains, et épaisses envion comme un liard, ainsi que du vin dans une coupe, avec une serviette, pour s'essuyer la bouche après avoir bu. Cette agape se pratiquait plus anciennement à toutes les grandes fêtes, ainsi qu'on le lit dans la vie de saint Ansbert, archevêque de Rouen (fin du septième siècle), *qu'il faisait une agape au peuple dans son église, après la communion des jours solennels, et servait lui-même à table, particulièrement les pauvres*, restes des agapes de charité et d'union. Lorsque l'on eut restreint l'obligation de communier au seul jour de Pâques, on ne retint les agapes que ce jour-là (*Voyage liturgique de France.* — Paris 1718, p. 129, 130, 255, 420 et 453). Encore aujourd'hui, dans l'Eglise grecque, beaucoup de personnes dont les noms sont inscrits par ordre, portent tous les jours du carême, et encore dans d'autres temps, du pain et des marmites pleines de potage, de légumes, et hors le carême, de la viande pour distribuer aux pauvres, sous le porche ou au parvis de l'église, en souvenir des anciennes agapes.



TABLE

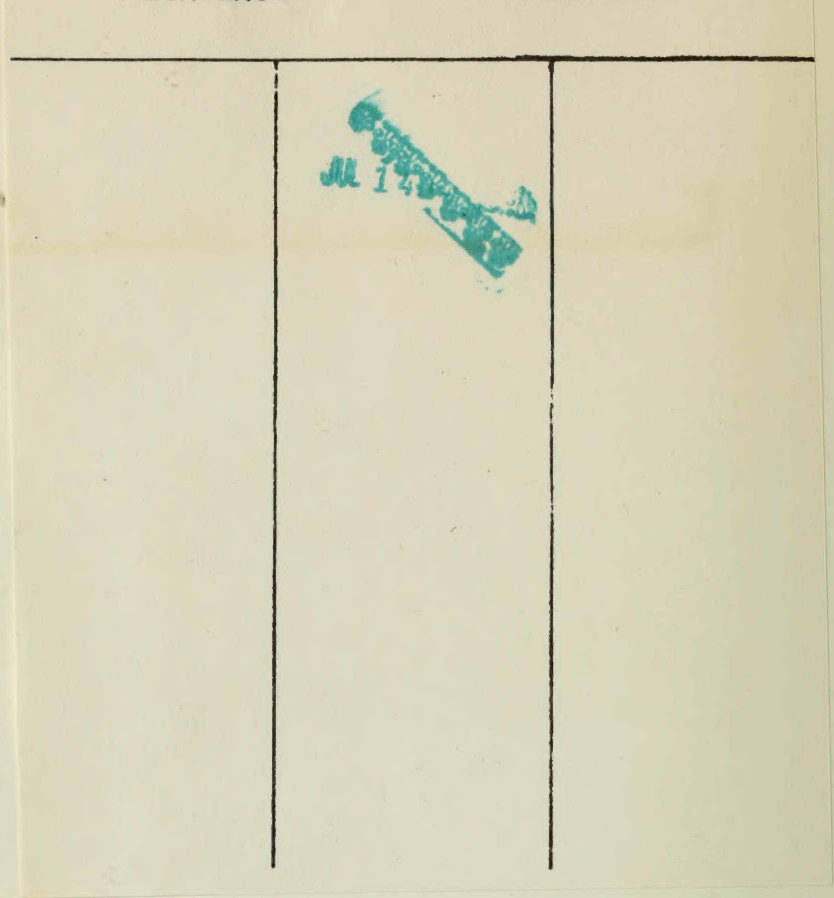
DES MATIÈRES CONTENUES DANS ...

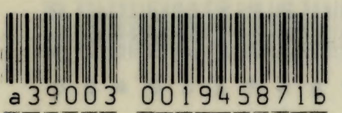
[illegible] SIÈCLE.

SIXIÈME SIÈCLE.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE.




a39003 001945871b

